

# Colombes et corneilles

Par Michèle Lesage

ISBN : 978-2-9819198-0-9

## **Chapitre I : Au pied du mur**

Octobre 1998

Je ne tiens pas à faire parler de moi. Je ne fais pas de vague, je passe inaperçue. Le temps m'efface, comme il a gommé mes aïeules du tableau de l'Histoire. Par contre, les hommes de la famille, eux, ont leur biographie bien établie. Qui plus est, connue, publiée, diffusée. Il n'y a qu'à aller sur Internet, vous verrez.

Comme je dis toujours, ça ne fait rien; ne pas avoir d'histoire peut présenter certains avantages. Malgré que c'est pas toujours commode. Ça finit par des questions existentielles, et ça me ronge. On dirait une bactérie qui me gruge de l'intérieur pour me vider jusqu'à la moelle, pour me posséder, pour faire de moi une sorte de créature zombie.

Le premier signe de la graduelle perte de substance dont je suis affligée s'est manifesté par une journée radieuse alors que Marisol, assise en face de moi, m'a fait la remarque que la couleur de mes yeux avait pâli. Marisol, c'est ma nièce, la fille de ma sœur Marie-Reine et presque la mienne. Leur teinte la fascine depuis qu'elle est toute petite. Vert-de-gris, cerclés d'un trait violet, avec la pupille droite plus dilatée que la gauche. Les yeux de ma grand-

mère paternelle, Juliette Crépeau. Ils étaient ma fierté, le seul avantage que j'avais sur ma sœur Marie-Reine, la plus jolie de nous deux. Je ne pouvais savoir que ce vert-de-gris d'un éclat métallique si particulier portait aussi la trace de la corrosion qui abîmait l'âme de grand-maman et qui allait s'attaquer à la mienne.

Au courant de l'automne 1997, ce sont mes traits qui se sont dilués dans le reflet du miroir. Je ne me reconnaissais plus et la douleur que j'éprouvais devant l'image qui m'était renvoyée me faisait commettre des gestes inavouables, des gestes que personne ne soupçonnait de ma part, sinon Marie-Reine.

Ça avait débuté lorsque, enfant, j'étais contrariée. Je retenais ma respiration et contractais si fort mes muscles crâniens que de petits vaisseaux sanguins éclataient à la surface de la peau, constellant mon cou et mon visage de picots grenat. Ou encore, je me griffais les avant-bras; une fois, je me suis labourée le front, les joues et le menton et j'ai dû subir les moqueries de ma sœur pendant des jours. Même si j'avais prétendu être tombée dans les buissons, elle n'avait pas été dupe et m'avait traité de folle. Honteuse, je m'étais fait plus discrète et je m'arrachais plutôt la peau des cuisses, ce que je pouvais au moins dissimuler sous mes

vêtements. Avec les années, ce n'était plus seulement les contrariétés qui m'incitaient à me blesser de la sorte, mais les humiliations vécues à l'école, l'anxiété liée aux emportements de mon père, les déceptions amoureuses. C'était le seul moyen que j'avais trouvé pour calmer mes crises de panique, mes chagrins, mes désespoirs. Le résultat était magique : ce qui me tourmentait disparaissait, comme une bordée de neige du mois d'avril au retour du soleil. À l'âge adulte, le stress causé par les déboires sentimentaux ou mon métier m'ont inspiré une façon additionnelle de soulager cette souffrance : je me suis mise à me frapper la tête avec les poings. C'est invisible, efficace mais pénible lorsque ma brosse à cheveux frotte contre les boursouflures de mon cuir chevelu. J'ai beau me raisonner, c'est irrépressible.

Au cours de ce même automne, un piéton m'a interpellée sur la rue. « Hé, Rosie ! » C'est le prénom du personnage que je jouais le mois précédent sur une scène de quartier. Je me suis retournée, comme s'il s'agissait de moi. Et pour vrai, je ne savais plus qui j'étais, d'autant plus que j'avais commencé à perdre intérêt pour mon métier de comédienne grâce auquel je m'étais constitué une identité à laquelle je tenais comme à la prunelle de mes yeux. J'ai

cru que l'approche de l'hiver était responsable de mon état d'esprit de même que les deuils que je venais de vivre. La perte de mes parents et de mon beau-frère en l'espace de trois ans m'affectait encore beaucoup. Au-dessus de la ville, les couches épaisses de nuages gris frangés de minces bandes ensoleillées pesaient sur mon moral comme si les froids annoncés me figeaient le sang, me retiraient toute vigueur. En fait, il s'agissait du deuxième signe. Le troisième signe n'a pas tardé. Ma voix s'est affaiblie jusqu'à ne devenir qu'un filet. Enfin, les blancs de mémoire fréquents m'ont contrainte au repos.

Marie-Reine m'a convaincue de consulter un médecin, lequel m'a référée à un spécialiste des maladies oculaires, à un oto-rhino-laryngologiste et à un neurologue. Quatre mois d'investigation à parcourir les rues de la métropole encombrées de glace, de neige et de gadoue, à prospecter les parkings engorgés de véhicules pour y stationner, à décoder les instructions incohérentes parsemées dans les corridors sans fin des centres hospitaliers, à côtoyer la maladie et l'humeur massacrant d'un personnel épuisé. Tout ça pour me faire dire que les tests ne donnaient aucun résultat probant.

Au printemps suivant, une voisine qui n'avait aucune idée de la mauvaise passe dans laquelle je m'enlissais peu à peu a sollicité mon aide. Une étudiante de son entourage cherchait des volontaires pour participer à une sorte d'enquête sur la santé mentale, liée à la gestion de la colère. Il s'agissait de répondre à un questionnaire qu'elle avait élaboré dans le cadre de son doctorat, ce que j'ai fait par altruisme, mais aussi parce que j'étais désœuvrée. Comme convenu, je l'ai revue à l'université aux premiers jours de septembre, entre les murs d'un étroit local doté d'un miroir sans tain. Elle a d'abord procédé à une vérification de mes coordonnées : Milane Morais, quarante-et-un ans, demeurant sur la rue Duvernay à Longueuil.

– Oui, c'est bien moi.

Avec gravité, elle m'a exposé ses conclusions, m'annonçant que j'avais le profil d'un criminel dangereux. Elle m'a avertie que la rancœur, la rage, la pulsion de révolte je refoulais en moi ne pouvait que mal tourner, que je devrais consulter un psychologue de toute urgence.

Dans ma tête, ça m'a fait l'effet d'un feu d'artifice. Je me suis demandé si je n'étais pas le cobaye d'une expérience qui visait à

évaluer les réactions d'un individu confronté à une révélation inattendue et fausse, ou si je devais rire de son ton dramatique, ou encore m'effrayer du tableau qu'elle avait dressé de mon état psychique, me mettre à pleurer sur ma vie ou exploser. Mais je suis restée calme. Elle m'a dit qu'elle était désolée. Je lui ai dit « Ça ne fait rien. Merci. Bonne chance avec votre doctorat. » Je crois même que j'ai souri.

La suite, je dois l'imaginer car je n'en ai pas de souvenirs. Je suis descendue dans le métro. J'ai pris la direction de la gare centrale. J'ai pris un billet de train. À destination, un taxi m'a déposée près de l'université où étudie Marisol. Quand elle a ouvert, j'ai balbutié : « Faut qu'on s'parle ». Sous mes gants, il y avait du sang.

Comme moi, avez-vous remarqué qu'un incident banal, une légère modification de routine, a le pouvoir de transformer nos vies ? La porte d'un univers inconnu peut s'ouvrir brutalement, qui nous aspire vers son centre comme un remous. Sa force est si grande et l'attraction exercée si subite qu'on ne peut lui résister. Avalés par une dimension étrangère, désorientés, ne sachant vers qui se

tourner, avec le sentiment que l'éternité s'y est insérée, on n'échappe jamais tout à fait indemne de cette parenthèse imprévue.

Par exemple, lorsque j'étais enfant, je me rappelle d'un globe terrestre exhibé au milieu du salon de mon grand-père Leman. Il suffisait de tirer une chaîne pour allumer la lampe qui faisait apparaître les continents et les océans, les pays et leurs capitales, les fleuves et les grands lacs, le pôle Nord et le pôle Sud, la ceinture de l'équateur. Cette mappemonde n'était pour moi qu'un sujet de curiosité qui suscitait toutes sortes de questions et toutes sortes de réponses. Un jour, j'ai amené une amie qui n'avait jamais rien vu de tel. Elle n'a eu de cesse de se procurer par la suite de grandes cartes géographiques et des cartes du ciel. Elle est devenue globe-trotter au grand dam de sa mère qui lui avait permis de m'accompagner et de son père qui n'avait jamais vu son avenir autrement que dans le rôle de femme au foyer.

Cet exemple peut sembler insignifiant. J'avoue qu'il ne traduit pas très bien ce que j'essaie d'expliquer. Je veux dire que des passages cachés donnant accès à d'autres dimensions sont dispersés un peu partout autour de nous. Parfois, des personnes provenant de divers mondes s'y engouffrent en même temps, ce qui



occasionne une collision d'univers et une confusion générale car tous ces gens entrent en contact et se voient comme devant un miroir déformé. Je crois que c'est ce qui m'est arrivé.

Ce jour-là, le jour où j'ai frappé à la porte de Marisol, j'étais entrée de plein fouet dans un cauchemar. Dans sa salle de bains, le miroir a volé en éclats. Parce que je saignais de façon abondante, une ambulance m'a transportée jusqu'aux urgences. Compte tenu de l'état de désarroi dans lequel j'étais et des entailles que je m'étais infligées, on a évalué mon comportement dangereux et la décision a été prise de me garder à l'hôpital.

Dès ma première rencontre avec le docteur Simard, le psychiatre, j'ai été claire : je veux bien comprendre comment j'ai abouti ici, mais je suis incapable d'identifier un traumatisme quelconque. Je lui ai vanté le parcours de mon père médecin qui a soigné des gens célèbres dont Gilles Vigneault, de mes grands-pères entrepreneurs et politiciens et de mes arrière-grands-pères commerçants et agriculteurs. Comme chaque fois que je fais connaissance avec quelqu'un, c'est plus fort que moi, il faut que je

décline mon pedigree. Le médecin m'a laissée déballer ce verbiage durant une quinzaine de minutes, puis m'a interrompu.

– Parlez-moi donc de votre mère.

J'ai figé. Il m'a considérée un temps sans mot dire, ses yeux vissés aux miens. J'ai continué sur le même ton, en usant du même niveau de langage que le sien, pour lui démontrer que nous faisons partie d'une même classe sociale, va savoir pourquoi.

– Ma mère était une femme parfaite et moderne ! ai-je répondu. Elle a été championne de tennis et a fait le tour de l'Europe en moto avec mon père un an après la fin de la guerre. Elle conduisait avant que les autres femmes prennent le volant et elle faisait partie d'une société d'intellectuelles. Elle nous a poussées, ma sœur et moi, à faire des études. Elle a peint durant quarante ans, elle faisait des expositions. Sa signature est estimée dans le milieu des arts. Elle a fréquenté Gabrielle Roy et Marcelle Ferron.

– Ces femmes, vous les avez vues avec votre mère ?

– Euh... non. C'était à l'occasion de ses activités.

Lorsque je lui nomme le nom d'artiste de ma mère, Ivy L. Morais, il s'étonne. Le nom ne lui dit rien. Collectionneur de tableaux, il dispose de plusieurs catalogues qui inventorient les

œuvres québécoises. Je ressens un profond malaise devant son scepticisme comme chaque fois que je brode l'histoire de ma vie pour remplir le vide qui se creuse en moi. Je suis consciente que j'invente, mais je m'accroche aux mensonges et je les défends en enjolivant encore plus. Le docteur ne me paraît pas s'en formaliser outre mesure, ce qui diminue mon inconfort, car il ajoute :

– Et vos grands-mères ?

Je fouille la mélasse dans laquelle repose mes souvenirs. Malgré la médication qui m'assomme, je réussis à me remémorer quelques éléments anecdotiques.

Je n'ai connu que ma grand-mère paternelle, grand-maman Morais –de son nom de jeune fille Juliette Crépeau– qui avait la réputation d'être opiniâtre et douée du sens des affaires. Elle avait la double nationalité américaine et canadienne, était bilingue et possédait plusieurs immeubles à revenu. Son père avait été maquignon, une version ancienne du métier de vendeur de chars d'occasion et de pièces usagés. Il épluchait en son temps les fermes et les foires agricoles en quête de chevaux à revendre.

Petites filles, Marie-Reine et moi passions nos dimanches après-midi chez elle. Le salon anglais, les fleurs artificielles, les

moulures florales du plafond, les lustres compliqués, le tapis persan, l'âtre abandonné, le manteau de marbre de la cheminée, le pendule doré encadré d'amoureux de bronze tenant d'une main chacun un oiseau m'étaient une splendeur. Nous n'avions pas le droit d'y jouer. Nous le traversions comme on traverse une salle de musée pour nous diriger vers la véranda dont les fenêtres ouvraient sur le chemin Sainte-Foy, à Québec. Elle était meublée de fauteuils de rotins dont les coussins étaient empreints de l'odeur des boules à mites. Tandis que ma grand-mère s'occupait à la cuisine, ma sœur et moi disputions des parties de cartes ou de dominos qui ne manquaient pas de dégénérer en chicanes. Attirée par nos cris, grand-maman se postait dans l'encadrement de la porte. Elle nous regardait nous battre de ses petits yeux pâles et railleurs, à peine visibles sous ses paupières tombantes.

Ma grand-mère maternelle est morte avant notre naissance. Elle s'appelait Valentine Quintal, avant son mariage avec grand-papa Leman. Selon maman, elle avait des yeux pervenche et c'était une femme aimante. Elle avait une santé fragile et du talent pour les travaux d'aiguille. Dans mon esprit d'enfant, Valentine était blanche comme un ange alors que la robe noire de veuve que Juliette portait

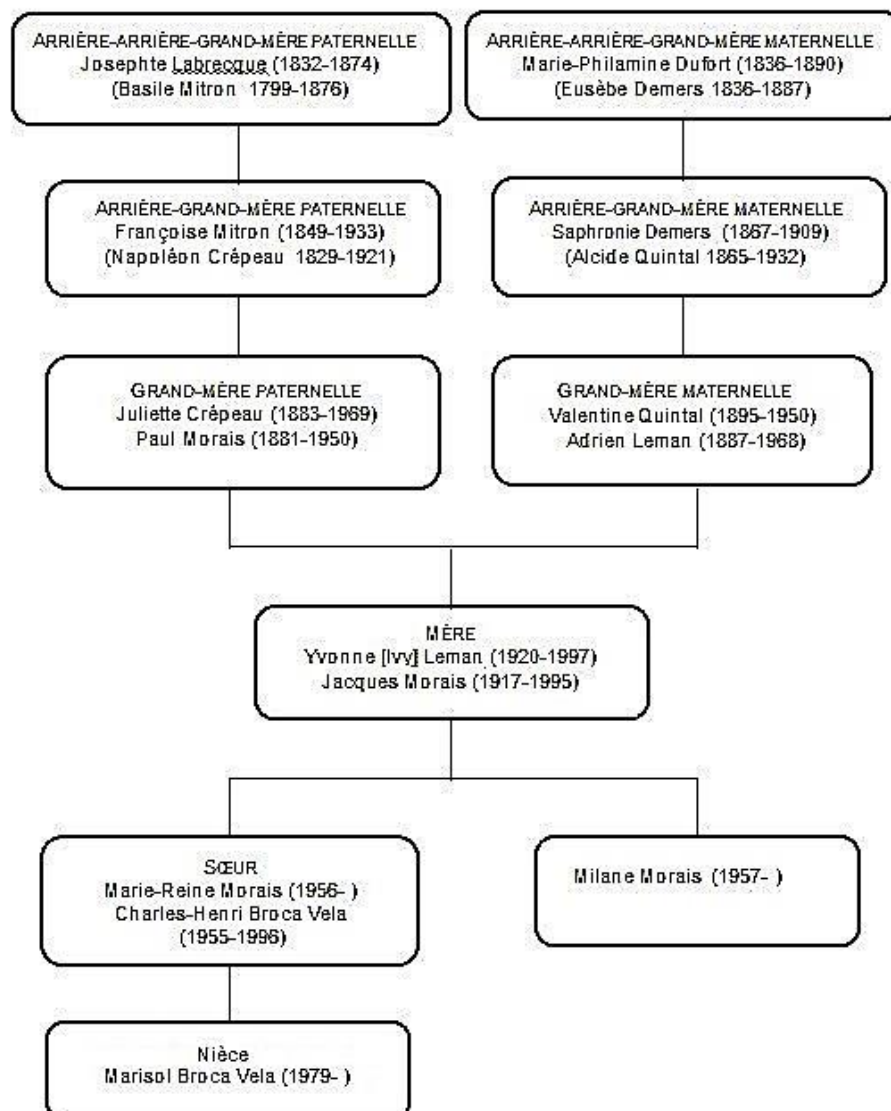
en permanence en faisait une figure ambiguë. Valentine, née dans l'opulence, a vu sa famille ruinée à la suite d'une série de circonstances malheureuses. Juliette par contre, issue d'un milieu misérable, s'est bâtie une petite fortune qu'elle n'a cessé de faire croître jusqu'à sa mort. Toutes deux sont disparues sans laisser plus de trace, toutes deux d'une maladie du cœur.

Le psychiatre me signale que l'heure est écoulée. Il m'invite à me prévaloir d'une variété d'activités créatives, physiques et intellectuelles qui permettent aux patients de favoriser leur rétablissement. Il m'informe aussi que la bibliothèque est équipée d'ordinateurs mis à la disposition des patients. Entre les séances de relaxation et les activités de groupe, les repas et les temps libres (libres, quelle ironie !), il y aura la thérapie. Tout un programme !

Pour m'éloigner de l'ambiance sordide des unités de soin, j'ai adopté la bibliothèque comme un refuge salvateur. Bien pourvue en journaux, périodiques en tout genre, revues de mode et livres-témoignage, j'aurais pu me contenter de m'y distraire en m'anesthésiant de lectures légères et réconfortantes.

Avec l'aide du bibliothécaire, j'ai cependant entamé des recherches sur les noms de famille de mes parents dans les bases de données en ligne. Agacée par l'attitude du docteur Simard qui semblait prendre avec un grain de sel ce que je lui avais raconté sur ma famille, je souhaitais gagner un peu de considération en recueillant des preuves. Sans surprise, les résultats ont pointé vers mes grands-pères et mes arrière-grands-pères dont la vie publique a fait la manchette des journaux de l'époque.

Mais quelque chose me soufflait que je ne m'engageais pas sur la bonne voie, que cet effort était inutile. J'ai alors décidé de compulser les sites généalogiques pour remonter la lignée des mères, par simple curiosité me disais-je. Et ça m'a donné le portrait suivant :



En élargissant le champ de prospection aux lieux géographiques où leurs familles s'étaient établies et au contexte social du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, j'ai appris que mes arrière-grands-mères, Françoise Mitron et Saphronie Demers, toutes deux filles d'agriculteur, avaient connu l'extrême pauvreté et que leur vie s'est déroulée au cœur d'une page très sombre de l'Histoire avec un

grand H, comme dans « Homme ». Leur histoire à elles n'était pas au programme à l'école. Et ce que je découvrirai bientôt est d'une importance capitale dans la mienne. Grosso modo, je résume.

L'humanité venait de progresser comme jamais dans le creuset du siècle des Lumières. Des mouvements de contestation avaient enfanté des révolutions en France et aux États-Unis. Sur le territoire autrefois appelé Nouvelle-France, une trajectoire inverse sonnait la charge contre les femmes qui, dévouées au développement de la colonie, avaient employé jusque-là leurs talents à fonder des écoles, des hôpitaux et des services sociaux. Sous les pressions combinées de l'État et de l'Église, se répandit l'urgence de juguler leur zèle et de les reléguer aux seules fonctions d'épouse et de mère. Et l'usage de l'éclairage au gaz et l'implantation des réseaux de distribution d'électricité ne put freiner la propagation de cet obscurantisme méprisable.

Assimilées par la loi aux enfants et aux personnes incapables à compter de 1866, Françoise Mitron et Saphronie Demers eurent donc à composer avec les contraintes faites à leur sexe. Sous le regard du père, puis de l'époux, elles s'agenouillaient pour réciter en famille le « Notre père » et le « Je vous salue Marie ». On attendait



d'elles qu'elles apprennent à tenir maison, qu'elles épousent un habitant dévoué à la terre et qu'elles engendrent de nombreux enfants. « Qui prend mari, prend pays » : l'adage répandu dans les moindres recoins de la province de Québec reprenait les termes du *Code civil du Bas-Canada* qui leur commandaient de l'accompagner où qu'il aille. Elles se soumirent à leurs maîtres au sens de la loi et des enseignements sacrés pour incarner l'âme du foyer qu'il avait fondé et se vouer à une vie de service.

L'exploration du Web m'amène à croire que mes arrière-grands-mères ne pouvaient qu'ignorer les enjeux dont elles étaient l'objet, leur énergie étant consacrée à briser les chaînes de l'indigence. Soutirant leur pitance de terres ingrates, elles n'eurent pas connaissance des premiers pas que d'autres accomplirent vers la liberté et l'équité. Leur âpre combat pour la survie a scellé de façon irrémédiable l'avenir des femmes de leur descendance.

Comment est-il possible que je n'aie jamais été sensibilisée à cette réalité navrante, ou si peu ? Instruite à Québec dans les années soixante et soixante-dix au sein d'une société close et autoréférentielle, mon éducation m'a certes tenue à distance des revendications féministes qui avaient mauvaise presse, c'est le

moins qu'on puisse dire. J'ai compris que j'avais été formée à l'aveuglement volontaire.

J'en étais là dans mon enquête quand j'ai décidé d'abandonner cette activité. Une sorte d'aboulie grandissante m'ankylose le cerveau. Est-ce que ce sont ces recherches qui m'épuisent ou si ce sont les médicaments qui me font dormir ? Je me demande si le personnel ne me glisse pas en douce des somnifères pour s'assurer que je me tienne tranquille.

Le docteur Simard a accepté de modifier la dose. La nouvelle prescription m'a fait décoller comme si j'étais montée dans un avion supersonique. Même que dans le cabinet du psychiatre, j'ai un peu, beaucoup, perdu la tête. Déjà, je ressentais une sorte d'hostilité de sa part, surtout lorsque le sourcil gauche levé, il me priait de citer mes sources. Profitant d'un moment d'inattention –une adjointe ayant requis la signature d'un document–, je suis entrée dans les toilettes de son bureau. Quand j'ai vu le miroir, j'ai capoté. Je m'y suis frappée la tête comme une déchaînée et on a dû me transporter à l'infirmerie. Ensuite, j'ai été confinée à la chambre.

Des jours durant, j'ai dû supporter les murs jaunes marqués par des coulisses de liquide brunâtre séché, les petits tas gris incrustés dans les encoignures et les traces noires au pourtour du plancher. Pour me distraire, je n'avais que l'observation des déplacements des préposés entre le poste de contrôle des infirmières et les chambres ouvertes des bénéficiaires qui nécessitent une surveillance. Leur indifférence troublait mon humeur. Même pas un coup d'œil furtif. Faut dire que je remonte le drap jusqu'au menton de crainte qu'un infirmier ne m'administre une piqûre pendant mon sommeil, comme lorsque, enfant, je m'enfouissais sous les couvertures de peur qu'un vampire ne vienne me mordre le cou pendant la nuit.

Quand Marie-Reine me rend visite, ils ne se gênent pas pour la détailler des pieds à la tête. À elle, ils font tout un numéro de charme. Au fond, ça ne fait rien. Bien sûr, moi, je ne suis personne. Les visites de Marie-Reine s'étant raréfiées, je m'ennuie beaucoup. Et Marisol, n'en parlons pas. Ou peut-être plus tard. Là, ça fait trop mal.

J'ai demandé un seau d'eau, une brosse, des serviettes et du savon. J'ai récuré durant des heures la moindre parcelle de la pièce.

La vitre de ma fenêtre a atteint un degré de transparence qui ne m'apporte aucun réconfort. Un entrecroisement de toits et de boyaux des systèmes de chauffage et de ventilation obstrue l'horizon.

Ça me rappelle le pan de briques de l'immeuble voisin qui faisait face à la fenêtre de ma chambre d'enfant. Tout un paysage ! J'habitais alors un bloc appartements planté au coin d'une rue qui portait un nom aussi brun qu'on peut l'imaginer, la rue Brown.

Jaune pâle, ces murs évoquent aussi les murs de briques du couvent où j'ai fait mes études. Des fois, j'envie mes arrière-grands-mères qui ont vécu parmi les arbres, parmi les champs.

Je sais. Je sais que j'aurais dû utiliser «parfois» et non «des fois». J'ai de l'instruction. Je connais les mots «dilettante», «ébaudir» et un tas d'autres mots. C'est quelque chose que mes ancêtres m'envieraient. Aussi, grand-maman Morais ne manquait pas de me gronder quand elle apprenait que j'avais fait l'école buissonnière.

– Ils ont parlé de ta fugue dans les journaux, me disait-elle les yeux sévères en repoussant du pied le chat qui se faufilait entre les

arceaux de la chaise berçante pour se réfugier sous le calorifère, comme si les reproches lui étaient adressés.

Naïve, comme les enfants peuvent l'être à l'âge tendre, je la croyais et je baissais la tête car je n'en étais pas à ma première faute. Je profitais des récréations pour disparaître dans les herbes hautes qui couvraient les alentours de l'école. Ces terrains vagues qui appartenaient à la communauté religieuse du couvent m'attiraient comme autant de sirènes émergeant de l'océan. Je fuyais les rangs de filles deux par deux, les cloches qui sonnaient chaque transition d'activité, les lugubres robes noires et les cornettes blanches agressives des sœurs, la messe du mercredi et la confession. Je marchais en parlant toute seule, sur une planète sans murs, la tête dans les nuages.

On me trouvait bizarre car je n'écoutais pas ce qu'on me disait. J'attachais trop d'importance aux signes physiques, aux expressions des visages. J'entendais –ou croyais entendre– les pensées des gens. Je les entendais qui me jugeaient. À la maison, des voix me harcelaient. Elles menaçaient de me tuer. Des mains assassines se tendaient même vers moi, à travers les murs. J'interprétais les courses de mon chat qui détalait entre mes jambes

comme la preuve que des entités comminatoires se préparaient à m'assaillir.

Ma mère eut recours à Freud pour apaiser ces terreurs dont j'étais captive. En m'expliquant le « ça » et le « surmoi », elle me dit que je pouvais annihiler ces voix, que la partie consciente de mon esprit pouvait museler l'inconscient qui abritait mon imagination, laquelle se comportait comme un cheval sauvage si je ne lui mettais pas la bride. Avec beaucoup de détermination, je suis parvenue à ne plus entendre qu'un murmure. Un chuchotement lointain dans mes nuits d'insomnie.

Enfin, j'ai de nouvelles pilules qui semblent mieux me convenir. Bien qu'elles me rendent fébrile, il paraît que je fais des progrès. Mes pensées sont un peu moins décousues. Depuis quelques semaines, on m'a désemmurée, ou presque. On me permet de passer de longues heures à la bibliothèque.

L'ordinateur m'aide à débusquer recensements, actes d'état civil et ouvrages divers. Il me livre au compte-goutte le détail de la vie nomade de mes ancêtres. Ma persévérance paie car, fragment par fragment, des événements, des témoignages, des

renseignements sur le climat, la faune, la flore, les us et coutumes me font pénétrer un univers que les manuels d'histoire ont occulté. Avec le Web, j'enfonce la porte d'une intimité que je n'aurais jamais crue accessible.

Mon certificat de naissance n'en dit pas tant ! Nulle part on ne lira que j'ai mis un genou à terre une première fois pour dire mes prières, une deuxième fois pour recevoir une raclée, une troisième fois pour renoncer à la femme que j'aurais pu devenir. Qu'avant de m'agenouiller, j'ai cherché à rester debout. Que j'ai essayé de toutes mes forces de combattre le micro-organisme qui se nourrit de mes entrailles, qui creuse un trou béant dans le sac à rêves.

Mais ça ne fait rien. L'histoire de Françoise, de Saphronie, de Valentine et de Juliette est bien plus captivante.

## Chapitre 2 : Migrations (1850-1900)

Mes arrière-arrière-grands-parents ont vécu au XIX<sup>e</sup> siècle sur les terres en friche surpeuplées d'anciennes seigneuries. Les conditions que leur imposaient les grands propriétaires et l'accès difficile aux marchés les maintenaient dans le besoin. L'agriculture n'étant pas rentable, ils dépendaient des compagnies forestières qui les embauchaient pour l'hiver. Il leur fallait même consacrer une partie du printemps et de l'automne aux activités du commerce du bois.

Débrouillards, ils entretenaient près de leur habitation un petit verger qui voisinait l'enclos des moutons et le potager. Protégé par un entrelacement de branches en guise de clôture, ils y faisaient pousser le chou, la laitue, les fèves et le poireau, la pastenade (carotte) et le raifort (radis), ainsi que des fines herbes, comme la pimprenelle. La laine des moutons et la culture du lin permettait de confectionner les étoffes dont ils avaient besoin pour s'habiller et se couvrir. L'été, ils pillaient les bordures des forêts et leurs sentiers de toutes les baies sauvages qu'ils pouvaient y cueillir.



À l'approche des grands froids signalés par le sifflement du nordet entre les interstices de leur mesure, il leur fallait prédire la survenance de la première gelée blanche. Le fait de rater la dernière récolte pouvait être dramatique car les provisions ne seraient pas suffisantes pour survivre jusqu'au printemps. Pendant que le ciel était traversé de nuées d'oiseaux qui pointaient vers le sud, ils séchaient, fumaient, salaient, cuisaient et macéraient tout ce qui pouvait l'être.

Les mouches et les mulots prenaient d'assaut la maison pour s'y réfugier. Pour en exterminer le plus possible, ils disposaient un peu partout les souricières à bâton et à bascule. Dans les caveaux à légumes où on ne pouvait laisser les chats à eux-mêmes, les ratières étaient le moyen le plus efficace contre la vermine plus vigoureuse.

Telles étaient aussi les conditions dans lesquelles ont grandi leurs filles, mes arrière-grand-mères.

## **Une famille nombreuse : la lignée maternelle**

Du côté maternel, mes ancêtres se sont établis à Saint-Ferréol sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent, sur les terres de la Seigneurie de Beaupré. Les femmes de la famille se nomment toutes Marie ou Marie-quelque chose. C'est comme ça qu'on faisait en ce temps-là. Marie-Anne, Marie-Jeanne, Marie-Thérèse, Marie-Agnès.

Mon arrière-arrière-grand-mère s'appelle donc Marie-Philamine Dufort. Eusèbe Demers, son mari, a une taille bien au-dessous de la moyenne, mais la grosseur de ses os et la puissance de ses muscles lui confèrent une certaine renommée. L'hiver, il se fait embaucher comme bûcheron. Il part pour les camps de bois aménagés au cœur du territoire nordique et n'en revient qu'au mois de mai.

- Prenez ben soin d'vous ma femme, pis des enfants aussi, recommande Eusèbe à sa Marie en la serrant fort dans ses bras avant de quitter la maison.
- Inquiétez-vous pas, toute va ben aller, le rassure-t-elle, les petits accrochés à ses jupes.

Marie-Philamine se garde bien de l'ennuyer en lui révélant qu'elle se languira de son homme pendant ces huit longs mois. S'il fallait qu'elle donne libre cours à sa peine, où puisera-t-il lui-même la force et le courage de tenir aussi longtemps ?

Tous deux s'aiment d'un amour profond et ont rêvé d'une ribambelle d'enfants. Ce ne sont pas eux qui auraient rechigné à remplir l'obligation de procréer imposée par la religion catholique ! Neuf mois après le mariage, Marie-Philamine a accouché d'un premier fils nommé Eusèbe junior, et d'une fille, l'année d'après, mon arrière-grand-mère Marie-Saphronie. Deux prénoms qui ne présagent que du bonheur !

Ma recherche sur Internet m'apprend que le prénom de Saphronie est alors en vogue. Ses parents ignoraient à coup sûr qu'il est une variante du prénom Sophronie, héroïne du célèbre poème *La Jérusalem délivrée* du poète italien le Tasse, que je ne connais pas non plus. Ils ont au moins l'excuse d'être analphabètes.

Le couple fait cinq enfants en cinq ans et, compte tenu de leurs conditions précaires, c'est un miracle qu'ils ne perdent qu'un seul nouveau-né. Il faut dire que leurs poupons sont si minuscules qu'ils

n'ont pas à les nourrir beaucoup pour satisfaire leur tout petit appétit. Le cinquième, doté d'un gros crâne rond, a presque coûté la vie à sa mère tant l'orifice par lequel il vient au monde est microscopique en comparaison.

Afin de ralentir la « production » pour préserver la santé de la mère, ils s'en remettent aux moyens du temps, selon toute vraisemblance en pratiquant l'abstinence ou le coït interrompu, et ce, non sans éprouver quelque problème de conscience.

- Eusèbe, cé trop cruel d'aller à confesse. Chu obligée de l'dire qu'on empêche la famille. Pis quand j'parle au curé que j'ai failli mourir la dernière fois, y m'répond que ça compte pas. « L'enfant va vivre, lui », qu'y me dit. Des plans pour qu'y nous r'fuse l'absolution la prochaine fois, l'avertit-elle, tourmentée par les visions de l'enfer qu'il leur dépeint au sermon du dimanche.
- Les prêtres, y sont là pour nous guider, pas pour s'en occuper de nos p'tits ! Moi, j'cré que c'est l'Bon Dieu qui juge ça. Si on est coupable, y nous punira pis c'est toute, proteste Eusèbe en se signant.

Ces années sont marquées par de mauvaises récoltes : le blé gèle dès le mois d'août. La famine ne tarde pas à frapper les familles

nombreuses. Au repas, il arrive que Marie-Philamine néglige de remplir son écuelle pour grossir les portions des autres. Elle n'est pas plaignarde et égrène son chapelet tous les soirs dans l'attente d'un secours divin qui ne vient pas.

La situation est intenable, Eusèbe doit se résoudre à émigrer aux États-Unis.

– On a pu d'argent pour acheter rien. Y'a pas trente-six solutions, faut partir pour les États, confie-t-il à un ami voisin venu lui emprunter une brouette qu'il n'a plus, ayant dû la vendre la semaine précédente pour mettre du pain sur la table.

En même temps que des centaines d'autres Canadiens-français étouffés comme eux par les dettes contractées auprès d'usuriers pour acquérir des instruments et des semences ou pour soigner les bêtes, Eusèbe et Marie-Philamine montent avec leurs enfants dans un train en partance pour Newburyport, par-delà la frontière. Les garçons aident leur père à hisser les bagages, contents de jouer de leurs muscles. Marie-Saphronie, adolescente, s'introduit dans le wagon la tête baissée, intimidée par le regard des employés de la gare et des hommes qui la reluquent. La jeune fille

a un petit visage délicat et des yeux en amande d'un bleu lumineux qui accroche les regards dès qu'elle lève le menton.

Sa mère et elle ont sacrifié plusieurs heures de sommeil à leur coudre des vêtements pour la circonstance, récupérant à gauche et à droite des morceaux de tissus encore solides afin de leur conférer une certaine allure. La pauvreté ne leur fera pas perdre leur dignité, foi de Marie-Philamine ! La pauvre femme est vite indisposée par toutes ces choses nouvelles auxquelles elle est soudainement exposée. Le train, ce monstre horriblement bruyant qui avale les kilomètres en crachant des volutes noires la traumatise. Et il y a toute cette promiscuité ! L'air est quasi irrespirable au milieu de tous ces gens accompagnés de leur nombreuse progéniture, qui tout comme eux ont été attirés par des salaires réguliers dans les mines ou dans l'industrie textile.

Mais déjà, des amitiés se lient entre voyageurs, les mines renfrognées se dégourdissent et l'anxiété s'atténue devant les premiers gestes d'entraide. Comme beaucoup d'autres mères, Marie-Philamine s'évertue à sourire afin que leur exil ne tourne pas au drame. L'inconfort, la fatigue et la faim n'ébranlent pas sa volonté de surmonter cette épreuve. L'amour infini qu'elle voue à Eusèbe

étaie sa vaillance et elle en a bien besoin lorsque, au bout d'une rue malfamée, elle met les pieds dans la baraque qu'on leur a désignée. Son état de délabrement suffirait à faire fuir de plus braves qu'elle, mais la nécessité commande de fermer les yeux et de se mettre au boulot. En une semaine à peine, le plancher est lavé, les murs et les fenêtres sont décrassés et la vie s'organise.

Pour leur malheur, il s'avère qu'Eusèbe ne possède aucune disposition pour l'anglais. Même après quelques mois, il ne comprend rien à rien, malgré qu'il ait à ses côtés une épouse à l'esprit vif qui, elle, a un don pour les langues.

- Ben voyons donc, mon mari, l'*english*, ça s'attrape, le taquine-t-elle.
- Ouin, ben y vole trop haut pour moé, ma femme, bougonne Eusèbe.

Les efforts de Marie-Philamine pour l'aider à enrichir son vocabulaire portent trop peu de fruits et, pour le reste, leur déracinement sonne comme une malédiction car la langue n'est pas le plus gros obstacle à surmonter.

À l'usine, l'humidité ambiante due à la vapeur éjectée par les machines, la poussière tenace et les odeurs fortes ne tardent pas à

leur causer des affections respiratoires, d'autant plus que leurs poumons, proportionnels à leur toute petite taille, s'en remplissent plus vite. Les maigres émoluments ne leur permettent même pas d'acheter des souliers. Du matin au soir, ils vont pieds nus et les vêtements en lambeaux. La nuit, les poux et les puces de lit empoisonnent les quelques heures durant lesquelles ils auraient pu récupérer des fatigues du jour.

La résolution de Marie-Philamine de tout endurer, tout supporter pour assurer à la famille de meilleurs lendemains s'amenuise. Dans les rares moments où elle est seule, les larmes coulent sans retenue car elle ne peut plus entrevoir la fin de leurs déboires auxquels s'ajoute un inquiétant mouvement d'intolérance qui va grandissant envers les Canadiens-français. En effet, autour d'eux, on voit de mauvais œil ces francophones qui envahissent les villes manufacturières; on les accuse de voler des emplois. Certains commerces placardent des avis signifiant qu'ils ne peuvent pas y être servis. Devant tant d'animosité affichée, beaucoup résistent et intensifient les démarches pour être naturalisés, appuyés par les prêtres qui ont suivi le flux migratoire. Il n'est pas pour déplaire à l'Église d'étendre le territoire de la mission d'évangélisation! Sous



l'injonction de «Soyez féconds et multipliez-vous», Eusèbe et Marie-Philamine ont d'ailleurs deux autres bébés, dont un seul survivra. Comment pourrait-il en être autrement compte tenu des conditions d'insalubrité qui prévalent dans les tristes bouges réservés aux ouvriers !

Comme bien d'autres, le couple reste en contact avec la parenté qui essaime sur les deux bords du Saint-Laurent et sur l'Île d'Orléans. Dans un va-et-vient constant des deux côtés de la frontière, les familles se rendent visite à l'année, empruntant les routes aux tracés accidentés et des moyens de transport mal adaptés. On prend le bateau et la charrette et, quand les vents polaires figent tout ce qui bouge, on traverse les cours d'eau sur les ponts de glace. Ces visites donnent lieu à plusieurs jours de réjouissances et permettent de conclure des mariages. Les liens demeurent tissés serré.

C'est ainsi qu'ils apprennent que des oncles ont ramené des flancs d'une rivière de Beauce des pépites d'or qu'ils ont revendues à l'état brut, s'enrichissant au point que leur découverte entraîne une ruée vers l'or, la deuxième dans l'histoire de cette région. Eusèbe et Marie-Philamine se prennent à rêver du retour au pays.

À dix-neuf ans, il ne reste à Marie-Saphronie que trois frères vivants. Ses parents, asthmatiques et languissant de ne jamais revoir la terre natale, décident donc de revenir à Saint-Ferréol. « On rentre che nous », soupirent-ils, se résignant à laisser derrière eux deux fils maintenant assez bien établis. Ils plient leur petit bagage et repartent avec leur fille et le benjamin qui a dix-sept ans. En regagnant leur patelin, ils espèrent recouvrer la santé et se placer sous la protection de la nouvelle aura de bonne fortune que le bouche à oreille attribue à la famille.

Mais l'horizon s'assombrit avec l'épidémie de variole qui sévit à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La maladie emporte Eusèbe au milieu de l'hiver 1886-1887 et Marie-Philamine, inconsolable, ne sera plus jamais la même.

Tandis qu'elle vaque à son ouvrage, sa tête dodeline, ses mains s'immobilisent, ses yeux se voilent. Si la porte ouvre et que son fils secoue ses bottes sur le paillason, elle se lève et s'écrie : « Eusèbe, te v'là enfin rentré ! », et fuie la pièce, épouvantée, en entendant le benjamin la rabrouer.

– -Ben voyons, m'man ! R'saisissez-vous. C'est jusse moé !

Marie-Saphronie houspille son frère, fâchée du ton qu'il utilise. De quel droit peut-on reprocher à leur mère de pleurer Eusèbe ? Y a-t-il vraiment une limite au chagrin d'avoir perdu un être aimé ? Pour adoucir le quotidien, la jeune fille se réveille plus tôt, se couche plus tard pour compléter ce qui doit être fait. Elle interrompt sa besogne pour poser des gestes de sollicitude : servir un bol de bouillon, replacer le châle sur les épaules, reprendre la maille oubliée du tricot négligé. Un soir, elle prend sa décision :

- M'man, ça m'crève le cœur de vous voir de même. J'va's jamais vous quitter. J'va's m'occuper d'vous, insiste sa fille en lui brossant les cheveux avant l'heure du coucher.

Cette déclaration déclenche une réaction qu'elle n'attendait plus.

- Y'en est pas question ! Une belle jeunesse comme toi, ça peut pas rester vieille fille, lui répond-elle d'un ton sans appel.

Menuë mais bien proportionnée, Saphronie – elle insiste pour qu'on omette « Marie », manière de se distinguer des autres filles du village – ne manque pas d'attrait. Elle a des yeux très bleus et la bouche rieuse. Son habillement et ses manières trahissent cependant les privations endurées. Sa seule robe n'a ni volants ni

dentelles, ses mains sont rudes et ses ongles ternis par les travaux. Parce qu'elle n'a rien à se mettre de présentable, elle refuse de se rendre dans les veillées.

Un jour de septembre, Marie-Philamine, vieillie mais résolument énergique, emmène sa fille à Québec en quête d'une tenue convenable. Elles profitent d'un voyage de charrette, juchées sur les récoltes de pommes de terre et de légumineuses. L'automne souffle un air frais descendant des montagnes. Le fleuve Saint-Laurent scintille sous le soleil encore ardent. En ville, elles parcourent à pied le quartier Saint-Roch. Affolées par les prix des modèles offerts, elles se rabattent sur l'achat d'un patron. Elles en choisissent un qui comprend une jupe ample, un corsage ajusté et des manches gigot qui cacheront sa maigreur.

Elles se rendent ensuite dans une épicerie pour se procurer certaines denrées qui ne sont pas produites à la ferme comme le sel, le poivre, la cassonade et le riz. Dès son entrée dans le magasin, Saphronie est étourdie par les odeurs de mélasse, de farine, de vinaigre et de viande fraîche. C'est la saison où l'habitant vient faire tuer et débiter quelques têtes en prévision des mois d'hiver afin de préparer de grandes quantités de lard, de viandes

fumées et séchées qu'il va conserver dans les dépendances ou sous la neige.

Tenaillée par la faim, la jeune femme chancèle. Alcide Quintal, un jeune boucher moustachu, entend le cri d'émoi de Marie-Philamine. Le beau brun aux yeux azur se précipite de derrière son comptoir en claudiquant. Une blessure sévère à la jambe autrefois soignée par un ramancheux gêne sa démarche. En voulant offrir un bras secourable, il trébuche. Rougissant, il l'aide à se relever. Ce garçon sensible demeure saisi devant un si joli minois et prend un certain temps à abandonner sa main. Il est aussitôt abreuvé de blagues par ses deux frères et son père qui tiennent le commerce avec lui.

De retour chez elle, Saphronie ne cesse de penser à son beau sourire encadré de profondes fossettes, à la prochaine fois qu'elle le reverra, et son cœur n'a jamais battu si vite. Elle tient à ce que sa robe soit réalisée vite fait. Comme dans toute famille agricole, elle a appris à cultiver le lin, tondre la laine de leur unique mouton, se servir du rouet et du métier à tisser, mais elle n'a pas l'habileté et la patience de sa mère. Elle assemble sa nouvelle toilette mais c'est Marie-Philamine qui s'occupe de la finition afin de lui apporter une

apparence de raffinement. Les randonnées à Québec se font plus fréquentes, ce qui lui donne l'occasion de se montrer sous son meilleur jour. Alcide ne tarde pas à la demander en mariage, qui est célébré dès le mois de février 1888.

Au premier regard, ils se sont reconnus. Fils et fille de journaliers qui brûlent de s'arracher à l'esclavage de la terre, ils sont tous deux avides de s'affranchir. Le père d'Alcide a en effet abandonné l'agriculture pour exercer le métier de charretier durant une quinzaine d'années. Puis, il a investi ses économies dans une petite épicerie, au rez-de-chaussée de la maison familiale. Ses trois fils poursuivent avec beaucoup d'enthousiasme le projet du paternel, ayant même interrompu leurs études chez les Frères des écoles chrétiennes pour faire prospérer ce qu'ils vont convertir en commerce de gros et de détail. Intelligents, ils s'ingénient à mettre en valeur leur actif et aspirent à grimper quelques échelons dans la société.

Alcide a vu en Saphronie la compagne parfaite qui l'aidera à réaliser ses ambitions. Pour sa part, celle-ci est convaincue d'avoir trouvé sa pépite d'or. D'ailleurs, sa mère y gagne une rente annuelle de quelques livres de chandelles, coutume bien établie à l'époque.

Après son mariage, la vie de Saphronie change du tout au tout. Elle demeure sur la rue Smith, au cœur du quartier Saint-Roch. Son quotidien est ponctué des sirènes de bateaux qui entrent au port, du sifflet des trains en partance, du grincement des roues de charrettes, du martèlement des sabots dans les rues, et du son des cloches de l'église qui rythment la journée. Les bruits qui autrefois la terrorisaient hantent ses rêves : le grignotement ou le grattement des souris sous le plancher et dans les murs, les gémissements de leur baraque de planches sous les rafales, l'appel des animaux de la ferme et des animaux sauvages, ou encore la cacophonie des quartiers industriels de Newburyport.

Quelques lampes à l'huile éclairent le salon, la cuisine et les chambres. Il est révolu le temps de l'unique chandelle qui trône au centre de la pièce. Les besoins naturels ne sont plus expédiés dans la bécosse mais dans le confort d'une « toilette », mot qu'Alcide lui a appris. De plus, non seulement Saphronie a-t-elle l'usage d'un broc et d'une cuvette de céramique ornés de fougères bleu de Prusse pour ses ablutions, mais elle dispose d'une baignoire, luxe suprême. Alcide s'est amusé du fait qu'elle s'est d'abord méfiée de s'immerger

toute entière dans l'eau chaude. C'est que, depuis son plus jeune âge, elle mesure son degré d'hygiène aux odeurs qui se libèrent au moment de se dévêtir. Néanmoins, elle ne tarde pas à oublier ses anciennes routines et adopte avec bonheur le bain quotidien. Quel incroyable bien-être que cette chaleur qui vous enveloppe, qui détend tous les muscles et qui assouplit la peau !

Hier soir, un fait divers rapporté par Alcide lui a rappelé à quel point sa famille a souffert de la pauvreté. À Saint-Ferréol, un moulin à farine construit à proximité des fermes a été incendié. Il avait été érigé par les seigneurs de Beaupré sur la promesse des habitants de fournir les matériaux. Insatisfaits de leur contribution, ils avaient imposé aux fermiers des tarifs qui avaient soulevé l'indignation. Peu de temps après, le feu avait tout rasé. Saphronie éprouve de l'empathie pour les agriculteurs soupçonnés du crime (comment ses parents auraient pu survivre dans de telles conditions ?) et aussi une grande colère contre les hommes de pouvoir qui accablent les plus faibles.

Par la fenêtre encadrée de tentures bleues, elle regarde la neige qui tourbillonne. Une grande frayeur vécue dans son enfance



revient lui serrer le cœur. Saphronie se souvient. Elle a alors huit ans.

Eusèbe Demers a quitté la maison depuis plusieurs semaines pour les chantiers de coupe de bois. Marie-Philamine prépare le repas du soir. En cette fin d'après-midi-là, on dirait qu'il fait nuit. Le plafond de nuages est bas et les bourrasques ébranlent la cabane. Derrière, ses frères glissent avec la luge qu'Eusèbe leur a fabriquée. La fillette s'amuse avec une poupée « gossée » dans une branche de pin par son père.

Soudain, on frappe à la porte. Et ce ne sont pas des coups portés par des mains d'enfant.

– Saphronie, va t'cacher sous le lit. Chut, pas de bruit ! exhorte sa mère.

Les fenêtres n'ont pas de rideaux. La maison ne comporte que deux pièces : la cuisine où se prennent les repas et la chambre où tout le monde dort. Saphronie se coule sous le grand lit familial et tremble de tous ses membres. Sa mère s'est positionnée dos à la porte pour ne pas être vue, à la main un long fusil qui ne pourra servir : il lui aurait fallu avoir le temps de mesurer la charge et de

l'introduire dans le canon. Durant un moment, Saphronie n'entend que le silence brisé par le son du vent. Puis, on frappe plus fort.

Pourvu que ses frères ne décident pas de revenir à la maison. Pourvu qu'elle ne se mette pas à pleurer ! Quelqu'un s'attaque à la poignée ! La gâche de la serrure saute. La froidure s'engouffre, souffle la flamme de la chandelle. Marie-Philamine s'est retournée et épaula son arme. Un gros homme barbu se tient sur le seuil.

– Vous avez pas honte ? éructe sa mère en avançant d'un pas et en le visant avec assurance.

L'intrus est saisi, hésite, recule.

– J'arrive de Saint-Tite-des-Caps, j'va's à Saint-Joachim. J'crérais que chu perdu, se défend le lascar.

– Vous pouvez pas rester icitte, rugit la femme qui lui fait face.

– J'ai faim, chu gelé, répond l'importun d'une voix douce qui contraste avec la vigueur avec laquelle il a enfoncé la porte.

Sa mère ne bronche pas et glapit d'une seule traite :

– R'montez le rang. Au boutte, y'a le Chemin du Roy. Continuez tout drette. Pas loin, y'a l'église. Adressez-vous au curé.

– Z-auriez pas un morceau de pain, un peu d'eau...

– Attendez-moi dehors !

La porte est refermée et le fusil déposé dans un coin. Marie-Philamine a les genoux qui s'entrechoquent tant la peur qu'elle doit maîtriser exige d'elle un effort considérable. Remplie d'appréhension, elle prend une écuelle d'eau et un quignon de pain sur la table. Lorsqu'elle ouvre de nouveau, l'homme est parti !

Au retour d'Eusèbe, les frères de Saphronie racontent qu'ils ont fait décamper un vagabond. Pour rassurer Eusèbe et pour confirmer dans l'esprit des garçons qu'ils doivent assumer leur rôle de protecteur des femmes, Marie-Philamine corrobore leur version. Saphronie n'oubliera jamais ce qu'elle a vu et entendu. À l'exemple de sa mère, toute sa vie, elle s'appliquera à garder son calme, à ne craindre ni rien ni personne.

Après l'épidémie de variole qui a fauché son père, sa mère l'a rejointe à Québec avec son frère cadet. C'était un temps où on avait le sens de la famille et, dans l'adversité, on se serrait les coudes. Alcide les accueille à bras ouverts et traite Marie-Philamine comme sa propre mère. Plus tard, à la mort des trois premiers bébés de Saphronie, et lors du tragique accident de travail qui a coûté la vie

à son frère, le soutien mutuel qu'ils se portent se fonde sur une affection profonde et salulaire.

Les historiens relatent qu'à Québec un enfant sur deux ne survivait pas à sa première année d'existence. La diphtérie, la scarlatine et la rougeole y étaient endémiques, quand ce n'était pas l'empoisonnement par le lait de vache contaminé qui emportait les nourrissons. Aussi, Saphronie se passerait bien d'une quatrième grossesse. Comment affronter une fois encore de voir dépérir sous ses yeux un petit être parfait à la naissance, un poupon conçu dans l'amour, couvé en son ventre dans la joie, pour s'abîmer ensuite dans la douleur de sa perte des mois durant, et souffrir de la gaieté forcée d'Alcide qu'elle a vu pleurer alors qu'il se croyait seul ? Ses nuits se peuplent de cauchemars.

Mais les pressions du curé, qui demande chaque fois qu'il la voit si elle attend d'heureuses nouvelles, lui rappellent son devoir de procréation. Si on lui donnait le choix, elle préférerait de loin se consacrer à l'administration de l'épicerie à laquelle on l'a initiée. Elle adore tenir la caisse, servir les clients, vérifier l'inventaire, inscrire les entrées dans les registres comptables.

– Ah que j’aurais donc aimé apprendre à lire pis à compter plus longtemps, répète-t-elle souvent. L’arithmétique, j’adorais ça ! À Saint-Ferréol, la maîtresse nous montrait surtout les arts ménagers, ajoute-t-elle en soupirant. Après, ç’a été trop tard !

Alcide s’émerveille de la rapidité avec laquelle elle apprend. De plus, la constante bonne humeur de sa femme rivalise avec la sienne et celle de ses frères. Beaucoup de femmes l’envient. À cette époque, une femme mariée ne pouvait travailler qu’avec l’accord de son mari et cette permission était exceptionnelle dans la bonne société. On recherche son amitié. La clientèle afflue.

Saphronie découvre aussi le plaisir de parcourir les magasins et de dépenser sans souci. Elle achète de merveilleuses robes bordées de dentelles et de lisières de velours. Elle a un goût très sûr pour les chapeaux. Lorsqu’Alcide a fait venir un photographe à la maison, elle a porté un bonnet garni d’une belle plume blanche et d’un bavolet, un chic bout d’étoffe qui abrite son chignon. Saphronie a fière allure sur la photographie, debout aux côtés de son mari assis sur une chaise capitaine.

Progressivement, les conditions sanitaires s’améliorent dans la région et Alcide voit à ce que Saphronie bénéficie des meilleurs

soins. Entre 1892 et 1900, elle met au monde six petites filles qui s'accrochent à la vie. Ma grand-mère, Valentine, est la troisième. Rassurée sur le sort de Saphronie et ne supportant pas de vivre au crochet de son gendre, Marie-Philamine finit par accepter la demande en mariage d'un veuf de Château-Richer. Un cousin d'Alcide, originaire de la Côte-de-Beaupré –l'ancêtre y avait une terre à l'ouest de la Rivière au Chien–, en a garanti les bonnes mœurs. Elle trouve difficile de se résoudre à remplacer Eusèbe qu'elle a tant aimé. Ironiquement, la scarlatine l'emporte l'année même de son remariage. Saphronie pense que son père, de là-haut, n'a pu consentir à voir sa Marie-Philamine épouser un autre homme.

Le beau-père de Saphronie est mort lui aussi, terrassé par une affreuse grippe, trois mois après leur mariage ! Il a laissé à ses fils des affaires en bonne santé. À la naissance de Valentine en 1895, Alcide Quintal et ses frères achètent une énorme bâtisse afin de prendre de l'expansion et ajouter un commerce d'épicerie en gros à leurs activités. Depuis l'année précédente, ils se sont associés à un autre homme d'affaires pour entreprendre la fabrication de tabac coupé et de tabac à chiquer. Pour se donner de meilleures chances,

ils ont consulté des experts du Kentucky. Alcide et ses frères se débrouillent en anglais, langue qu'ils ont apprise en Ontario. Adolescents, leur père les y avait envoyés quelque temps.

– Pas le choix, c'est le business qui veut ça, se plaisait-il à répéter.

Ils acquièrent un terrain pas cher ayant autrefois servi de cimetière protestant, à l'intersection des rues Dorchester, Smith et Langevin, ce qui provoque une discussion animée entre Alcide et Saphronie.

– Êtes-vous ben sûr que m'sieur le curé sera pas fâché que vous alliez vous installer sur cette propriété-là ? le questionne-t-elle.

– Vous saurez que m'sieur le curé est trrrrrès content, certifie Alcide. Des catholiques qui reprennent possession du patrimoine, y peut pas être contre ! Pis pour moi, c'est comme si l'bon Dieu compensait ma famille pour l'tort qu'on y'a faite. Mes ancêtres huguenots, y'ont été forcés d'abjurer leur religion pis d'fuir la France après l'massacre de la Saint-Barthélemy.

– Mais un cimetière ! Des morts, y'en reste peut-être sous vos pieds. Ça vous dérange pas ? persiste Saphronie.

En raison des nouvelles normes d'hygiène et de salubrité, les cimetières urbains étaient dorénavant condamnés. Les sépultures

avaient été transférées vers le premier cimetière rural et multiconfessionnel –le cimetière Mount Hermon– localisé dans la ville de Sillery, une municipalité voisine.

- Ma colombe, avec tout le bruit qu'on va faire, même si un pauvre bougre enterré six pieds sous terre y a été oublié, y pourra jamais s'faire entendre même si y'en avait l'intention, plaisante-t-il.
- J'aimerais pas ça, moi, travailler là en sachant qu'y a eu des tombes dans l'sous-sol.
- Y'en a p't'être à qui ça peut déplaire, mais j'parie que l'Canayen-français qui s'en peut p'us d's'échiner sur les fermes crachera pas sur un salaire garanti, assure Alcide.
- Ch'cré ben qu'non, pour ça vous avez ben raison ! reconnaît sa femme.

La bonne frappe à la porte de la chambre où se déroule la discussion. Elle apporte le courrier d'Alcide. Celui-ci a engagé une domestique pour assister son épouse. Saphronie n'a plus à préparer les repas, ni à épousseter les meubles ni à faire le lavage. La servante est une jeune fille de dix-neuf ans avec laquelle elle s'entend bien. Cette fille de la campagne lui est apparue au premier jour aussi maigrichonne qu'elle l'avait elle-même été douze ans



auparavant. Elle se doute bien que comme pour elle en un autre temps, la faim jamais assouvie a fait cesser ses règles. Pleine d'empathie, elle tient à ce qu'elle mange à satiété.

Le sixième accouchement de Saphronie ne s'est pas bien passé. Le docteur a fait comprendre à Alcide qu'il devait mettre la pédale douce sur le devoir conjugal, le plaçant ainsi devant un dilemme : obéir à l'Église ou veiller à ce que sa femme n'y laisse pas la vie. L'Église est sévère : il faut peupler le pays de Canadiens-français. Pour ne pas indisposer le curé qui est un excellent client de l'épicerie, Alcide soumet une demande de dispense. Pour appuyer sa requête, il promet de contribuer davantage à la bonne santé financière de la paroisse.

Conformément aux conseils du médecin, la jeune femme s'efforce de rester alitée. Elle se désennuie avec des travaux d'aiguille, bien qu'il ait insisté pour qu'elle ne s'y adonne qu'avec modération. De temps à autre, elle aspire à travers un long fume-cigarette en argent gravé à son nom la fumée d'une *Rose of Egypt*. Le bon docteur croit que toutes ses fonctions physiques en bénéficieront et que la cigarette est bonne pour le moral.

Quand elle n'y tient plus, Saphronie descend le grand escalier central pour assister aux leçons de piano d'Annette et de Violaine, ses filles aînées. Elle exécute elle-même des pièces simples. Ses deux grandes ont de bonnes dispositions pour la musique. Sur l'heure du midi, leur papa vient manger la soupe. Il embrasse sa femme et la ramène dans sa chambre, avec la dînette que leurs filles ont préparée. Alcide gronde sa femme de n'avoir pas gardé le lit ainsi que Valentine qui remue sans arrêt malgré la consigne de rester bien sage auprès de sa mère. L'enfant aime le moment où il les chasse pour s'octroyer un peu d'intimité et où elle entend les rires étouffés de ses parents.

Valentine, qui a cinq ans, veut bien faire tout son possible afin de permettre à sa mère de se reposer, mais ce n'est pas une mince affaire car les chamailleries sont fréquentes avec sa sœur cadette autour d'une poupée à tête de porcelaine ou d'un cheval à bascule. Avec leur autorité naturelle, ses deux sœurs aînées s'interposent et calment le jeu. Ce sont de vraies petites mamans. Elles ont même le don d'apaiser les bébés dès qu'elles les prennent dans leurs bras. Elles enseignent à Valentine les rudiments du tricot et se vouent au bien-être des trois autres sœurs.

Valentine s'ennuie de sa mère qu'elle ne voit pas souvent, sa mère au sourire si doux et qui chantonne dès son levée. Elle aime l'heure du coucher où elles se retrouvent toutes auprès de leur mère. Elle se cale à sa droite dans les oreillers, son père au bout du lit. La dernière-née dort sous la mousseline du berceau, emmaillotée dans un drap fin.

Alcide et Saphronie les amusent avec des phrases en anglais aux consonances étonnantes comme «*How do you do?*» ou leur chantent des comptines telles «*Head and shoulders, knees and toes*». Puis, Alcide prend en charge l'heure de la lecture car Saphronie est trop lente à déchiffrer les mots. Lorsqu'elle était petite, l'école de Saint-Ferréol était bien trop éloignée de la ferme pour qu'elle puisse assister aux cours de façon régulière. À Newburyport, elle n'allait à l'école que le dimanche où on n'enseignait que les bases de sa religion.

Dans les journaux dont Alcide lui fait la lecture, elle a appris qu'à Montréal, l'Université McGill remet les premiers diplômes de baccalauréat aux femmes, qu'une école d'infirmières a été ouverte et qu'une journaliste, la première Canadienne-française à faire ce

métier<sup>1</sup>, représentera les Canadiennes à l'Exposition universelle de Paris.

- Jurez-moi que nos filles iront dans les meilleures écoles, peu importe c'que ça va coûter, enjoint-elle à son mari de lui promettre.
- Tout c'que vous voulez, ma colombe! lui répond Alcide qui ne peut rien refuser à son épouse.
- Oh, mon vœu le plus cher s'rait qu'une de nos filles soit reçue infirmière un jour!

Au grand plaisir de Valentine, Alcide choisit *Les fables de Lafontaine* ou encore les contes de la Comtesse de Ségur. La fillette préfère entre tous *Les malheurs de Sophie* et *Les petites filles modèles*. Quand la dernière page est tournée, Saphronie va la border dans son lit en chuchotant «Bonne nuit, beaux rêves, pas d'puces, pas d'punaises», incantation bien mystérieuse pour une gamine qui, chaque soir que Dieu fait, s'abandonne au sommeil dans des draps de lin de la meilleure qualité.

---

<sup>1</sup> Robertine Barry a tenu une chronique dans le journal *La Patrie* de 1891 à 1900, a collaboré à de nombreuses autres publications et a fondé *Le Journal de Françoise*, paru de 1902 à 1909.

L'avenir paraît radieux. Nous sommes en 1900, le début d'un siècle rempli de promesses. Seule ombre au tableau, Saphronie n'a pas eu de fils et le couple est sur le point de vivre un autre deuil, la mort de la petite dernière, au treizième mois de sa vie.

## **La veuve stérile : la lignée paternelle**

Quant à la famille de Françoise Mitron, mon arrière-grand-mère paternelle, elle réside sur les terres au nord-ouest du grand fleuve, tout en haut du quadrilatère formé par les cantons de Rawdon et de Kilkenny <sup>2</sup> et les villages de Saint-Roch-de-l'Achigan et de Saint-Lin. Basile Mitron, son père, a acquis un lopin de terre accroché au flanc du bouclier canadien. Les lots rocaillieux, vendus bien moins chers que les fonds plus fertiles des basses-terres, attiraient des colons opiniâtres, persuadés comme lui de réussir à les domestiquer malgré les hivers plus rudes et plus longs. Mal leur en prit. La misère leur colle après comme les anciennes tapisseries qu'on ne peut plus détacher des murs.

– Casser du caillou a jamais fait pousser les légumes et le blé, se plaignait Josephte Labrecque, sa mère.

Mais les parents de Françoise ont la tête aussi dure que la pierre qui sort du ventre de leur parcelle. Leur détermination surpasse celle des racines des arbres qu'ils dessouchent. Or, cette disposition de caractère nuit à la bonne entente du couple. Leurs

---

<sup>2</sup> Constitué en 1857. Un bureau de poste y a été ouvert en 1877 sous le nom de Saint-Calixte-de-Kilkenny. Depuis 1954, la municipalité porte le nom de Saint-Calixte.

chicanes incessantes sont bien connues de l'entourage. Et leur fille Françoise n'est pas en reste : son sale caractère est notoire.

– La pomme est pas tombée ben ben loin du pommier !  
commentent leurs connaissances qui cherchent à les éviter.

Les garçons s'échangent des réflexions piquantes sur son corps bien roulé, inspirés par ses fesses rebondies et sa taille de guêpe. Leurs blagues lubriques sont bien cruelles pour une jeune femme enlaidie par un strabisme sévère et une moustache qui coure sous son nez épaté. Malheureuse et de plus en plus acariâtre, elle oublie son infortune en s'attelant aux travaux les plus durs. Elle se marie cependant, à l'âge de vingt-quatre ans alors qu'il n'est pas rare que les filles franchissent les portes de l'église au bras de leur époux aux premiers signes de puberté.

L'union est un échec sur toute la ligne, d'autant qu'aucun enfant n'en est issu. Dans le lit conjugal, le jeune épousé ne déborde pas d'enthousiasme. Vite aigrie, elle le ridiculise sans ménagement. Pour se soustraire à ses sarcasmes, il fuit au fond des terres défricher en solitaire; il meurt le crâne fracassé par la chute d'un arbre. Avant ce décès prématuré, on racontait que Françoise était stérile. Ces commérages la privent d'un possible remariage.

Veuve pendant neuf ans, elle assure sa subsistance en fabriquant et en retouchant des vêtements. Ses parents sont morts à deux ans d'intervalle, juste après le décès de son premier mari. Ces deuils l'ont marquée au fer rouge. À l'exemple des femmes sans famille cantonnées aux charges de domestique ou au métier de couturière, elle en est réduite à un salaire de famine. C'est ainsi qu'elle rencontre Napoléon Crépeau, venu lui porter un habit à réparer. Lui-même veuf depuis plus de dix ans, il vient d'atteindre la cinquantaine et de perdre une fille de dix-sept ans. Trois autres enfants sont encore à sa charge : une adolescente de quatorze ans et deux garçons de seize et vingt-et-un ans. Journalier comme son père, il veut tâter du métier de maquignon. Il a acquis pour trois fois rien des chevaux destinés à l'abattoir en raison de certaines anomalies.

En la voyant s'étirer pour atteindre l'étagère sur laquelle elle a rangé l'habit raccommodé, Napoléon ne peut faire autrement que d'admirer sa croupe invitante : son sang ne fait qu'un tour. Lorsqu'elle lui remet son paquet, il ne résiste pas à l'impulsion du moment.



- Ma belle, vous pis moé, on peut repartir de zéro, lui dit Napoléon sans paraître remarquer le défaut oculaire dont Françoise est affectée. Y paraît qu'y a un gros marché pour les bêtes aux États.

C'est un homme de mauvaise réputation. Pour ses dix-huit frères et sœurs, Napoléon n'est qu'un conteur d'histoire, un homme à femmes qui n'aime que jouer et boire un coup. On le dit paresseux, grand parleur et petit faiseur. Les candidates au mariage sont tenues à distance de ce tombeur aux beaux yeux verts par les parents soucieux de garantir un futur favorable à leur progéniture. De ce fait, il avait dû se résigner à épouser une veuve âgée de vingt-deux ans avec enfants à charge. Celle-ci s'était satisfaite de ce mariage car, célibataire, elle n'aurait guère connu un meilleur sort. Mais elle est morte en couche et le revoilà à la recherche d'une bonne cuisinière capable de tenir un ménage et de le suivre dans ses projets.

- Pis je sais comment les arranger pour en augmenter la valeur. Je va's faire une tonne d'argent, s'emballe-t-il un jour qu'elle a accepté son invitation à danser.

Depuis belle lurette, Françoise n'a que faire du qu'en dira-t-on qui aurait pu l'inciter à plus de prudence, et elle n'a rien à perdre non

plus. En outre, quelle femme n'est pas séduite par la prestance et la façon de Napoléon. Sa grande taille et son visage ennobli par de hautes pommettes sont irrésistibles. Françoise déclare sans détour qu'elle serait bien aise de l'accompagner aux États-Unis.

Avec bétail et enfants, elle suit Napoléon vers le sud. Ils s'arrêtent à Montréal au printemps 1882. Convenances obligent, ils se marient à l'église Sainte-Brigide-de-Kildare située en bordure du fleuve. Au milieu du Faubourg à mélasse, près des quais encombrés de tonneaux remplis de sirop qu'on décharge des bateaux, le temple s'élève inachevé en ce début du mois d'avril. Le clocher conçu sur le modèle de celui de l'église Saint-Ambroise de Paris n'a pas encore reçu les cinq cloches qui seront fondues en Angleterre. Le curé, irlandais d'origine comme ses paroissiens, a obtenu de l'évêque qu'on la désigne du nom de la seconde patronne de l'Irlande. Françoise ignore que le choix de ce lieu est un signe du destin, une sorte de marque indélébile qui se grave dans l'histoire de sa descendance. Elle prononce ses vœux sous une voûte sans ornement, dans la lumière crue des grandes fenêtres sans vitrail.

Monsieur et madame Crépeau se dirigent vers le Territoire du Dakota. Françoise a trente-trois ans et sa vie a pris un tour qui n'est

pas désagréable. Les deux fils et la fille de Napoléon sont polis et vaillants. Son mari lui fait honneur chaque soir et son corps s'épanouit, libérant ses flux comme l'embâcle qui cède au printemps.

La nouvelle épousee n'était pas infertile comme l'avaient laissé entendre les mauvaises langues. Elle y mettra au monde quatre enfants en cinq ans, puis un dernier au cours des quatre années suivantes. Superstitieuse, elle ne donnera son prénom à aucune de ses filles comme c'est la coutume, croyant qu'elle les protège ainsi de l'inéluctable dénuement qui a été le lot des femmes de sa lignée.

Malgré cette précaution, le rêve américain va tourner au cauchemar. Les débuts de leur épopée ne sont qu'un aperçu négligeable de ce qui les guette.

Napoléon et Françoise ont suivi la forte migration de Canadiens-français tentés par la traite des fourrures. Au pied des *Turtle Mountains*, un comptoir et un marché public ont été établis, permettant au village de Walhalla<sup>3</sup> de soutenir son expansion.

---

<sup>3</sup> « *Walhalla* » fait référence à la mythologie scandinave qui désigne ainsi l'endroit où reposent, pour l'éternité, les âmes des héros tombés au combat.

Napoléon anticipe qu'à partir de Leroy<sup>4</sup> situé à dix kilomètres de là, il pourra développer un bon bassin de clientèle puisqu'un bureau de poste y opère depuis 1870. La poussière est retombée sur les massacres perpétrés par les amérindiens en réponse à l'invasion européenne vingt ans auparavant. Une population de métis issue des tribus crie, cheyenne, assiniboine, sioux et ojibwée a fondé le hameau. Parmi elles, une majorité de chasseurs et de trappeurs sont sollicités pour le transport du courrier, vu leur science du territoire et leur endurance. Le village semble donc réunir d'excellentes conditions pour le commerce de chevaux.

Situé sur le flanc de la rivière Pembina qui se jette plus à l'est dans la Rivière rouge, laquelle coule depuis le Manitoba jusqu'au Dakota, Leroy est entouré de pâturages foulés par les sabots des troupeaux de bisons sauvages. Le transport par bateau à vapeur sur la Rivière Rouge et les trains qui traversent dorénavant le pays d'un océan à l'autre font miroiter aux arrivants des perspectives infinies.

Avec l'argent de son négoce, Napoléon a acheté une petite terre « pas cher ». Il se vante d'avoir fait une bonne affaire. Le couple

---

<sup>4</sup> Nommé en l'honneur de Julien Le Roy, scientifique français et horloger du roi Louis XV.

a fait la route par chemin de fer, sur un train mixte de passagers et de marchandises dans des conditions sanitaires déplorables. Dans les wagons surchauffés par le soleil d'été, au milieu des postillons, des toux et des objets souillés par les sécrétions sinon par les déjections, Françoise récite tout haut ses prières, implorant le ciel de son secours. Ils descendent au village de Bathgate en juillet et, de là, parcourent quinze autres kilomètres sur une charrette tirée par un cheval gris tourdille, escortée des quelques bêtes qui n'ont pas été vendues durant le trajet.

Ses hardes plaquées sur la peau par la sueur, Françoise se languit de l'air sec et frais des contrées canadiennes. Incommodée par de violentes nausées, la chaleur et l'humidité, elle ne voit rien des vastes étendues autour d'elle. Pourtant, le paysage a toutes les propriétés d'un tableau pointilliste et lumineux avec ses fleurs de laiteron des champs, de mélilot jaune et d'aster lancéolé fouettées par le vent et le vol des buses qui investissent les tourbillons d'air chaud. Non, rien ne l'a préparée aux canicules entrecoupées de déluges qui lui rendront les étés insupportables.

En chemin vers Leroy, la fille de Napoléon est prise de frissons et se plaint d'un mal de gorge. Entre deux vomissements, Françoise

essaie d'en prendre soin, mais l'état de l'adolescente se détériore à tel point que le lendemain de leur arrivée, elle ne bouge plus comme oppressée à l'intérieur d'un étau. Quand le délire et les convulsions s'emparent d'elle, Napoléon éloigne Françoise et ses fils courent alerter le curé. C'est un type de grande taille et à la jambe de bois qui vient administrer l'extrême-onction. Ensemble, ils recueillent son dernier souffle.

Réconforté par la promesse qu'elle repose dorénavant en paradis au pied de la Vierge et des anges, son père se met en frais de lui confectionner un cercueil avec quelques planches déjà équarries qui devaient servir à construire leur demeure. Les funérailles expédiées à cause de la chaleur, mais aussi parce que le temps presse de s'installer avant l'hiver et l'accouchement de Françoise, il étouffe en lui son chagrin et se remet à ériger les bâtiments qui abriteront sa famille et ses chevaux.

Françoise est trop occupée pour s'apitoyer sur ce tragique destin. Elle emploie tout son talent à réduire l'inconfort de la vie sous la tente et à préparer l'aménagement de leur home dans lequel elle mettra au monde son premier enfant. Pour séparer leur chambre de la pièce principale, elle a choisi un drap assez épais pour leur

garantir leur intimité et elle coud un rideau de gaze amidonné pour accrocher à l'unique fenêtre. Elle se sert de feuilles de maïs pour faire des matelas. Des sacs de jute bourrés de coton sauvage ramassé dans la prairie font office d'oreillers. Elle endure mal ses gros seins lourds, le bébé gigoteux qui lui enfonce les côtes, et l'enflure qui affecte tout son corps. Mais elle a été dressée à abattre le boulot, à taire ses émotions et ses sentiments. C'est une femme rude et elle en est fière.

Suivant les avis des habitants qui ont mis en garde Napoléon contre l'hiver glacial et les chutes de neige abondantes qui s'abattent sur la vallée avant la fin de l'automne, il construit avec l'aide de ses deux fils une maison de bois rond, plâtrée avec de la boue et coiffée d'un toit de chaume et de foin. Les garçons de Napoléon se plaisent à travailler le bois. Ils ont fabriqué un placard, une table et des chaises.

– D'la belle ouvrage ! les a complimentés Napoléon.

Mais Françoise n'est pas de cet avis. Elle relève maints défauts et ne leur épargne aucune critique. De mauvaise grâce, ils se plient aux ordres de leur belle-mère qui se mêle de tout superviser, du creusement du puits à l'érection des clôtures.

Bien que leur sœur vienne de succomber à la diphtérie, elle ne leur accorde ni répit ni réconfort.

– La mort fait partie d’la vie. Pleurer la ramènera pas, leur répète Françoise en donnant des coups de balai sur le pas de la porte comme pour chasser toute pensée inutile.

Au début de leur union, Françoise et Napoléon ont trouvé une certaine complicité. Napoléon apprécie l’énergie que sa femme déploie du matin au soir. Tout est accompli comme par magie. Si ce n’était de l’entendre morigéner à longueur de journée, il pourrait s’accommoder de sa laideur car, dans le noir, elle répond avec fougue aux assauts de ses instincts reproducteurs. Sur le coup, il en oublie le strabisme qui la défigure et ses réprimandes souvent injustes. Françoise n’a plus l’âge d’avoir peur de la petite bête et apprécie la vigueur de son mari. Par ailleurs, elle admire sa vivacité d’esprit, ses réparties désopilantes et la facilité avec laquelle il se lie avec n’importe qui, quel que soit le milieu social, ce qui laisse présager de belles entrées d’argent.

Mais l’amour n’est pas au rendez-vous. Ils se disputent sans cesse. En vain, Napoléon lui demande de réfréner ses envies de tout contrôler. Il maudit l’intelligence de sa femme qui détecte le



moindre mensonge, d'autant plus que ses talents de bluffeur sont la clé du succès de son entreprise.

À dessein, Napoléon a choisi de vivre éloigné de Walhalla et des villages où il écoule sa marchandise afin de tenir à distance les clients insatisfaits. Les motifs de réclamation sont nombreux car il invente des pedigrees, dupe les acheteurs sur l'âge de ses bêtes, raccourcit leurs incisives, teint les poils blancs des naseaux et de la tête pour les faire paraître plus jeunes. Il maltraite les animaux paresseux ou souffrants pour qu'ils se cabrent à son approche et donnent l'impression de chevaux énergiques. Il mélange l'ivraie à l'avoine pour endormir les plus ombrageux. Les crevasses aux pieds sont remplies de cire. Il possède l'art de camoufler les défauts en ajustant les fers. Napoléon a de moins en moins de scrupule à vendre au prix fort des chevaux de plus en plus vieux et handicapés.

Cependant, au moment de la naissance de Juliette, leur fille aînée, et de son frère cadet, la réputation de Napoléon est encore intacte. Françoise bénéficie de l'assistance des femmes du village. Elles viennent préparer des repas, laver des couches, fournir des conseils. Dans ce coin perdu de l'Amérique, la communauté

canadienne-française est solidaire. L'entraide est encastrée dans l'instinct de survie et dans la nostalgie du pays natal.

Des pique-niques, des soirées de danse et de chansons sont organisés. Les assemblées sont joyeuses, on parle et on rit fort. À sa manière, le curé contribue lui aussi à consolider l'esprit communautaire; il ne ménage aucun effort pour garder ses paroissiens fidèles à la pratique, multipliant les fêtes religieuses à honorer. Malgré le succès de sa mission, il s'alarme de perdre quelques âmes par contagion d'autres confessions et cultures disséminées dans la région.

En effet, les Anglais et les Écossais qui se sont prévalus des meilleures terres sur la rive nord de la Rivière Pembina organisent des concours de tir au fusil et des courses de chevaux. La disponibilité des cigares et du bon whisky libère Canadiens-français, Irlandais et Métis de leurs scrupules et tout ce beau monde traverse le cours d'eau sans plus se soucier des protestations de leurs femmes et du curé. Napoléon n'est pas le premier ni le dernier à succomber à la tentation !

– La vie fait pas d'cadeau, faut bien s'amuser un peu! La confession, faut qu'ça serve à quèque chose, rigole-t-il quand les lendemains de veille sont trop pénibles.

Mais au fond, il ne tient pas à quèter le pardon auprès du curé, lui qui jouit d'une réputation exceptionnelle en raison de la détermination hors du commun dont il a fait preuve au cours d'un hiver alors qu'il s'était égaré. Toute la vallée connaît son histoire. Durant cinq jours, il avait erré dans la prairie au milieu d'une tempête. Son cheval était mort gelé. On racontait qu'il s'était traîné sur des kilomètres jusqu'à la chaumière d'un colon. Il y avait perdu une jambe et un bout de pied. Aussi, ce grand gaillard impressionne et chaque célébration dominicale rassemble les ouailles des quatre coins de la région.

Tous les dimanches, Françoise et sa famille vont à la messe. Juliette qui a maintenant onze ans assiste à l'inauguration de l'église fraîchement terminée qui remplace l'ancienne chapelle trop petite pour la paroisse en expansion. La nef sent la peinture et le bois. Sur les planches toutes neuves, on entend le claquement de la jambe de bois du curé.

- *Mummy, what is that noise ?* a demandé Clothilde, la petite sœur de Juliette âgée de neuf ans, intriguée par le martèlement qu'elle entend durant la messe.
- *Shut up! You must not talk during the service.*
- *Is there a woodpecker in the church ?* claironne-t-elle croyant qu'un pic bois s'est introduit sous le toit. Sans prévenir, elle se met debout sur son banc.

Françoise lui fait les gros yeux et lui pince le bras, arrachant une larme à sa fille.

- Aïe !

Le curé interrompt la lecture du texte en latin qu'il déclame et les fixe sans ciller. Ce n'est pas tant l'agitation de la fillette que la langue dont elle a fait usage qui le rend furieux. L'Église catholique exhorte la diaspora québécoise à maintenir la vitalité de sa langue. Il reproche à Napoléon de vouloir se fondre dans la société américaine et de courtiser la bourgeoisie commerçante de vieille souche protestante.

Juliette se tient tranquille sur son banc, les yeux baissés, horrifiée par le comportement de Clothilde. Comme si ce n'était pas assez, celle-ci s'échappe de son banc et court vers l'arrière.

Françoise ne bronche pas. Napoléon se lève pour récupérer sa fille qui mène grand tapage. Il se résout à l'amener au dehors. Cette scène s'est répétée plusieurs fois durant l'enfance de Clothilde qui invente toutes sortes de prétextes pour se soustraire à la messe.

De l'avis de Juliette, son père est trop conciliant avec cette petite tornade qui la prive de son attention. Elle adore son père, elle se colle à lui dans le banc, respire l'odeur de ses vêtements, caresse ses belles grandes mains. Il est toujours bien mis, drôle et affectueux. Juliette a la certitude d'être sa préférée car, lorsqu'il revient de ses voyages à Walhalla, il lui rapporte de petits cadeaux qu'il glisse dans sa main en cachette.

- *Come here, Juliette. See what I brought to you, my darling,* chuchote-t-il.
- *Oh daddy!* murmure tout bas Juliette en découvrant un morceau de vaisselle de grès bleu –sa couleur préférée–, ou une poupée de tissu amérindienne, ou encore des billes de bois.
- Encore des foleries, réproouve Françoise lorsqu'elle surprend le geste.

Le mot «folerie», prononcé en appuyant sur le «f» et en roulant le «r» comme l'onde de choc d'un tremblement de terre,

n'est pas assez fort pour exprimer la colère de Françoise devant ces dépenses qu'elle estime inconsidérées.

- Comment j'va's nourrir la famille avec c'qui reste, s'exaspère Françoise en tordant son tablier entre ses mains.

Au retour des pérégrinations de son mari, Françoise l'attend sur le pied de guerre. Chaque fois, elle livre bataille pour lui faire avouer ses dettes de jeu et l'argent dépensé en boisson, lui soutirer ce qu'il reste des profits réalisés et pour couvrir leurs besoins. Pugnace, elle le cuisine plusieurs heures, parfois à tort. Une nuit, Napoléon et elle se sont querellés comme jamais parce qu'un représentant itinérant lui a vendu une assurance sur leurs biens. Depuis, Françoise regimbe chaque fois qu'il faut verser le montant de la prime.

- *Stop cawing like an old crow! We have more money than we ever dreamed of!* répond Napoléon.
- *We lack everything, Napoléon Crépeau!* Si j'étais pas toujours en train d'vous sauver les fesses quand les créanciers vous courent après, on s'rait riche asteur le pourfend-elle en dardant son œil droit sur lui, son œil gauche disparaissant de l'orbite sous l'effet du stress.

Lorsqu'il ne fait pas trop la fête après ses ventes, Napoléon pense à lui rapporter de Walhalla un foulard, un mouchoir ou un ruban. Lorsqu'ils lui sont destinés, Françoise ne peut s'empêcher de recevoir ces présents sans rougir de plaisir. Par la suite, elle se reproche de le laisser lui faire perdre la tête. Elle le connaît trop bien pour ne pas savoir qu'il faille le garder en laisse avec fermeté si elle veut sauver le plus d'argent possible. Se méfiant de sa conduite inconséquente, elle en dissimule une bonne partie dans une bourse de cuir sous une latte du plancher en prévision des mauvais jours.

« Ses parents, Joseph Labrecque et Basile Mitron, ont été si pauvres. Un miracle qu'ils aient tous survécus à la faim, à la maladie et aux rigueurs du climat ! » s'étonne-t-elle en remerciant le ciel dans ses prières de lui avoir accordé sa protection jusqu'à maintenant. Appréhendant le retour des jours de misère – ce traître de Napoléon pourrait bien en être la cause un jour ou l'autre –, elle travaille comme une forcenée sur leur lopin de terre, et n'en demande pas moins aux enfants pour cultiver les légumes, prendre soin des chevaux, de la vache et des poules. Ils ont appris à chasser le dindon sauvage et à l'apprêter. Il faut les voir déplumer l'oiseau, le découper et en fumer la viande pour constituer des réserves.

Jusque tard dans la nuit à la lumière d'une chandelle, Françoise fabrique la literie et toute leur garde-robe, évitant le plus possible de recourir au magasin général. Avec les filles, elle prolonge la vie des pantalons et des jupes. Un vieux vêtement retourné fait des miracles. Comme elle houspille Napoléon lorsqu'il s'offre un chapeau ou un veston neuf!

S'il n'en allait que de l'argent! Françoise souffre aussi de solitude dans leur ferme isolée. Les quêteux qui vont de ferme en ferme propageant les nouvelles dans la vallée et offrant leurs services pour une soupe, un œuf ou un verre de lait ne suffisent pas à la soulager du sentiment de déréliction qui la tourmente. Seule et affolée, elle l'est lorsque des animaux sauvages rôdent autour! À deux reprises, elle a réussi à faire fuir un énorme ours noir et même un lynx en gueulant comme un veau! Mais elle tremble encore plus à l'idée d'avoir à se défendre contre l'homme solitaire et furtif qui peut surgir, silencieux comme un coyote. En témoigne un événement qui a terrorisé Juliette à la fin du mois de novembre, deux mois avant qu'elle n'atteigne ses douze ans.



Napoléon avait passé la nuit à Walhalla avec ses deux fils aînés issus de son premier mariage. Un matin, alors que Françoise nourrissait les poules, le vent amena jusqu'à la maison les hennissements agités des chevaux. Par la fenêtre, Juliette vit un amérindien qui sortait de l'écurie et qui prenait la direction de la maison. Prenant avec elle Clothilde ainsi que ses deux frères, elle n'eût que le temps de monter au grenier, mais pas de tirer l'échelle à l'étage. La porte s'ouvrit à la volée. Un moment, ils crurent que l'homme grimperait les barreaux, mais il ne s'intéressa qu'au dindon qui trônait au milieu de la table. Il empoigna l'oiseau par les pattes et disparut. Françoise apprit l'intrusion par les enfants et s'en prit violemment à Napoléon lorsqu'il fut de retour deux jours plus tard que prévu avec, de surcroît, un petit coup dans le nez.

- *Don't you ever leave us alone again, do you hear me ?* le conjura-t-elle dès qu'il posa le pied dans la maison.
- C't'un mauvais adon Françoise, argumenta Napoléon en tentant de minimiser l'incident.
- Vous pouvez pas faire ça aux enfants. Y'a plein d'voleurs dans c'trou à rats. On s'fait tout l'temps prendre quèque chose dès qu'on a l'dos tourné. Y'aurait pu leur faire n'importe quoi. Ça s'est

déjà vu des enfants kidnappés. Y'aurait pu les scalper ! tempête  
Françoise qui pose à dessein la main sur la tête blonde de  
Juliette, sachant qu'il la préfère.

- Ben voyons, vous étiez là. Vous auriez entendu crier pis vous auriez pu vous arranger avec, lance-t-il avec une subtile pointe de mépris.
- *What do you mean ?* réagit vivement Françoise.
- *Nothing.* Juste qu'y sont parlables, maugrée son époux.
- *That's not what you meant !* le reprend-elle.
- Les sauvages, c'est aussi mes clients. Vous auriez pu lui parler, marmonne-t-il.
- C'est pas ça qu'vous disiez.
- J'vois rien d'autre, fait-il en lui tournant le dos.
- Dites-le pour voir c'que vous pensiez, l'asticote encore Françoise en tapant de son index le creux de ses omoplates.
- *Ah shut up !* J'ai rien pensé d'autre, rétorque-t-il en se dégageant.

La querelle se poursuit jusqu'au milieu de la nuit, jusqu'à ce que Napoléon finisse par cracher une phrase malheureuse.

- Je l'sais pas moi, c'que vous faites quand chu pas là. Not' Clothilde, a r'ssemble à parsonne d'la famille.

Le fait que Clothilde a les cheveux noirs striés de reflets roux, les sourcils épais, le nez court et les mâchoires assez fortes est rien moins qu'évident. Or, Napoléon est blond et Françoise châtain foncé, leur nez est long et leur menton peu marqué. Françoise sortit de ses gonds, criant qu'il avait du culot de l'accuser d'adultère, lui, un courailler de la pire espèce. Il la quitta en claquant la porte et alla dormir à l'écurie.

Françoise n'est pas dépourvue d'instinct maternel, même si son attitude générale traduit peu une telle disposition. La crainte de la grande moissonneuse et la nécessité de rendre les enfants autonomes le plus tôt possible la pousse à exiger d'elle-même le plus grand détachement.

C'est dans la solitude qu'elle a fait le deuil du dernier né, mort en bas âge quand Juliette avait neuf ans. La douleur initiale, quasi insurmontable, laisse place à un soulagement coupable –une bouche de moins à nourrir... Quand même, Dieu sait combien elle aurait pu pleurer ! Quoi qu'il en soit, dans chaque maison, la mort n'est-elle pas une visiteuse assidue ? Il faut montrer l'exemple, être fort pour que les enfants, à leur tour, développent les aptitudes

nécessaires pour survivre. Flirtant chaque jour avec l'épuisement de la troupe, elle réquisitionne tous les bras valides dès les premières lueurs de l'aurore, même les jours d'école.

Au village, les bonnes âmes critiquent les usages de Françoise et déplorent de voir ses enfants trimer si dur sous sa férule.

– Y pourront pas toujours compter sur moi. S'ils sont malpris, va ben falloir qu'y sachent se débrouiller ! bourrasse-t-elle pour faire taire les critiques.

Il y a belle lurette que la population de Leroy potine sur la famille, alimentée par la réputation douteuse de Napoléon. Ce dernier coure les jupons, accumule les dettes de jeux et refile de mauvais chevaux aux clients assez naïfs pour se laisser emberlificoter par ses discours.

Juliette imite le comportement de sa mère et en fait voir de toutes les couleurs à la fratrie. Elle donne des ordres et se fait obéir comme le petit lieutenant-colonel qu'elle est. Elle sanctionne les récalcitrants d'une bonne taloche derrière la tête. Elle est grande et forte. Elle pousse, elle griffe, elle pince, elle mord. Ses frères se vengent en lui agitant sous le nez de grasses araignées-loups, des coléoptères aux couleurs métalliques ou de petits serpents. Quand

elle s'emporte, il n'y a que Clothilde pour la faire rire. Le petit clown joue des tours à tout le monde et court si vite que personne ne la rattrape jamais.

Juliette brûle de partir au loin. À l'école, la maîtresse lui a dit qu'elle est intelligente et que l'instruction a le pouvoir de changer sa vie. L'institutrice lui prête des livres. Chaque matin, Juliette est à l'heure pour grimper dans la charrette de monsieur Provencher, le père de la maîtresse, qui transporte les enfants jusqu'à la chapelle où les cours sont dispensés. Il ne se prive pas d'engueuler les parents qui retiennent leurs enfants au champ. La route est jalonnée de fermiers à la mine renfrognée qui cèdent leur progéniture pour quelques heures. Sur le chemin cabossé, ils croisent les cahutes miséreuses des autochtones. Juliette détourne les yeux pour ne pas voir leurs enfants qu'elle juge sales et mal élevés. Le soir, dans la hantise de leur ressembler, elle passe de longues minutes à se frotter le corps avec une brosse et de l'eau.

C'est à Juliette que la maîtresse confie la classe lorsqu'elle doit s'absenter. Elle peut compter sur elle pour la répétition des leçons, la récitation des prières et imposer le silence. Difficile de se faire des amis quand on est le chouchou de Mlle Provencher. De toute façon,

la routine de la ferme est bien trop accaparante pour entretenir des amitiés.

Lorsqu'elle dispose d'une heure de liberté, elle se promène sur les berges de la rivière où dorment sur des roches les tortues immobiles. Elle pense qu'elle aussi porte une carapace, tout comme sa mère d'ailleurs. Autour d'elle la lavande, les lys orangés, la viorne comestible, les buissons de faux lupin jaune et de rosiers de l'Arkansas lui fournissent un endroit où se retirer. Juliette ne veut pas être la tortue qui rampe sur la terre, les pattes dans la boue, vulnérable. Il lui suffirait de la retourner pour signer son arrêt de mort. Elle rêve d'avoir des ailes et de partir où bon lui semble, seule maîtresse de ses décisions. Elle lève la tête pour sonder le firmament silencieux et y faire monter ses prières. Parfois, de minces rangs de nuages esquissent une main apaisante ou des ailes d'ange et elle y voit un signe qu'elle a été entendue.

Un soir du mois d'août, elle observe un jeune épervier brun reconnaissable à sa longue queue, ses ailes courtes et son ventre strié de roux, poursuivre en poussant des cris aigus une corneille au-dessus de la rivière. Le petit rapace atteint sa proie au côté droit

et l'oiseau chute à quelques mètres sur la rive. Tandis que le petit faucon revient en rase-motte, Juliette se jette sans réfléchir par-dessus la victime. Redoutant de recevoir un coup de bec dans le dos, elle se redresse aussitôt en agitant les bras mais le prédateur s'est éloigné en peuplant l'air d'appels stridents.

Juliette prend l'oiseau dans ses mains avec précaution. Dans ses paumes, elle sent le battement rapide de son cœur sous le ventre chaud. L'oiseau penche la tête, les yeux à demi-fermés. Pour le protéger de ses frères et des chats, elle prend le parti de le cacher dans l'écurie. Les chevaux ne sont pas encore dans leur box et paissent dans l'enclos. Elle grimpe sur les bottes de foin et le juche sur une des larges poutres de bois. Près de l'oiseau, elle place une écuelle d'eau et des baies de sureau. Du bout des doigts, elle lisse les plumes noires aux reflets bleutés et lui parle avec douceur. La corneille demeure immobile sous la caresse. En redescendant du perchoir, Juliette fait débouler les bottes de foin vers le plancher afin de l'isoler de tout prédateur.

Les jours suivants, Françoise s'étonne de voir sa fille entrer et sortir du bâtiment, elle qui ne manifeste jamais d'intérêt pour les

chevaux. En fin de journée, Françoise suit son aînée et la voit se hisser jusqu'à la poutre où est perchée la corneille.

– Descends d'là, tu vas t'casser l'cou.

Le cœur lourd, Juliette s'empresse d'obéir à sa mère. Françoise lui demande comment la corneille a pu aboutir à cet endroit et la jeune fille lui raconte la mésaventure de l'oiseau. D'un ton bourru mais conciliant, Françoise lui dit, le front plissé par le milieu :

– T'attache pas trop Juliette. J'te connais, t'es trop sensible: si a s'enfuit ou si a meurt, t'auras d'la peine. Cé correct que tu t'en occupes parc' que les corneilles, c'est utile. Ça mange beaucoup d'insectes. Mais j'te répète, et mets ça dans ta caboche, évite de t'attacher. Les animaux, cé comme les humains: ça peut trahir, ça peut mourir. Durcis-toi, ça vaut mieux !

Prenant des graines qu'elle garde dans la poche de son tablier pour la volaille, elle en verse dans les mains de Juliette.

– Tiens, donne-z-y ça, a va forcir.

La corneille se rétablit rapidement et ne cherche pas à partir. Au retour de l'école, elle se pose aux pieds de Juliette avec un petit objet dans son gros bec. Elle lui apporte toutes sortes de petits



cadeaux prélevés dans le voisinage : boutons, morceaux de verre ou de vaisselle qui reluisent au soleil, clous, cailloux brillants. Au lever du jour, lorsque Françoise disperse des graines dans la basse-cour à l'intention de la volaille, la corneille lui jette des coups d'œil expressifs et caquette à qui mieux mieux pour réclamer sa part car l'oiseau est habile à contrefaire le chant des oiseaux. Chaque fois que Françoise travaille au champ, la corneille n'est jamais loin.

Quand Clothilde voit sa mère et sa sœur avec l'oiseau tournant autour de leurs têtes, elle murmure pour elle-même : krâaaa, krâaaa. Comme si elle avait compris la dynamique familiale, la corneille guette depuis le toit de la maison les entrées et sorties pour jeter des pierres à la tête de Napoléon, des garçons et de Clothilde. Ces derniers endurent les attaques aériennes en maudissant la petite vaurienne car chacun se méfie des représailles que Françoise et Juliette sont capables d'imaginer s'ils osaient s'en prendre à l'oiseau.

À la fin de l'été 1896, alors que l'herbe des prairies s'élève à hauteur d'épaule, cachant un tapis épais de végétaux séchés par le soleil, et que de grandes piles de foin attendent d'être emportées

pour être vendues, Françoise remarque un panache de fumée au-dessus de la plaine. Son cœur bondit dans sa poitrine et, sans perdre de temps, elle récupère la bourse de cuir où elle dépose toutes ses économies, puis se précipite au dehors en courant vers l'écurie.

– *Fire, fire! It's coming towards us!* s'époumone-t-elle.

Napoléon et ses garçons attèlent aussitôt les chevaux à la charrue et entreprennent de labourer de larges sillons autour des bâtiments afin de créer des pare-feu. Françoise et les filles remplissent les seaux d'eau que les hommes vont projeter sur les murs des bâtisses de la ferme qui agissent comme paravent devant la maison familiale.

Au plus fort du sinistre, la fumée est si dense que Juliette croit que ses poumons vont éclater.

– *Dig holes!* hurle Napoléon. *With your hands, quick!*

Ils creusent des trous et y enfouissent leurs têtes pour mieux respirer. L'air incandescent, les odeurs qui se dégagent de l'embrasement et la chaleur sont insoutenables. Des rouleaux de feu poussés par le vent passent au-dessus d'eux, sans toutefois les

toucher. Levant les yeux, Juliette voit des étincelles qui menacent le toit de la maison et ravale ses cris. Sa terreur est totale.

Au petit matin, tandis que les braises rougeoient dans la plaine, Françoise et Napoléon s'étreignent à la porte de leur maison épargnée. Plus tard, Juliette court aux quatre coins de la propriété. Malgré ses poumons endoloris et sa gorge irritée par la fumée, elle appelle sa corneille en imitant son croassement. Sur ses joues, les larmes se mélangent à la suie qui s'y est déposée. L'oiseau demeure introuvable. Prenant sa fille par les épaules, Françoise lui intime de se ressaisir et de parer au plus urgent. Voyant une autre larme grossir au coin de l'œil, elle se détourne, le dos voûté.

– J't'avais ben dit de pas t'attacher, la gronde-t-elle bouleversée.

Françoise et Napoléon font s'agenouiller leurs enfants sur la terre encore chaude et remercient le ciel d'avoir préservé leur vie. Telle était leur foi.

Grâce à l'assurance, Napoléon a pu remettre sur pied son commerce en quelques semaines. Françoise a travaillé d'arrache-pied l'automne durant pour tout nettoyer et tout remettre en ordre. Le couple met les bouchées doubles pour sauver les légumes,

reconstruire les enclos, l'écurie et les dépendances. Les travaux se prolongent passé les premières bordées de neige.

L'année suivante, ce sont les inondations qui auront raison d'eux. Sur les cinq cents kilomètres que parcourt la rivière Pembina, les pires débordements se produisent à l'intérieur des cinquante kilomètres qui séparent l'escarpement au pied duquel est bâti Walhalla et la Rivière Rouge. Situé en terrain plat, Leroy est menacé au printemps par les bordées de neige de fin de saison qui tombe sur les flancs des montagnes et par les pluies diluviennes qui s'abattent sur la vallée. Un après-midi en revenant de l'école, un phénomène inquiétant stupéfie les enfants assis dans la charrette de monsieur Provencher. Une sorte de rivière ondulante s'est formée dans le ciel, une déferlante de vagues dans tous les tons de gris bordée au nord et à l'est d'éclairs alarmants. Un jeune garçon demande :

- M'sieur Provencher, cé tu l'temps du jugement dernier ?
- J'ai jamais rien vu d'pareil mon gars. Ch'sais pas c'que cé ! Mais cé toujours bon d'faire nos prières.

Dans la soirée, un déluge s'abat sur toute la vallée et, au cours de la nuit, un tapage infernal les réveille. Les murs de l'écurie et des

bâtiments annexes plient sur eux-mêmes comme des châteaux de carte. La maison résiste, mais l'eau s'infiltré de partout. La famille grimpe sur le toit et constate avec effroi que les flots se bousculent vers l'est et les encerclent. Les carcasses d'animaux morts descendent le courant, raides comme des billots de bois.

Ce sont des autochtones qui viennent les secourir en canot. Agenouillées au fond de l'embarcation, Juliette et Clothilde serrent les lèvres de mépris. Devant elles, Françoise pleure à gros sanglots, la tête enfouie dans son châle. Elle qui a tout donné pour sa famille à l'âme ravagée par leur malchance. Où trouver l'énergie pour tout recommencer ?

C'en est fait de l'aventure américaine. Incendies et inondations récurrents, voilà pourquoi Napoléon a obtenu sa terre pour une bouchée de pain. Son salut, il le devra aux missionnaires qui passent dans la région, donnant des conférences et distribuant des brochures à tout venant. Préoccupée par le fait que les francophones composent moins de dix pourcent de la population manitobaine vivant juste de l'autre côté de la frontière américaine, l'Église catholique cherche à égaler le flux soutenu d'immigration

anglophone qui sévit depuis 1870 pour contrer l'assimilation. Ils vantent les terres fertiles et les possibilités commerciales du Manitoba. Même les journaux incitent les francophones à s'y établir. On y rapporte que des familles françaises, suisses et belges sont venues d'Europe pour y fonder de nombreuses paroisses.

Napoléon et Françoise décident de suivre une caravane de colons qui fait route vers ce nouvel eldorado. La famille voyage léger car les flots ont presque tout emporté. Soudée à son mari dans l'adversité, Françoise fait taire les jérémiades des enfants et même les siennes. Privée de sommeil depuis des jours, anéantie de fatigue, elle se défend de sombrer dans le découragement en répétant les mots que le curé a prononcé en bénissant la caravane : « Heureux les doux, car ils recevront la terre en héritage. Vous êtes les soldats du Seigneur. Allez proclamez la Bonne Nouvelle, faites des disciples ! Soyez dans l'allégresse, votre récompense sera grande ! »

Sur la route cahoteuse qui délaisse la vallée pour s'enfoncer dans la forêt brumeuse, Juliette regarde une dernière fois derrière son épaule, espérant apercevoir sa corneille. Elle a le sentiment d'avoir été dépouillée de tout. Elle a vu disparaître leurs biens, et

son père si fier perdre sa superbe. Quel avenir attendre de tant d'épreuves ? À ses côtés, Clothilde suce son pouce. La petite est anormalement silencieuse, tout comme ses frères qui mâchonnent des brins de fourrage.

Au-dessus de la charrette, un vol de bernaches s'étire sous la couverture nuageuse. Elle pointe vers le nord. C'est la direction à prendre. Napoléon a choisi de s'établir à Portage la Prairie, près d'une réserve amérindienne au sud de la province, mais leur installation sera de courte durée. Personne ne leur a dit qu'on venait d'abolir le français à l'assemblée législative et devant les tribunaux. Au Manitoba, la famille trouve une communauté affaiblie, amère devant l'injustice mais motivée à se battre pour la langue et la religion. Napoléon juge que le climat de tension ne servira pas ses affaires, sans compter que les autochtones boudent ses chevaux. Fin connaisseurs, ils les estiment inaptes à la chasse et à la course dont ils sont fervents.

En désespoir de cause, Napoléon se voit contraint de regagner Lanaudière, sa région natale, à l'exemple de nombreux compatriotes de retour au pays après l'exode rural de la fin du siècle.

Deux versions du passé de Juliette circulent dans la famille pour expliquer le fait que l'adolescente et sa sœur Clothilde aient abouti à Montréal plutôt que de poursuivre la route avec leurs parents. Selon la première, l'adolescente se serait enfui de chez elle avant même qu'ils ne prennent la direction du Canada, entraînant avec elle sa petite sœur. Elle en a le caractère, mais il est difficile de les imaginer sautant sur des trains ou s'embarquant de façon clandestine sur un bateau à vapeur, remonter le cours de la Rivière Rouge jusqu'au Manitoba, et subsister par leurs propres moyens jusqu'au moment d'atteindre la province de Québec.

Selon l'autre version, la plus probable, la famille ne s'est pas dispersée et a déposé bagage à Saint-Lin. Leurs conditions ne s'améliorent pas beaucoup mais ils connaissent des jours meilleurs grâce aux économies de Françoise. Ils parviennent même à envoyer les garçons faire leurs études au Petit Séminaire de Joliette. Juliette et sa sœur Clothilde n'ont pas cette chance. Elles se voient obligées de s'exiler dans la grande ville pour gagner leur vie. Mais ça ne fait rien. Après tout, ce ne sont que des filles.



### Chapitre 3 : Deux saisons de Valentine

Ma grand-mère maternelle, Valentine Quintal, a six ans à l'arrivée du fils héritier, Lauréat, né en 1901. De grandes célébrations ont été tenues pour la circonstance et des cigares ont été baptisés à son nom pour marquer le coup.

Dès sa création, la compagnie de son père a connu une croissance exceptionnelle. Avec ses oncles, il forme un trio de gestionnaires dynamiques et compétents. Sa manufacture de tabac produit annuellement près de deux millions livres de tabac en feuilles et en torquettes ! Dans l'immense bâtiment de cinq étages qu'il a fait ériger à l'emplacement de l'ancien cimetière, sont fabriquées les cigarettes *Polo*, *Rose of Egypt* et *Britannia*, le tabac à fumer *Rose Quesnel* et *Master Mason*, le tabac à chiquer *King George*, *Navy Plug* et *Maple Sugar*. Sur la rive sud du fleuve, une autre usine crée des cigares à dix et à cinq sous très populaires. Il emploie plus de cinq cents personnes, en majorité des femmes, ainsi qu'une petite armée de voyageurs de commerce, tous des hommes.

En soutien au développement des affaires, la décennie est le témoin de toutes sortes d'événements politiques et sociaux où la belle Saphronie brille comme un joyau. Avec son bon cœur et sa simplicité, elle se lie bien des amitiés et enrichit toute la famille d'un capital de sympathie appréciable. Parfois étourdie par les obligations qui en découlent, elle repense à son existence à St-Ferréol et à Newburyport et s'étonne de cette incroyable cassure entre passé et présent.

Elle se sent enfin à l'abri.

## **1908 - L'été de toutes les promesses**

Bien que Saphronie se soit adaptée à la ville et à son statut de bourgeoise, elle a la nostalgie des champs, des arbres et des animaux. Malgré l'indigence qui accablait son village et ses alentours, elle revisite volontiers la beauté des lieux de son enfance. Pour décrire les rives du fleuve Saint-Laurent dans toutes leurs saisons ou les ciels étoilés, elle est intarissable.

Elle se désole donc du fait que ses enfants n'ont jamais cueilli de champignons sauvages ni ne savent reconnaître l'asclépiade qui attire les papillons, ni identifier les plantes comestibles comme les têtes de violon, l'ail des bois, l'oxalide et les fruits de l'amélanchier. Ils ne savent pas non plus que les fraises grosses comme le bout de l'index poussent le long des chemins enherbés ainsi que les framboises au cœur des bosquets. Pour eux, les bleuets s'achètent au marché public plutôt que récoltés sur les flancs pentus du fleuve. Ils n'ont jamais débusqué un sabot de la vierge en vagabondant entre les conifères. Saphronie est consternée de constater que leur monde se résume aux cours intérieures des maisons du quartier Saint-Roch et rêve d'une maison d'été à la campagne.

Alcide Quintal partage avec elle cet amour de la nature et songe qu'ils ont besoin d'une retraite loin de l'effervescence de la ville. Aussi, il réserve une belle surprise à Saphronie qui est enceinte de leur neuvième enfant attendu au mois d'août.

Après Lauréat, deux autres filles se sont ajoutées aux cinq demoiselles qui l'ont précédé. Dans le ventre de sa tendre épouse se prépare peut-être la venue d'un deuxième garçon ? Sous prétexte d'une balade à la campagne, il l'a assise dans le confort de sa nouvelle automobile, une Ford avec de grandes roues blanches et des sièges en cuir de première qualité, un modèle qui s'apparente à la Comet, voiture dans laquelle s'est déplacé le prince de Galles en visite à Québec au mois de juillet. Un délicieux pique-nique a été déposé par la bonne sur la banquette avant.

Suivant les instructions d'Alcide, le chauffeur, qui a de longues moustaches grises recourbées sur les joues et un chapeau haut-de-forme, arrête la voiture. Devant leurs yeux s'étend une magnifique propriété dont Alcide vient de faire l'acquisition.

– Ma colombe, voici l'emplacement de votre résidence d'été, déclare-t-il avec emphase.

Lorsqu'il a projeté d'acquérir ces magnifiques terres situées au cœur du Trait-Carré de Charlesbourg, il lui a fallu piler sur son orgueil, comme on dit. En ville, sur les trottoirs de bois, sa claudication est moins accentuée. À la campagne, sur les terrains accidentés, il craint d'attirer la pitié. Qu'à cela ne tienne, l'acte de vente a été signé, et c'est un témoignage du grand amour qu'il porte pour sa femme.

- C'est donc ben beau ici, Alcide ! Dites-moi pas que c'est à nous !  
s'écrie-t-elle en lui prenant les mains, les joues roses d'excitation.
- Oui, la grange que vous voyez et la laiterie, le chat qui pourchasse l'écureuil, les arbres, tout ça c'est à vous.

Saphronie le gratifie d'un long baiser tandis que leur chauffeur, discret, met pied à terre et fait quelques pas vers la grange. Ils se laissent un peu emporter, comme cela leur arrive souvent. Le cri des hirondelles dérangées par la présence du chauffeur leur rappellent l'endroit où ils se trouvent et Alcide descend de l'automobile en riant. Il sort du coffre un grand cylindre de carton et en extrait les plans d'une maison à deux étages coiffée d'un toit à deux versants droits.

Saphronie est conquise d'emblée par la grande galerie ouverte qui surplombera les terres agricoles et la rivière Saint-Charles qui

se jette dans le fleuve. Le point de vue spectaculaire sur la ville de Québec est à couper le souffle. En imagination, elle entre dans la grande demeure. Le mobilier est luxueux et simple à la fois. Ça sent bon le bois et l'air frais qui entre par les fenêtres ouvertes.

- Y'a aussi un foyer, commente Alcide en pointant du doigt le tracé bleu d'une cheminée. C'est pour les soirées plus fraîches du mois d'août.

Ils descendent de voiture pour se rendre à l'enclos qui jouxte la grange-étable. Alcide s'efforce de garder l'équilibre sur le chemin de gravelle. Devant eux, deux chevaux de race suivent leur entraînement.

- Sont beaux hein ? s'exclame Alcide, les yeux pétillants. L'année prochaine, j'va's pouvoir les faire courir à l'hippodrome.
- C'est pas un peu extravagant ? commente son épouse impressionnée.
- Avec des étalons comme ceux-là, j'va's remporter des prix. On deviendra célèbre, assure-t-il en caressant le museau d'un pur-sang qui avance sa tête hors du box.

- Vous devriez les faire courir au nom de la compagnie. Tant qu'à avoir dépensé toute c't'argent-là, ça vous ferait de la publicité gratis, suggère Saphronie.
- C't'une maudite bonne idée, ça ! la félicite-t-il admiratif tandis qu'il l'enveloppe tendrement de ses bras protecteurs.

Alcide discute toujours avec plaisir des enjeux de son entreprise avec son épouse. Quand ses frères viennent à la maison, personne ne remet en cause la présence de Saphronie lorsqu'elle se mêle aux discussions. Elle a un naturel indéniable pour les chiffres qu'elle manipule aussi bien que son mari. Préoccupée par les conditions de travail des ouvrières, elle n'hésite pas à jongler avec les comptes de la compagnie pour démontrer qu'il est tout à leur avantage d'améliorer leur sort afin de réduire le roulement de personnel et accroître la productivité. Elle rappelle que les grèves dans le secteur du textile ont nui à la croissance des compagnies depuis le début du siècle.

Chaque année, accompagnée de ses belles-sœurs et des bourgeoises de Saint-Roch, elle se rend visiter les travailleuses et leur famille. Elle voit la saleté des logements dont les frères sont

propriétaires, les corps piqués par les punaises de lit, la maladie, le manque de ressources. Après de l'aîné des frères qui se lance en politique municipale, elle plaide la nécessité de construire des bains publics, d'instruire la main-d'œuvre ainsi que les enfants, et de leur offrir l'accès à une bibliothèque.

– C'est ben beau d'acheter des terrains pour l'exposition provinciale d'agriculture, mais vous devriez réfléchir aux nécessaires. Y faut construire un hôpital, le presse Saphronie. Y faut l'eau courante partout aussi. Pis les locataires, y devraient avoir le droit de voter aux élections municipales. Les pauvres, y'ont jamais leur mot à dire. Si vous faites ça, vous allez les avoir de vot' bord. C'est beaucoup de monde si vous comptez bien ! Y sont plus nombreux qu'les riches. Avec leur appui, vous allez rester maire longtemps, j'vous l'dis.

Pour l'instant toutefois, Saphronie qui a eu quarante-et-un ans cette année ne pense pas aux affaires, mais au petit être qui bouge dans le mystère de ses entrailles. Elle termine souvent ses journées dans un état d'épuisement, mais aussi de félicité. La tête sur l'oreiller, elle cherche la main d'Alcide sous le drap.



- Mettez votre main sur mon bedon. R'gâdez comme y gigote not' bébé, murmure-t-elle en repoussant avec douceur le petit pied qui fait saillie sous la peau.

Alcide sent les assauts du bébé et se réjouit. « Un autre fils, c'est certain ! » pensent-ils à l'unisson.

En remontant dans la Ford rutilante, tous deux se sourient. Ils imaginent les merveilleux étés qu'ils passeront ensemble sur leur domaine de Charlesbourg.

- La maison sera toute blanche, décrète-t-elle.

À dix mille mètres au-dessus de leurs têtes, de longs filaments blancs annoncent un changement de température. Saphronie qui sait depuis toujours interpréter les signes du ciel fronce les sourcils.

## **1909 - L'hiver vient toujours trop vite**

Valentine trouve que l'été n'est pas assez long. Chaque automne, elle et ses sœurs retournent sur les bancs d'une institution privée tenue par les religieuses. Alcide Quintal tient ainsi la promesse faite à son épouse adorée d'offrir la meilleure instruction à ses filles. Aux cours d'histoire, de mathématiques, de sciences et de langues s'ajoutent les cours de piano, de couture, d'art culinaire et de bienséance.

Née près de quinze ans après que les évêques du Québec eurent exigé que leurs ouailles confient leurs filles aux religieuses dix mois par année pour leur inculquer le mépris des vanités, Valentine est en fait préparée à une vie de service, à jouer le rôle d'épouse et de mère, autant dire à chérir une vie de soumission sous l'autorité du père, du mari et du curé. Elle et ses sœurs baignent dans le bon goût, l'étiquette et la discipline.

Mais Valentine supporte mal l'atmosphère du couvent qui les maintient dans un climat de spiritualité, d'ordre et de silence. Les manifestations de sa spontanéité ne sont jamais bien accueillies. On l'expulse des salles de piano parce qu'elle ne peut retenir des envolées d'improvisation. De plus, elle ne souffre aucune blague ni

aucune remarque à propos de sa petite taille. Elle s'obstine à refuser de se placer au premier rang lors des séances de photographie. À cause de son tempérament, elle essuie des réprimandes plus souvent qu'à son tour.

- En tout cas, chu pas trop p'tite pour être malcommode, se plaît-elle à répéter.

La prendre en photo le jour de sa première communion a été toute une aventure ! Avec l'aide de la bonne, Saphronie lui a mis autour du cou une petite chaîne en argent au bout de laquelle pend une médaille de la Sainte-Vierge et elles lui ont enfilé un jupon bouffant, une robe blanche aux manches longues et aux épaules couvertes de volants et de dentelles. Habillée comme une mariée, elle s'est amusée à tourner sur elle-même, de plus en plus vite comme une toupie. Elle a fini par déchirer un bout du voile qui lui descendait jusqu'aux pieds. La photographie la montre les yeux bouffis d'avoir pleuré, mais tenant avec dignité un petit sac de tissu, un missel et un chapelet, tous blancs. Sur une autre photo, on a remplacé le voile par un chapeau froufrouant à large bords. Elle tient par l'épaule sa cousine affublée de la même coiffure. Leurs chapeaux s'entrechoquent, elles pouffent de rire.

Cet hiver déjà bien installé en novembre 1909 ne sera pas comme les autres. Valentine contemple les flocons de neige s'agglutiner sur la fenêtre en rêvant des prochaines festivités. À la table, les enfants font leurs devoirs. Annette, leur aînée que les petites surnomment Nénette, a dix-sept ans. Elle tient ouvert devant elle le manuel scolaire que son frère Lauréat, maintenant âgé de huit ans, doit étudier. Elle puise dans le petit livre les questions dont il doit apprendre les réponses par cœur. Elle prononce chaque syllabe et exige que l'enfant en fasse autant.

- Question : Quels sont les défauts des Canadiens-français ?<sup>5</sup>
- Nos défauts sont l'indolence, le culte de l'à-peu-près, le manque de ponctualité, l'absence d'ambition et de solidarité.
- Question : Que doivent-ils éviter pour ne pas nuire à leur développement ?
- Les filles qui ont un goût effréné pour les toilettes, les friandises, les distractions inutiles et...
- Comme Sarah Bernhardt, tu veux dire ? l'interrompt Valentine qui monte sur sa chaise et ouvre grand les bras.

Elle clame :

---

<sup>5</sup> *Éducation nationale à l'école*. Montréal : procure des Frères du Sacré- Cœur, [1937 ?]

- « L'art et l'amour seront les ailes qui me porteront vers Dieu ! Le monde est son église ! Vous ne pouvez m'en chasser<sup>6</sup> ! »

Quatre ans auparavant, en 1905, la grande Sarah Bernhardt avait créé une commotion dans la ville de Québec. Lors de son passage, Monseigneur Antoine Gauvreau, curé de Saint-Roch, avait critiqué avec véhémence ce qu'il n'hésita pas à appeler du « mauvais théâtre », ciblant sans équivoque le travail de l'actrice. Madame Bernhardt avait quand même fait salle comble et les mots qu'elle avait prononcés laissèrent leur empreinte. Valentine les a entendus de la bouche de son oncle Normand et, pour faire rire ses sœurs, elle les reprend aux moments les plus incongrus.

À la stupéfaction des enfants, Nénette s'emporte.

- Valentine ! P'tit démon. Je vais t'laver la langue avec du savon.

L'adolescente ne craint pas Nénette qui est bien trop bonne et bien trop passionnée par les arts. Au couvent, lors des réjouissances, on fait lire à sa grande sœur les compliments et les hommages devant les invités. On lui reconnaît un talent de comédienne : elle est d'ailleurs montée plus d'une fois sur les planches.

---

<sup>6</sup> BEAUCAGE, Christian, *Sarah Bernhardt au Québec*, Cap-aux-Diamants, Numéro 35 Automne 1993, p. 40

Valentine remet les pieds à terre et se précipite sur son frère. Avant de regagner sa place, elle s'empresse de lui tirer un cheveu blond frisé derrière l'oreille.

– Aïe, Valentine ! Gros sac à malices ! lui jette Lauréat humilié.

Furieuse, l'aînée tape du pied et obtient le silence par miracle. Avec courage, Nénette relance la leçon.

- Question : Quel défaut doit-on encore mentionner ?
- Notre faiblesse de caractère. Les Anglais et les étrangers nous surpassent par leur volonté.
- Question : Quels sont les pires dangers qui guettent les Canadiens-français ?
- Les pires dangers sont l'ignorance religieuse, l'intempérance, le cinéma, les mauvais livres et les réclames scandaleuses.

Après Lauréat, Nénette interroge ses sœurs.

- Question : Quels sont les devoirs de toute jeune fille ?<sup>7</sup>
- Elle doit obéissance à ses parents, être ... modeste et dévote, ânonne Valentine.

---

<sup>7</sup> Questions inspirées de *L'Instruction au Canada sous le régime français (1635-1760)* d'Amédée Gosselin. Québec : Laflamme & Proulx, 1911, pp.472-475.

- Elle doit faire le signe de croix en commençant tout travail, poursuit sa cadette et, avant de dormir, ses dernières paroles seront « Jésus, Marie, Joseph ».
- Elle doit accomplir dans sa journée des actes de foi, d'espérance et de charité, ajoute une autre fillette.
- Elle doit rendre grâce après les repas, articule la plus jeune des sœurs en âge de fréquenter l'école.
- Elle doit faire un examen de conscience tous les soirs après s'être déshabillée modestement, récite Valentine.
- Que doit-elle faire encore ? continue Nénette.
- Elle doit é...éviter les assssssemblées de garçons, les divertissements illi...illicites et les jeux déffffendus, bafouille la cadette en rosissant.
- C'est quoi des jeux défendus ? demande Valentine, obéissant à une irrésistible envie de mettre l'aînée dans l'embarras.

Nénette répond imperturbable :

- Tout ce qui scandalise les serviteurs et les servantes de Jésus-Christ. Aimez tendrement la Sainte-Vierge Marie, elle vous gardera dans le droit chemin.

Valentine s'étrangle. À travers les rires des autres enfants, elle ose proposer un cas pratique.

– Oui, mais si mon cousin ...

Valentine n'a pas le temps de terminer sa phrase. Rouge comme une pivoine, Nénette l'envoie réfléchir dans sa chambre.

Valentine n'est pas la seule à avoir de la difficulté à se concentrer et Nénette est à prendre avec des pincettes. Les enfants se sont vu interdire d'aller voir leur mère alitée : la petite dernière est née il y a tout juste trois mois et demi et, depuis dix jours, quelque chose cloche. Leur maman est secouée de frissons, des maux de tête et des douleurs abdominales lui font vivre un véritable supplice. Le docteur et le curé sont auprès d'elle.

À l'étage, les adultes chuchotent. On entend les pleurs de la benjamine, âgée d'à peine deux ans, que la bonne garde auprès d'elle dans la cuisine. On entend aussi le silence en provenance du fumoir. Les frères de papa sont venus tôt le matin et ne sont pas repartis. C'est étrange de ne pas entendre les grosses voix des oncles qui d'ordinaire font vibrer les murs de la maison. Valentine sent une grosse boule grossir au-dessus de son estomac, et ça commence à lui faire drôlement mal.



Un cri précède le bruit sourd d'un corps qui heurte le plancher, comme un ciel déchiré par la foudre et le fracas de la déflagration qui retentit au-dessus des têtes. C'est une longue plainte d'homme qui a suivi le dernier souffle de Saphronie. C'est le corps d'Alcide qui s'est effondré sur le plancher du deuxième étage. Les enfants se sont précipités au fumoir, mais les oncles les ont repoussés au-dehors de la pièce où se tient le médecin, le dos courbé au-dessus de leur père qui git, replié sur lui.

Valentine crie «maman!», et la boule explose au milieu de sa poitrine.

Comme tant d'autres malheureuses accouchées, Saphronie a succombé aux fièvres puerpérales. Le lavage des mains n'était pas encore la norme et l'absence de ce simple geste d'hygiène occasionnait des infections mortelles. Aucun médicament ne pouvait lui sauver la vie. En 1909, un quart des nouveau-nés mouraient avant un an et la mortalité maternelle atteignait des sommets. Deux ans auparavant, deux femmes déterminées à mettre un terme à l'hécatombe avait cofondé l'Hôpital Sainte-Justine. Irma Levasseur, médecin diplômée aux États-Unis et

première Canadienne-française autorisée à exercer la profession, et Justine Lacoste-Beaubien avait matérialisé cet objectif au prix d'une humiliante requête devant le Parlement afin d'être affranchies de leur incapacité juridique. Mais à Québec, ce n'est qu'en 1923, qu'ouvre le centre pédiatrique de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, soit quatorze ans après la mort de Saphronie.

Peu après les funérailles, Alcide Quintal démissionne de la présidence de sa compagnie. Il continue de participer aux décisions mais donne toute latitude à ses frères de conduire les affaires comme ils l'entendent. Il ne revient du travail qu'en soirée car, dans la résidence familiale dépouillée de l'énergie de Saphronie, le babil des petites filles ne parvient pas à adoucir le drame. Sans un mot pour la bonne qui lui enlève son paletot dans le vestibule, il choit de fatigue dans un fauteuil du salon et s'endort là, tout habillé. La mélancolie a transformé les traits de son visage. Ses épaules se sont arrondies. À Noël, célébré un mois et demi plus tard, nul sourire ne répond aux risettes du nourrisson qui s'agite dans son berceau. Le bébé fixe les visages tristes et renonce à tendre ses bras.

Dès janvier, Alcide confie ses filles au pensionnat Jésus-Marie sur le chemin Saint-Louis. Malgré ses supplications, ses larmes et ses prières, Valentine y est envoyée comme les autres. Orpheline de mère, on veut encore la priver de son père ? « Le monde est trop cruel ! », se révolte l'adolescente. Nénette, elle, obtient sans trop d'objection ce que Valentine n'a pu arracher à Alcide. Selon son souhait, elle restera à la maison pour prendre soin de ses petites sœurs trop jeunes pour entrer en classe. L'aînée rate ainsi la chance de décrocher un diplôme d'études primaires supérieures offert par le couvent dès 1911.

Nénette, douée pour les études, Nénette qui a un vrai talent de comédienne comme le rapporte un journal après une prestation publique, cette Nénette-là ne se pose même pas la question à savoir si une autre voie existe. Persuadée d'agir selon sa conscience, elle tourne le dos à une carrière en théâtre, réservant le plaisir de déclamer pour les réunions de famille ainsi qu'aux activités de l'amicale des anciennes où on la sollicite avec enthousiasme.

Nénette cède sans résistance et sans combat à ce qui, dans son esprit modelé par des années d'éducation religieuse, incarne l'engagement chrétien. Et Valentine, de même que ses sœurs,

touchée par ce don de soi sans appel louangé avec ostentation par tout l'entourage, en conclut qu'il ne peut en aller autrement du destin d'une femme. Elle est ainsi marquée du sceau de l'abnégation avant même de savoir quel est l'objet du sacrifice.

## Chapitre 4 : Une décennie montréalaise

Novembre 1998

On dirait que la mort de Saphronie me rend agitée. Je dors moins bien. J'ai des impatiences dans les jambes. Je n'arrête pas de bouger les pieds pour chasser les picotements dans mes tibias, au point que j'ai usé une paire de draps. Il faut dire que le budget pour la literie doit être assez limité à en juger la minceur du tissu. Des cauchemars absurdes me troublent des jours entiers : je rêve de champs de bataille, de catastrophes naturelles, d'attaques d'animaux sauvages qui me lacèrent de leurs griffes. Je me réveille en panique, désorientée. Lorsque je réintègre la réalité et que je me resitue au troisième étage de l'établissement de santé où je me trouve, une grande tristesse m'envahit.

Le psychiatre, lui, s'est interrogé sur le fait que je n'emprunte pas d'œuvres théâtrales à la bibliothèque. Une nausée s'est emparée de moi avant qu'il n'ait terminé sa phrase. Le fait que le théâtre a eu une certaine importance dans la vie de Nénette, ma grand-tante Annette, m'a foutu une angoisse inattendue.

Le docteur Simard a suggéré de mettre sur la glace mes travaux sur mes ancêtres du côté maternel. Il a prescrit un autre

médicament qui, combiné à celui que je prends, devrait donner de meilleurs résultats. Comme je lui avais conté qu'un document numérique retraçait la présence de Juliette, ma grand-mère paternelle, à Montréal, il m'a incitée à poursuivre de ce côté pour faire diversion.

Je n'arrive pas à me faire à cette nouvelle identité de «bénéficiaire». Je suis malade, oui ou non? Ce mot édulcoré, «bénéficiaire», me dérange, surtout quand il y en a un qui, sans avertissement, se met à crier à la mort ou à frapper un infirmier, ou encore à cracher au visage de quelqu'un ou à salir les murs d'excréments. Je préfère de beaucoup être malade, ça me semble moins définitif. J'ai de la difficulté à m'identifier aux patients de l'institution. Il me semble que je ne suis pas aussi détraquée qu'eux. Quand je vais au jardin pour fumer (j'avais arrêté il y a plus de vingt ans, mais il faut croire que la nicotine n'a pas été effacée de mes neurotransmetteurs), certains m'abordent pour jaser. Je redoute ces contacts parce que les phrases sont parfois singulières, les regards atteints d'une fixité inquiétante, le corps secoué de tics impérieux. Plusieurs sont sympathiques, mais je me méfie. Comme moi, ils ont franchi une ligne rouge qu'il est interdit de traverser sous peine

d'enfermement. Comment l'ont-ils traversé? Ça n'a rien de rassurant.

Je me souviens qu'à l'adolescence, j'avais cette impression d'être comme un funambule qui marche sur une corde raide. J'avais vu mon père tomber en bas de la corde tendue au-dessus du précipice et je me demandais si j'étais prédisposée à la chute, si j'allais, moi aussi, perdre l'équilibre. Le docteur Simard dit que je ne suis pas mon père. Bon point. Que ce dont je souffre ne peut se comparer aux manifestations caractéristiques de la psychose bipolaire qui l'a rendu invalide. Je ne demande qu'à le croire. Je fais donc de grands efforts pour guérir, mériter mon billet de sortie, reprendre ma vie, là où je l'ai laissée. Dans le même temps, j'appréhende de renouer avec mes relations, mes amis, parce que je crains qu'ils n'apprennent que j'ai été placée en cure fermée. Il faudra que j'invente une histoire : de longues vacances en Amérique du Sud, tiens !

La bibliothèque de l'hôpital agit comme un baume sur ce séjour pénible. Il faut voir comment le personnel est gentil, les plantes vertes abondantes et les affiches de livres attrayantes. Tout est mis en œuvre pour créer une atmosphère calme et sereine. Des

étagères supportent des catalogues informatiques et des ouvrages de référence, mais personne ne les consulte. Des instructions écrites en grosses lettres sont placées près des ordinateurs. Un préposé attend nos demandes d'assistance. Il est assis à un bureau placé de manière à pouvoir superviser l'internaute, la bibliothèque et l'entrée. Il a l'air de s'emmerder.

Je ne sais pas trop si c'est une bonne idée de creuser le passé de ma grand-mère Juliette Crépeau. Je ne suis pas du tout sûre que ce soit la bonne direction à prendre. Les recherches que j'effectue sur le Web me plongent durant des heures et des jours dans des univers dont l'existence m'était inconnue. Le résultat risque d'être un mélange de réalité et de fiction, de données factuelles et de vies fantasmées. Malgré tout, le psychiatre semble content. Il est d'avis que cette démarche dans laquelle je me suis engagée – fouiller les racines de l'arbre pour figurer qui est cette mère dont je suis incapable de parler sans confabuler, et qui sont mes aïeules – m'aidera à comprendre qui je suis ainsi que les événements qui m'ont conduite jusqu'ici.



## 1900 - L'arrivée

Au retour dans leur province d'origine en 1899, les parents de Juliette ont acheté une petite maison et des dépendances à Saint-Lin avec l'argent de l'assurance. Françoise, s'empare des rênes du foyer. C'est elle qui porte les culottes, comme on dit. Elle tient les cordons de la bourse et elle rogne sur tous les postes du budget. De fait, les économies qu'elle réalise paieront pour une bonne part les études de droit du fils aîné. Le benjamin, qui préfère le travail manuel à l'école, s'occupe des chevaux et profite des enseignements de sa mère pour tirer le maximum de leur terre.

Françoise a mis les bouchées doubles, si c'est pas Dieu possible!, pour leur bâtir une nouvelle réputation. Napoléon ne se prive pas de répéter à quel point Françoise est l'ange qui les a sauvés de leurs déboires et se traite volontiers de bon à rien. Il continue de vendre ses picouilles à la ville.

À soixante-dix ans passés, le corps de Napoléon est usé mais son appétit pour la vie est le secret de sa longévité. Ses yeux pétillent encore d'audace et de finauderie, mais il tousse comme si les poumons allaient lui sortir par la bouche, échappant à tout bout

de champ le bout de cigare qui lui pend des lèvres. Il souffre d'une mauvaise digestion chronique. Malgré cela, il reste fier de sa personne et il ne sort que revêtu de sa redingote et de son haut-de-forme en peluche de soie, des vêtements dont la durée de vie a été prolongée au-delà de tout espoir, grâce aux soins de Françoise.

Dans la région de Lanaudière comme ailleurs, nombre de parents envoient leurs enfants travailler dans les usines à Montréal. Les familles nombreuses n'arrivent pas à nourrir toutes les bouches. La situation économique demeure désespérante pour les agriculteurs. Des rangs complets de paroisses se vident de leurs filles.

En ce tournant du siècle, tandis que Saphronie rêvait de voir ses filles s'épanouir entre les murs du couvent, Françoise ne songe qu'à alléger son fardeau. Bien qu'elles n'aient pas le choix, Juliette et sa sœur Clothilde ne se seraient pas fait autrement prier. Elles n'en peuvent plus de la misère des campagnes, de la vie rude et sans horizon. À regret, Napoléon est descendu de Saint-Lin pour conduire les deux adolescentes jusqu'à la grande ville. Bien des routes ont été sillonnées avant que Juliette, maintenant âgée de seize ans, ne mette les pieds à Montréal !

Françoise s'est assuré que les bagages contiennent tout le nécessaire, et rien que le nécessaire. Pas de superflu ! Elle ne les a pas accompagnées jusqu'au cabriolet bringuebalant que Napoléon a rafistolé – encore « une bonne affaire » à laquelle il n'a pu résister.

– Les adieux, c'est d'la sensiblerie, a-t-elle déclaré avec froideur, en refermant la porte.

Clothilde n'a pu se retenir de marmonner :

– Pas d'danger que j'braille à cause de vous, vieille corneille.

Attendez-vous pas à me r'voir jamais la face !

– Tu sais pas c'que tu dis, lui reproche Juliette, elle qui n'a pas oublié l'oiseau apprivoisé en terre américaine et la complicité qu'il a créée entre elle et sa mère.

Les filles croient que Françoise est retournée vaquer à ses occupations, mais elle se tient immobile derrière la porte, contemplant l'intérieur de la maison, vide pour une fois. Ses filles ne lui manqueront pas. Sa grande Juliette est une jeune fille responsable mais despotique. Bien qu'elle ait toujours pu se fier sur elle autrefois pour la remplacer auprès des enfants, leurs disputes sont si violentes qu'elle ne peut que se réjouir de la voir quitter le nid. À se demander qui brutalise l'autre. Quant à Clothilde, la

sauvage, rien à espérer de cette furie. Françoise sait bien d'où cette petite a hérité ses traits physiques et son tempérament fantasque. Elle n'est pas mécontente de ne plus l'avoir sous les yeux. Alors, pourquoi cette envie de pleurer ?

Aux côtés de son père qui claque la langue pour encourager les chevaux, Juliette ne dit mot. Elle en veut à sa mère d'avoir été si dure avec elle mais, de façon paradoxale, elle l'admire aussi pour sa poigne et son pragmatisme. Et puis, en bonne catholique, elle ne se permettrait pas d'enfreindre le cinquième commandement : « Honore ton père et ta mère ». Il ne lui vient pas à l'esprit qu'elle a transgressé ce devoir religieux tous les jours depuis qu'elle est en âge de s'opposer à la volonté d'autrui. Et puis, ce sont les autres qui cherchent querelle, pas elle !

Sur le banc arrière, Clothilde a dénoué ses cheveux et chante à tue-tête. Les écarts de conduite de sa sœur l'indisposent à tout coup, mais cette fois Juliette laisse faire. Aucune punition n'a pu modifier son caractère impulsif et excentrique; Clothilde reste indomptée. Ses frères sont tellement plus dociles. Quel embarras ce sera d'être son ange gardien ! Autant elle s'irrite des inconvenances que commet sa cadette, autant elle ne pourrait se

passer d'elle. Juliette est pleine de contradictions. Bien honnêtement, elle ne voit pas sa vie sans sa petite sœur.

Clothilde est heureuse. À elle la liberté, ou presque. Elle n'aura plus sa mère sur le dos, mais elle devra obéir à sa grande sœur qui n'est pas un cadeau. Elle soupire d'exaspération en examinant du coin de l'œil le menton haut levé et les épaules bien droites de Juliette qui lui ont mérité au village le surnom de «fière pette». Clothilde lui envie par ailleurs son joli profil.

Malgré la jalousie et les frictions, elles s'aiment tout de même tendrement. Juliette admet que Clothilde peut être tordante. Elle a le don d'imiter les gens et de souligner les petites manies ridicules de chacun comme pas une. Clothilde rend le monde plus léger et Juliette lui en est reconnaissante. La cadette admire l'intelligence de sa sœur et ses répliques cinglantes... lorsqu'elle n'en est pas la cible ! Elle voudrait posséder autant d'énergie que l'aînée car il n'y a pas de jour où on ne l'asticote pour sa paresse. Elle s'émerveille de l'habileté de sa sœur à créer un plissé ou un ornement original à partir d'un bout de tissu informe.

Napoléon, un cigare éteint au bec, s'efforce de garder bonne contenance. La gorge nouée, il se désole de voir partir ses filles.

Françoise a été inflexible, ce sont des bouches inutiles et, en travaillant à la ville au moins, elles pourront contribuer elles aussi à couvrir les frais d'études de leur frère aîné. Louer un logement a été facile car la conjoncture est favorable : parmi les habitants de la métropole qui sont locataires à quatre-vingt pourcent, ils ne sont pas rares ceux qui acceptent de prendre des pensionnaires, surtout des familles ouvrières irlandaises. Le chômage est chronique et le budget serré. La vie est difficile pour tout le monde.

Au loin, Juliette distingue le Mont-Royal. Toute excitée devant l'horizon inexploré, elle se promet d'effacer le tableau noir et de le remplir de ses rêves avec une craie blanche toute neuve. Son cœur se serre toutefois de quitter la personne qu'elle aime le plus au monde, son père adoré, cet irrésistible séducteur qui vendrait des feuilles aux arbres s'il le pouvait. Parce qu'il a souvent été absent, la soif de ses gâteries, de sa présence caressante et de ses réparties hilarantes n'a fait que s'accroître au cours des ans. Le connaissant, Juliette est bien consciente qu'elle ne peut pas obliger Napoléon de lui faire le serment de visites régulières même s'il lui voue une tendresse particulière. L'éloignement sera cruel.

En approchant de la ville, Juliette et Clothilde aperçoivent en même temps les deux tours de l'église Notre-Dame qui dominent le paysage. Sur la route, quelques voitures motorisées les dépassent. Atteignant le cœur du quartier commerçant, les soeurs poussent des cris d'étonnement devant leur premier tramway et la forêt de fils qui s'enchevêtrent au-dessus de leurs têtes. Napoléon tricote son chemin à travers les automobiles, les calèches et les piétons qui s'entrecroisent dans un ballet délirant. Un peu sonnées par tant de nouveautés, elles sont sidérées devant l'affluence d'agriculteurs qui se massent autour du marché Bonsecours pour y offrir les produits du jour. Napoléon roule devant la Place Jacques-Cartier encombrée de véhicules et de chevaux.

– C't'icitte que vous m'trouverez si y'a besoin, leur dit Napoléon en ralentissant.

On le salue avec familiarité et il présente ses filles intimidées qui refusent de descendre de la voiture. Les hommes se passent de main en main une petite flasque, rient, parlent fort, inclinent leurs chapeaux vers ces demoiselles, s'adressent des clins d'œil en désignant du menton la belle Juliette. Clothilde risque des petits

sourires et fait papilloter ses paupières. Agacée, Juliette lui enjoint de cesser ses simagrées.

Napoléon remonte enfin dans le cabriolet, fait claquer son fouet et repart vers le quartier industriel, un secteur de la ville aujourd'hui nommé Griffintown. Il emprunte de petites rues de terre battue dénuées d'arbres. Les maisons de briques rouges des ouvriers, dotées de fausses mansardes et de lucarnes, s'alignent en bordure des trottoirs de bois, en alternance avec de petites baraques. Il s'arrête devant un duplex que rien ne distingue des autres immeubles. Après avoir descendu les valises, il tourne la sonnette de la porte d'entrée sans obtenir de réponse. Il actionne la sonnette avec vigueur deux autres fois. Une femme au corps fatigué, un bébé hurleur sur l'épaule, leur ouvre.

- *Mrs. Smith! I am so pleased...* fait Napoléon en soulevant son haut-de-forme.
- *You are late!* le coupe la logeuse qui, sans plus de façon, se retourne et monte un escalier étroit, tout en criant quelque chose vers le haut.

Un jeune homme efflanqué en descend. Juliette remarque les vêtements élimés et la nuance auburn qui joue dans les poils de sa



barbe naissante. Sous son regard qui le détaille de la tête aux pieds, il devient écarlate.

– J’m’appelle Clothilde Crépeau. Ma sœur, c’est Juliette, l’informe la jeune fille qui prend les devants.

– *Ha awre ya ? My name is Dermot*, se risque le garçon en vérifiant que sa mère a disparu en haut des marches.

– T’as un drôle de nom pis tu parles bizarre !

– *Right. Irish, I am.*

Les deux sœurs pouffent de rire en entendant son accent irlandais, si différent de celui auquel elles ont été habituées au Dakota. Les voyelles sont ouvertes et les consonnes plus dures.

– *We were born in the United States*, cause encore Clothilde en secouant sa volumineuse chevelure noire.

Madame Smith revient sans le bébé qu’on entend crier au deuxième. Elle tend la main dans laquelle Napoléon dépose les billets que Françoise a avancés pour régler leur premier mois de loyer.

– *My daughters will look for a job as soon as tomorrow. They will pay their rent themselves for next month. In any case, they know where to find me.*

Madame Smith a sourcillé en l'entendant dire que Juliette et Clothilde seront seules responsables de payer les prochains termes. Mais les billets qu'elle froisse nerveusement dans sa main la retiennent de s'objecter. Elle saura bien agir en cas de défaut.

– *Well, I have to keep goin', s'impatiente madame Smith. I was after preparin' my supper. Goodbye.*

Ajoutant le geste à la parole elle referme la porte sur les adolescentes qui ont tout juste eu le temps d'embrasser leur père. Madame Smith grimpe les marches jusqu'à l'étage, suivie de son fils qui a empoigné de ses mains robustes les effets des deux sœurs. Le logis sent la soupe au chou, les oignons, l'humidité. Les jeunes filles suivent leur jeune guide dans un long corridor.

– *Dese awre your rooms*, halète Dermot en désignant leurs chambres. *De jacks awre in de backyârd.*

– *The jacks ?* interroge Juliette.

– *The toilet, so it is*, traduit Dermot embarrassé.

Les chambres contiguës dont l'accès est protégé par un loquet contiennent chacune un lit simple, une commode surmontée d'un bassin et d'une cruche contenant de l'eau fraîche. L'air est étouffant en ce printemps hâtif. Juliette fait jouer la crémone de la fenêtre qui

donne sur la ruelle arrière et se penche pour repérer la porte des bécosses dont vient de faire mention Dermot. Elle entrevoit le museau d'une vache dans l'entrebâillement d'une porte de hangar, un enclos à poules, la pompe à eau, des objets déglingués dont une tête de lit en fer, et recule tant l'odeur de fumier empeste tout l'espace.

Juliette se dépêche de se dévêtir et de se laver. Le trajet en cabriolet a déposé une bonne couche de poussière sur sa robe et a imprimé une trace brunâtre à la base de son cou, près du col trempé de sueur. Après s'être changée, elle s'assoit sur son lit et contemple ses petites mains potelées, des mains qui ne sont pas faites pour le travail de ferme. C'est ce que Napoléon lui répétait chaque fois qu'il les prenait dans les siennes. Pendant un moment elle enfouit son visage dans ses mains, affligée par la séparation brutale qu'elle vient de vivre, mais le soulagement qu'elle éprouve d'être enfin libérée de sa misérable existence à la campagne finit par l'emporter. Montréal est l'image même du progrès et une ambition naissante a planté ses racines dans sa jeune âme

Ce soir-là, Juliette et Clothilde sont admises à la table familiale. Après le bénédicité, la soupière fumante passe de main en main. Ils

sont dix à se servir dans un silence relatif entrecoupé de bruits de bouche. Monsieur et madame Smith ont six garçons. Le dernier-né dort dans un tiroir du buffet, ouvert juste assez pour apercevoir un petit visage renfrogné auréolé de cheveux roux. Chacun mange, les yeux dans son plat. Juliette lève la tête vers le chef de famille vêtu d'une camisole élimée. Dans la cour, elle a vu monsieur Smith enlever ses vêtements en revenant de son travail et se laver à la pompe. Sa carrure et ses larges biceps la subjuguent car la stature élancée de Napoléon et de ses frères font pâle figure en comparaison. En avalant le ragoût de pommes de terre qui contient de rares cubes de porc, elle ne peut détacher ses yeux des muscles qui affleurent l'épiderme de son logeur. Madame Smith surprend le sourire gêné qu'elle lui adresse et elle prend aussitôt l'adolescente en grippe.

Le lendemain, les deux sœurs déjeunent seules. Les petits frères de Dermot sont aussi au travail même si la loi interdit l'embauche d'enfants de moins de douze ans. C'est une main-d'œuvre bon marché et appréciée car aucun syndicat ne peut les protéger. Ils surveillent des machines, passent le balai, rendent divers services. Sous la supervision de Dermot et de leur père qui

les paient à même leur salaire, ils apprennent leur métier et seront bientôt rentables. Chaque enfant doit apporter sa contribution économique.

Apportant aux filles une tranche de pain, des œufs et des haricots, madame Smith les salue.

– *How ware ya chooday?*

Elles dévorent tout et en redemandent. Lorsqu'elles ont avalé leur dernière bouchée, madame Smith leur annonce qu'elle doit mettre les choses au clair. La pension à deux dollars par semaine ne comprend que la soupe du soir, les œufs au déjeuner et un quignon de pain. Pour le ragoût de la veille, elle exige quatre sous chacune, car la livre de viande équivaut à une heure de labeur de son mari. Le beurre, les haricots et les tranches de bacon sont aussi facturées en sus.

– *Was this negotiated with my father?* proteste Juliette qui la soupçonne de déroger à l'entente conclue avec son père.

– *Ní. No need, dear. Dat de way it is all around choo, here,* lui répond la logeuse avec humeur.

Contre les prétentions de cette femme au ton sans gêne qui affirme que les deux soeurs n'obtiendront pas de meilleures

conditions ailleurs, Juliette et Clothilde commettent l'erreur de ne pas s'opposer. Celle-ci ne manquera pas de profiter du fait qu'elles n'ont nulle part où aller. Irritées par l'attitude opportuniste de madame Smith, les jeunes filles ne s'attardent pas.

En sortant du logis, elles prennent par le nord. Elles vont à pied, se tenant par la main, Juliette la blonde avec ses boucles fines qui s'échappent du chignon et Clothilde la noire aux lèvres charnues. « Clothilde les babines » s'amusaient à dire les enfants de Leroy. À quatorze ans, Clothilde devine que les hommes ne sont pas indifférents aux lèvres pulpeuses. Elle exagère ses moues pour en tester l'effet et s'attire les moqueries de Juliette lorsqu'elle surprend ses mimiques.

En ce matin ensoleillé, leur entente est parfaite. Excitées par la nouveauté, elles s'enthousiasment sur tout : la quantité de piétons dans les rues ouvrières, la circulation dans les rues, les vêtements des dames, les nombreuses mises en chantier. Pressées de dénicher leur gagne-pain, elles sont déçues en débouchant sur une section de la rue Sainte-Catherine qui est éloignée des magasins de mode, concentrés plus à l'est. Seul un bâtiment aux proportions considérables se dresse devant elles. La devanture encastrée dans

des murs de pierres bosselées et couronnés d'une corniche ornementale expose des mannequins d'un chic ostentatoire. Paralysées, elles hésitent à entrer.

Un tramway s'arrête à deux pas. La tentation d'y monter est forte car elles s'éviteraient de marcher des kilomètres et de salir leurs robes et leurs bottillons avec la poussière des rues. Le tarif – il leur en coûterait deux sous chacune – les fait reculer. Le tramway repart en faisant vibrer les rails.

Clothilde est une jeune fille qui déteste l'atermoiement et l'inaction.

– Bon ben, on va-tu là ?

– Jamais d'la vie, c'est pas pour nous autres ! s'objecte Juliette.

C'est ben qu'trop élégant ici. Tu nous as-tu vues ? On a l'air des guenilloux.

– Ben moi, j'veux quand même essayer, piaffe Clothilde.

– Reste ici, idiote ! s'emporte Juliette.

Ignorant l'ordre, sa sœur se jette vers les portes vitrées. Embarrassée et furibonde, Juliette demeure sur le trottoir. Les femmes qui passent portent des coiffures à plumes et à fleurs, leurs mains sont gantées, et elles sont chaussées de bottines de cuir

boutonnées. Juliette a honte de sa robe de laine grossière et de ses godillots. Elle ne porte même pas de chapeau ! Persuadée que Clothilde sera expulsée, la jeune fille fait le pied de grue en attendant que sa prévision se concrétise. Pour se donner contenance, elle s'absorbe dans l'examen des mannequins en vitrine. Le soleil lui chauffe la nuque et fait perler quelques gouttes de sueur qui se mêlent aux mèches dorées. Elle fulmine. « La p'tite écervelée ! C'est quand même un comble qu'on l'ait pas déjà chassée du magasin ! Pendant qu'elle s'attarde devant les rayons, moi j'poirote ! »

Juliette ne sait pas encore que les choses augurent bien pour toute jeune femme en quête d'emploi. Les grands magasins connaissent une période d'effervescence et les candidates bilingues sont aussitôt engagées. Mieux encore, le magasin devant lequel elle se tient est appelé à une grande destinée. Le propriétaire, un écossais visionnaire, s'est installé dans un quartier qui va être le témoin d'un développement spectaculaire.

La robe de lainage de Juliette est décidément trop chaude. Les joues en feu, elle hésite encore à pénétrer dans l'établissement. Tandis qu'elle tergiverse, une femme a commencé à rectifier



l'habillement des mannequins de la vitrine. Elle pige divers accessoires parmi des sacs, des ceintures, des fichus et des coiffures déposés à ses pieds. Mécontente de l'arrangement final, elle fait une pause et tourne les yeux vers la rue. Se voyant observée, elle sourit à Juliette et lui fait signe de choisir entre deux articles. Intimidée, celle-ci lui indique une écharpe orangé qui rehaussera le corsage aubergine du modèle. De part et d'autre de la vitrine, le manège se poursuit jusqu'à ce que la dame fasse signe à Juliette de venir la trouver.

Dès l'entrée, l'adolescente pense rebrousser chemin, effarouchée par le regard d'un homme en livrée qui l'examine sans indulgence. Une voix sympathique l'apostrophe cependant.

– *Looking for a job*, mademoiselle ?

La dame de la vitrine l'entraîne dans l'espace de montre et lui demande de terminer les agencements. Sans hésitation, Juliette s'active comme si elle avait fait ça toute sa vie et réussit à donner à l'ensemble un charme moitié folklorique moitié européen. Médusée, la dame lui signifie qu'elle souhaite engager une personne douée tout comme elle. Traversant le plancher, elle la guide jusqu'aux bureaux administratifs.

Juliette scrute les parages à la recherche de Clothilde. Elle l'aperçoit enfin qui écoute avec attention une personne plus âgée. Soulagée de voir sa petite sœur en bonne voie, elle va d'un cœur plus léger jusqu'à l'arrière. La gérante lui propose de donner un coup de main comme décoratrice étalagiste et de travailler au département des manteaux. Elle devra se présenter à huit heures chaque matin et terminer ses journées bien après les heures de fermeture afin de ranger et de préparer les rayons pour le lendemain. On lui remet une robe dont le coût sera prélevé par mensualités sur ses émoluments. Bien que modeste, la tenue lui donne une allure élégante. Devant le miroir, elle surprend les regards envieux de deux vendeuses.

Au cours de ce premier contact avec son nouveau milieu de travail, Juliette est prompte à départir les alliées des rivales. Elle repère une alliée, Céleste, une jeune fille douce aux longues boucles brunes retenues par des peignes derrière les oreilles. En fin d'après-midi, auprès d'une cliente incertaine, tentée par un manteau en drap au large col et aux manchettes de fourrure « lièvre de Russie » affichant un prix élevé, Céleste prend l'initiative de le mettre sur les épaules de Juliette et de la faire marcher de long en

large. La dame, conquise par l'allure du vêtement sur la jeune fille, l'essaie à son tour. Sous les compliments des vendeuses, elle succombe : la vente est conclue.

Le soir venu, sur le chemin du retour, Juliette est partagée entre la joie et la contrariété. Comme son penchant pour l'acrimonie l'emporte toujours, Juliette admoneste Clothilde.

– De quoi j'ai eu l'air à matin, toute seule sur l'trottoir ? J'aurais pu mal paraître et c'aurait été d'ta faute.

Clothilde accélère le pas pour prendre un peu de distance, mais sa sœur la rattrape et lui saisit le poignet.

– Qu'est-ce qui t'a pris de m'désobéir ?

– Mais j'avais raison, proteste Clothilde en essayant de se dégager.

Tu vois bien que...

– J'veux pas t'entendre, maugrée Juliette en resserrant son étreinte.

– Tu m'fais mal !

L'aînée ne se laisse pas attendrir et applique une forte pression tandis que Clothilde se tord le bras d'un côté et de l'autre, en vain.

- Mais j’ai eu du travail ! plaide l’adolescente. Y m’ont pris comme débitrice !
- C’est quoi ça ?
- J’prends des fiches qu’les vendeuses me donnent pis j’accompagne les clientes jusqu’à la caisse. C’est moi qui informe le comptable des ventes. C’t’important, se vante Clothilde.
- Demain et toutes les aut’ jours, t’es aussi ben d’être parfaite.  
Juliette sert plus fort.
- J’doute que t’en sois capable ! lâche-t-elle avec dédain. Si j’perds mon emploi à cause de toi, j’té l’pardonnerai jamais ! C’est moi qui a décroché le poste le mieux payé. Tu vas continuer à dépendre de moi, oublie pas ça.
- Tu vas pas m’...

Mais Juliette ne l’écoute pas. Elle estime que l’immaturité de Clothilde va nuire à sa réputation et même à d’éventuelles chances d’avancement. Clothilde gémit.

- S’il te plaît, lâche-moi !
- Pis qui t’a permis d’té grimer comme ça ? ajoute Juliette en faisant allusion au rouge à lèvres que porte sa sœur. On dirait qu’tu saignes, Clothilde les babines !

- Tout l'monde est pas d'ton opinion. Monsieur le comptable m'a complimentée !
- C'est pas possible, tu vas passer pour une traînée ! Qu'est-ce que maman dirait si a t'voyait la bouche ? Tu vas t'laver dès qu'tu rentres dans ta chambre.
- Mais non, c'est pour aller avec la robe qu'y m'ont donnée. C'est très joli, argue la plus jeune.
- Demain, t'iras pas travailler comme ça, tu m'entends ? explose Juliette en la maintenant contre elle.
- Tu m'empêcheras pas, proteste Clothilde en se débattant.
- Tu fais c'que j'te dis !
- Ah ouin et pourquoi ? Si tu m'demandais de m'tuer, il faudrait p't-être que je l'fasse ?

Un piéton les dépasse amusé et incline son chapeau. Honteuse de l'esclandre, Juliette détend un peu ses doigts. Clothilde réussit à se dégager et se met à courir.

- T'es obligée de m'obéir. J'suis responsable de toi ! crie l'aînée.

Soudain, le talon de la chaussure de Juliette se coince dans une fente du trottoir de bois. En essayant d'amortir sa chute, elle écorche les paumes de ses mains. Une veine éclate et un

épanchement interne boursoufle la peau. Deux femmes élégantes passent sans s'arrêter, ni même baisser les yeux vers elle. La jeune fille se sent aussitôt avilie et outragée. Sa blessure morale est bien plus douloureuse que son pied droit. Bonne fille, Clothilde l'aide à se relever. Retenant ses larmes, Juliette se remet à marcher en boitant. Elle fait une dizaine de pas puis s'arrête.

– R'donne-moi ton bras, tu veux ? fait-elle en grimaçant.

Clothilde lui tend la main, sans une pensée pour la scène que Juliette vient de lui faire.

En approchant de leur pâté de maisons, le chant des oiseaux a laissé place aux bruits de machinerie qui s'échappent des industries et du port. Devant leur logement, elles entendent le bébé de madame Smith crier par-dessus le tintamarre ambiant. Dès qu'elles mettent les pieds dans l'entrée, leur logeuse les interpelle. Elle leur fait comprendre qu'elles doivent la dédommager pour les petits extras du souper et du déjeuner. Elles les entraînent dans la cour où trône une machine à laver et à essorer, en bois. Sur de longues cordes suspendues, sèchent des draps et des vêtements. Dans un bac, un paquet de linge sale attend. Elle leur dit qu'elle a pris du retard, qu'elle doit s'occuper du repas du soir et du bébé qui

hoquette à l'étage, qu'elles arrivent à point pour terminer la lessive que son Dermot doit porter dans les quartiers chics aux petites heures du matin. Juliette tente de s'éclipser en faisant valoir qu'elle s'est fait une mauvaise entorse. Refusant de se laisser émouvoir, madame Smith la menace de la mettre à la rue sur-le-champ pour non-paiement de dette.

Les filles comprennent bien le sérieux de la situation et se mettent à l'ouvrage. Comme elles finissent d'étendre jupons, sous-vêtements et literie sur les cordes à linge, Dermot et ses frères reviennent de la fonderie précédés de leur père. La voyant clopiner, monsieur Smith demande à Juliette si elle est blessée.

– *I twisted my ankle.*

– *Let me see*, lui propose-t-il en approchant un petit banc de bois.

Il s'agenouille et soulève le bas de sa jupe pour mieux voir sa cheville. Juliette rougit tandis qu'il prend son pied dans sa grosse main. Le contact de la peau douce de l'adolescente trouble en retour monsieur Smith qui en reste interdit. Sur les entrefaites, sa femme surgit.

– *Out tchoo awre!* aboie-t-elle. *Out of dis house of maïne! Tchoo hear me, awre ya?*

Sous la menace d'être jetée à la rue, la jeune fille se lève d'un bond et grimace en posant le pied à terre. Monsieur Smith se fâche et enjoint à sa femme de se calmer. À la hâte, Juliette et Clothilde se réfugient dans la maison. À l'intérieur, Dermot aide l'aînée à monter les marches jusqu'à sa chambre. Anxieuse, elle le supplie de parler à ses parents. Il ne faut pas les jeter à la rue, elles n'ont nulle part où aller. Pendant qu'elle le conjure de plaider leur cause, Clothilde enrage car Dermot n'a d'yeux que pour sa sœur. C'est comme si elle n'existait pas.

Finalement, le souper est servi. Le plat de fèves qu'on a déposé devant les deux sœurs ne fait pas la mesure de la portion de ragoût du jour précédent. Juliette lorgne les assiettes bien garnies des garçons. Contrariée, elle n'ose cependant pas dire un mot. D'une part, ils reviennent tous de la fonderie où ils ont travaillé durant douze heures et, d'autre part, madame Smith serait bien capable de leur réclamer quelques sous additionnels. Le silence est de mise aux repas mais ce soir, il est chargé d'électricité. Juliette ne touche à rien et fustige du regard Clothilde qui a dévoré la nourriture et qui racle son assiette. Juliette lui tape sur les doigts pour lui défendre de saisir un morceau de pain supplémentaire. Lorsque tout



le monde se lève enfin, Juliette demande à madame Smith si elles doivent quitter le logement le lendemain. Son mari à ses côtés, cette dernière répond de mauvaise grâce qu'elles peuvent rester.

La nuit tombée, Juliette et Clothilde ont fait la paix. Sur le lit, la petite sœur masse doucement le pied de son aînée. Elles se racontent leur journée et s'extasient sur ce qu'elles ont vu dans le grand magasin : les gants de chevreau de Paris, les mouchoirs tissés à la main de Belgique, les articles de toilette, la broderie suisse, les chapeaux sur mesure, les tissus à la verge aux merveilleux imprimés, les satins et les soies, les corsets, les déshabillés vaporeux, les vêtements de nuit, les dentelles de Calais, les modèles haute-couture, le prêt à porter de Londres et le sous-sol des aubaines.

Un grattement se fait entendre. Croyant qu'il s'agit d'un des nombreux chats chasseurs de rats dont sont pourvues toutes les maisons, Juliette ouvre la porte les yeux baissés vers le plancher mais ce sont les jambes de Dermot qui occupent l'espace devant elle. Un doigt sur la bouche, Dermot se coule dans la pièce. Tétanisée par sa hardiesse, Juliette reste muette. Clothilde s'esclaffe et l'invite sur le lit, mais il choisit de s'asseoir à

califourchon sur la chaise de bois. Sortant de son silence, Juliette le nargue en insinuant qu'il a peur de sa mère. Il hausse les épaules et lui fait une moue indéchiffrable. Clothilde se lève, imite madame Smith, sa démarche et son accent. Tous les trois se tordent de rire tout en s'adressant des « chut ! » désespérés.

Curieuses, les deux sœurs lui posent des questions sur son travail. À grands traits, l'adolescent leur brosse un tableau de sa vie à la fonderie. Il y travaille depuis l'âge de douze ans sous la supervision de son père. Il sait préparer la mixture de sable, de poussière de charbon et d'argile qui est ensuite versée dans des cadres. Dans une journée, le patron exige un maximum de moulages. Ça a toujours été lui le plus rapide. Ses petits frères sont en apprentissage tandis qu'il a maintenant assez d'expérience pour sortir le métal en fusion des fourneaux. Il doit courir jusqu'aux moules pour le transvasement. Il se vante d'être capable de lever des quantités pouvant peser jusqu'à quarante livres. À le voir si maigre, les deux sœurs ne peuvent l'imaginer accomplir des tâches qui requièrent une si grande force physique. Il gonfle à dessein ses biceps pour qu'elles puissent en admirer la puissance, puis devient cramoisi en les voyant glousser derrière leurs mains.

Tenant à les impressionner, il se met à louer le propriétaire de l'atelier, un grand homme d'affaires irlandais engagé dans les œuvres de bienfaisance qui emploie plusieurs centaines de ses compatriotes et qui s'est illustré sur la scène politique municipale et provinciale. Bien que la fonderie rencontre des difficultés depuis que les opérations ont été confiées à un nouvel associé, l'établissement conserve une réputation enviable. Un jour, leur affirme Dermot, lui aussi sera un industriel fortuné que toute la ville enviera.

Clothilde éclate d'un grand rire nerveux qui oblige Dermot à fuir la chambre pour ne pas être surpris par sa mère. Puis, Juliette chasse Clothilde de sa chambre car elles doivent se lever tôt. Restée seule, elle fait sa toilette avec minutie, utilisant le savon du pays fabriqué avec Françoise au cours de l'hiver.

Chaque année, au retour de la saison froide, elles faisaient fondre dans un chaudron de fonte tous les déchets de cuisine desquels elles pouvaient extraire le gras nécessaire à sa fabrication. Autour de cette tâche, elles trouvaient un terrain d'entente. Le soin qu'elles y apportaient constituait un répit dans leurs relations tendues. Si sa mère ne tolère aucune perte, Juliette, elle, ne supporte aucune trace de saleté.

Couchée sur son lit étroit, l'adolescente tente de rester le plus immobile possible. Il fait si chaud. Les volets de bois de la fenêtre sont grand ouverts, mais l'air n'entre pas. Les voix de centaines d'Irlandais entassés sous les toits des maisons lui parviennent dans un brouhaha aux accents chantants. Sa vie passée et les nouvelles possibilités du présent tourbillonnent dans sa tête, formant une rumeur plus forte encore.

Le bébé se met à pleurer. Elle entend madame Smith se lever, les corps remuer derrière les murs, les plus jeunes parler dans leur sommeil. Que de bruits à comparer au silence nocturne des lieux qu'elle a habités jusque-là. Le bébé se calme. Un dormeur soupire. Puis, un halètement, des grognements et un craquement répétitif du plancher l'informe que monsieur Smith tente un septième rejeton.

Des élancements parcourent son pied enflé. Juliette se demande comment elle fera pour se rendre au magasin le lendemain ? Est-ce que ce sont les portes du paradis ou les portes de l'enfer qui s'ouvrent pour elle, ici dans la grande ville ?

## Le pain quotidien

À l'aube, les deux sœurs Crépeau sont réveillées par le branle-bas de la famille Smith qui accomplit sa routine matinale telle une petite armée qui fait trembler les murs d'un baraquement. La paillasse partagée à plusieurs qu'on quitte en se poussant les uns les autres, l'escalier qu'on descend et qu'on remonte pour vider le pot de chambre et remplir les brocs à la pompe, le raclement des pattes de chaise autour de la table du déjeuner produisent un vacarme à ressusciter les morts. Le tohu-bohu a l'avantage de tirer Clothilde des limbes du sommeil, épargnant à Juliette cette corvée ardue. Clothilde est une dormeuse et, si on la laissait faire, elle y passerait volontiers cent ans à attendre son prince.

En ce premier matin de tous les commencements, l'averse frappe les fenêtres comme un mauvais sort qui signale sa présence en tapotant la vitre du bout des doigts. Le ciel est bas. Les panaches de fumée noire des usines qui bornent le quartier ouvrier s'enfoncent dans les nuages.

Juliette et Clothilde n'ont que leur châle pour se prémunir de la pluie qui ruisselle sur la chaussée boueuse. Elles ont dû se résoudre

à sacrifier deux sous pour prendre le tramway. Parmi la file des travailleuses qui patientent sous les parapluies, des femmes empathiques leur ont offert de s'abriter avec elles. Juliette fait le voyage debout, appuyée sur son pied gauche. Françoise, qui l'a élevée à la dure, serait fière d'elle. Qu'est-ce qu'une entorse pour une fille qui a grandi dans les champs ? La bottine bien serrée contient l'enflure et il n'y a qu'à serrer les dents. Ce n'est pas plus compliqué que ça. Les ralentissements accompagnés du son de la cloche, le crissement des roues dans les courbes, le bercement irrégulier du wagon, l'odeur de laine mouillée, tout l'indispose. Comme elle dépasse d'une tête les voyageurs, elle peut au moins aspirer un peu d'air frais, ce qui lui permet de tenir le coup jusqu'à destination. Clothilde qui disparaît dans la mêlée se divertit pour sa part de toute cette nouveauté.

À l'heure dite, elles franchissent les portes du magasin en compagnie d'une dizaine d'employées, toutes vêtues de capes amples qui les ont protégées du mauvais temps. Deux jeunes femmes ricanieuses chuchotent entre elles en les examinant à la dérobée. Feignant un geste involontaire, elles secouent leurs mantelets dégoulinants dans la direction des deux sœurs, les

atteignant d'une cascade de gouttelettes. Juliette reconnaît les vendeuses qui l'épiaient la veille. «Elles ne perdent rien pour attendre», se dit Juliette.

En cours de matinée, alors qu'elle transporte trois manteaux pour les disposer dans la section des soldes, elle voit les deux mêmes vendeuses se diriger droit sur elle. La plus corpulente accélère, rejoint Juliette dans le passage étroit qui sépare les rayons et lui envoie un coup d'épaule bien senti tandis que l'autre s'esclaffe. En tentant de recouvrer son équilibre, elle met tout son poids sur le pied blessé, ce qui lui arrache une grimace de douleur. Celle qui l'a bousculée l'apostrophe, s'adressant aux éventuels témoins :

– Non, mais vous l'avez vue ? Elle l'a fait exprès ! Pour qui s'prend-elle ?

Juliette baisse la tête et boitille jusqu'à destination, confuse sous le regard des clientes. Pendant qu'elle pose son fardeau, elle reprend ses esprits.

Témoin de la scène, Céleste la rattrape et s'indigne :

– Êtes-vous blessée ?  
– Non c'est rien. Ça va passer.

- Ne vous laissez pas faire, Juliette ! Elles vous mettent à l'épreuve.  
Montrez à ces deux chipies de quel bois vous vous chauffez.  
Allez les dénoncer à la gérante.

Juliette ne se le fait pas dire deux fois. S'efforçant de ne rien laisser paraître de sa blessure, elle descend au rez-de-chaussée en s'appuyant avec fermeté à la rampe d'escalier et se rend au bureau de sa patronne. Après l'avoir écoutée raconter l'incident, la gérante fait venir les vendeuses afin de connaître leur version.

- *Mesdemoiselles Doyon and Léonard, can you tell me what this is all about ?*
- *She hurried through and punched me !* lance celle qui a heurté Juliette, l'accusant de l'avoir frappée. *I have a witness !*
- *I saw you coming but...* intervient Juliette.

L'autre employée l'interrompt, confirmant la version de son amie :

- *Silly girl, you should have moved aside !*
- *I had already walked a quarter of the way and I was carrying a loadful,* argumente Juliette qui, pour sa défense, explique qu'elle était déjà engagée entre les rayons.



- *Anyway, I had priority. What about my seniority!* postillonne la vendeuse qui invoque son ancienneté.

Ulcérée, Juliette se lance à l'attaque, invoquant l'empathie que ces vendeuses devraient lui témoigner, à elle qui ne fait que débiter et qui a un besoin impératif de travailler.

- *You've been here longer than me, that's right. So, how am I a threat?* réfute-t-elle en haussant le ton. *I've only arrived here and I'm doing the best I can. I hurry to carry out the tasks I'm assigned. It's my first day, I do the best I can! I need this job! You've been there, you should understand.*

Sur le plancher, les employées se sont figées. Les clientes font mine de ne rien entendre et s'éloignent vers la sortie.

- *Enough, ladies!* les adjure la gérante. *You two, Misses Doyon and Leonard, I want to see you after hours. For now, go back on the floor!* les somme-t-elle après leur avoir intimé de la rencontrer après leurs heures de travail.

Les vendeuses lèvent les yeux au ciel et obtempèrent.

- *Miss Crépeau, stay with me a moment,* ajoute-t-elle.

Sa patronne la fait assoir près d'elle et lui offre un verre d'eau. Elle attend que Juliette se calme, puis l'avertit qu'elle ne peut pas

s'emporter ainsi devant les clientes, même si elle a raison d'être contrariée. L'ancienneté des vendeuses n'a rien à voir avec la priorité de passage entre les rayons et elles seront averties le soir même de ne plus la tourmenter.

– *Mesdemoiselles Doyon and Leonard are pretentious but also great salesgirls. The atmosphere in the store must be pleasant at all times, otherwise sales will be lost, and this can't be tolerated.*

Elle ne lui reproche pas d'avoir du caractère, mais elle lui recommande d'y mettre la bride car l'atmosphère agréable du magasin doit être sauvegardée quoi qu'il arrive. Ce ne sera pas facile pour Juliette qui ruminera cet affrontement durant quelque temps, obligeant Clothilde à l'écouter ressasser sa rancœur chaque soir. Car l'aînée soupèse les stratégies qui lui permettront de terrasser ses adversaires. Elle évalue ses chances de se faire le plus d'amies possible pour isoler les deux mijaurées qu'elle a épinglées au tableau des nuisances. Tandis que Juliette soliloque, sa jeune sœur dodeline de la tête, épuisée et les paupières lourdes. L'oreille distraite qu'elle lui prête est l'occasion de nouvelles fâcheries entre elles.

Mais Juliette n'a pas à s'inquiéter. L'incident a été déterminant : les deux vendeuses ne se froteront plus à elle. De plus, la majorité silencieuse des employées qui endurent jour après jour les demoiselles Doyon et Léonard se sont rangées de son côté. Quant à Clothilde, elle n'est pas longue à se faire apprécier, et ce, sans avoir eu à livrer aucun combat. Elle est comme un petit page qui n'hésite pas à sortir de son rôle pour rendre service à gauche et à droite. Elle virevolte autour du personnel et détend les mentalités les plus conservatrices. Même le comptable qui reçoit de ses mains les fiches de vente n'arrive pas à garder son sérieux devant ses simagrées ! S'il y avait un pendant féminin au fou du roi, Clothilde en serait la personnification parfaite. Dans ses va-et-vient, elle s'empare d'un bonnet, d'une écharpe ou d'un boa et s'invente un personnage. Exubérante, elle fait rire clientes et vendeuses. D'un naturel toujours joyeux, on lui pardonne tout.

Le soir, quand Juliette est bien disposée, les deux sœurs rejoignent parfois Dermot avec lequel elles ont développé des liens d'amitié. Le garçon leur a montré à grimper sur le toit en passant par une lucarne. Ils aiment s'y jucher pour contempler le quartier, admirer le point de vue sur le port de Montréal, sentir à cette hauteur

la bise sur la peau qui les change de la chape de pollution et de chaleur qui corrompt l'air des rues au ras du sol, donnant l'impression de circuler à travers les miasmes d'un marais. Durant quelques heures, ils échappent à la canicule récurrente qui accentue l'odeur des excréments des chevaux et des ordures ménagères, à l'humidité stagnante dans l'immeuble mal aéré qui tache les papiers peints de traces de moisissure.

Ils partagent des cigarettes à trois sous que Dermot achète à l'occasion, parlent des événements de la journée, rêvent de partir et imaginent l'avenir. Chaque fois qu'il est près de Juliette, Dermot sent son cœur battre à tout rompre, et encore plus fort lorsque Clothilde place ses mains sous la longue jupe de l'aînée pour chasser d'un léger massage les engourdissements au pied droit dont elle se plaint. Malgré le violent désir qu'il a de la toucher, il n'ose même pas lui effleurer la main. Sa mère lui a maintes fois répété «*A lad don't touch a garl, even wit' a rose*». Ainsi, la jeune fille ignore tout des sentiments de l'Irlandais. Elle le trouve amusant, un brin audacieux, sans plus.

Juliette n'a pas conscience de sa beauté ni de son pouvoir de séduction. Ses pommettes saillantes rappellent le visage des

femmes du nord de l'Europe. Sa grande taille, sa fine silhouette et le galbe de sa croupe qui accentue la cambrure des reins font se retourner aussi bien les hommes que les femmes. En dépit du fait qu'elle sème autour d'elle un émoi certain, son attention n'intercepte pas les manifestations d'admiration qui, d'ailleurs, l'incommoderaient s'il en était autrement. Farouche, la tension qu'elle maintient en permanence dans ses rapports avec le monde crée un paravent entre elle et les plus dégourdis.

Dans la nuit, les formes sombres des usines installées sur les berges se profilent contre le fleuve qui s'étend d'ouest en est autour de l'Île de Montréal. Le contour monstrueux des industries et le ronflement des chaudières oppressent les gagne-petit coincés dans ce quartier de misère. Mais pas Juliette, pas elle, non ! Elle, elle lève les yeux vers le Mont-Royal dont l'ombre ensorcelante veille sur la ville. Au pied de la montagne, vivent les grandes familles montréalaises. Juliette ne sait pas encore comment, mais elle a la conviction d'être à deux doigts d'enjamber le fossé abyssal qui sépare le monde dont elle fait partie et celui-là qui s'étend au nord. Née au fond d'une sinistre vallée du Dakota, échappée des prairies hypnotiques du Manitoba, sauvée une fois pour toutes des

interminables errances en train et en charrette à travers les campagnes désolées et les forêts inhospitalières infestées de maringouins, elle a le sentiment d'être sur le point de tourner une page décisive de sa vie.

Et Juliette Crépeau a un plan. Elle met de l'argent de côté, grappillant les sous ici et là pour constituer des économies. Chaque jour, elle marche jusqu'au magasin pour éviter de payer un billet de tramway. Les privations n'affaiblissent pas sa vigueur mais fouettent plutôt sa volonté. Comme sa mère l'a si souvent répété, c'est l'évidence même qu'il faut beaucoup, beaucoup d'argent pour se mettre à l'abri des aléas de la vie. Elle compte employer toute l'énergie dont elle est capable et ne laissera passer aucune opportunité.

Clothilde manifeste beaucoup plus d'insouciance, au grand dam de sa sœur. La marchandise étalée dans les magasins la saoule d'enthousiasme. Elle brûle de passion devant les jolis éventails, les sacs à main, les plumes et les voilettes qui ornent les chapeaux, les boucles et les cravates à nouer autour du cou, les mouchoirs, les rubans et les dentelles, les bas de soie, les longs gants de soirée et les ombrelles. Dès les premières payes, l'argent

lui file entre les doigts car elle ne peut résister à l'attraction qu'exercent sur elle les articles à prix réduit. Elle ne rechigne pas non plus à accepter les menus cadeaux que lui fait monsieur le comptable. Elle n'ose pas s'en ouvrir à Juliette, de peur qu'elle ne la contraigne à les refuser pour quelque raison obscure. Déjà qu'elle a essuyé sa mauvaise humeur en apprenant que ses babioles disparaissaient les unes après les autres de façon tout à fait mystérieuse ! Impossible de savoir si elle les a oubliées quelque part ou si elles se cachent dans le désordre de sa chambre.

– Tête de linotte, si tu laisses pas tout traîner aussi ! écume Juliette à l'idée des sous gaspillés.

Mais l'aînée suspecte la propriétaire de n'être qu'une détrousseuse et de revendre le fruit de ses larcins sur le marché noir. Elle enrage de ne pouvoir la prendre sur le fait.

Le vendredi, Napoléon Crépeau emmène ses filles manger une soupe bien grasse et de la tête de veau vinaigrette dans un « *quick lunch* » où on sert des repas à prix modeste. Céleste, qui est devenue la grande confidente de Juliette, les accompagne. Prodigue, Napoléon paie l'addition. Comme toujours, il réussit à

soustraire au contrôle de Françoise une partie des recettes de la semaine pour se payer ce qui représente pour lui le sel de la vie : un repas en compagnie de jolies demoiselles, un bon cigare et une flasque remplie d'alcool. Pour Juliette qui ne croyait pas revoir son père de sitôt, c'est chaque fois une fête. Ils se donnent le bras comme deux amoureux.

Le dimanche, Juliette et Clothilde se rendent à la messe coiffées de leur mantille de dentelle. En arrivant à Montréal, elles ont été estomaquées de découvrir la pléthore de remarquables bâtiments religieux, elles qui n'ont jamais vu que d'humbles églises de campagne. Elles répugnent à fréquenter l'Église Sainte-Anne, la plus proche, qui a la réputation d'être une sorte de bastion irlandais. Juliette lui préfère, et de loin, la cathédrale Saint-Jacques-le-Majeur<sup>8</sup> située au milieu du quartier anglophone. L'architecture d'inspiration néo-renaissance italienne, les colonnes sous le pilastre et le fronton triangulaire ainsi que le dôme et sa croix l'impressionnent chaque fois qu'elle y pénètre.

Pour sa part, Clothilde se moque bien que l'église soit la réplique de Saint-Pierre de Rome. La magnificence du lieu

---

<sup>8</sup> Cathédrale Marie-Reine-du-Monde



n'alimente chez elle aucune flamme spirituelle. Son éducation religieuse – les visites à domicile du curé, les liturgies célébrées en latin, le chapelet en famille, les prières du matin, du midi et du soir, le bénédicité avant chaque repas, le son des cloches qui retentit à divers moments de la journée – ne l'a domptée que de façon passagère. Il est loin le temps où Clothilde se sauvait dans l'allée centrale; malgré l'ennui que cela lui cause, elle se soumet au rite dominical. Sa docilité dissimule cependant le plaisir qu'elle éprouve à être aux premières loges d'un spectacle plus réjouissant que celui des statues, des vitraux et des représentations de saints. Les toilettes et les chapeaux des dames ont bien plus d'attrait, sans parler de la présence des jeunes hommes bien mis qui lui font tourner la tête.

À l'église, les deux sœurs arrivent un peu d'avance car Juliette tient d'abord à se confesser. Tandis que Clothilde trifouille en vain sa conscience en attendant son tour, Juliette repasse dans son esprit les manquements qu'elle a noté avec minutie au cours de la semaine: une omission de charité, un léger mensonge, un emportement contre sa cadette, un péché d'orgueil. Pleine de gratitude, elle accueille la pénitence imposée par le prêtre. Après

avoir reçu l'absolution, c'est dans une euphorie innocente que Juliette se prépare à la communion.

En s'avancant parmi les fidèles sous la magnifique voûte en caissons, près du baldaquin doré où le prêtre pose l'hostie sur les langues tendues, sa ferveur atteint son apogée. Elle s'abandonne tout entière à la Providence qui ne saurait trahir la confiance qu'elle lui voue. En sont témoins les statues des douze apôtres de Jésus qui surplombent la façade du temple, chaque fois qu'elle passe la porte centrale. Un jour, elle enlèvera le manteau de misère qu'elle porte depuis sa naissance et elle viendra le déposer sur les marches mêmes de la cathédrale.

Les semaines se succèdent entre travail, visites de Napoléon et balades du dimanche. Durant leurs congés, les filles aiment flâner sur les avenues bordées d'arbres pleins d'oiseaux du Mille Carré où se concentrent les résidences bourgeoises. Elles ne manquent pas de poursuivre leur route jusqu'aux grands magasins pour y faire du lèche-vitrine. Ou encore, accompagnées de Dermot et de Céleste, Juliette et Clothilde se rendent jusqu'au Mont-Royal. Madame Smith râle par devers elle en les regardant partir car elle soupçonne que

son fils s'est entiché de la belle Juliette. Il n'y a qu'à le voir rougir jusqu'aux oreilles chaque fois qu'elle apparaît.

Au pied de la montagne, le groupe renonce à prendre le funiculaire qui coûte cinq sous par personne. Ils vont à pied tout en bavardant, par le grand escalier qui longe les cabines sur rail. Clothilde et Dermot sont comme des cabris enjoués qui pourraient sauter de marche en marche jusqu'aux plus hautes cimes. Juliette prend son temps pour ménager son pied droit car ses élancements réapparaissent à l'occasion. La montagne couverte de feuillus est belle et la vue spectaculaire sur la ville, le fleuve, le *Victoria Jubilee Bridge* et la rive-sud découpée de monts isolés mérite l'effort. En haut, on peut respirer à son aise. Les randonneurs sont nombreux et de toutes les classes de la société, ce qui est un divertissement en soi pour les deux sœurs.

Et voilà qu'un jour ils rejoignent sur un sentier un homme d'une trentaine d'années qui marche seul devant eux. En le reconnaissant, Clothilde le pousse un peu au passage. C'est un grand homme moustachu au front large dont les vêtements faits sur mesure le distinguent de bien des promeneurs, le prêt-à-porter étant en vogue dans la cité. De joyeuse humeur, il lui pince le bout du menton,

inclina son couvre-chef et décoiffe ainsi les vaguelettes blondes de sa chevelure. Ils se mettent à rire. Turlough McKay est le fils du propriétaire du grand magasin où les jeunes filles sont employées. Clothilde fait les présentations. Elle est bien la seule à se permettre d'adresser la parole à l'héritier en titre de l'entreprise commerciale. Sa gentillesse et son originalité l'excusent en tout.

En présence de leur élégant compagnon, les adolescentes s'appliquent aussitôt à soigner leur langage et imitent d'instinct le pas plus modéré des demoiselles qu'elles croisent. Dermot pâlit : il a vu les yeux verts de Juliette briller en examinant le nouveau venu. Le garçon tourmenté, honteux de son accent et de ses tournures de phrase, humilié d'être si mal fagoté aux côtés d'un homme de si belle apparence, se tient derrière le groupe et fouette au passage les ramilles des arbustes avec une branche. Les feuilles, parées des lumières de l'automne, s'éparpillent dans le vent comme les escarbilles d'un feu d'artifice.

Un tout autre feu brûle dans la poitrine de Dermot.

Parvenus au sommet, Turlough pointe du doigt plusieurs immeubles dont il détaille les particularités. Ils apprennent qu'il est ingénieur civil, passionné d'architecture, et qu'il tente de se faire un

nom à Montréal après plusieurs années passées aux États-Unis. Il a conçu le bel édifice dans lequel loge le magasin de son père et il termine l'érection d'une usine un peu à l'ouest. Avec simplicité, il avoue que son métier lui cause des ennuis financiers et que la marche en montagne chasse ses soucis.

Juliette se montre intéressée, pose des questions, sourit de façon exagérée et rit sans raison. Exaspéré par son attitude, Dermot tire Clothilde vers lui pendant qu'ils redescendent la montagne. Assénant des coups de pied aux cailloux qui s'en vont valser sur le côté du chemin, il lui avoue qu'il souffre du peu d'attention que Juliette lui consacre. Interdite, Clothilde le dévisage, puis cherche des yeux Céleste dans l'espoir de créer une diversion. La jeune fille ne lui sera d'aucun secours car elle est loin devant, tout à son bavardage avec une amie rencontrée en route.

Dermot, si léger d'habitude, lui confie tout de go le sentiment ardent qui l'agite. Il l'implore de lui donner des conseils et la presse de plaider auprès de Juliette afin qu'elle lui accorde sa faveur. Aux muscles tendus de sa mâchoire et à la rougeur de ses joues, Clothilde voit bien que l'affaire est sérieuse. Elle essaie de le calmer en le taquinant un peu et en lui faisant valoir qu'il faut laisser le

temps à leur amitié de s'installer. Remarquant leur aparté, Juliette lance à la blague : « Allez les amoureux, arrêtez de traîner ! » Mal à leur aise, la balade se termine dans un silence pesant.

Au cours des semaines qui suivent, Dermot désespère de triompher des obstacles qui se dressent entre lui et Juliette. D'abord, il y a sa mère qui épie tous ses mouvements, les heures prolongées qui retiennent la jeune fille au magasin et l'irritante indifférence qu'elle adopte désormais avec lui. Il a assisté aux premiers signes de sa métamorphose au contact de la grande ville et il pressent que les changements qui se multiplient creusent un écart de plus en plus grand entre eux.

En effet, Juliette a modifié son maintien et sa démarche, affecte l'accent de Montréal et s'emploie à se débarrasser de tout ce qui peut encore l'identifier à la campagne. Elle étudie dans le détail les vêtements et les articles féminins à la mode pour s'en inspirer dans la mesure de ses moyens. Elle examine les postures et les manières des clientes fortunées.

Les dimanches sont une bonne occasion de s'instruire sur les mœurs et sur les familles bourgeoises. Parfois, après la messe, elle emmène Clothilde et Céleste au parc Sohmer situé en bordure du

fleuve sans revenir à la maison, échappant ainsi à la présence ennuyeuse de Dermot. C'est un lieu très couru où on peut assister à des concerts publics, à des spectacles de magie, de cirque et de marionnettes, ou encore y flâner. Les jeunes filles prennent goût à entendre les concerts organisés par Ernest Lavigne, cornettiste de talent qui fait venir des musiciens d'Europe.

Les deux sœurs abordent l'hiver avec bonne humeur, mais les grands froids qui s'abattent sur la ville les font vite déchanter. La neige et le vent compliquent le trajet jusqu'au magasin. L'aînée est avertie des épisodes de grésil et de la pluie verglaçante par la douleur qui se réveille au pied droit quelques heures avant qu'ils ne transforment Montréal en paysage de cristal.

Juliette supporte de moins en moins de vivre dans la gêne. Les foulards et les mitaines que leur mère leur confectionne à partir de bouts de laines récupérés à gauche et à droite leur donnent l'air de pauvresses. Par chance, entre novembre et mars, le soleil se lève tard et décline au milieu de l'après-midi, ce qui permet de marcher à la noirceur.

Leur rémunération suffit à les faire vivre, mais il y a les petites sommes qu'elles doivent remettre à Françoise chaque semaine par l'entremise de Napoléon pour aider à payer les études de leur frère aîné. Clothilde, elle, renâcle à l'épargne. Harcelée par Juliette, elle se défend d'être dépensière, affirmant qu'elles se doivent d'être irrésistibles pour hameçonner les riches Montréalais parmi lesquels émergera le mari rêvé qui les soulagera de tous leurs soucis financiers.

La lutte contre le froid ajoute au calvaire des longues journées de travail coupées par le repas du midi pris en équipe, dans un réfectoire réservé aux employées, une sorte de gynécée moderne où les favorites sont distinguées par leur place à la table des gérantes de plancher. Pour plusieurs, comme pour Juliette, cette pause se transforme en champ de bataille où les manœuvres d'attaque et de défense peuvent avoir des conséquences cruciales sur l'avancement des unes et des autres.

Le soir, enfin étendue sur son lit, elle peine à voir quoi que ce soit à travers les vitres de sa fenêtre tant le givre se compacte sur les carreaux. L'humidité des étages inférieurs envahit les pièces, aggravée par les lessives de madame Smith pour ses clientes du



quartier Saint-Antoine. Elle y passe de huit à quinze heures. Pour chaque brassée de linge, elle chauffe d'énormes quantités d'eau à transvider dans des baquets. Le linge suspendu aux cordes dégouline dans des seaux au travers des pièces de la maison. Le poêle surchauffe la cuisine mais ne parvient pas à chauffer le logement. Dès les premiers gels, Juliette comprend qu'il leur faut fuir ce taudis. Céleste, qui est mieux logée et mieux traitée –elle demeure chez une tante–, offre d'intervenir en leur faveur afin de les prendre chez elle. Cette veuve sans enfant qui travaille à l'une des salles d'asile des Sœurs Grises ne refusera pas de tendre une main secourable.

Noël approche à grands pas. Les adolescentes ont convenu avec leur père qu'elles doivent profiter de tous les jours ouvrables de la période des fêtes. L'occasion d'augmenter leur pécule est trop belle pour être boudée. En raison des semaines prolongées, elles ne pourront donc pas retrouver leur famille à Saint-Lin. Elles en ont avisé leur logeuse qui s'est emportée : quelle famille respectable ne réunit pas tous ses membres pour Noël ? Juliette n'a que faire de l'opinion de cette traîne-misère dont le ventre proéminent annonce l'arrivée d'un autre bébé.

Au magasin, on demande de plus en plus souvent à Juliette de revêtir les manteaux devant la clientèle. Elle s'applique à poser un pied devant l'autre, délicatement, à la manière des femmes raffinées qui viennent acheter les tout nouveaux modèles. Sauf peut-être Céleste, personne ne lui dit qu'elle est ravissante. Les compliments sur la qualité des coupes et le flair de la maison pour les dernières tendances pleuvent depuis que Juliette développe ses habiletés de mannequin, mais elle ne décrypte pas le langage des orgueilleuses qui ne sauraient admettre qu'une petite vendeuse puisse leur faire de l'ombre.

À quelques jours de Noël, Turlough, accompagné de sa mère, entre dans la section de Juliette dont le cœur se met à battre plus fort. Il la salue avec chaleur, lui demande de ses nouvelles, et porte ensuite toute son attention sur madame McKay qui désire se procurer une étole en fourrure d'hermine. Après avoir arrêté son choix et détaillé Juliette sous toutes ses coutures, elle la félicite de son professionnalisme et lui remet un carton d'invitation pour une soirée donnée pendant la période des Fêtes qui vise à récompenser les employées méritantes. Rapidement, Juliette calcule combien pourra lui coûter une toilette de circonstance et pâlit, tiraillée :

comment accepter une telle opportunité de se faire valoir sans encourir une dépense ruineuse ? Incertaine de la raison de son hésitation, la mère de Turlough l'assure qu'elle sera ravie de l'ajouter à la liste des élues ainsi que la jeune Clothilde. Parce qu'une telle invitation ne peut être refusée, Juliette reçoit dans sa main la jolie carte à l'écriture élégante avec une petite révérence.

À la date fixée, Clothilde pénètre en fin d'après-midi dans la chambre de Juliette avec ses rouges à lèvres, ses fards et un assortiment de breloques et de fanfreluches. Plusieurs de ces parures lui ont été offertes par les vendeurs du rayon pour hommes ou par l'insistant comptable. Juliette a fini par découvrir le pot aux roses car Clothilde ne sait pas mentir. Comme de raison, elle l'a mise en garde contre les hommes mariés. Un jour, on lui fera une proposition déshonorante. La cadette n'a cure de ses appréhensions. Tout le monde est si gentil avec elle ! Juliette tremble de la voir devenir une femme facile, mais sa petite sœur jure qu'elle n'aura jamais à rougir d'elle.

Clothilde ayant omis de pousser le loquet, Dermot s'introduit dans la pièce. Habituees à le traiter en grand frère, elles essaient deux ou trois tenues derrière le paravent et paradent devant lui pour

avoir son opinion. Animées et fébriles, elles l'agacent en lui entourant le cou de colliers et en posant leurs chapeaux sur sa grosse tête rousse. Elles ne se rendent pas compte qu'elles le soumettent à la torture. Son désir de Juliette ne se contient presque plus.

Enfin prêtes, elles descendent l'escalier en caricaturant l'idée qu'elles se font d'une démarche princière. Sous les yeux de Dermot devenu livide, elles s'engouffrent dans la calèche qui vient les chercher. Madame Smith, elle, est furibonde, car elle a vu son fils sortir de la chambre de Juliette.

Le cocher envoyé par la maison, un homme d'une distinction intimidante, les couvre de fourrures et claque la langue pour intimer aux chevaux l'ordre de partir. Il les conduit au pied de la montagne, dans le quartier anglophone, le long des avenues où de grands jardins enneigés entourent les résidences élégantes et cossues. D'énervement, les deux sœurs se tiennent les mains et se sont pelotonnées l'une contre l'autre. Il s'arrête devant une grille ouvragée. Une petite allée grimpe vers une demeure qui ressemble à une maison de campagne anglaise. Flanquée d'une tourelle et de fenêtres en encorbellement, des vitraux floraux filtrent la lumière qui

s'éclate en plusieurs teintes sur la neige, au pied des murs de pierre grise. Dans le hall d'entrée, des domestiques tendent les bras vers les arrivants pour prendre leurs manteaux et les conduisent au salon.

Pour Juliette et Clothilde Crépeau, c'est toute une découverte. L'univers dont rêve l'aînée ouvre ses portes. Des vendeuses, parmi les plus jolies, se sont accaparé les canapés. Elles s'extasient sur les bibelots placés sur chaque meuble et le manteau de la cheminée, les nombreux tableaux, le revêtement texturé des fauteuils et des chaises, les bouquets de fleurs, les lustres pendus au-dessus de leurs têtes, les candélabres en bronze et le tapis de Turquie. Une dame souriante s'arrête devant chacune pour offrir une liqueur fine tandis qu'une autre ajuste les coiffures, propose quelques gouttes de parfum, et qu'une autre encore épingle aux corsages une petite rose. Les joues des jeunes filles rassemblées sont rouges d'excitation.

La maîtresse de maison entre au bras de son fils. Les mentons et les épaules se redressent, les poitrines se gonflent. L'hôtesse vient se placer au milieu du salon, position avantageuse qui permet à l'assistance d'admirer sa tenue, un boléro en taffetas de soie et

dentelles dont les pans garnis de boutons diamantés s'écartent sur la jupe en corolle. Juliette reconnaît la veste dernier cri dont les manches se terminent par un double volant froncé d'où s'échappe un ruban de velours. Céleste qui a assisté à l'essayage lui a raconté qu'elles ont dû se mettre à plusieurs pour terminer de lacer le corset « droit devant » qui comprime sa taille rondelette pour lui imprimer la silhouette en S à la mode.

Madame annonce l'arrivée d'une minute à l'autre de quelques amis et de quelques relations d'affaires de son mari. La réception se veut toute simple, un innocent divertissement au cours duquel elles doivent se montrer gentilles. Sur le coup, l'intuition de Juliette la prévient qu'on ne leur dit pas toute la vérité, que la grande patronne forme d'autres perspectives. Qu'attend-on d'elle et de Clothilde exactement ? Doivent-elles s'en offenser ? Ne sont-elles que de jolies bricoles dont on se sent autorisé de disposer à sa guise le temps venu ?

La fébrilité ambiante qu'elle traduit comme un consentement tacite des demoiselles rassemblées l'agace. L'agitation atteint son paroxysme lorsque des voix masculines s'approchent. Pendant que les regards se tournent vers les invités, Turlough s'avance vers

Juliette et Clothilde, se penche et leur fait le baisemain, créant un émoi certain autour d'elles, mais plus grand encore dans la poitrine de Juliette trahie par ses pommettes embrasées. Puis, il rejoint sa mère et serre la main des arrivants.

Contredanses et quadrilles s'organisent. Tout au long de la veillée, Juliette ne desserre pas les lèvres alors que les discussions vont bon train et que la musique enivre les danseurs au centre de la pièce. Sa sœur n'a pas attendu sa permission pour se sauver aux mains d'un cavalier guilleret. Liée par la bienséance, elle n'a pas osé intervenir. Ancrée à son fauteuil, les yeux baissés vers le bas de sa robe, des pensées noires l'absorbent. L'Église décrète qu'en bonne chrétienne elle doit s'interdire de danser pour mériter l'admiration et le respect des protestants et des mondains. Et puis, c'est une chose de présenter des robes et des manteaux à des clientes, c'en est une autre d'être traitée comme une marchandise !

Prétextant des douleurs à sa cheville droite, elle a refusé les invitations de Turlough qui s'est retranché vers les demoiselles Doyon et Léonard. Celles-ci occupent tout l'espace avec leur rire claironnant et leurs mouvements de hanches. Juliette se rend compte qu'elle perd des points, mais elle n'arrive pas à se départir

de l'air maussade qui lui durcit les traits. Le seul plaisir que Juliette retire de sa soirée vient de la douce chaleur répandue dans toute la maison et de la salle d'eau équipée d'une robinetterie que les jeunes filles peuvent utiliser pour se rafraîchir.

Pendant ce temps, Clothilde s'amuse follement. À plusieurs reprises, Juliette la voit tournoyer sous la direction du comptable, un homme marié dont l'épouse est passée dans un petit boudoir avec des dames plus âgées. Un peu plus tard, l'adolescente surgit devant elle, son collier de fausses perles défait au creux de ses mains, le corsage en désordre et la rose fripée. Les joues écarlates et des gouttes de sueur constellant son visage, elle s'assoit et se saisit d'un éventail abandonné qu'elle secoue avec vigueur devant elle. Sans un mot, elle glisse les billes dans sa bourse et accroche un sourire ingénu qu'elle adresse à la ronde.

Assez, c'est assez ! Faisant fi de toute convenance, Juliette agrippe le poignet de Clothilde et l'entraîne avec rudesse vers la sortie. Elle l'oblige à quitter les lieux sans se retourner, sans même remercier l'hôtesse. Sur le chemin du retour, Clothilde se surprend du silence de sa sœur. La cadette se tient coite, de peur de déclencher sur elle un torrent de reproches. Exténuée par l'excès



d'émotions éprouvées au cours des heures précédentes, Juliette se tait pour une fois. Au grand soulagement de Clothilde, elle se dépêche de se réfugier dans sa chambre. Ce ne sera que partie remise : les remontrances ne sauront tarder.

Juliette se jette tout habillée sur son lit froid. Son esprit, réagissant à la stimulation intense qu'il vient de vivre, repasse en boucle tous ces événements. Au travers le désordre de ses pensées, la jeune fille perçoit le discret grattement à sa porte : c'est Dermot.

Les chuchotements animés qui s'ensuivent incitent Clothilde à jeter un coup d'œil hors de sa chambre. Dans l'embrasure, elle voit le garçon en chemise de nuit qui presse Juliette de le laisser entrer.

Dermot chuchote à Juliette qu'il la veut pour lui seul, que jamais il ne pourra supporter qu'elle se donne à quelqu'un d'autre. Acerbe, Juliette lui lance :

– *Once and for all, you're just a poor boy, you're ugly and uninteresting!*

Les mots durs qu'elle lui adresse ne font qu'alimenter l'incendie qui fait rage. Oubliant l'heure tardive, Dermot hausse le ton, insinue à haute voix que les intentions de Turlough ne seront

jamais aussi nobles que les siennes. Il lui demande de l'épouser. Juliette ricane, il s'enflamme davantage. Désespéré, le garçon force le passage. Il se met à genoux et l'entoure de ses bras. Luttant pour ne pas éclater de rire, Clothilde avance d'un pas dans le corridor pour mieux voir. La scène lui procure une certaine satisfaction. Juliette, cette sainte-nitouche, pourra difficilement critiquer son comportement de la soirée.

Madame Smith apparaî, passe devant Clothilde comme une charge des trois furies en mission de vengeance. Elle attrape son fils par le col, le remet debout et invective Juliette tandis qu'elle le pousse dans le corridor. L'Irlandaise vocifère que Juliette et Clothilde sont deux démons qu'elle n'aurait jamais dû héberger. Elles se prennent pour des demoiselles-je-ne-sais-qui parce qu'elles travaillent dans un grand magasin. Elles fréquentent les hommes et donnent mauvaise réputation à sa maison. C'est immoral de vivre loin de leurs parents comme elles le font. Elles devraient être auprès de leur mère qui a tant fait pour ses filles, lui donner un coup de main à la ferme.

- *You have no right to treat us like this. We haven't done anything wrong!* s'exclame Juliette qui se défend de n'avoir rien fait de mal.
- *Oh ya, tchou did so! Chou keep tryin' seducin' my lads of maine since tchou arrived in maine house!*
- *I never did anything like that. Those are lies!* riposte la jeune fille indignée d'être traitée d'allumeuse.

*I'm a liar? You're sayin' I'm a liar? Dat is enough. Get out of here! Get out!*

Pendant qu'elle lui hurle l'ordre de déguerpir, elle prend les affaires de Juliette et les jette dans le corridor. Dermot a fui et on entend le bébé qui pleure. Le père débouche du fond du couloir et s'empresse de mettre la main sur l'épaule de sa femme. Déchaînée, elle se dégage, prend les affaires de Juliette à bras le corps et les précipite au bas de l'escalier. Elle rugit qu'elle veut la voir quitter sa maison sans délai. En se dirigeant vers la chambre de Clothilde, elle percute son mari. Décidé à arrêter la mise à sac, monsieur Smith s'interpose de toute sa stature, obligeant sa femme à reculer. Paniquée, Clothilde commence à jeter ses vêtements et ses objets personnels pêle-mêle dans sa valise. En pleurant, elle rejoint sa

sœur en train de récupérer ses possessions éparpillées. Tandis qu'elles revêtent leurs manteaux et quittent l'immeuble, elles entendent la logeuse qui n'a cessé de les insulter.

Il fait nuit, une nuit glaciale. Dehors, Juliette et Clothilde achèvent de boutonner leur manteau et de mettre leurs mitaines.

- Qu'est-ce qu'on va faire ? sanglote la cadette.
- C'est pas l'temps de pleurnicher, Clothilde. Ça donne rien, répond sa sœur outrée à l'extrême par leur expulsion intempestive.
- Mais où qu'on va aller ?
- On va chez Céleste, chez sa tante. Sois pas inquiète. Elle va nous accueillir, c'est sûr.

Sur le trottoir gelé, les deux sœurs avancent sous la lumière des réverbères, chacune sa valise à la main. Consommée par une fureur vengeresse, Juliette se fait le serment qu'un jour une Irlandaise paiera pour cet affront.

## 1910 - Les leçons apprises

Comme sous l'effet d'un embâcle qui cède sous la pression d'une crue puissante, les frustrations, l'anxiété et la colère que Juliette endure déclenchent une décharge de reproches contre Clothilde dont les longs cils retiennent les larmes gelées. Car sa sœur s'est bien gardée de l'aider à repousser Dermot ! Elle n'est qu'une froussarde qui est restée en retrait et qui n'a pas pris sa défense auprès de leur logeuse ! En outre, elle doit la tirer de son lit tous les matins parce qu'elle dort comme une bûche et qu'elle risque de les mettre en retard au travail. Juliette prétend avoir dû intervenir plus d'une fois au magasin – ce qui est faux – pour atténuer les conséquences des bêtises de sa sœur. Elle ne fait aucun effort pour devenir une demoiselle distinguée, se mériter un mari convenable et cesser d'être un poids financier pour toute la famille.

Clothilde qui ne sent plus ses doigts ni ses orteils sous la morsure du froid se voit acculée dans une impasse. Presque tous les jours, elle doit subir les récriminations de sa sœur. Comme cette nuit, ses réprimandes sont souvent injustes. Pour ne plus avoir à vivre sous la coupe de Juliette, elle voudrait être assez insensée

pour se jeter sous les chevaux d'une calèche et mourir là, sur-le-champ. Cette pensée, elle la chasse aussitôt car elle aime beaucoup trop la vie pour en venir à cette extrémité. Elle songe qu'il lui faudrait trouver le moyen de vivre loin de sa sœur. Comment faire ? Leur solidarité est aussi la clé de leur survie.

Cette nuit de détresse a laissé sur Juliette et Clothilde une empreinte permanente. Il ne sera jamais trop tôt pour vaincre leur pauvreté. L'accueil de Céleste en ces heures de profond désarroi scelle l'amitié inconditionnelle qu'elle va lui vouer, oubliant la mise en garde que lui faisait Françoise de ne jamais s'attacher.

La tante de leur amie est une personne ouverte d'esprit et d'une grande générosité. Elle travaille dans une salle d'asile, rue de la Visitation, dirigée par les Sœurs Grises. Chaque jour, elle part de sa petite maison de la rue Laval dans le quartier Saint-Louis-de-France pour œuvrer comme éducatrice auprès des enfants de deux à sept ans. Elle leur enseigne le tricot, le bricolage, l'alphabet, les chiffres et l'histoire sainte. Ses fonctions brisent sa solitude, lui fournit un gagne-pain honorable et donne un sens à son veuvage. Comme elle est souvent absente de chez elle, elle remet aux deux sœurs Crépeau les clés de la maison. Elle a confiance que les

amies de sa nièce sont de bonnes mœurs. La veuve installe les deux adolescentes dans deux petites chambres au premier étage et leur fait un prix plus que raisonnable.

Rassurée sur ses besoins de base, Juliette met les bouchées doubles au magasin pour être appréciée des clientes et des gérantes. Elle réfléchit à son avenir et tire de ses expériences des leçons qu'elle appliquera avec rigueur.

Premièrement, elle constate que, de façon générale, la richesse inspire le respect. Chaque paie, chaque dépôt à la banque lui procure donc une jouissance croissante qui compense les fatigues, les embarras et toutes les embûches qu'elle doit surmonter. À cet égard, un événement qui fait courir les foules en 1903 aura sur elle une influence capitale.

Accompagnées de Céleste et de sa tante, Juliette et Clothilde sont parmi les cinquante mille personnes qui assistent à l'inauguration d'un monument en mémoire du deuxième évêque de Montréal à qui la ville doit l'érection de la cathédrale Saint-Jacques-le-Majeur, troisième plus grande église du Québec. Tandis que la foule s'entasse sur l'esplanade pour entendre l'hommage à Monseigneur Bourget, le haut des marches est occupé par de

nombreux politiciens, par le délégué du pape au Canada, par l'archevêque, ainsi qu'une garde d'honneur constituée de Zouaves pontificaux. Les uns et les autres se succèdent pour livrer des discours enflammés sur le caractère sacré des traditions, la foi et les valeurs chrétiennes, et commenter le majestueux piédestal, les bas-reliefs édifiants et les figures allégoriques –en particulier celle où la Religion écrase du pied le serpent instigateur de la faute originelle.

Juliette est frappée de voir une telle concentration de pouvoir sur le parvis. La présence de plusieurs têtes connues du milieu des affaires, de la politique et de l'Église l'inspire. Elle comprend qu'elle devra exercer toute son intelligence pour gagner sa place parmi les biens-nés et les mieux nantis. Elle ne méprise que davantage le magma d'humains qui la presse de toute part et qui lui écrase les pieds, toutes ces gens dépourvus d'ambition qui retourneront tout à l'heure à leurs besognes d'esclaves.

C'est pourquoi, lorsqu'elle reçoit une nouvelle invitation de la part de Turlough, elle refoule le pénible souvenir de son départ précipité de la soirée ratée, choisissant d'y voir une marque de considération ainsi qu'une opportunité à ne pas manquer, et surtout,



surtout parce qu'il ne la laisse pas indifférente, en particulier ses lèvres si sensuelles qu'elle fixe bien malgré elle chaque fois qu'elle le rencontre, le rythme cardiaque en accéléré. Son intelligence et son raffinement l'intimident et lui font perdre ses moyens, mais sa prévenance et sa délicatesse la réconfortent dans son espoir de le conquérir. Un premier soir, il l'emmène au concert, puis la convainc de l'accompagner danser avec lui dans des soirées privées en l'assurant de sa totale honnêteté. Au cours de leurs promenades dans les parcs de la ville, Juliette découvre un homme brillant, sérieux et cultivé qui partage avec spontanéité sa passion pour la construction et la rénovation d'immeubles. Bien qu'elle déplore que sa profession d'ingénieur ne soit pas très lucrative, elle s'accroche au fait qu'il est tout de même l'héritier d'un patrimoine imposant.

– *If you want to get rich, stick with me!* fanfaronne-t-il en lui adressant un clin d'œil.

Elle le prend au mot et concentre ses efforts sur ce fiancé potentiel. Elle apprend et met en pratique l'étiquette ainsi que les règles auxquelles obéit la bonne société. Elle lit les journaux qu'on abandonne dans les corbeilles du magasin, est une assidue de la bibliothèque paroissiale afin de s'instruire et de savoir soutenir une

conversation mieux étoffée. Si le père du jeune homme, monsieur McKay, est tombé sous le charme, à l'opposé sa mère évite de lui adresser la parole. Juliette ressent un malaise profond en sa présence. Les câlins et les baisers dont elle couvre son fils lui font l'effet d'autant de messages visant à suggérer qu'il existe entre eux une intimité plus profonde qu'une simple relation mère-fils et qu'elle pourrait bien en être toujours exclue. Ces échanges cacheraient-ils des rapports de nature scandaleuse ? Juliette ne sait si elle doit écouter son instinct, prendre ses distances et laisser une chance à d'autres soupirantes. L'ennui, c'est que son amour pour Turlough ne cesse de s'approfondir.

Une année, puis deux, puis trois années passent sans qu'elle ne reçoive la grande demande, ce qui stupéfie Clothilde et Céleste d'autant que la jeune femme est d'une beauté remarquable. Ce n'est pas faute de prier la Vierge Marie à qui elle confie chaque soir ses contrariétés et ses projets. Elle déduit qu'il n'a pas les moyens de soutenir une famille et qu'il est trop fier pour solliciter une contribution de la part de ses parents. Or, la morale de l'époque prescrit que les fréquentations ne doivent pas durer longtemps car

les jeunes gens coupables de relations interdites sont vite mis au banc de la société. Juliette décide de passer à l'action.

« Qui ne risque rien n'a rien » se dit-elle en partant pour le Ouimetoscope où ils se rendent assister à une vue animée. Juliette adore le cinéma. Elle est enchantée d'être admise dans cet endroit d'un luxe étudié. Elle évite avec soin de jeter un coup d'œil vers la section d'où les gens des classes sociales inférieures assistent aux représentations, de peur d'être reconnue par une employée ou un voisin. Dans la pénombre, elle se persuade que son ami apprécie autant qu'elle la proximité de leurs deux corps, ce qui l'aide à rassembler son courage pour la suite.

Dans la voiture qui les ramène, elle prend les mains de son compagnon entre les siennes. Malgré qu'elle ait cru percevoir un léger mouvement de recul, elle se lance. Le cœur battant, elle lui avoue qu'elle a pour lui les sentiments les plus nobles et lui révèle son espoir qu'il la choisisse pour épouse. Tandis que Turlough la dévisage ahuri, elle tente de l'embrasser. Or, celui-ci ouvre la porte et tombe à la renverse. Au cri d'effroi de Juliette, le chauffeur arrête le véhicule et se précipite à son secours. Turlough se relève à peu près indemne, et secoue la terre de ses vêtements, mais du sang

coule de sa lèvre. D'une voix méconnaissable, il demande au chauffeur de reconduire Juliette chez elle en ajoutant qu'il continuera à pied.

De retour à la maison, Juliette pleure à chaudes larmes.

– Té-tu fait mal au pied? la questionne Clothilde avec la plus innocente naïveté.

Juliette secoue la tête. Tremblante, le souffle court, les mains pressées contre sa poitrine, elle reste de longues minutes le regard hagard. Céleste la prend dans ses bras et la serre très fort contre elle.

– Prends ton temps Juliette. Respire tranquillement.

– J'ai tellement honte! arrive à articuler la jeune femme.

– Je t'connais, t'as rien fait d'mal, mon amie.

Céleste et Clothilde, qui sont au courant de la démarche que Juliette prévoyait entreprendre ce soir-là, sont abasourdies par son récit. Quel homme, sinon un homme dénaturé, peut rejeter une femme aussi belle que Juliette? Toutes les trois ont présumé qu'il s'agissait d'un homme de principe d'une grande timidité qu'il fallait encourager à s'exprimer. Quoi d'autre pouvaient-elles imaginer? Elles concluent cette navrante soirée enlacées les unes aux autres.

Céleste recommande de refuser toute nouvelle invitation, mais Juliette n'aura pas à le faire.

Dans les mois qui suivent, le jeune homme se consacre à la construction d'un nouvel édifice. Sur sa planche à dessin prend forme une structure révolutionnaire de style néo-roman tout en pierre. L'entreprise de plus d'un million de dollars commandé par une banque l'occupera durant les quatre années suivantes. On ne le verra plus ni au magasin ni dans les soirées mondaines.

Après l'humiliation qu'elle a subie, la crainte que son infortune fasse l'objet de ragots taraude Juliette. Est-ce que le chauffeur va raconter son aventure ? Y a-t-il eu des témoins de l'incident ? Ces pensées la torturent. Elle harcèle Céleste et Clothilde, mendiant des réponses apaisantes, mais elle ne s'en satisfait jamais. De façon obsessive, elle revient sans cesse leur confier ses inquiétudes et les supplie d'enquêter pour s'assurer que sa réputation n'a pas souffert.

Au cours de cette désastreuse soirée de cinéma, Juliette aura appris sa deuxième leçon : la réputation est l'unique bagage d'une femme.

Sous ce rapport, le rôle de chaperon qu'elle a essayé de tenir auprès de Clothilde lui a occasionné de fameux maux de tête. La

cadette se maquille, teint ses cheveux pour en accentuer les reflets auburn et ne va plus à la messe, ce qui alimente l'anxiété de Juliette. L'aînée frémit de voir sacrifier la notoriété enviable qu'elle s'est méritée. Elle est la tête d'affiche de défilés privés où sont exhibés les toilettes de bal et les manteaux de fourrure somptueux. Son corps parfait se prête à merveille aux dictats de la mode. Sa cambrure naturelle épouse la morphologie en S alors en vogue; elle n'a besoin ni de corset ni de coussinet rembourré sur le postérieur. Juliette est devenue le mentor de toute une cohorte de demoiselles qui cultivent le rêve ardent de se positionner aussi bien qu'elle.

Grâce à son courage, à sa ténacité et à sa discipline, elle a amélioré son sort au-delà de toute espérance. Pour une petite fille issue des campagnes profondes qui a bourlingué depuis sa naissance, sa trajectoire est exceptionnelle. C'est sa mère qui est son maître à penser avec son sang-froid devant l'adversité, son sens de l'économie et son don pour la récupération, le rafistolage et la fabrication des objets du quotidien. Malgré l'amour sans réserve qu'elle a pour son père, il lui inspire de la pitié car il n'a pas su lui apporter la sécurité. La troisième leçon en découle : une femme ne peut compter que sur elle-même.

Une quatrième leçon s'est inscrite à son insu dans son subconscient. Elle ressurgira de façon inattendue une vingtaine d'années plus tard, mais pour l'instant les trois principes sur lesquels Juliette fonde son avenir et qui la guideront jusqu'à sa mort sont argent, réputation, autonomie.

La fin de la décennie montréalaise est marquée par son travail acharné. Elle est nommée à la tête de son département, négocie des ententes avec des fournisseurs, lit les journaux pour comprendre l'environnement économique et politique, accompagne le propriétaire aux réunions de la Chambre de commerce. Tandis que certaines clientes ne lui cachent pas leur admiration, d'autres la toisent encore d'un air hautain. Chaque vision qu'elle parade en magasin pour l'une de ces pimbêches lui est un supplice. Néanmoins professionnelle jusqu'à la moelle, elle n'en laisse rien paraître.

Juliette Crépeau jure qu'un jour elle pourra s'en offrir cent.

Son frère aîné, enfin reçu avocat, débute sa pratique à Montréal. Juliette et Clothilde adorent leur frère qui est leur fierté. Il a réussi ses études avec tous les honneurs. Lui-même est heureux

de retrouver ses sœurs qu'il visite avec assiduité. Il ne manque pas de les présenter à des prétendants sérieux. Ainsi, à l'été 1909, à la veille de ses vingt-deux ans, Clothilde s'apprête à épouser un avocat à la carrière prometteuse dont elle se prétend éperdument éprise. On peut dire qu'elle a la main heureuse car son fiancé appartient à la bonne société bourgeoise francophone établie autour du square Saint-Louis.

L'union est bénie par le curé de la paroisse Saint-Louis-de-France. L'église est un monument en pierre de style roman creusé de longues fenêtres et flanqué d'une tour massive qui supporte un clocher ouvragé. Tandis que les familles des promis pénètrent par le portail profond encadré de clochetons, Juliette est en proie à une révolte qu'elle peine à contenir. Elle considère que cette cérémonie n'est qu'une mascarade car sa sœur ne va plus aux offices depuis un moment déjà. C'est pour son fiancé que Clothilde se plie au rite sacramental. Pour ne pas choquer la parenté ! Que ne ferait-elle pas pour son chéri, elle l'aime tant !

Au contact de la diversité du paysage religieux de Montréal, la jeune fille est devenue agnostique. Si les protestants, les juifs et les autres membres de courants religieux détiennent tous la vérité,



plutôt opter pour la liberté de penser ! Si Juliette croit dur comme fer que Dieu existe, grand bien lui fasse. Et s'il existe vraiment, Clothilde n'est pas près de Lui pardonner sa passivité chaque fois que le malheur a sévi. Quant à Juliette dont la foi n'est pas entachée par le doute, l'état de péché mortel dont elle n'a pu détourner la cadette lui a posé un grave problème de conscience. A-t-elle tout fait pour garder sa petite sœur exempte de déchéance morale ? N'en était-elle pas responsable ? S'il advenait que la cadette commette l'irréparable avec un homme, le péché perpétré ne devrait-il pas lui être imputé ? Mais à compter d'aujourd'hui, Juliette peut enfin respirer. Sa sœur dorénavant placée sous la tutelle de son mari, ces questions ne la hanteront plus. C'est pourquoi, lorsque le prêtre questionne l'assistance s'il se trouve quelqu'un pour s'opposer au mariage, Juliette se cantonne dans un silence dégoûté.

Tandis que Clothilde habillée d'une superbe robe de taffetas et de tulle prononce ses vœux, Juliette se mord les lèvres entre son père revêtu de sa redingote défraîchie qui sent le vieux cigare et sa mère qui s'est déplacée pour la grande occasion. Le contraste entre Françoise qui la fixe de son œil humide et la belle-mère de sa sœur

est consternant. Même si, visiblement, Françoise a fait un effort pour se doter d'une tenue convenable, son strabisme, sa corpulence, sa peau brûlée par le soleil et ses mains flétries par les travaux de ferme tranchent avec la posture très digne de la mère du marié, sa belle robe neuve et sa peau blanche. La cérémonie est un rappel cruel de leurs origines et c'est avec soulagement que Juliette dit au revoir à ses parents qui retournent à Saint-Lin la journée même, Françoise ayant jugé exorbitants les frais du voyage. Juliette observe son père ennuyé par ses rhumatismes s'appuyer sur leur mère. Qu'il est mystérieux ce lien qui les unit.

Aussitôt le mariage célébré, Juliette coupe les ponts. Elle ne veut plus entendre parler de sa sœur, cette fauteuse de troubles. Désormais seule, elle se réjouit de voir son budget simplifié. Clothilde ne sera plus là pour semer la pagaille dans les colonnes des revenus et des dépenses. Tout comme la tante de Céleste, un exemple d'économie, Juliette cuisine les fèves sans lard, pétrit le pain, prépare des gâteaux à un seul œuf et sans gras, se procure les fruits et les légumes à la faveur des rabais accordés en fin de journée. Juliette surveille les soldes de saison et n'y succombe

qu'en cas de nécessité. Le soir, elle fouille dans la boîte des objets oubliés et non réclamés du magasin pour en tirer quelque trésor.

Quant à Clothilde, on ne peut pas dire qu'elle en veuille à sa sœur de briser leurs liens. Elle ne tient pas à prolonger le temps des confidences, des confessions et des tergiversations qui n'ont jamais conduit Juliette à connaître le bonheur auprès d'aucun homme. Elle est plutôt contente d'en finir. Terminées les longues conversations qui ne mènent nulle part. Terminées les réprimandes. Terminées les remarques acerbes de Juliette, inévitablement insatisfaite d'un conseil ou d'un jugement qu'elle a pourtant sollicité.

Les candidats au mariage ne se bousculent pas auprès de Juliette qui ne se laisse pas aborder par le premier venu. Lorsqu'un soupirant réussit à franchir la barrière de sa timidité, il n'est pas au bout de ses peines car encore faut-il qu'il parvienne à chasser la défiance dont elle ne se départit jamais depuis l'affligeante expérience vécue avec Turlough. À la moindre maladresse, elle refroidit les ardeurs par des remarques cinglantes qui fusent avec une franchise désolante. La jeune femme n'a pas non plus la conversation légère. Elle tient à discuter de sujets d'actualité, de

politique et d'enjeux sociaux. Elle a des opinions sur tout et les défend avec aplomb. Gare à l'imbécile qui use avec elle de complaisance, ou pire de paternalisme ! Plus d'un interlocuteur s'y est cassé les dents. Juliette n'en démord pas : il lui faut dénicher un complice qui l'estime à sa juste valeur et capable de soutenir ses ambitions.

Dans le cours de ses activités professionnelles, un petit homme grassouillet mène sa cour sans subtilité. Paul Morais, ou Paulo comme le surnomme son entourage la couvre de compliments devant témoins ou s'amuse à la demander en mariage sans crier gare, ce qui ne manque pas de mettre un peu de couleurs sur le visage sans fard de Juliette.

– Vous êtes la plus belle femme du monde quand vous rougissez !  
ne manque-t-il pas de lui dire les yeux pétillants, satisfait de son effet.

Juliette se méfie de cet homme doué d'humour et de répartie, tout comme son père. Comme lui, il aime s'entourer de femmes. Il ne manque pas de jeunes filles pour le suivre dans différentes activités car il est gentil, s'exprime avec aisance et a toujours le mot ou l'anecdote pour divertir la galerie. Gérant de plancher d'un grand

magasin, certaines sont d'avis qu'il ferait un bon pourvoyeur. Juliette ne sait que penser de lui. Lorsqu'elle apparaît, il abandonne aussitôt ses interlocuteurs, ce qui fait pleurer de rire ses amis. Malgré sa dégaine de vendeur, à l'évidence il a de l'instruction car il peut tout aussi bien châtier son langage quand les circonstances s'y prêtent.

Avec le temps et en raison de sa persévérance, Juliette finit par accepter ses invitations. Au pire, il lui fournira de nouvelles occasions de rencontres, raisonne-t-elle. Juliette évite cependant de lui inspirer de faux espoirs. Chaque fois que ses yeux noisette se posent sur elle et qu'il lisse avec nervosité sa moustache qui dissimule mal ses lèvres minces à la courbure inégale, Juliette ne peut réfréner un mouvement de recul. En outre, elle supporte mal la vue de sa calvitie naissante et sa manie de tirer de son gousset une montre qu'il consulte à tout moment, l'air affairé.

L'année suivante, à Pâques, Clothilde est enceinte de son premier enfant et Céleste annonce son mariage. Juliette juge que son amie l'a trahie. Maintenant qu'elle quitte le magasin, elles ne pourront plus échanger de confidences, s'épauler au quotidien, partager leurs loisirs. Elle lui en veut car elle comptait sur elle pour s'élever ensemble au-dessus de la mêlée ! À vingt-sept ans, seule,

avec un salaire bien au-dessous de ses aspirations, la défection de son amie fait germer une rancune qui ne s'effacera pas de sitôt. Est-ce que « le petit vendeur » qui persévère à lui faire la cour aura le génie, lui, de l'arracher à sa condition ?

Au fur et à mesure de leurs rencontres, Juliette en apprend davantage sur Paul Morais. Originaire de la région de Louiseville, son clan y est respecté. L'exploitation prospère de leurs terres dans le rang Chacoura leur confère un statut privilégié. Comme son frère aîné, il possède un diplôme d'enseignant. Il a été professeur durant deux ans mais il voit beaucoup plus grand. Il est maintenant acheteur principal pour le grand magasin où il gravit les échelons depuis dix ans. Il s'implique en politique et participe aux activités de la Jeunesse libérale. Il est membre du Club de réforme de Montréal où il collectionne les contacts utiles et s'adonne au jeu de bridge. Ses voyages l'amènent à Québec où il prévoit s'établir car il lui sera plus facile de faire sa marque dans la capitale qu'à Montréal où les anglophones tiennent le haut du pavé. Il souhaiterait fonder une compagnie de courtage en assurances, comme vient de le faire son frère avec un groupe de citoyens de Québec. Gérant et secrétaire trésorier de L'avisé, entreprise incorporée en 1909, son frère est

bien placé pour le conseiller. Juliette elle-même l'encourage dans ce sens car le domaine des assurances ne lui est pas inconnu puisque ses parents ont bénéficié d'indemnisations lors de l'incendie et des inondations subis au Dakota. Paul a du potentiel, c'est sûr.

L'amoureux a subodoré la brèche dans la cuirasse, mais il hésite à se déclarer car il ne se sent pas de taille avec le fils du riche commerçant écossais au bras duquel il a déjà vu Juliette. Au hasard d'une conversation durant laquelle le nom de Turlough McKay a été prononcé, il a surpris sur ses lèvres une moue qui semblait traduire une profonde amertume. Avec son port de tête et son maintien parfait, Paul considère qu'elle méritait de former avec lui le couple princier dont elle devait sûrement rêver. Comme tout le monde, il se demande quelles peuvent bien être les raisons qui ont fait échouer une alliance qui semblait aller de soi ? Mais l'essentiel reste pour lui qu'ils ne se fréquentent plus. Il chasse de ses pensées l'ombre de son rival. Ses chances à lui sont peut-être minces mais pas inexistantes.

Au cours de leurs entretiens, Juliette et Paul se sont découvert un point commun : un intérêt marqué pour la finance. Paul jongle

avec les chiffres au plus grand plaisir de Juliette qui joue à débusquer les failles de ses raisonnements et propose des stratégies moins échevelées que les siennes. Elle lui fait valoir que les immeubles sont un actif stable en temps de crise. L'argent s'évapore dans les magouilles bancaires, mais les bâtisses résistent aux paniques économiques périodiques. Et à Québec, le prix des maisons et les coûts de restauration sont plus avantageux qu'à Montréal. Ces moments où ils étudient les colonnes de la bourse dans le journal, ou examinent les coûts associés à l'acquisition d'un bâtiment, sont ceux que Juliette apprécie le plus. Elle a l'impression de ressentir pour lui une amitié sincère.

À la fin de l'été 1910, Paul l'invite à souper au restaurant de l'Hôtel de France. Le vin prestigieux, les ornements de fleurs, les pyramides de fruits, les couverts en porcelaine et en argent, les garçons de table en pantalon noir et veston blanc ne sont pas pour déplaire à Juliette, mais la somme de cette dépense lui crée un profond malaise. Si jamais elle devient sa femme un jour, elle ne permettra jamais qu'il reproduise un tel excès ! Après avoir dégusté l'entrée de rognons madère, le consommé, le saumon dans sa



sauce aux câpres, le rôti de bœuf, le plum pudding, le fromage et les mendiants, il lui annonce que son départ pour Québec est officiel. Juliette réfléchit que cette débauche de frais ne colle pas avec un repas d'adieu, mais vise certainement un but précis.

Comme en réponse à cette observation, Paul s'élance :

– Juliette, voulez-vous m'épouser ?

Alors oui, c'est du sérieux. Toute cette mise en scène vise donc à remporter son consentement ! Mais que d'argent gaspillé, elle en a la nausée ! Que répondre ? Le physique de Paul la rebute, et elle connaît la vie ! Elle a vécu sur la ferme, elle a vu les étalons monter les juments, elle a assisté les femmes lors des accouchements. Les images déplaisantes affluent lorsqu'elle visualise l'exécution de son «devoir», comme on désigne les rapports sexuels, avec ce petit homme et les conséquences qui s'ensuivent. Elle lève son regard sur les yeux de Paul qui se posent sur elle avec douceur, ce qui l'indispose. Alors, elle prend sa décision.

– Paul, ma vie est ici, commence Juliette, en déposant sa tasse de café. Ça s'rait difficile pour moi de m'éloigner de ma famille et de mon amie Céleste. Clothilde vient d'avoir son premier garçon.

J'peux pas la laisser seule. Elle a toujours compté sur moi, ment-elle. J'suis honorée de l'affection que vous m'portez, mais j'dois refuser.

Paul sort sa montre de son gilet, feint la surprise en consultant l'heure et s'excuse : il a un rendez-vous urgent. Il règle l'addition en état d'aphasie, vacille en se relevant de sa chaise. Écrasé sous le poids du cuisant échec qu'il vient d'essuyer malgré tous les efforts qu'il a consacrés à conquérir la belle Juliette, il l'accompagne à la sortie sans mot dire, la fait monter dans une calèche, paie le cocher et retourne à l'intérieur en prenant la direction du salon aux liqueurs.

En s'ouvrant de ses ambitions auprès d'elle, il a cru qu'elle serait tentée de bâtir avec lui le brillant avenir dont il se sait capable. Et en annonçant son départ, il escomptait lui forcer la main en lui laissant entrevoir une rare occasion de modifier son destin une fois pour toutes. Il doit admettre qu'il s'attendait aussi à ce refus. Une femme magnifique telle que Juliette s'attend à être épousée par un prince, rien de moins. Dans les contes, il ferait plutôt figure de crapaud. Néanmoins, Paul n'est pas homme à lâcher prise. Ce féru de jeux de cartes conserve une carte majeure dans sa manche.

Il part donc sans elle. Dès son arrivée à Québec, il joue de son atout, une plume qui lui a jadis attiré maints éloges de ses professeurs. Ainsi, il lui écrit presque tous les jours des lettres dans lesquelles il la tient au courant de l'avancée de ses entreprises et dans lesquelles il continue de solliciter son avis. De peur de l'effrayer, il évite de parler d'amour. Il lui parle actif, passif, capital, amortissement, investissement, marché, anticipation, économies d'échelle, croissance et épargne, des mots qui, il le sait, sont de la musique à ses oreilles. Dans une de ces lettres, il loue la décision d'un ami d'accorder à sa future une donation substantielle qu'elle sera autorisée d'administrer comme bon lui semble. Il ne manque pas d'ajouter qu'il ferait de même, sans doute. Il correspond aussi avec son frère avocat, sa sœur Clothilde et même son amie Céleste pour qu'ils fassent pression auprès d'elle.

La distance et le temps émoussent rapidement les résistances de Juliette. La jeune femme passe les fêtes en solitaire. Toutes ses connaissances sont mariées, mères de famille. Au milieu des marchandises raffinées et des décorations qui abondent dans les magasins, elle traîne son mal-être. Elle médite qu'après tout, Paul est le meilleur ami qu'elle a, que c'est un homme gai, intelligent,

instruit qui possède le même appétit que le sien pour la réussite. Il possède une aptitude naturelle pour établir des relations d'affaires et un flair intéressant pour les opérations rentables. Tout compte fait, peut-être est-elle en train de laisser passer l'opportunité de sa vie.

Entre Noël et le Jour de l'An, elle lui écrit une lettre un peu confuse dans laquelle elle explique qu'elle a repensé à sa demande et que, s'il n'est pas trop tard et si ses intentions demeurées inchangées, il se pourrait qu'elle y acquiesce. La réponse ne se fait pas attendre : le mariage sera fixé au quatorze février, jour de la Saint-Valentin. Ennuyée de son empressement, elle tergiverse en secret. Cette hâte de se marier lui donne plutôt l'envie de revenir sur sa parole, mais elle surmonte cet embarras passager car il faut bien concrétiser la conclusion de ses réflexions.

La date retenue ne lui accorde que peu de temps pour organiser la cérémonie et pour en informer la parenté. Par contre, un mariage en hiver ne devrait pas coûter trop cher puisque les déplacements sont risqués et que les familles préféreront ne pas prendre la route dans des conditions incertaines. Par ailleurs, Paul

a eu le bon goût de choisir la cathédrale Saint-Jacques-le-Majeur. Il connaît le lien quasi mystique que Juliette entretient pour ce lieu de culte. Lui-même considère que ce temple grandiose est le seul endroit sur terre qui soit digne de recevoir leurs promesses.

Bien que séduite par l'idée, Juliette n'a pas l'âme mégalomane. En s'enquérant auprès de la paroisse des solutions offertes aux fiancés, on lui signale qu'elle peut éviter tous frais en se mariant à l'aube. Il en ira donc selon sa volonté : la cérémonie sera célébrée à six heures du matin.

Et, comme prévu, les parents des mariés ont dû renoncer à se déplacer. Clothilde ne viendra pas non plus, retenue chez elle par sa nouvelle maternité. La cérémonie se déroulera dans la plus stricte intimité. Les témoins : le frère avocat de Juliette qui demeure à Montréal, et le frère de Paul qui a accepté de faire le voyage depuis Louiseville, en Mauricie.

Mais Paul a prévu qu'elle aurait à se lever tôt pour se préparer et qu'il leur faut entreposer leurs bagages en prévision du train qu'ils prennent pour Québec tout de suite après l'échange des vœux. Il retient donc deux chambres à l'hôtel Windsor qui forme, avec l'église et la gare, un triangle au coin des rues Peel et Dorchester,

une pour lui et son frère, l'autre pour Juliette qui n'a pas manqué de manifester sa mauvaise humeur face à cette dépense.

La veille, Paul y a retenu une table pour fêter ses noces inespérées et y a convié les deux beaux-frères. Dès le hall d'entrée de style Second Empire, la jeune femme est incommodée par les dorures, la superbe rotonde, le dôme recouvert d'une fresque et les chandeliers de cristal qui pendent des plafonds hauts de vingt pieds.

- Vous auriez pas dû, chuchote Juliette en s'assoyant sur le fauteuil qu'on lui avance dans la salle à manger.
- Quoi donc ma déesse ? interroge Paul en regardant autour de lui s'il reconnaît quelqu'un du milieu politique ou des affaires.
- Ça va coûter les yeux d'la tête. On n'a pas les moyens ! le confronte Juliette.
- Ça s'ra pas long que j'aurai les moyens de nous acheter un château, blague Paul en pressant le couvercle du boîtier de sa montre pour en déclencher l'ouverture.
- Laissez vot' montre tranquille. Vous y verrez pas c'que votre budget permet ou permet pas.
- Faites-moi confiance, c'est toute payé, soutient Paul en saluant de la main un couple assis près d'eux.

- La prochaine fois, y faut m'en parler. C'est pas à dilapider vos avoirs qu'on va devenir riche, le sermonne Juliette.
- Moi qui a travaillé si fort pour vous voir contente, me v'là bien récompensé, déplore Paul en refermant sa montre d'un coup sec.

Mal à leur aise, les deux beaux-frères continuent de bavarder ensemble comme si de rien n'était. Quelques regards se sont tournés vers leur table et Juliette décide de ne plus souffler mot. Leur première dispute. Paul a commandé la meilleure bouteille de vin rouge de la maison malgré la mine réprobatrice de sa fiancée. Elle refuse de toucher son verre et fixe avec obstination ses mains posées sur ses genoux. Les hommes ont le temps de vider la carafe de verre taillé avant l'arrivée du potage. Juliette mange son repas du bout des lèvres. Avant que ne soit servi le dessert, elle prend les trois hommes par surprise.

- Permettez-moi de disposer. Demain, j'dois me lever tôt et j'ai sommeil, dit-elle en repoussant son fauteuil.
- Faites, ma déesse, acquiesce Paul déconfit.

Dans sa chambre, Juliette est à la fois émerveillée et agacée par tous les détails de la décoration. Elle suspend sa modeste robe de mariée protégée par une housse ainsi que sa robe de voyage.

Dans la salle de bain, elle fait une toilette minutieuse, revêt sa robe de nuit et entre sous les draps. La douceur du tissu, le confort des oreillers, les émotions de la soirée ont raison d'elle : Juliette s'assoupit. Au rez-de-chaussée, Paul et les beaux-frères ont décidé de jouer une partie de billard. Les parties se succèdent, Paul paie les tournées et enfile un whisky après l'autre. Lorsqu'il monte à sa chambre, il tombe tout habillé sur son lit et se met à ronfler.

Au seuil de la chapelle des mariages, Paul accueille Juliette montre à la main. Il a les yeux rougis et la peau du visage gonflée. Un marteau lui martèle les tempes, il a mauvaise mine. Sous son manteau de tous les jours, Juliette est vêtue d'une robe gris clair toute simple, garnie d'une boucle sur le corsage, qu'elle pourra reporter.

Au milieu de la cérémonie, Juliette entreprend de marchander avec Dieu. Elle ne désire pas le bonheur, non, puisque le paradis n'est promis aux fidèles qu'après leur mort et à la fin d'une vie d'épreuves et de souffrances. Elle fait valoir au Père dans les cieux qu'elle subit son lot d'adversités et qu'elle mérite compensation pour ce mariage sans amour. Elle Le conjure de lui accorder la grande richesse qu'elle considère être son dû. D'ailleurs, ça commence



bien, son contrat de mariage prévoit une donation entre vifs de dix mille dollars, une somme énorme en 1911. Il ne faut surtout pas en rester là !

Au cours de la cérémonie, Juliette écoute avec quelque inquiétude la lecture des Proverbes :

« [La femme vertueuse] a bien plus de valeur que les perles.

Le cœur de son mari a confiance en elle, Et les produits ne lui feront pas défaut.

Elle lui fait du bien, et non du mal, Tous les jours de sa vie.

[...]

Elle ouvre la bouche avec sagesse, Et des instructions aimables sont sur sa langue.

Elle veille sur ce qui se passe dans sa maison, Et elle ne mange pas le pain de paresse.

Ses fils se lèvent, et la disent heureuse; Son mari se lève, et lui donne des louanges :

Plusieurs filles ont une conduite vertueuse; Mais toi, tu les surpasses toutes.

La grâce est trompeuse, et la beauté est vaine; La femme qui craint l'Éternel est celle qui sera louée<sup>9</sup>. »

Juliette prie Dieu de ne pas lui tenir rigueur si elle ne parvient pas à se conformer à cet enseignement.

À huit heures trente, les nouveaux mariés franchissent le porche monumental de la gare Windsor toute en arcs de pierre et tourelles. Juliette interprète ce passage comme le signe que son destin a pris une autre voie. On conduit le couple vers un compartiment privé. Le train siffle, couvrant la voix de Paul qui ne cesse de parler. Dans le confort du wagon, l'esprit de Juliette vagabonde. Elle se souvient d'autres voyages : la fuite vers le Manitoba sous la pluie battante, les routes défoncées et infestées de mouches, l'arrivée au Québec en août 1899 avec des chevaux accablés par le soleil et les vêtements trempés de sueur, le départ de Saint-Lin dans le cabriolet bringuebalant de son père.

Sous un ciel céruléen, le train s'engage sur le pont Victoria qui enjambe les glaces du fleuve Saint-Laurent. En pensée, Juliette Crépeau traverse l'immense douve qui séparait l'impossible du possible. À elle, le royaume tant rêvé !

---

<sup>9</sup> Proverbes, 31.1-30

## **Chapitre 5 : L'amour en temps de guerre (14-18)**

Janvier 1999

Ma réclusion a décadenassé la porte de la cage dans laquelle j'avais enfermé mon imagination; l'oiseau s'est envolé. Toutes ces vies inventées soulagent mon esprit des affres du présent, comme au temps passé.

Enfant, j'avais appris à m'évader dans ma tête, à l'abri des règles, mesures et obligations de conformité. À mon désespoir de petite fille, je ne savais pas faire la différence entre l'interdit et le permis parce que j'étais inattentive aux consignes, et toute bêtise ou bévue était durement punie. Distraite et gaffeuse par excès de nervosité, j'attirais la réprimande comme le fromage dans la souricière. Aux claques, fessées et séquestrations s'ajoutaient mes propres séances d'expiation. J'avais aussi appris qu'il valait mieux ne pas tenter de briser ce cercle dément en me sauvant, comme je l'avais expérimenté à mes dépens. Comment décrire la peur au ventre, le nœud dans la gorge, la bouche qui s'assèche et le goût de métal sur la langue, l'ankylose des muscles, les pieds qui se prennent l'un dans l'autre, le cœur qui explose alors que mon père

déchaîné dévale derrière moi l'escalier qui descend à ma chambre et que je déboule les dernières marches sur le dos ?

Cette fois encore, la réalité insoutenable encourage ce vagabondage mental. Au moins, nulle créature malfaisante n'est à mes trousses. La maturité me permet de tenir à distance mes chimères d'autrefois, me laissant tout le loisir de reconstituer la vie de mes ancêtres, encouragée par le libre accès à des masses de données stockées dans le cyberspace. Fiction et réalité s'entremêlent de façon inattendue, m'éveillant sur le champ d'action d'une mutation sociale radicale investi par des femmes provenant de milieux aisés et ouverts, toutes contemporaines de Valentine Quintal et Juliette Crépeau.

Ainsi je lis qu'au Québec, Marie Gérin-Lajoie publiait en 1902 un traité qui vise à instruire les femmes de leurs droits, qu'Éva Circé-Côté, première bibliothécaire de la Bibliothèque municipale de Montréal, fondait en 1908 avec la journaliste Georgina Bélanger le premier lycée laïc pour filles, que cette même année Sainte-Anne-Marie de la Congrégation Notre-Dame ouvrait une école d'enseignement supérieur.

Rien n'est encore gagné, mais la Première Guerre mondiale élargit l'horizon. Pour pallier l'insuffisance de travailleurs, le secteur de la fabrication s'ouvre aux femmes qui délaissent sans hésiter les métiers liés aux services domestiques bien moins payés. Avant la fin du conflit, plusieurs provinces admettent les électrices derrière l'isoloir. Les hommes en discutent, beaucoup s'en scandalisent. Les milieux conservateurs montent au front, usent d'intimidation pour mieux résister à ces chambardements. Le fondateur du journal *Le Devoir* écrit que la société est en danger d'engendrer la femme homme, un « monstre hybride et répugnant » qui tuera « les femmes-mères et les femmes-femmes ».<sup>10</sup>

Lorsqu'en 1929 le statut de « personne »<sup>11</sup> est reconnu aux femmes par la plus haute instance en Angleterre, renversant l'arrêt de la Cour suprême du Canada, Valentine Quintal a trente-quatre ans et Juliette Crépeau quarante-six.

Mais j'anticipe.

---

<sup>10</sup> Henri Bourassa, « Désarroi des cerveaux – Triomphe de la démocratie », *Le Devoir*, 28 mars 1918.

<sup>11</sup> Cause défendue par les Célèbres cinq : Emily Murphy première juge canadienne, Louise McKinney députée provinciale, Irene Parlby ministre sans portefeuille en 1921, Nellie McClung enseignante et députée provinciale et Henrietta Muir Edwards journaliste.

Pour mes grands-mères, cette révolution se produit pour ainsi dire dans une autre dimension, un univers parallèle. De l'enfance à leur vie de femme mariée et de mère, les homélies hebdomadaires continuent de leur asséner qu'elles doivent demeurer soumises, corps et esprit, aux volontés de Dieu – par extension des curés et des prêtres –, du père et du mari. Pour sa part, Juliette n'oserait jamais désavouer la propagande religieuse au risque, croit-elle, de perdre son âme. À l'adolescence, Valentine se garde bien, elle aussi, d'exprimer une opinion sur le sujet. Celles qui s'affirment passent pour des chialeuses, de futures «vieilles filles», la pire humiliation qui puisse être infligée : ne pas être choisie, être laissée sur le banc !

Parce que l'Église et les médecins persistent à clamer que les études supérieures sont contraires à la nature féminine, Valentine Quintal et Juliette Crépeau ne manifestent donc pas le désir de poursuivre leur formation au-delà d'une éducation de base, soit lire, écrire et compter. Descendantes d'une lignée de rescapées de la misère la plus noire, elles ne cherchent pas à sortir du lot. La survie commande de se fondre dans la masse, de concentrer ses efforts sur les besoins primaires : se nourrir, s'abriter, se reproduire.

Trop d'obstacles entravent l'émergence d'un véritable désir d'autonomie et de liberté. Une anxiété sourde est inscrite dans leurs ventres et dans leurs veines. Ce faisant, elles ne se rendent pas compte qu'elles sont les locomotives d'un train qui emporte les générations suivantes le long d'un tracé insensé.

## **L'amoureuse**

La famille de Valentine a déménagé. En 1911, elle habite au 116, rue Saint-François en face de l'église Saint-Roch, entre la maison de l'associé de la compagnie d'Alcide et celle de son unique sœur.

Alors que Juliette Crépeau, désormais madame Paul Morais, vient de donner naissance à une petite fille au terme d'un accouchement difficile, Valentine Quintal a seize ans. Elle n'a pas beaucoup grandi et sa taille est bien inférieure à la moyenne. Ses cheveux blonds et bouclés descendent jusqu'au bas du dos. Alcide ne lui refuse rien. La jeune fille est si gaie et si aimante ! On jurerait que l'esprit de sa mère l'habite tout entière.

Aux vacances, année après année, Valentine s'efforce d'entourer son père de mille attentions pour le distraire de leur grand chagrin. L'incommensurable tristesse qu'elle a partagée avec ses sept sœurs se perpétue dans les yeux de son père. Pour le voir sourire, elle déplacerait des montagnes. Elle rivalise d'ardeur pour lui prodiguer de petits gestes de tendresse, elle surprend tout le



monde en débitant récitations et poèmes appris à l'école, elle exécute des airs enjoués au piano et chante avec entrain.

En souvenir de l'épouse et de la mère vénérée, Alcide a fait aménager une volière à la maison de campagne. Il y a placé une colombe, un serin et d'autres oiseaux. Chaque été, la famille se rend sur le domaine du Trait-Quarré pour profiter du bon air qui arrive des Laurentides. Alcide s'y déplace dorénavant avec une canne.

Dès la fin des classes, on déménage de Saint-Roch à Charlesbourg. Les dimanches sont l'occasion de pique-niques où sont conviés amis, cousins et voisins qui viennent nombreux. L'installation du téléphone facilite dorénavant les invitations. La pêche, les baignades au ruisseau, les promenades sur les terres disposées en trapèze autour de l'église, du presbytère et du cimetière ravissent Valentine, soulagée de ne plus avoir à subir la discipline de l'école.

Levée avant que les cloches de l'église ne sonnent le premier office de six heures, Valentine aide à traire les vaches. Elle vole un peu de crème qui flotte au ras des seaux et s'en régale, porte le lait aux chats de la grange, donne un coup de main pour nourrir les chevaux. Après le déjeuner, elle va jeter aux oiseaux de la volière

les croutons de pain qu'elle a dissimulés dans son tablier et confie à la colombe qui roucoule ses joies et ses tracas, son regard doux faisant ressurgir du passé celui de sa mère, si tendre. Elle se rend au potager cueillir la laitue et les carottes qu'elle disposera dans les cages des lapins. Elle procède ensuite à la tournée des animaux de ferme pour leur prodiguer des soins. Chemin faisant, elle récupère les poupées de sa plus jeune sœur qui ne leur épargne aucun mauvais traitement. Valentine les repêche au fond d'un récipient, les décroche des branches, les extirpe du fumier. Pour leur assurer une deuxième vie, elle les lave, leur coud de nouveaux vêtements et les cache dans une infirmerie pour catins.

En fin d'après-midi, elle se précipite au poulailler pour voler l'œuf que la poule a pondu. Elle se saisit de l'aiguille qu'elle tient fixée à sa ceinture, perce les deux bouts et le gobe, souvent en s'étouffant de rire. Avec les cousins et cousines en visite, elle joue des parties de croquet enlevantes et leur tapote les mollets de son maillet alors qu'ils s'y attendent le moins, ce qui donne lieu à des parties d'attrape-moi-si-tu-peux.

Avec son frère Lauréat et sa sœur aînée, Nénette, elle monte des pièces de théâtre qu'ils jouent devant leur père le soir venu.

Après les tours de magie dont raffolent Alcide et les oncles, les parties de cartes et de dominos, il y a toujours quelqu'un pour se mettre au piano. Les veillées se terminent par des chansons à répondre, parfois interrompues par les éclats de voix qui proviennent de la galerie où les hommes fument et débattent de questions politiques. Élu maire en 1910, les promesses du frère aîné d'Alcide et ses mises en œuvre – absence de hausse de taxes, amélioration du réseau d'aqueducs et du service de pompiers, création de bains publics, bibliothèques pour la classe ouvrière et droit de vote aux locataires – font couler beaucoup d'encre dans les journaux.

L'automne, l'hiver et le printemps sont trois saisons qui soufflent le chaud et le froid, au sens littéral et au sens figuré. Pour Valentine, le temps s'étire en longueur au couvent, et ce, même si elle regagne la maison toutes les fins de semaine. Elle s'ennuie de sa sœur cadette avec laquelle elle n'a que onze mois de différence, sa complice de mauvais tours et sa confidente préférée, qui a dû interrompre ses cours en raison d'une santé fragile et de saignements de nez répétés. Elle aimerait bien qu'on la laisse s'adonner à sa guise à la lecture de ses romans et à la broderie,

occupations qu'elle affectionne quand la température chute sous la barre du zéro Fahrenheit. Nénette, qui regrette maintenant de n'avoir pu poursuivre des études avancées, la sermonne lorsqu'elle prend connaissance des rapports du pensionnat qui ne sont pas terribles, en particulier en ce qui a trait au comportement.

Alcide a transformé le deuxième étage de leur domicile de la rue Saint-François en salle de jeux. Un piano à queue et un billard y ont été transportés pour attirer à la maison les amis de ses enfants. Des boîtes de cigarettes sont placées ici et là à la disposition des filles et de leurs amoureux. Durant les week-ends, les soirées sont très animées. Nénette organise des scénettes, on donne des concerts, on chante. Des bals s'organisent. Les cavaliers arrivent endimanchés, les demoiselles habillées comme des princesses, munies de leur petit carnet pour y noter les réservations. Oui, on danse malgré la réprobation des moralistes catholiques qui amalgament danse, corps et péché car, lorsque le père de famille donne son assentiment, les autorités n'osent pas intervenir. Au fil des ans, c'est donc là que les sœurs de Valentine rencontreront leurs fiancés.

Si la récession de 1913 frappe la plupart des familles, les filles d'Alcide Quintal n'en sentent pas la morsure. Nénette se marie au mois de mai à un jeune commis qui l'a conquise par sa parfaite galanterie et sa grande générosité. Ils auront neuf enfants. Alcide allonge à son gendre quelques milliers de dollars pour l'aider à ouvrir un magasin de confection pour hommes à l'angle des rues Saint-Joseph et de la Couronne, bien desservies par le tramway qui s'y déleste avec régularité d'un flot substantiel de clientèle.

Comme sa sœur cadette, Valentine n'est pas pressée de se voir glisser l'anneau au doigt. Comme elle, elle lit beaucoup et se veut un esprit libre. Le caractère de Valentine n'est pas aussi trempé que le sien, cependant même à vingt ans, elle n'attend après personne pour faire son bonheur et se consacre tout entière au bien-être de son papa.

L'hiver suivant, sa sœur crée l'émoi en annonçant qu'elle veut entrer en religion. Pendant une excursion en raquettes, elle est entrée avec une amie se réchauffer dans une maison abritant des religieuses françaises d'une congrégation hospitalière. Après y être

retournée à quelques reprises, elle a révélé à son père qu'elle souhaitait joindre leur mission.

D'émotion, Alcide a laissé tomber sa canne et s'est écroulé dans le fauteuil le plus proche ! Cette enfant toujours joyeuse, toujours dévouée, qui ne veut plus vivre auprès de lui, comment est-ce possible !

- Comment peux-tu m'faire ça après la mort de ta mère ? Tu es bien trop délicate pour la vie religieuse. Ça va t'tuer ! gémit son père.
- Papa, j'veux pas vous faire de peine ! Mais j'tiens à étudier avec les sœurs hospitalières. Elles veilleront sur moi si j'tombe malade, tente de le réconforter sa fille.

Alcide ne veut rien entendre. Ses sœurs s'opposent aussi à son projet, surtout Valentine qui ne comprend pas comment on peut vouloir s'enfermer ainsi. Sa sœur n'en démord pas. En larmes, elle se confie à son oncle, le frère aîné d'Alcide, seul capable de faire fléchir son père.

- Mon oncle, v'nez à mon aide ! l'implore-t-elle.
- Qu'est-ce qui t'badre pauv'tite fille ?

- J’veux devenir religieuse et Papa veut pas ! réussit-elle à articuler entre deux sanglots.
- Bon, bon, voyez-vous ça, fait l’oncle en essuyant une larme sur sa joue. Ton père doit avoir des bonnes raisons, suggère-t-il de sa grosse voix dont il essaie d’atténuer les accents pour donner une impression de douceur.
- J’ai rencontré les religieuses de Saint-François d’Assise. C’est des Françaises de Lyon. Elles vont établir à Québec un hôpital et une école d’infirmières, déballe-t-elle sans prendre le temps de respirer. Les sœurs sont très gentilles. Elles disent que j’suis intelligente et que j’ddevrais continuer à étudier, ajoute-t-elle d’une seule traite.
- Chère enfant, cé pas pour toi ! T’as pas la santé, rappelle-t-il en se grattant le menton. Les sœurs acceptent une vie d’abnégation exigeante à l’extrême. C’t’un gros risque que tu veux prendre là.
- Mais cé des infirmières ! Elles m’ont assuré qu’elles m’soigneront mieux que tout l’monde. Leur hôpital va abriter un service de maternité pour les mamans catholiques. Oh, j’ai tellement l’goût d’m’occuper des bébés ! s’exclame sa nièce.

- Quand tu vas t'marier, c'qui peut pas tarder ma belle demoiselle, tu auras les tiens ! C'est ben mieux, voyons ! réplique l'oncle en lui caressant les cheveux.
- Vous pensez-bien que j'survivrai pas à un accouchement ! Maman, qui était bien plus forte que moi, est morte, elle ! J'veux pas mourir, j'veux devenir infirmière. J'veux pas m'marier pis être obligée d'quitter mon travail. Moi, j'ai la vocation, j'va's être religieuse ou rien du tout. Plutôt mourir ! s'écrie la jeune fille.
- Mais calme-toi ma chouette ! réagit le pauvre oncle.

Marquant un temps d'arrêt, elle baisse les yeux. Puis, toute solennelle, elle annonce :

- J'ai reçu l'appel de Dieu.
- Hum. Es-tu ben sûre ? la questionne-t-il les yeux ronds.
- Certaine !

L'oncle reconnaît en sa nièce la détermination dont Saphronie, sa mère, était si bien pourvue. Il pressent que sa résolution ne faiblira pas. Il va alors voir son frère et utilise auprès d'Alcide un argument très prisé dans la bonne société : une religieuse serait une véritable bénédiction pour la famille. C'est comme ouvrir une voie de communication directe avec le ciel.



De guerre lasse, Alcide baisse les bras. Le rêve de Saphronie se réalise : une de ses filles embrasse la carrière d'infirmière. Nénette et la future novice sont les premières à quitter le nid. Ces départs déchirent Alcide. Quant à Valentine, elle commence à soupçonner que l'amour est une grande chose à laquelle rien ne peut résister.

Mai 1914, soit vingt jours après le premier anniversaire de mariage de Nénette, une catastrophe maritime détourne son attention. Le naufrage de l'Empress of Ireland sur le fleuve Saint-Laurent au large de Pointe-au-Père, quelques heures après avoir quitté le port de Québec, sème l'émoi avec ses mille douze morts, dont quatre cent trois femmes et enfants.

Dans tous les foyers, ce grand malheur est l'unique sujet de conversation car le navire avait constitué l'attraction du printemps lorsqu'il était amarré au quai de la ville. Nénette revient sans arrêt sur la fin tragique d'un couple célèbre d'acteurs, Laurence Irving et sa femme Mabel Hackney, qui terminaient une tournée canadienne. En homme compatissant, Alcide s'émeut de la douleur des familles dévastées par le deuil et contribue de sa poche aux frais d'une

messe célébrée pour les victimes. Il apaise ainsi sa conscience du soulagement coupable qu'il éprouve : aucun membre de sa famille ni aucun ami n'était du voyage. Deux de ses filles ne sont plus auprès de lui mais, au moins, elles ne sont pas mortes.

Cet été-là, les vagues de chaleur rendent indolentes les jeunes filles en fleur. Nénette vient se reposer au Trait-Carré de l'air brûlant du quartier Saint-Roch où Hervé tient commerce. Le nouveau mari et ses amis poètes de la rue Saint-Joseph s'y déplacent la fin de semaine. Pour le plus grand plaisir des estivants, ils viennent déclamer des vers au salon. Un soir, Valentine surprend le plus jeune de ses oncles à murmurer pour lui-même sur un ton méprisant : « Des poètes ! Juste des bons à rien ! » Elle se rappellera un jour ces mots durs et regrettera qu'ils ne se soient pas tous méfiés de cet homme insensible à la poésie.

Une autre sœur de Valentine s'éprend ce même été d'un beau garçon menuisier qui ne dédaigne pas lui faire un brin de causette lorsqu'il vient à la maison effectuer de menus travaux. Il fabrique aussi des toupies de bois et sculpte des marionnettes à planchette que toute la région admire. Il agite la tige de bois fichée dans le dos de ses pantins en chantant des airs un peu grivois qui font s'éclater

de rire les spectateurs. Leur amitié s'engage sur le chemin de l'amour et franchit un pont défendu entre deux classes sociales. Alcide n'en fait aucun cas : il se souvient de la petite épicerie de son père où il a fait ses premières armes. Il sait aussi la joie que procure l'amour. Sans la présence de Saphronie à ses côtés, sa vie n'est que mélancolie. Et puis, le garçon en cause est un résident de Charlesbourg. Sa fille ne sera pas trop éloignée. Pour leur assurer un bel avenir, il réserve à son futur gendre une position convenable dans sa manufacture de tabac.

La fin de l'été est assombrie par les déclarations de guerre entre l'Allemagne, la Russie, la France, la Belgique et la Grande-Bretagne. En octobre, plus de mille hommes s'enrôlent dans le vingt-deuxième Bataillon, tout premier corps militaire canadien-français. Lauréat, le frère de Valentine, n'a alors que treize ans. Avec ses amis, il épie l'ennemi qui prépare ses attaques sur les hauteurs de Québec, livre bataille au milieu des champs de Charlesbourg, tend des embuscades à ses sœurs, remporte des combats sanglants. Les filles se sauvent au cri de « Pas de quartier ! »

À la rentrée scolaire, Valentine et les pensionnaires de son couvent rêvent d'uniformes et de héros. Sa sœur religieuse est à mille lieux de partager cet engouement pour les militaires. À l'aube de sa nouvelle vie, elle écrit à Valentine :

*Bien aimée sœur,*

*J'ai le bonheur de t'annoncer que dans quelques semaines le terme de mes fiançailles sera expiré et je deviendrai l'Épouse de Jésus: Quel bonheur inestimable! Sans regret, je dirai adieu au monde pour suivre le Divin Maître qui daigne m'admettre parmi Ses épouses. Je te prie, bonne et dévouée sœur, de vouloir bien m'aider du secours de tes ferventes prières, étant persuadée qu'elles sont toujours très agréables à Dieu. Je te demande de prier pour qu'Il me donne la force de répondre à Ses desseins, qu'Il me donne une sainte énergie et un ardent amour afin que tout me semble doux à supporter et surtout la grâce de m'abandonner à Lui en toute chose.*

À l'automne 1915, Alcide marie la cadette à son menuisier. Pendant que les cloches de l'église Saint-Charles-Borromée sonnent à plein ciel, en Europe la guerre s'intensifie à la faveur de nouveaux moyens techniques : bombardements aériens, attaques

sous-marines, gaz asphyxiants. Au cours de 1916, une débauche de ressources humaines et financières sont engagées à fond dans le conflit sans que la victoire ne semble à la portée des nations amies. Juillet 1917, le parlement canadien impose la conscription, provoquant des manifestations qui se poursuivent jusqu'à l'année suivante. En pleines fêtes de Pâques à Québec, c'est l'émeute. Des militaires tirent sur des civils et font quatre morts.

Parmi les photos de famille pourtant, aucune ne laisse transparaître les bouleversements qui marquent la trame de cette époque, sauf une, celle où mon grand-père maternel Adrien Leman pose en uniforme.

En novembre 1918, Valentine le rencontre pour la première fois à un concert offert aux abonnés du Club musical des dames dans la salle des Chevaliers de Colomb<sup>12</sup>. Près de son fauteuil, elle reconnaît le grand garçon aux cheveux frisés qu'elle a déjà remarqué à l'église. Lorsqu'il est en permission, il s'y rend prier vêtu de son costume de régiment. Dans le quartier, on raconte que le service militaire d'Adrien Leman a été interrompu par les décès

---

<sup>12</sup> Ordre catholique laïc voué au soutien de la famille.

successifs de son père et de sa mère. Valentine s'émeut pour ce garçon devenu orphelin.

Adrien Leman a bientôt trente ans. Avant la guerre, il a porté la soutane du séminariste durant deux ans, mais son directeur de conscience lui a déconseillé de poursuivre dans cette voie. La raison en reste obscure. Quoi qu'il en soit, il a tourné le dos à la prêtrise et il est encore aux études.

Après le concert, des petits gâteaux et des breuvages sont servis. Valentine l'aperçoit près de la table des pâtisseries, entouré de ses sœurs qui le supplient de siffler un des airs entendus. Son exécution, bien que discrète, attire tous les regards.

Ravie, Valentine se dirige droit sur lui.

– Je m'appelle Valentine Quintal. Je crois que le vôtre est Adrien Leman, n'est-ce-pas ? questionne la jeune fille en prenant soin de prononcer chaque syllabe pour faire bonne impression.

Reprenant son souffle, Adrien revient de sa surprise. Comme tout le monde à Québec, il connaît bien sûr la richissime famille Quintal. Il lui présente ses sœurs Marguerite, Léontine et Madeleine, qu'il accompagne.

- C’est comme siffleur professionnel que vous gagnerez votre vie maintenant que la guerre est finie ? plaisante-t-elle.

Elle lève vers lui un petit nez malicieux et des yeux rieurs :  
Valentine n’en a pas fini avec lui.

- Vous devez être heureux de ne plus porter l’uniforme. Cela dit, il vous allait très bien, le complimente-t-elle sans ambages.

Le jeune homme s’étrangle à moitié devant l’audace cette petite bonne femme aux longues tresses blondes. Les sœurs d’Adrien se portent à son secours en exprimant quelques commentaires convenus sur les œuvres jouées. Laissés seuls un moment, Valentine questionne Adrien sur ses études.

- Je me prépare à la profession de pharmacien, lui répond-il avec sérieux et sur le même ton emprunté.
- Ah, vous allez porter le blanc sarrau pour faire changement ? Ce sera plus gai que votre robe noire de séminariste ou que votre uniforme de soldat ! blague encore Valentine.
- Il faut que je réussisse l’examen d’admission, explique Adrien avec modestie.

Valentine détourne la tête vers la salle, ennuyée du ton guindé de leur conversation. Adrien perçoit l’inconfort de Valentine qu’il ne

veut pas décevoir. Pour combattre sa timidité naturelle, il change de registre, choisissant d'user d'hyperbole pour sauver leur petite causerie.

- Par contre, vous aurez constaté que dans la vie de tous les jours je porte maintenant un complet confectionné sur mesure. Le tissu de mon gilet est taillé dans une soie rare et la laine de mon veston de coupe italienne est la plus fine qu'on puisse trouver.
- Tiens donc, vous devez vous habiller chez mon beau-frère Hervé où tout bon bourgeois peut se procurer des chemises Arrow et Tooke ainsi que les plus beaux chapeaux qui soient, l'encourage Valentine.
- Justement, justement. On voit que vous vous y connaissez, s'amuse-t-il.

Valentine éclate d'un rire bruyant, ce qui incite Adrien à poursuivre.

- Vu ma grande intelligence si bien assortie de mon apparence avantageuse, je prévois terminer au premier rang de ma promotion.
- Vous devez bénéficier d'une fortune appréciable pour vous payer un tel habit.



Adrien ne se laisse pas démonter.

- Je détiens un petit pécule sur lequel je compte pour investir dans un nouveau concept de magasin qui devrait vous intéresser, renchérit le jeune homme.
- Oh, vous m'en direz tant !
- Une sorte de magasin général pourvu d'un comptoir pharmacie si vous voyez ce que je veux dire.
- Mais encore ?
- J'ai un commerce situé à l'Alliance Limoilou qui vend des produits de dépannage de première qualité : des nécessaires de toilette, des produits de beauté, des parfums, des plumes, des ensembles de papiers et enveloppes pour la correspondance, des parfums, des livres de lecture mais surtout, surtout des bonbons Candiatic renommés dans toute l'Amérique. Lorsque j'aurai mon diplôme de pharmacien en poche, j'offrirai aussi la quintessence des remèdes et des drogues de la pharmacopée ainsi qu'un service conseil qui fournira des recommandations professionnelles.

- Pas mal ! Dites-donc, monsieur l'apothicaire en herbe qui tentez de m'impressionner, vous n'auriez pas une potion qui fait grandir les petites filles ?
- ...

Adrien rougit, puis sourit. Valentine est pliée en deux. C'est le coup de foudre réciproque.

Tous deux romantiques à l'excès, leurs amours profitent de l'exubérance de l'Armistice. Adrien lui apporte des gerbes de roses et des cadeaux extravagants, dont deux bustes de femmes en marbre. Il lui offre des bonbons et des chocolats qui proviennent de son magasin. À la fin du printemps, ils se promènent sur le chemin du Bourg-Royal à Charlesbourg, filés par leurs sœurs respectives qui ne demandent pas mieux que de les voir se tenir la main ou s'embrasser et qui se voient débusquer en raison de leurs petits rires incontrôlés. Ils se marient à la Saint-Jean-Baptiste, un jour de grand soleil et de grande chaleur.

Toutes les jeunes filles de la ville envient Valentine qui fait un mariage d'amour à une époque où beaucoup d'unions sont encore planifiées par les parents. Sa robe, une création provocante toute de soie et de dentelles importée de Paris, s'arrête à mi-mollet, ce

qui fait jaser les mères dévotes. A-t-on idée d'exhiber ainsi ses jambes ? Valentine n'en a cure : ce n'est pas d'hier qu'elle voit briller la jalousie dans les yeux des autres. Seuls compte son plaisir et son amour sertis dans l'allégresse du retour à la paix. Pour leur lune de miel, ils partent à New York, un voyage que Valentine évoquera plus tard avec un je-ne-sais-quoi qui donnait un éclat particulier à ses yeux très bleus.

Alcide est heureux de voir entrer dans sa famille un deuxième gendre doué du sens des affaires. Après avoir examiné la comptabilité du magasin de la 5e Rue, il préconise l'expansion. Adrien ouvre alors un deuxième établissement au rez-de-chaussée d'une propriété que son beau-père possède sur la rue Saint-Joseph, laquelle est occupée en partie par la mercerie d'Hervé, le mari de Nénette. Les deux sœurs s'installent aux deuxième et troisième étages.

Ma mère, Yvonne Leman, naît un vendredi treize, au mois de septembre 1920. C'est une petite gigoteuse dotée d'une énergie peu ordinaire. Quatorze mois plus tard, un beau garçon à la tête blonde et bouclée voit le jour. Un autre bébé suit en 1923. Cette

année-là, Nénette accouche elle aussi d'un garçon. Le couple compte déjà trois autres enfants, que des filles.

Pour Alcide Quintal, c'est une période de grandes joies. Au contraire de Saphronie, ses filles se relèvent des couches sans problème notable. Autant de petits-enfants lui font parfois oublier la cruelle absence de sa femme. Et grâce à sa fortune, l'avenir sourit à sa progéniture.

Mais les nuages s'accumulent sans que personne ne les voient venir. Le premier signe s'en manifeste à la quatrième grossesse de Valentine, en 1928. Tandis qu'elle met au monde un autre garçon, Valentine fait une hémorragie provoquée par la rupture de son utérus. À la suite de contractions violentes qui s'enchaînent à une vitesse anormale, de poussées inefficaces parce que la tête du bébé, trop grosse, est mal positionnée, elle a soudain l'impression qu'on vient de l'éventrer et se met à hurler de panique. Le médecin l'endort et elle se réveille deux heures plus tard sur la table d'accouchement, sonnée et perdant son sang. Immobilisée, sa détresse se déculpe lorsque l'infirmière qui vient la laver et changer ses draps refuse de lui expliquer ce qui se passe. Vers la fin de la nuit, un prêtre pénètre dans la salle de délivrance.

« Voilà, c'est fini pour moi », se dit-elle. Et elle se met à pleurer en pensant à ses enfants qu'elle ne pourra même pas revoir et qui seront privés de leur mère, à son bel Adrien à qui il faut dire adieu.

« Tu m'as pris Saphronie et Angèle. Laisse-moi Valentine, j'demande rien d'autre ! » implore Alcide en s'adressant à Dieu alors que sa fille reçoit l'extrême-onction. Comme une réponse à aux prières désespérées de son père et d'Adrien qu'on a autorisé à rester auprès de la mourante et qui lui tiennent la main pendant des heures, Valentine survit. Mais le nouveau-né, lui, meurt après trois jours.

Pendant les longs mois de deuil et de convalescence qui suivent la perte de son dernier enfant et les années qu'elle consacre à sa famille et aux mille détails de la vie domestique, Valentine est loin de se douter que le climat économique s'est détérioré au point de devenir une menace pour le bonheur de son clan. Même si elle le savait, elle dirait à qui veut l'entendre que son père et son mari sauront la protéger. N'est-ce pas ce dont on l'a assurée lorsqu'elle usait les bancs de l'école et de l'église ? N'est-ce pas le rôle de l'homme ?

Aussi, qu'une pionnière de la génétique ait accédé dès 1912 au rang de professeure titulaire à l'Université McGill<sup>13</sup> mais que les tribunaux aient refusé en 1915-16 l'admission des femmes au Barreau du Québec, que l'Université Laval inaugure un certificat d'études pour les finissantes des pensionnats, que des passionnées poursuivent des carrières de journaliste et de poète comme Marie Dumais, d'enseignante comme Laure Gaudreault, de théâtre comme Pauline Le Goff ou de chanteuse d'opéra comme Sarah Fischer lui importe bien peu.

Qu'aurait-elle fait d'une carrière, elle qui se considère comblée en toutes choses par sa famille? Les études sont faites pour meubler l'esprit et pour donner du contentement au mari qui a besoin d'une compagne digne des fonctions qu'il occupe, rien d'autre. Seul compte son amour pour Adrien et leurs enfants.

---

<sup>13</sup> Carrie Derick.

## **L'insoumise**

Monsieur et madame Paul Morais se sont installés sur les hauteurs de Québec, à la porte du quartier Saint-Jean-Baptiste, dans un immeuble de trois étages de style Second Empire, près de l'intersection de l'avenue de Salaberry et de la rue Saint-Jean. Leur projet consiste à convertir en maison de pension la bâtisse dont le rez-de-chaussée est occupé par un cordonnier qui expose dans sa baie vitrée de belles et bonnes chaussures de cuir. Le tramway qui dessert la rue Saint-Jean donne de la valeur au faubourg commerçant : l'emplacement est idéal. Derrière l'édifice qui fait face à l'ouest, les fenêtres contemplent les Laurentides. Les couchers de soleil enflamment le massif montagneux aux sommets érodés, les versants en pente douce et les basses terres qui s'étirent au pied du promontoire sur lequel s'érige la ville fortifiée.

Dès le départ, Juliette s'implique dans la gestion du patrimoine familial. Elle contraint Paul à lui remettre l'argent qu'il gagne et lui crée un compte de dépenses. Jusqu'à la mort de Paul, cet arrangement sera l'objet de disputes féroces, Juliette tenant à

économiser le moindre sou, Paul exigeant un budget proportionné à ses ambitions.

Pour l'heure, le jeune marié est si amoureux de sa femme qu'il lui accorde tout ce qu'elle demande. Au mois de juin 1912, par avis publié dans la *Gazette officielle de Québec*, Juliette et l'épouse de son frère aîné sont dûment autorisées par leurs maris à faire commerce d'immeubles, à exploiter des sources d'eau naturelle en vue de manufacturer des liqueurs.

Les affaires transforment Juliette, lui font perdre sa naïveté. Elle devient autoritaire, intransigeante. Un premier contremaître goûte à sa manière de régler les problèmes.

- Madame Morais, nous aurions à parler à m'sieur Morais concernant un des logements du deuxième.
- Y'é pas là. Cé moi qui s'occupe des rénovations dans l'immeuble.

L'homme hésite. Un sourire en coin, il jauge la jolie jeune femme qui lui fait face et conclut trop vite qu'elle n'a certainement pas les compétences pour discuter du sujet qui l'amène. Poli, il ajoute :

- Cé qu'y a une fissure dans la pièce du fond, côté nord. On aurait besoin d'parler à m'sieur Morais.



Pour bien marquer qu'elle lui parle d'homme à homme, elle emprunte le vocabulaire et l'accent de son interlocuteur :

– Z'êtes bouchés ou quoi ? J'vous dis qu'c't'à moi qu'vous d'vez parler.

Sourcils froncés, elle s'avance vers lui et il recule. Elle est grande et délicate, mais ses yeux verts lancent des flammèches.

– J'monte avec vous. Avant qu'les travaux commencent, j'ai fait l'tour. Y'en avait pas d'fissure dans les pièces.

Bien visible, une craquelure s'étend du milieu du mur au plafond.

– M'dame Morais, l'bâtiment est construit dans une côte avec un dénivelé à dix-huit pourcent. Y s'pourrait qu'la fondation aille été mal faite. Ou p't'être ben qu'le terrain s'est affaissé un peu. Ça prendrait du renforcement à la base. Mon boss peut vous faire un bon prix.

– Y s'pourrait aussi qu'la fissure soit jusse superficielle. Pour moi, c'est qu'vous avez peinturé avant qu'le plâtre soit toute séché !

– Non, m'dame ! Vous saurez qu'on travaille bien, nous.

Juliette se saisit d'une large spatule laissée dans un coin et grimpe sur un escabeau sous les yeux ahuris des ouvriers. D'un

geste impatient, elle élargit la fissure et s'attaque au plâtre instable.

Des résidus dégringolent au plancher.

– Vous voyez bien, bande de gnochons ! les enguirlande-t-elle en remettant les pieds à terre. Vous allez me r'prendre ça. Pis y'é pas question qu'vous m'chargiez des frais supplémentaires, vous m'entendez ? Vous êtes mieux d'finir dans l'délai sinon vous allez perd' vot' nom en ville, cé moi qui vous l'dit !

Juliette se durcit avec les négociations et la surveillance des travaux. Elle arrache aux contractants les prix les plus bas, visite les chantiers, exige des corrections. Gare à ceux qui voudraient tourner les coins ronds !

Pour sa part, Paul ne craint pas encore de se voir traiter de la même façon. Il croit qu'il suffit pour être heureux de posséder sa déesse aux yeux de la loi et des hommes. Son bonheur des premiers jours se nourrit du fait qu'on l'envie et qu'on le lui manifeste ouvertement. En effet, il ne se passe pas une semaine sans qu'on ne le complimente sur son mariage.

Il ne se fait pas d'accroires quant aux sentiments de Juliette et d'ailleurs, il ne se trompe pas. Sur une photographie prise au cours de l'été à Québec, Juliette porte un grand chapeau à fleurs

qu'elle penche vers lui, comme si elle usait de cet accessoire pour le tenir à distance.

Mais Paul compte sur leur amitié et sur les qualités qu'il lui connaît pour en faire sa partenaire d'affaires. Il rêve d'une parfaite complémentarité à l'image de couples célèbres, comme celui de George Boldt et de sa femme Louise Augusta Kehrler dans le domaine de l'hôtellerie. Hum, l'amour en moins... ou peut-être un jour, qui sait ?

Cependant, de façon graduelle, il se rend compte qu'il a commis une erreur quant à la possibilité de bâtir avec Juliette une entreprise florissante. Non seulement elle remet en question tous ses raisonnements et décisions, mais elle se défile de plus en plus souvent lorsqu'il accepte les invitations auxquelles le convie la haute société. Elle prétexte sa timidité et ne cache plus son aversion pour l'attitude présomptueuse des cercles fermés de la petite ville. Elle garde en travers de la gorge la petite fête que la mère de Turlough avait organisée pour « proposer » ses vendeuses aux messieurs de leurs relations d'affaires.

– J'en ai assez d'être trimballée comme un trophée dans des événements snob !

- Mais non voyons ! Vous savez bien que vot' présence est toujours appréciée.
- Oui, comme celle des autres femmes qu'on tient à l'écart de vos discussions d'hommes ! Pire, on dirait que ces potiches sont jalouses de moi. Si vous voyiez comment elles me r'gardent ! Depuis mon arrivée à Québec, j'me suis fait aucune amie.
- Il faut vous donner l'temps, ma déesse.
- De toute façon, toutes ces soirées-là fatiguent ma jambe, s'exaspère Juliette dont le pied droit, affecté d'une enflure chronique, limite parfois ses mouvements.

Paul, qui ne l'a pas vu grimper dans l'escabeau, peste à raison contre ces échappatoires. Tous les efforts qu'il déploie pour construire un réseau de contacts qui serve ses desseins sont amputés de sa contribution à elle et de sa présence à ses côtés. Pour éviter les confrontations et parvenir à l'amadoué, il donne de la corde comme on dit pour que la belle jument rétive s'adapte à son enclos.

Chaque soir, à son retour au foyer conjugal, il doit se contenter de brefs moments d'intimité. Juliette se plie au devoir conjugal en serrant les dents. La complète apathie de son épouse pendant leurs

échanges le rend de plus en plus malheureux. Il l'aime. Il ne veut pas lui faire violence. Le consentement de Juliette n'atténue en rien la culpabilité qu'il ressent à lui imposer l'acte sexuel, ce qui le rend maladroit. Il lui arrive de s'excuser en se retirant. Sa gaucherie exacerbe le sentiment de répugnance que Juliette éprouve envers l'œuvre de chair. Elle ne tolère l'accouplement que pour accéder au statut convoité d'épouse bourgeoise et respectable.

La première grossesse adoucit de façon provisoire le caractère de Juliette. Pour la première fois de sa vie, la jeune femme n'a pas à marcher de longues distances, à travailler debout, à souffrir les exigences d'une clientèle condescendante. Paul a engagé une domestique, concession qu'elle a dû faire en raison de son état et des bavardages que ne manquerait pas de susciter l'absence d'une bonne à son service. Par contre, Juliette persiste à cuisiner elle-même, ce qui lui permet de contrôler les frais de nourriture. Au moins, elle ne fait plus ni les courses ni le ménage. Une sorte de sérénité l'enveloppe jusqu'à l'accouchement.

La délivrance se déroule dans d'atroces douleurs. Son bassin est trop étroit. Durant quarante-huit heures, elle lutte seule dans une chambre d'hôpital contre la souffrance et l'angoisse. Des vagues de

nausées s'emparent d'elle, elle vomit à plusieurs reprises. Un sentiment de révolte l'envahit contre sa condition de femme, contre le fait de devoir écarter les jambes pour concevoir et de les écarter à nouveau pour donner naissance à un enfant, au péril de sa vie. Toutefois, son éducation chrétienne parvient à endiguer le tumulte d'émotions et de pensées qui l'assaillent entre les contractions. Juliette se résout à demander le pardon de ses fautes et à offrir son âme de martyre à Dieu et à la Vierge, au cas où elle y laisserait sa peau.

Mais Juliette est une survivante. Elle n'a pas parcouru tout ce chemin pour en arriver à une fin aussi absurde. Lui vient alors l'idée de négocier avec le Ciel, une fois de plus : sa vie contre celle du bébé ! Or, à cet instant précis, les eaux crèvent et elle y voit le signe que l'entente est conclue. Le bébé va mourir, c'est certain. Et tant pis pour le prestige que confère la maternité chez les élites sociales. Dans un regain d'énergie, elle lutte contre l'enfant qui lui déchire les entrailles, déterminée à en expulser le cadavre.

Les heures s'étirent et le médecin décide de recourir aux forceps. Sous anesthésie générale, les hurlements de Juliette cessent. La procédure tourne mal; il n'arrive pas à bien saisir la tête.

À la première traction, les cuillers de métal glissent et l'échappent. Le médecin s'y reprend à deux fois avant de constater que le cordon ombilical fait deux tours autour de la tête du bébé, une petite fille toute bleue qu'il réussit enfin à libérer. Durant trente minutes, on la croit morte.

À son réveil, Juliette reçoit dans ses bras un poupon inerte au crâne déformé qui porte des marques rouges sur les tempes. L'enfant respire. Juliette croit que le contrat qu'elle a proposé a été ignoré, que dans sa bonté infinie Dieu a eu pitié.

Durant les quatre premiers mois, le bébé pleure sans arrêt. Son visage est crispé, son sommeil est agité. La petite fille peine à se laisser nourrir. Alors qu'elle devrait faire ses premiers pas, l'enfant reste assise, les jambes comme endormies. Puis, ce sont les premiers mots qui ne viennent pas, qui ne seront jamais prononcés. La fillette reste silencieuse. Présument une punition divine, Juliette assume sa faute. Elle interdit à quiconque d'approcher sa fille, renvoie la domestique et prend en charge tous les soins de l'enfant. Au moindre gémissement, Juliette est là pour deviner ses besoins, répétant qu'elle est la seule à pouvoir le faire.

Paul passe peu de temps à la maison. La vue du petit être chétif et handicapé le tourmente. Il n'a pas pu convaincre sa femme de confier leur fille à une institution. Il voudrait soutenir Juliette, donner un coup de main, mais elle devient agressive chaque fois qu'il aborde la question. Ce n'est pas le seul motif de sa désertion. Lorsqu'il ose exercer ses droits sur le corps de sa femme, elle se plaint de douleurs dues aux déchirures qu'elle a subies. Au plus grand désarroi de Paul, leur vie de couple est devenue quasi inexistante.

Juliette n'est pas fière des subterfuges dont elle use pour esquiver les réceptions ennuyeuses et les rapports sexuels. Que penserait Françoise de toutes ces jérémiades ? Comprendrait-elle dans quel guêpier elle s'est fourrée ? Que ferait-elle à sa place ? Elle n'a pas vu sa mère depuis plus de dix ans. Sûrement, elle la critiquerait de faire tant de chichis pour des gestes que tous les animaux de la terre, mâles et femelles, accomplissent chaque jour que Dieu fait. Comme elle aurait aimé enfanter à l'époque où les accouchements bénéficiaient du savoir-faire millénaire des femmes ! Maintenant que les médecins leur ont usurpé cette science, elles sont livrées à des incompetents !



Juliette devient enceinte une deuxième fois alors qu'elle se sent mutilée, avilie, épuisée. Anxieuse, elle vit cette grossesse comme une plongée en enfer. Nauséuse, elle ne quitte pas la maison. Pourtant, les mois de gestation et l'accouchement se déroulent sans accroc. Fou de joie, Paul reçoit dans ses bras son premier fils. Juliette, elle, n'éprouve que ressentiment contre le monde des hommes qui l'a obligée à subir une nouvelle fois le supplice de l'enfantement. Bien que la délivrance ait été facile, sa détresse psychologique n'est pas prête de disparaître. Elle ne veut pas de ce bébé. Son esprit troublé le juge malingre et laid. Son œil gauche louche, comme celui de Françoise. Sa bouche est pareille à celle de Paul, mince et étrangement incurvée. Sitôt la période des relevailles terminée, les soins qu'il faut dispenser à leur fille l'accaparent à nouveau. Sans plus attendre, elle confie son fils à la bonne.

Pendant trois ans, Juliette diffère *sine die* tout contact physique avec Paul. Rongée par la crainte d'être précipitée dans la géhenne, elle avoue ses manquements à la confesse. Il n'y a rien comme une absolution pour apaiser des remords. Un dimanche, le prêtre qui l'a entendu admettre son péché quelques fois lui sert un

ultimatum : pas d'absolution sans procréation. Et c'est ainsi qu'est conçu mon père, au beau milieu de la Première guerre mondiale.

Alors qu'elle récupère de l'abominable accouchement— l'enfant présentait une grosse tête et des épaules larges qui lui ont affreusement abîmé ses organes—, elle se promet qu'on ne l'y reprendra plus. Pourquoi le Créateur ne lui pardonnerait-il pas son refus de copuler ? De façon inattendue, la clémence qu'elle réclame, elle l'obtiendra bientôt des médecins mêmes dont elle médit. Le gynécologue qui l'a assistée à la naissance de Jacques, son dernier-né, rencontre Paul dans son bureau et lui intime de pratiquer l'abstinence. Si une autre grossesse se produisait, affirme-t-il, ni la mère ni l'enfant n'échapperont à la mort.

En grandissant, l'enfant blond comble les attentes de Juliette. Beau, intelligent et tendre, il est toute sa fierté. Il la console de sa solitude. Jacques a trois ans et demi quand meurt Napoléon Crépeau, son grand-père maternel, à la fin du mois de mai 1921. Juliette en est avertie par une lettre de son frère avocat. Au retour des funérailles, elle s'enferme avec le benjamin dans son boudoir. Pendant qu'il joue à ses pieds, elle contemple les traits fins et réguliers du bambin, l'arc des joues qui lui rappelle l'homme qu'elle

a chéri et qui lui manque tant depuis son mariage et son déménagement à Québec. Jacques a hérité de ses magnifiques yeux verts. Pourvu qu'il les conserve toute sa vie ! Les siens ont pâli au point de devenir gris.

Déterminé à soulager Juliette des charges domestiques, Paul fait entrer à leur service une nouvelle bonne, MÉRILDA, une adolescente de bonne carrure avec de grandes mains fortes. Sa simplicité et sa figure honnête ont tout de suite plu à Juliette. Venue de Saint-Aubert, un minuscule village de la région du Bas-Saint-Laurent, elle fuit une indigence que Juliette a reconnue au premier coup d'œil. On peut voir dans son regard d'écureuil la crainte de ne pas assurer au plus vite sa pitance. Elle sent qu'elle pourra la mettre à sa main.

À compter de ce moment, Paul multiplie les fonctions : échevin, secrétaire du Comité central libéral, président de la Jeunesse libérale et assistant organisateur du parti. L'alcool qui est de toutes les réunions d'affaires, de tous les meetings politiques et de toutes les soirées mondaines devient un refuge autant que l'objet de disputes lorsqu'il rentre tard à la maison. Juliette le tourne en dérision lorsqu'il s'engage dans la bataille contre la loi de prohibition

entrée en vigueur un mois avant la naissance de Jacques, en 1917. Qu'importe, il joint sa voix à celles qui prônent la modération plutôt que l'abstinence; elles obtiendront que la loi soit suspendue quelques semaines après son adoption. Elle sera abolie en mai 1921, date de création de la Commission des liqueurs de Québec, organisme dont Paul deviendra éventuellement vice-président.

## **Chapitre 6 : L'amour en temps de guerre (39-46)**

Mars 1999

Les quelques semaines qui viennent de s'écouler me donnent l'impression de vivre en anabiose aux confins d'un monde qui n'est plus le mien, comme sur le tarmac déserté d'un aéroport balayé par une tempête de neige gigantesque. Un jour viendra où les pistes seront déblayées et je pourrai monter dans un avion à destination de mon choix. Je n'en suis pas encore là !

La consultation de cartes géographiques, de documents d'archives, de pages et de pages d'informations a permis d'éclairer une route qui, jusque-là, baignait derrière moi dans l'obscurité. L'environnement social, religieux, culturel, politique m'est plus familier. Mais j'ai dû remplir les trous béants d'existences vécues dans l'anonymat en ayant recours à mon imagination, ce monstre pas si terrible finalement que j'avais séquestré depuis l'enfance.

Marie-Reine ne manquerait pas de me dire que je procède comme une machinerie lourde et bête qui s'entête à boucher des nids de poule démesurés avec une matière inadéquate. Ce qu'elle rirait de mes inventions farfelues ! Juliette éprise d'un hypothétique

Turlough, Valentine séduisant Adrien aux Chevaliers de Colomb ! Et quoi encore ?

Un pied dans le passé et l'autre à proximité du présent, je n'arrive toujours pas à parler de ma mère avec le psychiatre, c'est-à-dire avec des souvenirs tangibles, comme si elle demeurerait immatérielle. Il m'a demandé si elle avait tenu un journal et il a suggéré que j'appelle Marie-Reine pour vérifier.

Ce n'est pas la conversation téléphonique la plus joyeuse que j'aie eue avec ma sœur ! Depuis que je suis ici, on dirait qu'elle est fâchée contre moi, comme si j'étais responsable de mon état de santé ! Lorsqu'elle vient me voir, elle ne dit pas deux mots. Au téléphone, même silence pesant. Elle a cependant consenti à fouiller dans les papiers de famille et elle a déniché un petit carnet vert forêt marqué du sceau de l'« American College of Physicians ». Il porte en couverture la date du mois d'avril 1964. Elle me l'a apporté hier.

Nous ne nous étions pas vues depuis longtemps. Cette fois, les écluses se sont ouvertes. Elle m'a reproché de refuser de devenir une adulte, a soutenu d'un ton rude qu'il était temps que je cesse de faire des histoires, que je revienne dans la réalité, que je

me ressaisisse. Elle m'a mis sous le nez qu'elle-même a dû reconstruire sa vie et qu'elle n'en fait pas tout un plat. Ramenant l'ombre de Marisol en pleine lumière, elle m'a annoncé sans ciller qu'elle partait pour la Chine adopter une petite fille qui s'appellera Emmy-Jade. Sale quart d'heure.

J'en ai mis du temps à me remettre de sa visite ! Ma sœur peut bien dire et faire ce qu'elle veut, elle ne marche pas dans mes souliers ! Comment peut-elle bondir sur moi comme si j'étais l'auteur du crime alors qu'elle en est l'initiatrice et la complice ? Comment peut-elle en effacer les traces, museler son chagrin et prétendre repartir de zéro ? J'admire sa résilience, mais je hais l'ombre qu'elle me fait, creusant les ornières de ma faute. Combien de mortes faut-il que je ressuscite pour obtenir l'absolution ?

En ouvrant le carnet que j'avais laissé dormir un peu pendant que je digérais les mots empoisonnés du mensonge, j'ai tout de suite compris que ce n'était pas un journal mais plutôt un texte du genre autobiographique. Quelle prétentieuse c'était, ma mère, quand même ! Le psychiatre s'est réjoui de cette première réaction en rapport avec ce qu'elle représente vraiment pour moi. Le docteur Simard croit que la lecture du petit cahier favorisera ma guérison.

On verra.



## Une autobiographie : Fragments I

*Je m'appelle Yvonne Leman. Je suis l'enfant aînée d'un couple qui s'aimait beaucoup! Tout fut chaleur, gâteries et attentions. Le milieu familial très confortable favorisa les premières années de ma vie et influença certainement mon avenir.*

*Ma première année se passa sur la rue Saint-Joseph. Papa sifflait à tout moment des airs classiques. Tout le monde disait qu'il était gai comme un pinson, et c'était vrai. Nous possédions un serin qu'il imitait à la perfection. La porte de la cage ouverte, le serin allait se poser sur son épaule et lui répondait. Nous habitions dans l'appartement au-dessus du magasin qui devait devenir la pharmacie de mon père lorsqu'il aurait réussi ses examens d'entrée dans la profession. Ce projet ne s'est pas matérialisé car il a échoué l'épreuve orale. Le comité d'admission lui refusa son diplôme parce qu'il y siégeait des jaloux. Ne bénéficiait-il pas des faveurs de son richissime beau-père? Il ne se représenta jamais. Deux des trois membres du comité lui demandèrent pardon quelques jours avant sa mort.*

*Comme Papa avait un autre magasin à l'Alliance Limoilou, et qu'il ne pouvait être aux deux endroits en même temps, il en délégua la gérance à un employé. Il se fit voler par ce méchant homme et il se résigna à vendre le magasin. Il travaillait très dur et je ne le voyais pas souvent. Dans le temps de Pâques, il vendait des roses. Il s'occupait lui-même de la livraison après avoir agencé les gerbes des nuits durant. Paraît-il qu'elles étaient magnifiques. Ce doit être vrai, connaissant son souci du beau et du bien. Malgré toute la peine qu'il s'est donné, les revenus étaient insuffisants. Ce fut la faillite !*

*J'ai vécu dans mes jeunes années le drame d'une vie d'homme. Je me rappelle avoir vu Papa pleurer. J'ai vu Maman le prendre dans ses bras et le bercer comme un enfant. Il resta triste très longtemps et nous ne l'entendions plus siffler. J'eus le cœur brisé. Maman me recommanda d'être sage, ce serait ma façon à moi de prendre soin de lui. Elle me confia que, tout comme moi, elle avait dû consoler son papa. C'était notre destinée de soutenir les hommes de la famille.*

*Mon grand-oncle qui était surintendant de la Commission des liqueurs assigna mon père à la gestion des stocks de vin de messe, un poste assez tranquille ! Nous déménageâmes sur la rue Saint-*

*François chez grand-papa Quintal, qui était aussi mon parrain. Nous y restâmes sept ans.*

*Je n'ai pas connu mon grand-père Lehmann, un mécanicien et voyageur de commerce pour la compagnie Chinic, fabricant de clous et de moulanges, et marchand de fer. Au début des années 1900, il se rendait en France, à Ferté-sous-Jouarre, pour y sélectionner des pierres taillées devant servir de meules aux moulins à grains. À Paris, il descendait à l'Hôtel de l'Épée. Amateur d'art, il ne manquait pas de flâner parmi les étals sur les quais de la Seine pour y choisir des estampes et des tableaux. Il est possible que mon grand-père ait été peint par Renoir pendant qu'il furetait chez les bouquinistes. Le modèle du tableau Homme au chapeau noir lui ressemble à s'y méprendre. En tout cas, il avait rapporté d'Europe un mode de vie raffiné qu'il a transmis à ses enfants. C'est de lui que mon père tenait ses manières distinguées.*

J'ai interrompu ici ma lecture avec une moue désabusée.

– C'est bien elle ça !

Le psychiatre me fixe, muet.

– Elle racontait des histoires à dormir debout sur la noblesse de nos origines. Elle soutenait que le nom de famille de sa mère était

d'origine allemande, qu'il s'écrivait autrefois avec un *h* au milieu tout comme celui de cette grande actrice anglaise, Beatrix Lehmann. Maman prétendait que nous avions peut-être un lien de parenté avec cette famille qui comptait des artistes connus à son époque.

- Ce n'est pas vrai ? m'encourage le bon docteur.
- Je l'ai crue. Je ne sais plus.
- Peut-être avez-vous mal interprété des paroles entendues lorsque vous étiez enfant, commente-t-il en tournant une page de son bloc-notes. Vous ne remarquez pas quelque chose ?
- Oui, son style pompeux et emprunté, fais-je ennuyée.
- Non, ce n'est pas ce que je voulais souligner.

Je prends une minute pour réfléchir, mais rien ne vient. Je décroise mes jambes. Je me penche et je me mets à les gratter avec vigueur.

- Vous avez des démangeaisons ?

Il s'approche de moi et m'examine. J'ai des lésions sèches et bombées tirant sur le pourpre, traversées de fins sillons blanchâtres.

- C'est récent ?
- Quelques semaines.

- Vous n'en avez pas parlé aux infirmières ? se surprend-il.
- Elles ont autre chose à faire ! Elles sont tout le temps débordées.  
Je ne sais pas si vous le savez, mais mon voisin de chambre n'est pas reposant. Il n'attend que ça, qu'elles s'approchent de ma porte pour leur mettre le grappin dessus avec ses besoins urgents.
- Bon, vous en avez ailleurs ? Sur les bras ? Montrez-moi vos ongles. La langue ?
- Non.
- Je vais vous prescrire un onguent. Ça devrait améliorer les choses, assure-t-il en regagnant sa place.

Un silence s'installe. Rien ne me vient à l'esprit. C'est le médecin qui le rompt.

- Votre mère n'a parlé jusqu'ici que de vos grands-pères et de votre père, remarque-t-il. C'est assez révélateur.
- Ah mais oui ! Vous avez raison.
- Continuez.

*Durant un de ces voyages, il y eut une forte tempête sur l'océan et le bateau fut avarié au point de perdre contact avec la terre pour environ un mois. Dans un minuscule calepin, il noircissait*

*les pages de ses prières. Au moment de l'arrivée du bateau au port de New York, on chantait un service funèbre à l'église Saint-Roch de Québec pour les disparus ! Pauvre papa, qui a cru son père mort. Ça a dû être terrible !*

*La demeure de la rue Saint-François était une grande maison avec foyers naturels dans chaque pièce et haute de trois étages. Elle comprenait treize ou quatorze pièces, sans compter les chambres de bain et l'immense cave. Grand-papa Quintal se tenait souvent dans son fumoir, un bureau éclairé par de larges fenêtres, sa canne appuyée contre son fauteuil, son livre de prières sur les genoux. C'était un homme de foi. Je l'entends encore rapatrier d'une voie forte, chaque soir, des quatre coins de la demeure tout son monde dispersé : « Le chapelet ! » Naturellement, tous les dimanches, on l'accompagnait à la grand-messe qui était d'un ennui, ça ne se dit pas !*

*Grand-papa vivait avec trois de ses filles qui tenaient sa maison. Elles trouvaient le temps de me faire jouer, dessiner et bricoler. Elles me fabriquaient des vêtements de poupée, des trousseaux de baptême complets avec soie et dentelles. Elles me cousaient des robes et m'amenaient dans les magasins.*

*Lorsqu'elles recevaient des amis, j'avais beaucoup de plaisir à les espionner par l'entrebâillement de la porte du salon. J'ai commis quelques indiscretions et j'ai eu droit à de solides remontrances. C'était bien injuste pour une petite fille innocente et curieuse comme moi!*

*Je ne peux oublier le grand amour de l'une d'elle, un radiologiste qui la fréquentait avec assiduité et qui cessa net ses visites. Comme c'était les garçons qui choisissaient leurs promises, c'était aussi eux qui rompaient. Je me rappelle encore les larmes de ma tante... comme c'était triste. J'ai détesté cette brute!*

*Plusieurs prétendants sont venus tenter leur chance auprès de ma tante la plus jeune qu'on disait capricieuse. Elle fut bien punie, elle qui maria à trente-quatre ans un veuf, riche commerçant de tissus à la verge, pourvu déjà de plusieurs enfants et avec qui elle n'eut qu'un seul fils.*

Je cesse ma lecture, pensive. Pendant de longues secondes, une fissure dans une tuile du plancher retient mon attention. Puis, je regarde l'heure et je me fais cette réflexion :

– Je la trouve pas mal sévère avec sa tante.

- Nous allons arrêter ici pour aujourd'hui, dit le médecin avec aménité. Je dois vous prévenir que je prends deux semaines de vacances. Ne vous inquiétez pas, je suis sûr que tout va bien se passer.

Cette annonce me désarçonne. La vie personnelle du médecin vient de surgir dans la mienne et toutes sortes de questions affluent que je ne pose pas. Je devine qu'il n'y répondrait pas. Est-il marié ? Il porte une bague, mais ce n'est peut-être que pour étouffer dans l'œuf tout sentiment amoureux de la part de ses patientes. A-t-il des enfants ? Quel âge ont-ils ? Et lui, est-il hétérosexuel ? Homosexuel ? Où va-t-il comme ça ? Prend-il l'avion pour le sud comme tout le monde à ce temps-ci de l'année ? S'il a un accident, qu'advient-il de moi, des bénéficiaires ? Il sera remplacé et ce sera plutôt contrariant s'il faut tout recommencer du début. À cette idée, mon souffle s'est accéléré et un poids douloureux a pesé sur ma poitrine. Comme je commence à être plus familière avec le concept de distorsion de la pensée (le fait de croire des choses qui n'ont pas de fondement réel ou si peu), j'ai chassé de mon esprit cette conclusion hâtive. Cette prédiction a peu de chances de se réaliser. Son univers a télescopé le mien, mais ce sera sans conséquence.



C'est ce qui arrive parfois lorsque deux mondes se frôlent, comme un météorite qui entre dans l'orbite de la terre et qui s'éloigne après la prise de photos.

En attendant le prochain rendez-vous, j'ai poursuivi la lecture des pages rédigées par maman. Que faire d'autre ?

*Pendant le temps des Fêtes, le sapin était placé en haut du grand escalier et mes parents le décoraient. Au sommet, il y avait un carillon qui jouait une berceuse; l'air était si joli! À Noël, nous nous rendions tous à la messe de minuit. Les cloches de l'église Saint-Roch sonnaient à la volée et mon cœur bondissait d'excitation. Les couleurs des vitraux s'étalaient sur la belle neige blanche. À l'intérieur, la hauteur des murs, les dorures de l'autel, la puissance des notes jouées par l'orgue et les statues qui semblaient animées de sentiments bienveillants pour l'assemblée me transportaient d'extase. Assise avec tous les membres du clan dans les premiers bancs de la nef, je sentais mon âme s'envoler vers le ciel sur la musique grandiose.*

*Le matin de Noël, le frère de notre bonne se déguisait en Père Noël et venait nous visiter. Il aimait se cacher et surgir derrière sa sœur qui en avait bien peur! Et moi, je riais tellement que j'en avais*

*mal aux côtes ! Dans le salon, les cadeaux s'empilaient jusqu'au plafond.*

*Le jour de l'An était la fête de la famille entière. Cousins, cousines, oncles, tantes, amis et relations franchissaient la porte de la rue Saint-Joseph. Une année, nous avons compté quarante enfants ! La grande table de la salle à manger était dressée pour les adultes et une autre table accueillait les enfants. Au menu : bouillon, dinde, gâteaux, salade de fruits. Tout était si délicieux !*

*L'après-midi, on nous envoyait au deuxième étage. Le plaisir que nous avions à mettre les appartements sens dessus dessous est indescriptible. Nous n'en descendions que pour l'heure des réceptions. C'était le moment où les plus vieux faisaient étalage du savoir appris à l'école. Ma tante Annette, que tout le monde appelait Nénette, ne manquait pas d'organiser des saynètes dans lesquelles elle se réservait toujours un petit rôle. Trop jeune pour en faire autant, je montais d'autorité sur une chaise pour baragouiner quelques mots. Je me souviens des rires et des voix qui criaient « Laissez-la faire ! », et j'étais si fière !*

*Durant l'hiver, grand-papa Quintal se rendait sur le Chemin de la Canardière avec les amateurs de course pour voir compétitionner*

*les chevaux qui tiraient des sleigh<sup>14</sup> hautes sur patins. Il prenait avec lui le cadet et il le coiffait d'un bonnet de fourrure. Un jour, grand-papa acheta un étalon très coûteux, aux pattes très fines. Lorsqu'il voulut le faire courir, le cheval prit le mors aux dents et le dirigea dans un banc de neige au risque de se briser un pied. Déçu, il le confia à l'une de mes tantes qui avait un don avec les bêtes. Le cheval devint docile et doux, et il lui en fit cadeau.*

*À la Chandeleur<sup>15</sup>, il y avait la bénédiction des gorges à la Basilique Notre-Dame. L'homme de cour – notre palefrenier – nous y conduisait en carriole. Il était immense dans son paletot de chat sauvage. Mon frère cadet faisait claquer son petit fouet à ses côtés. J'étais ravie de notre traîneau avec ses arabesques sculptées dans le bois et ses courbes enjolivées de fer forgé. Avec mon frère le plus jeune, on me mettait sur le banc arrière recouvert de velours, bien abritée sous les fourrures. Après les prières, Maman nous amenait à la balustrade, là où un prêtre aidé des enfants de chœur plaçait deux cierges allumés de chaque côté de notre gorge et nous bénissait. Comme nous étions souvent malades et qu'il n'y avait aucun vaccin pour nous immuniser, aucun médicament pour nous*

---

<sup>14</sup> Traîneau

<sup>15</sup> Fête des chandelles célébrée le 2 février

*soigner efficacement, Maman priait beaucoup pour nous sauver la vie. Toutes ces cérémonies m'impressionnaient si fort que je rêvais pendant plusieurs semaines que tout le monde mourait autour de moi. Quel cauchemar !*

*Lorsque nous étions souffrants, Maman s'enfermait avec nous dans le grenier pendant quarante jours pour ne pas exposer les autres membres de la famille à la contagion. On y montait des chaudières d'eau pour la soif et la toilette du corps. À la suite de l'un de ces séjours forcés sous le toit de la maison, le prêtre est venu me donner l'extrême-onction car j'étais agonisante. Dans mon délire, j'ai cru voir le ciel s'ouvrir au-dessus de ma tête, les nuages s'écarter pour laisser filtrer les rayons de la lune tandis qu'une voix tonnait : « Aie confiance, tu traverseras le désert et je te donnerai à boire. » Peut-être était-ce la voix caverneuse du curé au-dessus de ma tête, mais j'ai toujours cru qu'on m'avait parlé de l'au-delà. En cette nuit tragique, mes parents firent le vœu de me consacrer à la Vierge Marie si je m'en sortais et miracle ! je me mis à prendre du mieux.*

*Au cours de cette maladie, le médecin me détecta un souffle au cœur. Je bénis ce bon docteur qui s'est retenu de recommander*

*de limiter mes activités. Toujours est-il qu'on me vêtit de bleu jusqu'à la puberté car j'avais été consacrée à la Vierge, ce qui m'allait plutôt bien vu mes yeux bleu clair. Est-ce cette infection qui m'a donné ce teint blême dont s'inquiétaient tant les sœurs lorsque je fus en âge d'aller au couvent ? Comme j'étais aussi la plus petite de la classe, les religieuses me servaient un verre de lait deux fois par jour. Ma taille est demeurée au-dessous de la moyenne, mais je leur dois à coup sûr la grosseur des os de mes poignets !*

*Hormis l'embarras dans lequel elles me mettaient en m'obligeant à boire du lait, j'aimai beaucoup l'école parce que j'y avais plusieurs amies. Le français, les mathématiques, les sciences, le piano et le dessin me plaisaient beaucoup. L'art ménager m'ennuyait. J'eus tout juste la note de passage en religion. Comment expliquer qu'on me décerna le certificat d'admission à la communion solennelle avec grande distinction ? Probablement parce que je m'illustrais par mon habileté à lire sans gêne devant un auditoire, comme je l'avais vu faire tant de fois chez mon grand-père. Je m'attirais ainsi la bienveillance des religieuses sur lesquelles en retombait le mérite lorsqu'elles accueillaient des dignitaires.*

*À la maison, je me rappelle que Maman m'adjurait de rester tranquille, de jouer avec mes poupées ou de m'exercer au point de croix ou au tricot. Pauvre Maman ! Comme elle s'est affligée de me voir, dès la plus tendre enfance, me battre avec mes frères, grimper aux arbres et ramper sous les buissons ! Comme elle s'est inquiétée de voir se confirmer en moi un tempérament de garçon manqué ! Avant le coucher, Maman me lisait les inévitables Malheurs de Sophie de la Comtesse de Ségur. Au lieu de m'inculquer l'obéissance et la discipline, les soufflets, le tirage d'oreille et les corrections par le fouet s'effaçaient au tournant des pages devant les images qui m'amusaient autant que les mauvais coups échafaudés par l'ingénue Sophie. Autour de moi, il n'y avait pas de madame Fichini ni de madame Mac'Miche comme dans Un bon petit diable pour m'insuffler la crainte des punitions. Je me souviens de m'être tordue de rire en découvrant les faces de démon collées aux fesses de l'infortuné Charles qui avait conçu ce stratagème pour se prémunir des raclées de son exécration cousin !*

*Mes tantes tentaient de rassurer leur sœur et de lui faire admettre que je tenais d'elle, mais elle rétorquait que ce n'était pas une raison pour me donner du mou. Maman persistait à vouloir*

*maîtriser mon énergie débordante. Papa s'efforçait de jouer le médiateur entre nous deux. D'un côté, il la suppliait de me laisser me défouler comme je l'entendais, de l'autre il m'incitait à modérer mes ardeurs et me promettait des récompenses. Ma préférée, c'était de descendre avec lui dans la cave où il entreposait un baril d'huîtres. Il me les faisait gober toutes crues. Quel délice ! C'était, je crois bien, sa manière à lui de ménager la santé si fragile de Maman depuis le drame de leur enfant mort-né. J'aurais voulu, moi aussi, ménager Maman, mais j'ignorais comment et ça me rendait souvent très triste.*

*À la fin du printemps, lorsque j'étais en congé scolaire, grand-papa m'emmenait à Charlesbourg afin de soulager Maman des fatigues que je lui causais. Notre bonne s'y rendait avec nous pour préparer notre résidence d'été. Après le repas du midi, mon grand-père aimait faire la sieste. Dès les premiers battements de paupière qui indiquaient qu'il s'éveillait, je m'installais sur ses genoux. Dans la poche gauche de son veston, j'y trouvais une jolie tabatière en laque noire gravée de caractères dorés : elle était remplie de tabac à priser. Je le regardais faire et surveillais son énorme moustache. Je n'aimais pas qu'il m'embrasse car elle me piquait bien trop ! De*

*temps en temps, il prenait dans une autre poche un gros morceau de nougat enrobé de chocolat et, avec un canif à manche argenté, il le coupait en deux pour m'en donner la moitié.*

*Cette confiserie provenait de la fabrique de bonbons du mari d'une de mes tantes. Elle fut fondée grâce à une mise de fond généreuse de grand-papa Quintal. Les dimanches, on s'y rendait pour admirer le fonctionnement des cuves. L'une contenait du caramel, l'autre du chocolat, ou encore des tires et des sirops de toutes les couleurs. On se régala, mais sans exagérer car nos parents nous surveillaient ! Nous arrêtons ensuite chez ma tante qui nous laissait courir partout dans sa maison. Elle avait un piano mécanique, et nous avions la permission d'actionner les pédales et de faire tourner les rouleaux de l'instrument. C'était un plaisir inépuisable ! Cette apparence de laisser-aller n'était pas totale. C'était celle de mes tantes qui savait faire avec les bêtes et il en allait de même avec les enfants. Si elle haussait le ton, nous savions tous que nous devons obtempérer. Les plus rétifs n'osaient pas transgresser ses consignes, même moi !*



Cette histoire mille fois racontée, mille fois oubliée, me réconforte. Bien que je n'aie connu aucune des douceurs dont ma mère a été entourée, je ne ressens aucune amertume. On ne peut reprocher à quiconque d'avoir été comblé par la vie. C'est fortuit, sans mérite, un cadeau sans retour d'ascenseur. Lire ce carnet, c'est comme s'engourdir dans un rêve éveillé. La suite est cependant moins rose.

*Mon adolescence frappa le jour de la mort de mon grand-papa adoré. J'avais douze ans. Depuis une couple d'années, nous ne le voyions presque plus. La crise de 1929 avait ébranlé l'industrie du tabac. Dans tous les secteurs, le marché en pleine croissance depuis la Première Guerre s'était effondré. Des manœuvres de refinancement auprès d'une compagnie britannique, l'acquisition de nouvelles machines et la production de nouvelles marques leur permirent de garder la tête hors de l'eau, mais un temps seulement. J'avais peur de mon grand-oncle, le frère aîné de grand-papa, que je ne voyais que de rares fois, un gros bonhomme à la voix tonitruante qui portait des gants aux bouts de doigts coupés pour dissimuler ses mains affectées par de graves crises d'eczéma. À ses vociférations, je me figurais bien que quelque chose*

*d'épouvantable se tramait et j'en tremblais. Comme de fait, ces années de combat pour sauver la manufacture leur coûtèrent à tous deux la vie, à quelques mois d'intervalle.*

*Le testament de grand-papa eut l'effet d'un tsunami sur la cohésion familiale, ne laissant que les débris de souvenirs heureux. Son frère le plus jeune, le seul de la fratrie toujours vivant, fût nommé exécuteur testamentaire. Il imposa au mari de Nénette un loyer qu'il ne pouvait se permettre, ce qui signa la fin de sa mercerie. En défaut de paiement, ce tyran qui abhorrait le poète, leur intenta une poursuite et ne leur accorda que deux semaines pour se loger ailleurs. Un infarctus emporta le mari de Nénette qui dût recourir à l'assistance sociale pour nourrir ses neuf enfants, dont un garçon atteint d'une affection neurologique. Elle se réfugia sur la rue Notre-Dame-des-anges dans un appartement sans fenêtre où ils dormaient à trois ou quatre par chambre. L'essentiel de la fortune alla à l'oncle Lauréat, le seul fils de grand-papa, qui vendit ses parts dans la compagnie. Il dilapida si bien ses revenus tirés d'investissements imprudents qu'ils disparurent à leur tour dans les limbes de l'économie. Cette abominable iniquité dont mon grand-*

*oncle et mon oncle se sont rendu coupables me bouleverse encore aujourd'hui.*

*Finis les étés à Charlesbourg, les cadeaux, les surprises, les réunions de famille, le son de la canne de mon grand-père contre le plancher. Maman et moi, nous tombâmes dans un état d'abattement qui inquiéta Papa. Il s'entendit avec ses beaux-frères pour acquérir un petit chalet au Lac Sergent: une cabane de bois qu'ils rafistolèrent au fil des ans. L'été, nous nous y retrouvions tous entre cousins et cousines. Papa insista pour qu'on troque mes jupes pour des pantalons car je m'écorchais les jambes en tombant.*

*Cette tenue que j'utilisai aussi l'hiver lorsque je faisais de la luge en scandalisa certains. J'entendis même une dame affirmer que mes parents me poussaient dans la voie du péché, que c'était une honte, que ce n'était pas surprenant compte tenu de leur conduite immorale: ils avaient cessé d'avoir des enfants. Mon père, un homme très pieux qui avait été autrefois séminariste, me rassura du mieux qu'il put lorsque je revins en larmes à la maison. Non, je n'irais pas en enfer, ni même au purgatoire.*

*Cher Papa, j'avais en lui tout un allié. Il m'inscrivit au Young Women's Christian Association (YWCA)<sup>16</sup> qui, depuis quelques années, offrait aux filles la possibilité de pratiquer la natation, le plongeon, la gymnastique et les sports de raquette comme le badminton. Le Y était fréquenté par les Anglaises, et parmi elles plusieurs protestantes. Maman s'alarma : ce n'était pas une éducation à donner à une fille ! Je m'opposai aussi, sachant combien l'argent manquait. Mon père ne nous donna pas le choix. L'une de mes cousines, qui était éprise de sports comme je l'étais, fut autorisée à m'y accompagner, ce qui amadoua Maman.*

*Au Y, nous considérions étrange l'interdiction de fumer à laquelle nous étions assujetties, surtout que toute fille bien dégourdie se faisait un devoir d'emporter son étui à cigarettes dans son fourre-tout. Ma mère et mes tantes avaient toujours une cigarette à la bouche. Mon père, quant à lui, ne quittait pas sa pipe. Les instructrices affirmaient que la cigarette nuisait aux performances. Je leur en suis reconnaissante aujourd'hui !*

*Ivy est le surnom qu'on me donnait. Au tennis, j'avais une certaine renommée car je pouvais servir des smashes et des revers*

---

<sup>16</sup> Maman disait « le Y », prononcé en anglais.

*redoutables. J'adorais la compétition et je me classais parmi les meilleures. Nous partions en excursion entre filles, résolues, autonomes et avides d'aventures. Sur nos bicyclettes, nous avalions les milles<sup>17</sup>. En canot, il fallait nous voir affronter les vagues du fleuve. Il n'y avait rien à notre épreuve.*

*Bien que mes parents notaient chaque sou dépensé et qu'ils discutaient du budget devant des colonnes de chiffres qu'ils révisaient pendant de longues soirées, papa ne considérait pas les dépenses liées à mes activités sportives comme des frivolités. Papa et Maman se disputèrent autour d'une bicyclette et d'une raquette de tennis dont il me fit cadeau. Je me sentais coupable de leur mésentente, mais quelle était donc ma faute ? Pour réduire les frais, c'est lui qui fabriqua mes skis.*

*Je connus quelques mésaventures. Je me déchirai l'épaule lors d'un match contre une adversaire beaucoup plus grande et je me fis frapper par une automobile à Neuville à la suite d'une distraction. Avec mes compagnes lors d'une sortie en canot, nous fûmes prises dans des remous sous le pont de Québec. À la force*

---

<sup>17</sup> Au Canada, le système métrique n'est en vigueur que depuis les années 70.

*de nos bras, nous réussîmes à nous tirer d'affaire, mais ce dernier incident fit en sorte que Maman eut le dernier mot.*

*À compter de l'âge de seize ans, elle m'imposa de me consacrer à la préparation de mon trousseau et à la lecture de romans édifiants. Coudre, passe encore. Je savais que toute bonne bourgeoise devait posséder un trousseau considérable et varié : nappes brodées à la main, draps, taies d'oreillers et linges de maison garnis des initiales, sous-vêtements, vêtements de nuit, piqués, jaquettes, langes. Pour ce qui est des romans, ce fut peine perdue ! Je ne partageais pas du tout la passion de ma mère pour les histoires d'amour qu'elle dévorait.*

*J'allai donner un coup de main chez mes tantes devenues mères de familles nombreuses. Victimes des années de dépression économique, elles criaient à l'aide. Je me rendais en particulier chez Nénette dont la situation était précaire. J'allais aussi chez une autre tante dont le mari était alcoolique. Je changeais des couches, lavais la vaisselle, rangeais ce qui traînait et je me sauvais dès que mon oncle revenait à la maison. Son arrivée signifiait le commencement des engueulades. Je repartais accablée de voir cette femme au grand cœur piégée dans un mariage lamentable. Maman me disait*

*qu'il fallait pardonner les faiblesses des hommes car ils portaient de lourdes responsabilités. C'était notre rôle de tout endurer et de les soutenir dans le malheur.*

*Je poursuivis des études en comptabilité au High School, parce que j'adorais les mathématiques et que l'anglais faisait partie des exigences d'emploi. J'aidais mon père dans ses calculs lorsqu'il se penchait sur le budget ou qu'il remplissait les formulaires d'impôts afin de lui rendre un peu de ce qu'il m'avait donné. Maman était de plus en plus souvent malade et moi, de plus en plus inquiète de son état de santé. Elle se plaignait de maux d'estomac et le moindre effort lui coupait le souffle. J'entrepris de me mettre à cuisiner. Mes deux frères ne me rendirent pas la vie facile. Ce fut l'occasion pour eux de se venger des misères que je leur avais fait endurer quand ils étaient enfants. Les repas n'étaient jamais de leur goût...*

*Notre train de vie était simple, mais Maman me rappelait souvent que je devais toujours me montrer digne d'être la petite-fille d'Alcide Quintal.*

*Je ne résiste pas à l'envie de balancer le petit livre au bout de mes bras. La spirale qui lie les pages s'abîme contre le mur. Je suis*

révoltée du testament de mon arrière-grand-père, agacée par la culture de vénération dont on auréolait les hommes, médusée par la personnalité de Valentine adulte dont témoigne le carnet, étonnée de découvrir l'enfant qu'a été ma mère, ses revendications et ses indignations sachant l'existence normée à laquelle elle s'est contrainte et nous avec, exaspérée par les qu'en-dira-t-on et l'esprit de clocher de ma ville natale.

Un besoin viscéral de comprendre la métamorphose de ma grand-mère Leman et celle de ma mère m'a ramené à la bibliothèque. Le résultat de mes recherches a souligné à grands traits quelque chose dont je n'avais jamais pris la pleine mesure avant aujourd'hui.

Quel que soit leur statut social, les jeunes mariées connaissaient toutes le même sort : elles adoptaient le nom de leur mari, lui juraient fidélité et obéissance, et leur abandonnaient leur corps avant même de le connaître. Charmantes ou fantasques, intellectuelles ou artistes, romantiques incurables ou indépendantes, elles étaient toutes réduites au rôle d'animal reproducteur. Leur ignorance quant à la sexualité et la contraception ne pouvait que les faire sombrer dans un fatalisme asservissant



renforcé par le discours des prêtres qui exaltaient la maternité et le foyer bien tenu par la femme à la moralité irréprochable.

Consternée, l'émotion me serre la gorge en pensant à toutes ces femmes qui avaient pourtant démontré une force de caractère peu ordinaire et une ingéniosité prodigieuse pour assurer la survie de leurs descendances. Ni colombes, comme on avait tendance à surnommer les femmes de la famille de ma grand-mère Lemay, ni corneilles comme l'oiseau auquel je suis tentée d'associer ma grand-mère Morais, elles pouvaient être à la fois douces et tendres, fortes et opportunistes. Pour expliquer leur soumission, je ne vois que l'effet pervers de l'esprit de cohésion de leur communauté et la conséquence m'atterre. L'environnement social, les années de couvent, l'encadrement culturel et religieux ont ancré en elles une inertie résignée. En 1922, elles sont des milliers à signer une pétition qu'on leur présentait à la sortie des églises demandant au lieutenant-gouverneur de la province de Québec et au Parlement de rejeter le projet de leur accorder le droit de vote.

Je ne serais pas étonnée d'y voir les noms de mes deux grands-mères et leur docilité m'effare.

Cependant, si à la tombée du jour l'océan semble calme et immuable lorsqu'on porte les yeux sur la ligne d'horizon, ils sont aveugles ceux qui sous-estiment l'œuvre des marées.

Les femmes engagées dans la lutte pour le progrès étaient de plus en plus nombreuses. Toutefois, elles ne faisaient pas l'objet d'une couverture médiatique étendue ni favorable. Le *Dictionnaire biographique du Canada* rapporte d'ailleurs que l'insuffisance de sources ne permet pas de réaliser un nombre représentatif de biographies. Néanmoins, leurs succès se multipliaient. En 1928, les femmes sont admises aux Jeux olympiques d'été. En 1931, le *Code civil* est révisé pour accorder aux employées mariées le droit d'administrer leur salaire. En 1932, une première clinique de planification familiale ouvre en Ontario. En 1934 et en 1937, les travailleuses du textile font la grève renvoyant au diable les menaces d'excommunication.

En 1940, le droit de vote est accordé aux femmes, la Deuxième guerre mondiale est déclarée, et maman a vingt ans.

Ah, maman ! Pour toi, il est déjà trop tard. Tu es entrée dans le moule et tu vas te marier, te conformer à l'enseignement réactionnaire que tu as reçu et nous mettre au monde, Marie-Reine

et moi. Le souvenir de ton sourire résolument digne m'éclaire sur tes renoncements. Un soupçon de compassion perce le mur bétonné qui encercle mon cœur.

Depuis quelques jours, j'ai la nette impression d'aller mieux; je mange et je dors bien, je fais ce qu'on me demande. Sauf que mes démangeaisons se sont étendues aux coudes et aux poignets, et c'est loin d'être agréable! Mes lèvres sont croûtées et un peu enflées à l'intérieur. À tout bout de champ, j'arrache de petites peaux avec mes dents, au risque de les déchirer, ce qui bien sûr se produit. J'avoue que j'aime le goût du sang, son amertume, sa texture dense et sa couleur. On dirait bien que je divague encore un peu...

Le psychiatre est revenu de ses vacances et il a encore changé ma médication. On essaie une nouvelle molécule qui devrait m'épargner des effets secondaires indésirables.

On me tient toujours loin des miroirs. D'ailleurs, je ne me sens pas prête non plus à me regarder dans une glace. Sinon, on dirait que ça fonctionne. Mon anxiété est contrôlée. J'ai exprimé le souhait qu'on m'accorde une sortie. Quelque part, un comité y réfléchit.

De retour dans le cabinet du psychiatre, je décide de rester debout. J'en ai plus qu'assez de ces séances qui ne vont nulle part et de soigner mon langage pour forcer son respect. Sans préambule, je lui déclare que je me sens capable de reprendre ma vie.

Il me sourit et me demande d'expliquer pourquoi la couverture du carnet vert que je tiens à la main est abîmée. Je ne suis pas fière de moi, moi qui prétends que je suis plus calme. De façon délibérée, je décide de lui répondre en adoptant une prononciation plus familière, comme pour le provoquer, lui le seul homme à qui je peux exprimer l'aigreur que son genre m'inspire à ce moment-ci. En me laissant choir dans le fauteuil, je laisse tomber ce qui me paraissait une évidence :

– Vous l'savez, vous, qu'depuis les débuts de la colonie, c'est l'incapacité juridique des femmes qui était à la base de l'organisation d'la famille et d'la société ?

Réagissant à mon changement de ton, il m'aiguillonne.

– Et c'est important pour vous de formuler une affirmation aussi forte ?

- Ben oui! Je l’savais mais, jusqu’à dernièrement, j’avais pas conscience de c’que ça pouvait impliquer.
- Non ? questionne-t-il en se levant pour fermer la porte de la toilette restée ouverte.

Je croise les bras, un peu crispée par ce geste qui traduit un manque de confiance. Au fond, il n’a pas tort.

- Ça m’touchait pas parc’ que les temps ont changé. J’ai pas eu à souffrir de ça. Moi, je suis allée à l’école. Les filles de ma génération ont gardé leur nom après le mariage, même que plus personne se marie de toute façon. J’aurais pu aller à l’université. J’ai choisi de travailler. J’ai un compte personnel à la banque, j’sais conduire une voiture, je...
- Et vous ne supportez pas la vue de votre visage dans le miroir, ironise-t-il.

Je continue en faisant celle qui n’a pas entendu, mais je m’échauffe, c’est sûr !

- Mon arrière-grand-père a déshérité ses filles ! Sa fortune est allée à Lauréat, le frère de ma grand-mère ! Tout l’patrimoine a été dissipé. Ses derniers avoirs, c’était des parts dans une station de ski près de Québec. Selon ma mère, il reste rien de rien.

Il n'insiste pas et souligne :

- Autrefois, c'était courant que les fils soient les seuls à héritier.
- Y'en ont fait des servantes !
- De qui parlez-vous ? Je ne vous suis plus.

Frustrée par sa réplique, la colère m'affole.

- De mes grand-tantes, de mes grand-mères, voyons ! Tout l'monde était complice : les curés, les religieuses, les politiciens, la société, les mères avec leurs filles. Et ma mère qu'y a rien vu du tout. Elle était heureuse ! Maman a fait du sport parc' qu'elle a eu la permission d'mon grand-père Leman qui s'opposait aux idées conservatrices d'ma grand-mère. C'est drôle, et pathétique, non ?

Brusquement, il me lance une phrase qui m'entre dans la poitrine comme un poignard.

- Vous attendez une permission, Milane ?

Je me mets à labourer mon visage avec mes ongles. Il appelle les infirmiers qui me maîtrisent non sans mal et me ramènent à ma chambre. Ils me couchent et m'attachent les poignets, même si je hurle que j'ai repris le contrôle. L'injection me fait dormir.

## La colonne brisée

Dans les jours qui suivent, je me morfonds dans ma chambre. Mon ennui n'est entrecoupé que des repas, la prise de médicaments et l'atelier de chant auquel j'ai accepté de m'inscrire. Je ne mange pas beaucoup car j'ai tout le temps mal au cœur. Il paraît que c'est la nouvelle molécule à l'essai qui fait des siennes. Il faut attendre plusieurs semaines avant que les effets secondaires disparaissent. Je rumine. Un pigeon s'est arrêté un après-midi sur le rebord de ma fenêtre. Il me regarde du coin de son œil inexpressif. Aucun jugement de sa part. Ça fait du bien.

Marie-Reine est venue me voir avant de prendre l'avion pour la Chine. Elle n'a pas commenté les marques rouges sur mon visage. Je soupçonne qu'elle a été conseillée par le médecin : elle était plus douce. Elle a semblé m'écouter avec attention quand je lui ai raconté ce que j'ai lu sur nos ancêtres et dans le carnet vert. Ça m'a beaucoup réconforté. Elle ne m'a pas contredite quand je lui ai dit que maman n'accordait d'importance qu'aux hommes de la famille. Nous avons même ri, complices, chassant loin de moi le reflet impitoyable des miroirs et le beau visage de Marisol, ma nièce,

ma presque fille enfuie de nos vies. Tandis que Marie-Reine sortait les clefs de sa voiture de son sac à main, une douleur aiguë m'a arraché une plainte. Ma sœur m'a tenu la main, longtemps, sans plus rien dire. Sans son soutien, qu'est-ce que je deviendrais ? Si je suis encore là, c'est en grande partie grâce à elle. Une vague d'amour m'envahit.

Comme on m'y a entraîné, j'ai repris sans tarder mes exercices de respiration. Le soulagement n'est ni immédiat ni complet. La résurgence d'une foule de détails glanés au cours de mon existence forme un maelström de pensées disparates qui me ramène vers mes grands-mères. Il semble que je n'en ai pas fini avec elles.

Plus tard, j'ai songé que ma mémoire était comme un rouleau de tissu qui a été entreposé avec négligence : il est rongé par les mites et il a perdu ses couleurs. Pour combattre l'effacement des souvenirs familiaux, il me faut tirer fil après fil l'étoffe de la mémoire collective pour fabriquer le vêtement qui sied le mieux aux ancêtres. Peut-être seraient-ils horrifiés des habits que je leur prête, mais le fait de revisiter le passé m'évite d'affronter le présent en attendant de recouvrer la force de me réadapter à la réalité. Les fractures



d'âme, ça ne se répare pas sans d'innombrables précautions, sans user d'extrême délicatesse. Je n'en suis qu'à moitié chemin.

Pourtant, j'en sais quand même assez maintenant pour glisser dans leur peau l'espace d'un battement de cils. Le tableau « La colonne brisée » de Frida Kahlo surgit d'un recoin de mon cerveau. Je revois le corset de métal d'un blanc virginal et les clous plantés dans la chair. Engoncées dans leur carcan, Valentine Quintal et Juliette Crépeau ont dû cacher bien des souffrances derrière ce regard fier qu'elles arborent sur les photographies, le même que celui que j'ai connu à maman ! Mais c'est surtout la figure obsédante de ma grand-mère paternelle qui se juxtapose de façon naturelle au visage baigné de larmes, et stoïque malgré tout, de Frida. Par bribes, quelques maigres réminiscences de paroles prononcées par mes parents liées au mode de vie et au comportement de ma grand-mère Juliette Crépeau la ressuscitent encore. On peut dire qu'elle ne s'est pas privée de faire regretter à son entourage cette cage de fer qu'on lui a imposée. Comme si je regardais un film au cinéma, les images recommencent à s'enchaîner.

La mère de Juliette, morte au milieu de l'hiver, l'a laissée orpheline et angoissée. Elle ne s'est pas rendue aux funérailles car les routes sont impraticables en cette fin de janvier 1934. Et elle n'a pas pleuré non plus. Sa mère ne l'aurait pas voulu. De toute façon, elle ne peut pas quitter la maison car sa fille handicapée requiert une attention de tous les instants. Le médecin, les grands-parents, les oncles et les cousins hochent la tête avec pitié lorsque Paul leur conte à quel point Juliette se plie aux moindres «caprices» de l'enfant. Or, nul ne peut la dissuader d'agir comme elle le fait car elle considère que personne n'est aussi compétent qu'elle. C'est la bonne qui supplée comme figure maternelle auprès des deux plus jeunes.

Ce n'est pas le seul sujet qui divise Paul et Juliette. Las de discuter des heures durant d'opportunités financières qui auraient demandé une réaction diligente, Paul ne recherche plus son aval. Avec des résultats parfois catastrophiques ! Il perd des sommes substantielles lors d'opérations hasardeuses qui devaient lui en rapporter le double. Une orangerie dont il a fait l'acquisition s'avère située en terrain marécageux, des trains entrent en gare avec des

chargements de grains saturés de moisissures, des placements spéculatifs le mènent au bord de la faillite.

Pour échapper au mépris de Juliette face à ses déconfitures, il se réfugie dans l'alcool. Les clubs privés ou la taverne sont des endroits privilégiés pour noyer ses frustrations. Par ailleurs, il ne peut nier que Juliette a été sa bouée de sauvetage à quelques reprises : les bâtiments locatifs rénovés et revendus sur ses conseils l'ont sauvé de la grande dépression. Le bas de laine garni qu'elle a constitué au fil des ans a permis d'éponger ses pertes et ses dettes. Mais, quelle femme impossible ! Elle ne fait aucun effort pour le comprendre et le soulager des pressions qu'il supporte. Elle se fiche de le rendre heureux. Patron, une autre bouteille !

Les bourdes financières de Paul, son alcoolisme et l'infidélité que Juliette lui suppose en raison de ses absences prolongées la rendent acerbe. Tout comme Napoléon Crépeau l'a fait avec Françoise, Paul lui échappe et, ça, elle ne peut pas le supporter car ses agissements ravivent en elle des plaies anciennes. Ainsi, les récriminations de sa mère, l'incendie de la prairie, les inondations, l'itinérance, les privations alimentent la rage qui monte en elle en constatant qu'à l'inverse de ce qu'elle avait espéré, l'horizon semble

se rétrécir à Québec. Impuissante à y changer quoi que ce soit, elle reporte ses ambitions sur ses fils.

Ils fréquentent la meilleure école de la ville et elle exige d'eux des performances scolaires exemplaires. L'aîné se démarque par sa belle voix et un talent remarquable pour la musique mais pas par ses résultats scolaires. Juliette fulmine contre le curé qui lui enfle la tête en le faisant chanter à toute occasion et en lui permettant de seconder l'organiste qui l'encense. Son aîné se croit permis de la contredire lorsqu'elle lui reproche de perdre son temps. Ces «distractions» n'en feront pas un homme riche! C'est une profession qu'il lui faut.

Jacques, son petit frère, a par contre un naturel plus docile. Ses professeurs le complimentent pour sa politesse, sa tenue à l'église pendant les prières et sa conduite générale. Il surpasse les attentes en arithmétique, lit avec facilité et a de belles dispositions pour le français, l'anglais, le grec et le latin. Sa mère l'a tout de même puni pour être arrivé bon dernier en histoire romaine et en instruction religieuse. Il faut être parfait en tout! Au piano, Jacques se débrouille très bien lui aussi, son professeur louange sa grande sensibilité. À cette mention, Juliette lève les yeux au ciel.

Malgré les querelles incessantes de leurs parents et la triste existence de sa sœur, Jacques a conservé de son enfance de bons souvenirs. Lui et l'aîné font la paire lorsqu'ils inventent les tours joués à la bonne! Leurs coups pendables –boules à mites mélangées au bol de paparmanes, moppes gorgées d'eau sale lancées par la fenêtre ouverte de sa chambre, appels loufoques au téléphone – restent sans conséquence car elle n'est pas assez futée pour identifier les responsables. Il y a aussi les étés passés sur le rang Chacoura avec les cousins, tout un tas de jeunes de tous âges, drôles, intelligents, qui participent à la collecte du miel chez l'un des oncles connu à Louiseville comme le Roi du miel et aux travaux de ferme sur les vastes terres familiales. Avec les cousines et les tantes, les soirées au piano sont des moments de pure grâce.

La musique devient une passion que Jacques développe tout au long de son adolescence. À dix-sept ans, il entretient deux flammes, les pièces pour piano de Rachmaninov et les mathématiques. Les prestations publiques le rendent cependant nerveux. Invité à se produire au Château Frontenac dans le cadre de récitals organisés par le Club musical des dames, il n'en retient qu'une critique : il joue trop vite. Ce commentaire lui fait douter de

posséder l'étoffe d'un pianiste de concert. Le rêve d'une carrière d'ingénieur vient tempérer l'amère déception.

Comme son frère qui se voyait chanteur et organiste, il apprend bien assez tôt qu'il n'est pas maître de son avenir. Pour une fois, leurs parents se sont mis d'accord et ce n'est pas une bonne nouvelle; à leur avis, seuls le droit ou la médecine méritent d'être envisagés. Artiste! Ingénieur! Quelle idée! Les artistes et les ingénieurs ne peuvent être que pauvres et misérables. Paul et Juliette l'ont bien vu à Montréal lorsqu'ils assistaient aux performances de musiciens filiformes mal fagotés au milieu des foules. Non sans tristesse, Juliette se remémore ce premier amour doux-amer pour un ingénieur qui ne parvenait pas à s'établir.

Jacques et son frère sont forcés d'opter pour le droit. L'aîné sera notaire, Jacques avocat. Paul et Juliette justifient leur décision par le fait que nombre de cousins font déjà belle figure dans ces professions. Le benjamin y voit plutôt une raison de ne pas s'engager dans cette voie. Comment s'illustrer parmi les brillants neveux de son père? Il lui faudrait faire mieux qu'eux. Et surtout, il ne peut s'abaisser à quémander des faveurs parmi leurs relations

pour lui ouvrir le chemin. Il ne tient pas à lire la pitié dans les yeux de la parenté.

Il y a plus. Ce sont des années où il a honte de son père dont le comportement fait jaser toute la ville. Lorsque Paul tarde à rentrer au bercail, Juliette envoie Jacques faire la tournée des tavernes et des hôtels pour le ramener à la maison, comme le faisaient ses demi-frères avec leur père Napoléon sur les instances de Françoise. L'adolescent, qui conduit depuis l'âge de quinze ans, abomine le circuit des débits de boisson. L'humiliation se lit sur son visage, mais il n'oserait refuser quoi que ce soit à sa mère. L'amour qu'elle lui voue et l'autorité qu'elle exerce sur lui répriment tout élan de contestation. Juliette ne décèle pas le désarroi de son fils à qui elle a appris à se tenir debout en toute circonstance, tout comme l'aurait fait sa propre mère, et à endurer toutes les souffrances, quelles qu'elles soient.

L'attitude de Juliette est à l'origine de comportements extrêmes qui vont graver trois anecdotes dans l'histoire familiale. Négligeant de soigner les infections chroniques dont est affecté son gros orteil, elle est amputée d'urgence. Au dossier, le médecin a noté : mauvaise circulation sanguine; séquelle d'une fracture du pied

non consolidée à l'adolescence. Logé à la même enseigne, Jacques n'hésite pas à conduire la voiture jusqu'au domicile de ses parents malgré une fracture à la jambe; il perd connaissance à l'arrivée. L'été suivant, il dispute une partie de tennis alors qu'il est atteint d'une appendicite; il ne se rend à l'hôpital qu'une fois le match remporté !

Chaque semaine, Juliette allume un lampion à l'église. Les malheurs se succèdent : sa fille est morte avant d'atteindre ses vingt ans, son fils aîné a contracté une méningite et est resté marqué par une sorte d'apathie, lui qui affichait tant d'énergie. Au surplus, Jacques dépérit sous ses yeux : il ne mange plus. Myope, presbyte et astigmate, les lunettes inadéquates qu'on lui prescrit provoquent des migraines infernales. Il se bat contre les trous de mémoire et le manque de concentration. À sa consternation, il échoue aux examens d'admission du Barreau. Sa vie tressée de drames, elle tremble que tout aille de mal en pis, comme autrefois au Dakota.

Jacques a perdu le sommeil. Il s'esquive de l'atmosphère malsaine de la maison en allant s'asseoir seul dans la salle d'attente de la Jonction Sillery, une petite gare au carrefour des tramways où



les clients se croisent sans se voir, pressés d'acheter leurs billets, leurs journaux et leurs cigarettes. En attendant la reprise qui doit avoir lieu l'année suivante, son père l'intègre dans sa compagnie. Obéissant, il accepte de suivre un cours intensif d'assurances aux États-Unis qu'il réussit au grand soulagement de Juliette. Sur sa photo de finissants, on voit Jacques le corps ramassé sur lui-même, les yeux sombres, au milieu d'un groupe d'étudiants fiers et souriants. Jacques sera reçu avocat en 1940, à l'âge de vingt-trois ans. Un de ses cousins, admis au Barreau six ans auparavant, se fait déjà remarquer comme plaideur. Introduit par Paul auprès de relations influentes, on lui prédit un grand avenir. Persuadé qu'il ne fait pas le poids, Jacques s'inscrit en médecine.

Quant à l'aîné, contre toute attente, il décroche son diplôme du premier coup. Paul aménage pour lui un bureau dans l'édifice qui abrite la compagnie d'assurances qu'il a fondé en 1922. Situé dans la Côte de la Montagne, tant les clients de la Haute-Ville que de la Basse-Ville de Québec peuvent y solliciter ses services. Cet emplacement de choix qu'il lui loue à peu de frais lui garantit un bon départ.

Tandis que l'alcoolisme de Paul s'aggrave à la suite de la mort de leur fille et que Juliette ne met plus le pied dehors, prostrée dans sa chambre, la fortune de la famille s'accroît. Et elle repose sur la perspicacité de ma grand-mère. Un homme de confiance déniché dans les petites annonces s'occupe désormais de la maintenance de leur parc immobilier. Il a pour tâche de louer les appartements à des familles honnêtes et de bonne réputation. L'achat d'un garage et d'une compagnie de taxis logés à la même enseigne sur la rue Cartier dans le quartier Montcalm et l'acquisition d'une compagnie de distribution d'huile à chauffage à laquelle s'associe son frère aîné constituent pour Juliette des transactions à l'image de sa vision des affaires : de l'immobilier et des revenus garantis.

Le jour où ses fils tombent amoureux est un jour où les ténèbres fondent définitivement sur Juliette. L'aîné amène à la maison une belle brune bien en chair, le nez aquilin et la bouche carmin, très gaie, qui remue l'air autour d'elle. Spontanée et directe, la belle irlandaise se vante d'emblée de ses origines. Juliette apprend qu'elle demeure dans le quartier Près-de-ville de la partie est du Cap-Blanc. À Québec, la bonne société méprise la population de débardeurs de ce village miséreux dont les mesures de bois

s'alignent au pied du Cap Diamant, au point de le surnommer le village des chiens. Ignorant les dictats de la bienséance la plus élémentaire, Juliette la reconduit avec fermeté jusqu'à la porte qu'elle referme sans ménagement derrière la jeune fille.

- Comment peux-tu m'faire ça ? s'exclame-t-elle les yeux en feu. Si tu savais d'où je viens, si t'avais connu comme moi la pauvreté, si t'avais vécu comme moi avec ces gens-là dans la crasse et l'indigence, tu prendrais tes jambes à ton cou. T'as pas l'droit de déshonorer ta famille et moi par-dessus tout. Que j'la revoie p'us !
- Mom, tous les Irlandais sont pas pareils ! Comment pouvez-vous la juger ? Vous la connaissez pas ! s'insurge son fils.
- T'as du culot de m'répondre, mon fils ! En Amérique, les Irlandais sont tous descendus des mêmes bateaux infestés pour s'étendre dans les bas-fonds des villes. Des rats ! crache Juliette dégoûtée.
- Mom ! s'indigne l'aîné.
- Tais-toi ! s'impatiente-t-elle. Elle sait c'qu'elle fait la bougraise. Es-tu assez idiot ! Elle en veut qu'à la notoriété de ta famille et qu'à ta fortune, la gueuse ! Elle a grandi au bas d'la falaise. Une

filles de rien ! Quelle aubaine de tomber sur un abruti comme toi !

Je veux p'us qu'elle mette les pieds ici. N'y r'viens p'us !

L'aîné puise dans son amour le courage de la confronter.

- Premièrement, elle est née et a grandi dans le comté de Bonaventure, deuxièmement, c'est une jeune fille comme il faut. Troisièmement, vous m'avez défendu de faire la chose que j'aimais le plus au monde, c'est assez ! Cette fois, vous m'arrêterez pas ! profère le jeune homme en faisant mine de mettre la main sur la poignée de porte.
- Reste ici ! Tu restes ici ! Veux-tu bien m'dire à quoi je me suis opposée ?
- Gagner ma vie comme musicien ! lance son fils en s'étranglant. Sa main retombe, molle, le long de sa jambe.
- C'était pour ton bien, s'égosille sa mère. Tu sais très bien que la vie d'artiste fait pas vivre une famille. En plus, tu portes un nom respecté dans tout l'pays. On aurait été la risée de tous. Tu dois, tu as l'obligation de viser haut. Ton père a des fonctions très élevées au gouvernement et dans les affaires.

- J’ai remporté plusieurs concours, lui objecte l’aîné. Mes professeurs m’disaient que j’avais un talent exceptionnel, que j’pouvais espérer une carrière internationale.
- Ils peuvent raconter ce qu’ils veulent. J’sais, moi, que c’est pas une profession. C’est jus’ un passe-temps pour épater la galerie, rien d’plus. Je veux p’us en entendre parler ! crie-t-elle.
- Eh bien, personne pourra m’empêcher de la voir. Et si j’veux la marier, j’le ferai ! ajoute-t-il en saisissant la poignée.
- Jamais, t’entends ? Jamais en cent ans.
- J’m me marierai pis vous en saurez rien !
- J’t te renierai !
- Vous pouvez pas, que diraient les gens ?
- J’t te déshériterai.
- J’en veux pas d’votre argent ! Tout c’que vous réussissez à faire avec vos piastres, c’est d’nous rendre malheureux ! hurle l’aîné en se précipitant dehors pour rejoindre son amie.

Rouge d’indignation, Juliette prend le téléphone et appelle Paul pour lui conter l’altercation. Elle exige qu’il quitte illico son bureau, qu’il rejoigne son fils et qu’il lui fasse entendre raison, sinon elle ne sait pas de quoi elle est capable. Paul l’oblige à patienter car

il rencontre un ministre dans la minute. Il lui promet d'agir au retour et l'enjoint de se calmer.

Restée seule, Juliette se morfond. Pauvre enfant, lui qui louche et qui a peu d'attraits, comment peut-il croire en la sincérité de cette ... traînée, voilà ce qu'elle est ! Elle, Juliette Crépeau, s'est évertuée à essoucher les racines qui l'ancraient dans la misère, comment son fils peut-il oser la ramener en arrière ? Elle revoit le quartier industriel qu'elle a arpenté durant ses premières années à Montréal, la saleté, la pollution, les logements miteux. La tête lui tourne, la nausée la saisit. Paniquée, elle ne comprend pas que son fils, qui a reçu une éducation irréprochable, puisse s'opposer à elle.

Après s'être rongé les sangs toute la journée, elle reçoit de Paul un mot sous pli, transmis par un commissionnaire, lui annonçant qu'il part avec l'aîné à son club de pêche pour trois jours. Soulagée, elle fait préparer leurs bagages par la bonne. En ce qui a trait aux garçons, Paul et elle se sont toujours mis d'accord. Sur cette question, du moins, elle peut lui faire confiance. Comme elle ne veut pas adresser la parole au fils rebelle tant qu'il n'aura pas entendu raison, elle fait servir son souper à sa chambre.

Or, Juliette se trompe. Elle ne connaît pas la force de l'amour qui se révèle à soi comme une déflagration au creux de la poitrine. Paul, lui, en sait long sur le sujet. Il a souffert toutes ces années pour vivre auprès de la femme de sa vie, bien qu'elle n'ait jamais eu pour lui que de l'amitié. La nouvelle flamme de son fils, il l'a déjà rencontrée car il la lui a présentée afin de s'assurer un allié. C'est une jeune fille épanouie, joyeuse, volontaire, intelligente, pleine de détermination. Que vouloir de plus ? C'est Juliette avant qu'elle devienne impossible à vivre ! S'il part quelques jours, c'est pour donner le temps à sa femme de descendre de ses grands chevaux. Il est confiant qu'éventuellement elle reconnaîtra les qualités de sa future bru, comme il se plaît à l'appeler.

Mais la partie n'est pas facile. Même si la fiancée réussit à s'introduire dans la famille grâce à son habileté à montrer patte blanche chaque fois qu'elle est en présence de Juliette, celle-ci s'obstine à ne pas lui adresser la parole.

Alors que le mariage s'organise, Jacques lui présente Ivy, une partenaire au tennis, qui peut se vanter de descendre par sa mère de la lignée des Quintal, un nom fort respecté. Aux yeux de Juliette, cette nouvelle amie de son fils n'est cependant qu'une pauvre.

Avec Jacques dont les yeux pétillent d'une flamme déjà ardente, elle renonce à demander l'aide de Paul de crainte de voir père et fils se liguer encore contre elle. En dépit de son opposition, le gamin autrefois si obéissant lui résiste. Malgré de longues conversations où elle s'efforce de ne pas s'emporter, il tient bon. Il répète que c'est une fille formidable, cultivée, bilingue et ambitieuse, qui a fait des études en technique comptable, qui joue du piano à la perfection, et dont le réseau d'amis provient des meilleures familles de Québec. Aucune autre qu'Ivy ne saura soutenir sa carrière comme il se doit.

L'amour n'est pas une chose qui se prévoit, se commande ou se contrôle. Voilà la quatrième leçon qui émerge du passé de Juliette. Au cours des ans, ses fils n'ont manifesté aucun intérêt pour les jeunes filles rencontrées par l'entremise de leurs relations. Malgré toute la force de sa volonté, elle ne pourra pas défendre son foyer contre les coups de bélier qui en enfoncent la porte.

De son côté, Paul est heureux d'accueillir les fiancées de ses fils, toutes deux du même âge. Elles sont comme la brise fraîche qui entre dans une pièce où l'air est vicié. Les week-ends, il adore les amener aux clubs de pêche dont il est membre, le club Donnacona à la Rivière à Pierre ou celui du lac Ste-Anne à Sainte-Perpétue-de-



L'Islet. Les deux jeunes femmes entendent à rire et il ne se prive pas de leur jouer des tours. Il leur conte toutes les blagues de son répertoire.

Ivy est la seule à savoir nager et ne semble éprouver aucune gêne à descendre devant eux dans l'eau, dans un maillot de bain qui épouse ses belles formes. Quel plaisir de contempler ses muscles en action lorsqu'elle plonge, de voir son trop plein d'énergie s'exprimer dans un crawl vigoureux, de suivre des yeux le ruissellement de l'eau tout le long de son corps lorsqu'elle se hisse sur les roches de la rive !

Sur la trentaine de photos prises au camp de pêche, Juliette n'apparaît sur aucune. L'aîné en est absent la plupart du temps car c'est lui qui prend les photos. Lorsqu'il fait partie du groupe, son allure générale tranche avec les joyeux sourires qu'affiche toute la bande : il fixe l'objectif avec l'air de dire « Mais qu'est-ce que je fais là ? ». Juliette met un frein aux nombreux séjours aux clubs de pêche le jour où, à la suite d'une erreur d'adressage, une caisse d'alcool fort est livrée à sa porte.

Qu'à cela ne tienne, pour les rapprocher de lui, Paul a converti l'aîné à l'idée de prendre sa pétillante fiancée comme réceptionniste

et secrétaire de son bureau de notaire. Ainsi, il pourra passer la saluer aussi souvent qu'il le voudra. Il propose ensuite à Jacques de prendre Ivy comme commis-comptable au bureau d'assurances. Avec sa paye, Ivy pourra s'offrir le canot d'écorce fabriqué au village Huron dont elle ne cesse de parler. Toutes les deux louent la gentillesse et la générosité de Paul.

Neutralisée, Juliette se mure dans un mutisme marmoréen.

## Une autobiographie : Fragments II

Eh bien, c'est ici que s'entrelacent les vies de Valentine Quintal, de Juliette Crépeau et de ma mère Yvonne Leman, trois univers convergents, un flux tridimensionnel d'ondes aux interactions imprévisibles qui traversent la gravité, l'espace et le temps, provoquant une oscillation des structures aléatoires dont l'amplitude a fini par foutre ma vie en l'air.

Je suis tirée de ma songerie par un infirmier venu me chercher pour une séance avec le psychiatre. Le médecin ne commente pas ma dernière crise et je lui en suis reconnaissante. Avant d'entrer dans son bureau, je me suis rongée les ongles, ne sachant pas à quoi m'attendre. Avec un sourire engageant, il m'a demandé de continuer la lecture du carnet. Il a promis de ne plus intervenir. C'est à moi de réagir si j'en ressens le besoin.

En soupirant, j'ouvre le carnet vert à la page que j'avais marquée en pliant le coin supérieur droit. La première phrase est éloquente, et la suite pareillement.

*J'étais convaincue que j'étais appelée par un grand destin.*

*Lorsque je rencontrai Jacques sur le court de tennis, j'eus un coup de foudre immédiat. C'était un grand jeune homme aux yeux verts, les cheveux ondulés et châains foncés, très mince et très timide. Nous attendions tous deux des amis qui ne vinrent pas. Parce que je le trouvais si beau, j'ai transgressé la règle qui veut qu'une jeune fille ne fasse jamais les premiers pas. Tirillée entre la crainte de déplaire, l'intérêt qu'il réveillait en moi et l'embarras que j'allais causer par mon audace, je lui demandai s'il désirait échanger quelques balles. Nullement choqué de ma hardiesse, il a accepté mon invitation en souriant et, en fin d'après-midi, il me reconduisit à la maison.*

*Jacques aimait le sport, le plein-air et la musique. Il était avocat et détenait un diplôme américain en assurances. Il terminait une première année de médecine. Il avait un frère notaire. Son père, un homme très en vue à Québec et à Ottawa, venait de quitter la charge de surintendant fédéral du département de l'Assistance-chômage pour devenir vice-président de la Commission des liqueurs de Québec. Sa mère une femme très froide, je dirais même glaciale, ne m'a pas accueillie les bras ouverts. Avec le temps, elle s'adoucit et nos relations devinrent assez cordiales.*

*Les années de guerre furent terribles. Mais comme mes frères étaient splendides dans leurs uniformes ! Le benjamin surtout faisait tourner les têtes dans son costume de marin, ses cheveux blonds bouclés, son teint bronzé par la vie en mer et sa taille très fine. Appelé à servir sur les bateaux chargés de repérer et de désamorcer les mines disposées par l'ennemi sur le fleuve, toute la famille vivait des heures d'angoisse. Chaque matin, pour donner du courage à l'équipage, on servait aux hommes sur le pont une shot de rhum.*

*Jacques s'enrôla aussi. Avec soulagement, j'appris qu'il n'aurait pas à se battre en Europe. Les mauvaises langues alléguèrent que son père avait utilisé ses relations à Ottawa pour lui éviter d'être envoyé au front. De quelle méchanceté, les envieux sont capables ! Ces gens me répugnent ! Avec ses pieds plats, ses vertiges et sa myopie, il aurait été étonnant qu'il fût sélectionné ! Les autorités jugèrent qu'il serait plus utile auprès des blessés et des prisonniers dans les camps militaires, ici, au pays.*

*Lors de sa première affectation à Petawawa en Ontario, il m'écrivit : « Je hais ces accidents où tout le monde est énervé, où il faut faire attention de ne pas faire des bêtises. On m'a dit que je*

n'aurais pas dû donner de la morphine à une vieille femme de soixante-quinze ans qui avait été happée par une moto de l'armée parce que c'était dangereux. J'ai souvent mal à la tête et au cou. Je me soigne avec des 217<sup>18</sup>. J'ai demandé qu'on me change de chambre car mon compagnon est toujours ivre.»

*Dans ses lettres, il se plaignait d'être mal payé, de ses lunettes mal ajustées, du sable dans les chambres, du son médiocre de sa radio. Comme je déplorais ces conditions exécrables! Mais tout n'était pas noir: il se réjouissait d'avoir appris à presser ses pantalons, appréciait les efforts des anglophones pour plaire aux francophones et disputaient des parties de billard, son passe-temps favori.*

*Mon futur beau-père fut nommé au Sénat en mars 1944. Quel honneur! Cette distinction bien méritée en raison de son dévouement inconditionnel au parti Libéral retombait sur nous tous et je n'aurais jamais cru qu'elle pourrait nous nuire de quelque façon. Un jour, Jacques fut embarrassé par une lettre qu'il lui fit parvenir, dactylographiée sur du papier à entête: «Il va peut-être te sembler curieux de recevoir une lettre de moi». (En effet, ses*

---

<sup>18</sup> Produit à base d'acide acétylsalicylique et de caféine.

*parents n'étaient pas des écrivains! En fait, Jacques n'eut de correspondance que la mienne. En cas de nécessité, ils communiquaient par courts messages télégraphiés. Quel contraste avec mes frères, qui reçurent des lettres de Papa et Maman tous les deux jours!) Toujours est-il que monsieur Morais demandait à Jacques de faire pression auprès des autorités en sa fonction de capitaine pour faire réduire à un mois la peine d'un électeur, un sapeur résidant au même camp que lui, qui avait déserté et qui s'était vu condamné à un an de détention.*

*Faut-il y voir un lien? Jacques fut aussitôt nommé officier et transféré à Brockville, comme si ses démarches avaient déplu à des haut placés. Assigné à la base militaire de Borden, son entraînement consistait surtout en de longues marches et quelques exercices de gymnastique pendant cinq jours. En hiver, les chambres étaient froides; il n'y faisait jamais plus de soixante degrés Fahrenheit<sup>19</sup>. Il put au moins se réjouir de manger au mess même si la nourriture était loin d'être appétissante, et d'avoir à son service un aide de camp qui faisait son lit, lavait le plancher, frottait ses boutons et ses chaussures.*

---

<sup>19</sup> 15,5 °C

Je referme le cahier. Je brise le silence après quelques minutes.

- C’était ça, son grand destin : marier mon père, intégrer une famille en vue ! Mes grands-parents, Adrien Leman et Valentine Quintal, vivaient sur l’avenue de Lévis, un logement modeste dans un triplex, en bordure de trottoir. Dans l’carnet, maman n’arrête pas de s’plaindre du coût de la vie. C’est ça qu’elle veut dire quand elle écrit qu’les années de guerre ont été terribles. Papa, le pire qu’il a connu, c’est la promiscuité dans les baraquements et une fusillade à Borden entre des artilleurs et des prisonniers qui s’étaient échappés en pleine nuit. Les ampoules du système d’éclairage avaient été brisées par des balles. Y’a fallu qu’il courre de son quartier à l’infirmierie pour porter secours à des blessés alors que ça tirait encore dans l’noir. C’est le seul champ de bataille qu’y a connu.
- Et que faisait votre mère durant ces années ? s’est risqué le médecin.
- Pendant la guerre, elle a travaillé comme commis-comptable au bureau d’assurances de mon grand-père Morais. Elle attendait qu’m’on père obtienne des permissions. Y rev’nait par le train et y



passait ses soirées à jouer aux cartes avec elle et avec ses parents. Une de ces parties a été interrompue par des voisins qui criaient « Au feu ! » Y ont eu juste le temps de sauver les papiers importants et les photographies.

- Votre grand-mère Morais ne devait pas être enchantée de ces fréquentations !
- Ça m’rappelle que mon père recevait des invitations auxquelles ma grand-mère l’obligeait à se rendre. Dans la bonne société, comme ma mère aurait dit, y’était considéré comme un excellent parti. Y’en a gardé un mauvais souvenir. Une des jeunes filles rencontrée à ces rendez-vous forcés s’est fait tellement insistante qu’y a dû écrire à ses parents pour leur demander d’intervenir.
- Vos parents, ils étaient fiancés, non ? Comment se fait-il...
- Non, non ! Y parlaient d’mariage mais entre eux seulement. Papa r’poussait le moment d’en parler à sa mère. Y songeait à annoncer ses intentions seulement après la guerre. C’était un sujet difficile. Y considérait qu’y avait pas l’argent pour s’établir et y voulait pas en quêter à ses parents.
- Il craignait sa mère, commente le psychiatre.

- Ouais. De un, maman n'était pas du goût de ma grand-mère; de deux, y'avait entendu ses parents s'engueuler toute sa jeunesse pour des questions d'argent. C'est au point que maman a pris un billet pour le tirage d'une maison. R'gardez... J'ai des lettres qui l'prouvent! Elles ont été conservées dans une pochette à la fin du carnet. Ici, elle soutient qu'elle va remporter le grand prix :  
*« J'ai bien l'intention de la gagner. Je serai riche et je n'aurai plus besoin de calculer. Je n'ai pas attrapé ta maladie de toujours penser en chiffres, mais je préviens l'avenir. Si mes projets se réalisent, qu'un jour nous puissions vivre ensemble, il sera heureux que je ne te demande pas toujours de l'argent pour satisfaire mes désirs. »*

En poursuivant les séances sans trop d'intervention de la part du médecin, j'arrive à maintenir une bonne concentration, à résumer des pages de moindre intérêt, à souligner celles qui suscitent en moi des réactions plus fortes. Cette routine me structure, améliore mon humeur et je ne porte plus autant attention aux irritants de mon hospitalisation. La brusquerie des préposés, le goût face des repas dont je connais le menu par cœur, le bruit ambiant et le voisinage des patients m'affectent moins.

Apprise des religieuses, l'écriture de ma mère formée de lettres calligraphiées à la perfection facilite la lecture.

Incertains de la parfaite réciprocité de leurs sentiments, la correspondance de Jacques et d'Ivy s'apparente à la démarche de deux aveugles qui avancent à tâtons alors qu'il devient de plus en plus évident qu'ils sont très épris l'un de l'autre. Parce qu'elle signe « une amie », Jacques se demande si l'attachement d'Ivy se relâche. Ou bien, pour leur éviter de trop s'ennuyer l'un de l'autre, il tente de mettre le couvercle sur le début d'une passion partie pour durer un demi-siècle. Dans une lettre, il émet des réserves quant à ce qu'il appelle le « sentimentalisme » d'Ivy, au risque de la froisser. Ou est-ce l'humour si particulier de Jacques qui s'exprime lorsqu'il écrit que la distance ne peut qu'aider ma mère à maîtriser ses élans ? Il reste qu'il ridiculise au passage un militaire qui écrit tous les jours à sa femme : « *Je me demande ce qu'ils se disent, ils doivent se répéter !* » Il fallait que leur amour soit profond pour que l'éloignement et les maladresses n'en viennent à bout !

Ça fait bizarre d'entrer dans l'intimité de mes parents, comme si je me rendais coupable de voyeurisme. Le médecin atténue cette

impression en m'assurant que ces lettres ont été laissées pour être lues. Je me rends compte que je fais un pas de géant dans ma recherche de vérité. Je suis plus près de la réalité que je ne l'ai jamais été. Je découvre que la ferveur de ma mère est moins superficielle que je ne l'ai crue un bref moment, que mes parents se sont aimés comme de très jeunes adolescents qui vivent une toute première expérience. Leur amour réchauffe et m'agresse tout à la fois. La dévotion de ma mère m'explique bien des choix qu'elle n'a pas hésité à faire par la suite. Leur vulnérabilité endort les ressentiments que j'ai nourris longtemps à son égard. Je sais bien que je devrai les réveiller de nouveau.

Juste avant l'armistice, les mots de Jacques dépeignent l'emprise que Juliette a sur lui : *« Ivy, il est drôle de te voir garder le silence lorsque je parle de nocces; je sais que tu en as envie autant sinon plus que moi et que tu gardes le silence pour ne pas m'influencer. En tout cas je vais t'en parler, moi; j'ai écrit à Maman et lui ai fait tout un plaidoyer pour que je me marie à l'automne; je lui ai dit aussi que je n'avais fait aucune proposition, ce qui est vrai. J'ai hâte d'avoir une réponse; je t'en communiquerai les résultats.*

*Je semble dépendre un peu fort de chez nous, mais je n'ai jamais eu à le regretter et j'ai toujours chercher (sic) à marcher en bons termes et en collaboration. »*

Juliette ne leur accorde pas sa bénédiction, mais la conjoncture de l'après-guerre leur donne un bon coup de pouce, un tour du sort qu'elle n'a pas vu venir. Au retour à la vie civile, les militaires décorés – Jacques a reçu la médaille canadienne des volontaires et la médaille de guerre 1939-45 –, se voient offrir des bourses d'études. Les étudiants en médecine ont l'opportunité de se spécialiser à l'étranger grâce à l'aide du gouvernement. Jacques a posé sa candidature tandis qu'il était encore en service pour l'obtention d'un diplôme en gastroentérologie. Ceci signifie qu'il va devoir vivre outremer pendant près de deux ans.

Jacques et Ivy ne peuvent imaginer de poursuivre une correspondance platonique sur une aussi longue période et, en l'espace d'un mois, ils organisent eux-mêmes leur mariage. Juliette est amèrement déçue : son petit Jacques, cet enfant si brillant promis à un avenir éblouissant, celui qui aurait pu convoler en justes noces avec l'héritière d'une des plus grandes familles de Québec, a choisi une descendante de ces Quintal déchus. C'est pitoyable !

Valentine, elle, est mécontente de tant d'improvisation, mais elle s'incline devant le bonheur resplendissant d'Ivy qui perpétue, comme elle l'a fait en son temps, la tradition des mariages d'amour.

Peu importe l'humeur des belles-mères, les fiancés s'unissent pour la vie le dernier jour de novembre 1946, en l'église Saint-Charles Garnier. À la sortie, les flocons de neige se déposent sur le chapeau haut-de-forme de Jacques et sur le manteau de lapin d'Ivy. Pressée contre son amoureux dont le sourire extatique exprime toute l'euphorie du moment, Ivy s'accroche à son bras. La guerre est terminée à plus d'un titre : son Jacques a été libéré du service militaire et du joug de sa mère. Ensemble, ils vaincront de tout. Ses yeux fixent l'objectif avec détermination, consciente que l'appareil photo immortalise son nouveau statut, celui d'épouse de Jacques Morais dont elle porte désormais le nom. Derrière elle, dans l'ombre du portail, le visage de Juliette traduit sa déconvenue et une rage sourde. Son fils sera au loin pour deux longues années. Dans son cœur, la confusion règne : son amour maternel, ses ambitions et le sentiment de dépossession se disputent la place. La considération que les snobs de Québec ne manqueront pas de lui accorder en

raison de ces études de spécialisations en France remportera finalement la partie, atténuant son courroux.

Autre temps autres mœurs, Ivy (madame Jacques Morais) se voit attribuer l'entière administration des biens qu'elle possède avant son mariage et qu'elle acquiert par la suite par le fait de la libre jouissance de ses revenus. Ça ne veut pas dire pour autant qu'Ivy utilisera ces dispositions à son avantage. Les mentalités peinent à évoluer !

Pour mitiger les effets de cette mésalliance, Juliette manigance avec Paul l'amélioration de la condition sociale des parents d'Ivy et leur éloignement. Adrien Lemane est aussitôt approché pour un poste de gérant d'un magasin de vins de messe en Abitibi. Voyant Valentine effondrée par les pressions que subit son père pour accepter cet emploi, Ivy supplie son beau-père d'intervenir pour le maintenir à Québec. Paul coupe alors la poire en deux au prix d'une négociation houleuse avec Juliette : Adrien est nommé gérant d'une importante succursale de la Commission des liqueurs située sur l'avenue Cartier, ce qui lui permet d'acheter un gentil cottage à la limite de Sillery, un nouveau quartier en périphérie

de Québec. Valentine engage une bonne et retrouve un peu du confort auquel elle avait été autrefois habituée.

Jacques et Ivy se sont embarqués pour l'Europe, avec en poche une dispense de procréation accordée par l'Église pour la durée de ces années d'étude. Sur le bateau qui les mène en France, Jacques est malade. Depuis leur départ de New-York, il tient les hublots ouverts. Au large de Terre-Neuve, des vagues de cinquante pieds frappent la coque du navire. Une lame propulse une grande quantité d'eau dans leur cabine et tout est inondé. Ivy garde le moral, elle a le pied marin.

*Je fus émerveillée de voir une étendue d'eau aussi grande. Nous étions très confortables sur les chaises longues. On nous y servait du thé chaud avec une tranche de citron. Très mauvais mais aussi très stimulant ! On nous distribuait une feuille qui tenait lieu de petit journal et qui rapportait les dernières nouvelles. Malgré le ciel couvert, j'attrapai un violent coup de soleil; c'est terrible comme ça chauffe. Le pire, c'est que je portais des lunettes fumées et j'eus de grands cernes blancs autour de mes yeux.*

*Jacques ne bougea pas de son lit, même si le garçon d'étage lui eut recommandé de sortir sur le pont. J'étais tracassée de le voir*



*si peu combatif et je dirais même fâchée qu'il n'écoute pas mieux nos conseils. Pour ma part, j'étais bien incapable de m'enfermer avec lui dans notre minuscule cabine. Il nous avait réservée cette place sur un navire de classe modeste pour couper dans les dépenses, ce dont j'ai dû le féliciter plus tard en apprenant que nos amis partis à bord du Queen Mary (le grand luxe !) avaient été retardés, leur bateau s'étant échoué en face de Cherbourg, au bout de la péninsule gaspésienne !*

*Pour passer le temps, je me divertis grâce aux jeux de palet et aux séances de cinéma. Le dimanche, j'allais à la messe. Le prêtre faisait un petit sermon en anglais et en français. Tout se passait bien pieusement et cet événement fait partie de mes plus beaux souvenirs.*

*Au souper, j'étais assise à la table d'un couple qui se rendait en Bretagne visiter de la famille et d'un horloger qui terminait un séjour en Amérique où il avait étudié la méthode de placage en or avec alliage de métaux. Bien qu'il fit très chaud dans la salle à manger (le vin rouge et les compliments de l'horloger aidant), les repas étaient très bien apprêtés : pamplemousse au kirsch, crème de maïs Louisiane, filet de barbu d'Antin, pointes d'asperge à l'huile*

*douce, poularde poêlée Demidoff, croquettes de pommes, salade parisienne, parfait glacé Caprice, frivolités et corbeille de fruits. Un soir, j'ai dû éconduire mon horloger qui tenait à m'offrir le digestif dans ses quartiers. Quel mufle !*

*Alors que nous approchions les côtes anglaises, il y eut un clair de lune splendide et Jacques, qui avait vaincu le mal de mer, m'a serré très fort dans ses bras. Nos lèvres se sont jointes sous les rayons qui illuminaient notre bateau blanc et les cordages de son mat. Je n'ai pas pu jouir plus longtemps du spectacle car nous sommes descendus très vite à notre cabine qui m'a soudain paru si romantique ! J'ai cru mourir d'amour !*

Monsieur et madame Morais débarquent au Havre, vont par le train jusqu'à Paris où, pour s'épargner le coût d'un taxi, ils descendent dans le métro avec leurs valises. Ivy partage ses premières impressions : *« Paris est une ville de vieilleries, mais de belles vieilleries. Tout est vieux, ça sent le vieux, le moisi. On a toujours peur que ça s'écroule sur nous ! Mais comme c'est merveilleux toutes ces antiquités. C'est indéfinissable de voir un monde moderne vivre avec des choses d'autrefois. »*

Le temps de trouver un logement, ils prennent la chambre 317, à six cent cinquante francs par mois, à l'Hôtel Lutetia dans le sixième arrondissement. Ivy est contrariée par les frais de service de quinze pourcent et la taxe de cinq pourcent. Ses notes contiennent par ailleurs des listes de prix. Tout le temps que Jacques sera aux études, elle remplira des pages et des pages dans lesquelles elle répertorie le prix des aliments, du chauffage, de l'habillement et des sorties. On peut reconstituer le coût de la vie à Paris de 1946 à 1948 à partir de son journal !

- *fagot de bois 50 francs*
- *jambon 1 300 francs le kilo*
- *patates 9 francs la livre*
- *pied de céleri 15 francs*
- *pâtisseries 30 francs la pièce*
- *bouteille de vin rouge 45 francs*
- *œillets 30 francs la douzaine*
- *bas de nylon 450 francs la paire*
- *meuble en chêne 90 000 francs*
- *verrerie 60 000 francs, etc.*

La pauvre, après avoir brisé sa première paire de bas en les enfilant, elle n'achète plus que des bas de fil, plus durables. Ivy se procure un crochet à remailler les bas, mais c'est Jacques qui se montre le plus habile. Il se charge des réparations !

Ivy avait en elle un terreau fertile pour que l'obsession d'économiser s'épanouisse, encouragée par Jacques. Il y avait d'abord eu les déboires financiers de de son père, Adrien Leman, qui avaient marqué son esprit d'enfant. Elle avait ensuite nourri bien des inquiétudes pour ses frères, tous deux à la merci de patrons tyranniques. Leur scolarité ayant dû être interrompue faute d'argent, ils enduraient les conditions abusives de leurs employeurs et cumulaient les congédiements. Pendant ces deux ans, elle leur enverra des lettres les exhortant d'être courageux et de faire confiance à la Providence. Enfin, durant la deuxième guerre, c'est elle qui gérera les tickets de rationnement pour l'achat du beurre, du thé, du café et du sucre. Les règles qui s'y appliquaient étaient strictes, les sanctions sévères. Toutes ces expériences et ses études de comptabilité en avaient fait une Mère économe, sans le voile.

Ce premier Noël de jeune mariée, Ivy le vit ainsi à Paris, soucieuse de respecter un budget ficelé serré. Sa main dans celle de Jacques, elle revient de la messe de minuit à pied, non que la distance le permette mais pour limiter leurs dépenses. Elle passe devant les fenêtres des bistros remplis de gens qui mangent,

boivent et dansent à qui mieux mieux. Tout cet étalage de plaisirs lui rappelle les fêtes de son enfance et l'abondance dont l'entourait son grand-père Quintal. Pour ne pas sombrer dans la nostalgie, elle ignore ses orteils et ses doigts gelés et s'émerveille de tout. Le feu dans les yeux de Jacques et leur complicité atténue les effets des privations. Elle accélère le pas, pressée de réchauffer son corps au sien dans leur chambre du Lutetia.

Au cours des semaines suivantes, Jacques échange des dollars contre des chèques de voyage sur le marché noir avec de bonnes marges de profit. Il place les bénéfices réalisés dans un compte en banque en vue de l'achat d'une verrerie qu'ils souhaitent rapporter au Québec. Ivy a repéré des verres taillés marqués d'un prix raisonnable, mais Jacques s'est emballé pour un ensemble de cristal d'une pure extravagance comprenant une carafe, des coupes de champagne, des verres à vin et à liqueur, un saucier et des plats à condiment. Elle ne s'explique pas cette tocade. Comment arriveront-ils à payer cette merveille ?

Dans la semaine qui précède ce premier Noël, ils captent l'émission *Les peintres de la chanson* sur la radio à ondes courtes que Jacques possède depuis son service militaire. Il entend son

frère aîné interpréter en solo un air de Noël de sa belle voix profonde. Ivy lui tient la main, bouleversée de voir les larmes envahir ses beaux yeux verts. L'espoir que Juliette adoucisse son attitude quant à l'aîné se fait sentir durant plusieurs jours. Cette perspective s'évanouit quand ils reçoivent une rare lettre de Juliette qu'elle a fait dactylographier sur le papier entête du Sénat. Sans un seul commentaire sur la prestation entendue, elle leur apprend qu'il a été nommé secrétaire de l'Association des notaires du Québec. Voici la transcription exacte de ses mots : « *C'est peu de chose, mais il y a un commencement dans tout.* » La veille du jour de l'An, leur parvient un télégramme de Paul qui élude toute la question : « *Chers enfants je vous donne ma bénédiction au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit - Vous souhaitons tous bonne et heureuse année.* »

« Pourquoi tant de dureté ? » songe Ivy qui s'apitoie sur ce garçon d'une si grande sensibilité. « Nous l'aiderons à être fort » se promet-elle avec toute la candeur dont une jeune femme est remplie lorsque le bonheur masque la cruauté de la vie.

L'Hôtel Lutetia étant trop cher, Jacques et Ivy dénichent un logis abordable situé à Auteuil, au 46 rue des Tilleuls. À leur arrivée,

la propriétaire, une veuve ayant neuf enfants à sa charge, les informe qu'il y aura une grève de l'eau. Contre mauvaise fortune bon cœur, Ivy remplit un chaudron et la baignoire en prévision de la pénurie qui n'a en fin de compte pas lieu. Cette insoutenable faille dans le service de distribution de l'eau la sidère et lui dévoile une bien mauvaise image de la France.

Leur deux pièces et demi se compose d'une chambre à coucher trop froide pour être occupée et d'un salon pourvu d'un foyer qui pallie l'insuffisance du chauffage central. Ils y disposent donc le matelas sur leurs valises, et voilà le lit douillet des amoureux au milieu de la pièce. En l'absence de cuisine, Ivy se résigne à brancher un réchaud à gaz dans la prise de la salle de bain, entre le lavabo et la toilette. Pour les conditions d'hygiène et de sécurité, on repassera ! En l'absence d'eau chaude, l'unique brûleur est mis à contribution plus que ne l'aura jamais souhaité son fabricant. Elle se console en comparant leur appartement à celui d'un ami étudiant qui est à Paris avec sa femme et ses quatre enfants. Le leur est plus mal chauffé encore et la toilette est à l'extérieur, comme à la campagne !

La correspondance régulière qu'Ivy maintient avec ses parents la renseigne, mois après mois, sur les démarches de ses frères dans la recherche d'un emploi convenable. Sans diplôme, il n'est pas facile de revenir à la vie civile. Après la grande guerre, un tas de soldats arrivent sur le marché du travail en même temps qu'eux. Le benjamin accepte un poste de garde forestier qui consiste à repérer les incendies du haut d'une tour à feu et à épingler les braconniers. Le cadet devient commis voyageur, ce qui l'amène à vendre des brosses partout en province. Ivy désespère : l'un au fond des bois et l'autre sur la route, comment peuvent-ils intéresser les jeunes filles ? Elle joint ses prières ferventes à celles de sa famille afin que le Ciel intervienne en leur faveur.

Levée chaque jour à huit heures, Ivy fait du feu, mais le bois est rarement sec. Elle prépare le déjeuner sur le petit poêle en chantonnant pour se donner du courage, sert le café, puis deux œufs miroir sur une tranche de pain brun. Jacques part à neuf heures pour l'hôpital Saint-Antoine où il assiste à ses cours. Il s'y rend en motocyclette, une bécane usagée achetée sur le marché noir.



Le premier plein d'essence, ils le font en Belgique, ce pays ne pratiquant déjà plus le rationnement. En plein mois de janvier, ils partent pour le nord, affrontent les brouillards de neige et reviennent avec une provision de gasoline. « Ce n'est pas quelques flocons qui peuvent intimider des Canadiens-français ! » blague Ivy toujours partante pour un exploit sportif. Grâce à son nouveau mode de transport, Jacques sauve trente minutes sur le métro. Quelques mois plus tard, c'est toujours en moto qu'il se rend suivre des cours de gastroscopie à l'Hôpital Vaugirard, puis des cours de pathologies digestives à la Faculté de médecine de Paris.

Ivy a sa routine : le matin, elle fait le ménage, va au marché où elle s'approvisionne pour l'essentiel avec ses tickets de rationnement et prépare le repas du midi. Jacques vide son assiette, la complimente pour ses efforts et repart. L'après-midi, elle range leur couvert, lave leurs vêtements, presse, raccommode et planifie le souper. Le soir, pendant que Jacques étudie ou rédige le compte rendu de ses journées, elle lit les périodiques : *Le Figaro* pour la France, *le Time* pour l'Amérique, *Une semaine de Paris* pour les nouvelles culturelles. Elle est consternée de n'y lire aucun reportage concernant le Canada. Les grèves, les conflits successifs avec la

Russie, l'irritation grandissante contre les communistes et les discussions sur la Palestine forment l'essentiel de l'actualité. Dans les revues, Ivy s'étonne du mélange de genres : *« Les hommes sont plus femmes que les femmes, mais dans la rue je ne croise jamais d'hommes efféminés ! »*

Jacques a toujours froid et souffre de l'humidité tandis qu'elle dort elle-même vêtue d'un pyjama de laine. Une voisine lui a recommandé de repasser les draps avec un fer chaud avant de se coucher et d'étendre un couvre-pied par-dessus. Après quelques semaines de ce régime, l'humeur d'Ivy s'en ressent, comme le laisse entendre son journal.

*Le soleil ne se montrait que vers dix heures et disparaissait aux alentours de seize heures. Il restait bas, à peine plus haut que les maisons, et blanc toute la journée. La plupart du temps, le ciel était gris et brumeux; l'humidité mouillait même les murs. Je renonçai à faire moi-même la lessive car il n'y avait pas de laveuses électriques. Il aurait fallu que mon lavage séchât sur une corde à linge à l'intérieur de l'appartement et que nous gardions les fenêtres ouvertes pour chasser toute cette humidité ! Je confiai notre linge à un service de blanchisseuse, comme tout le monde ici.*

*La brume se déposait sur les toits, les trottoirs et les rues, et s'y éternisait. On avait l'impression qu'il avait plu quelques instants avant. C'est peut-être pour ça que le lierre poussait à profusion. Je portais des claques<sup>20</sup> que je réussis à percer à force de m'en servir! À Paris, il n'y avait pas de claques. Les femmes portaient de gros souliers à semelles gommées ou de petites bottes avec fourrure. L'hiver, Paris est gris, sombre et sale.*

La fatigue s'installe. Ivy énumère tout ce qui complique son quotidien : pas assez de gaz pour la cuisson, pas de livraison de pain ou de lait à domicile, pas de glacière, pas de garde-manger. Jusqu'à la levée du rationnement l'année suivante, les rations de sucre et de beurre sont insuffisantes. Les jours maigres, elle doit cuisiner le poisson qui est vendu non-vidé et qui n'est pas toujours frais. Jacques a mal au foie, est souvent étourdi et perd du poids. La gastroentérite et les maux de dos les affecte tous les deux. Anxieuse d'être la source de cet état, elle tente de varier les menus et de remplir les assiettes sans cesser d'économiser le plus possible. Mal nourris, ils sont malades tout l'hiver. Ils attrapent plusieurs rhumes consécutifs, souffrent de fièvre et de maux de

---

<sup>20</sup> Caoutchoucs.

gorge fréquents. Ivy relate que Jacques finit par aller voir le dentiste pour une dent qui a pris une couleur grise : « *Jacques a bien voulu consentir à cette dépense.* »

Jacques et Ivy ne s'habituent pas aux diverses denrées vendues dans les marchés. Ivy se questionne lorsqu'elle voit pour la première fois de sa vie des choux de Bruxelles et de la choucroute. Elle a donc recours à ses parents pour se procurer les produits qu'elle connaît : du lait en poudre – il n'y en a nulle part – de la poudre à pâte Magic, du lait Eagle Brand, de l'ammoniaque en poudre, du savon en barre Rinso et Barsalou, du cacao et du sirop de maïs que Jacques consomme tous les jours pour dessert.

Une correspondance codée et délirante s'échange entre Paris et Québec pour décrire le contenu des paquets et le succès des expéditions afin de les soustraire à la présumée convoitise des employés de la poste, des douanes et des transporteurs. Dans leurs lettres, Jacques et Ivy se servent de métaphores toutes plus farfelues les unes que les autres. Ainsi, Jacques écrit à ses beaux-parents qu'ils ont accueilli en novembre le premier convoi de pèlerins. Pour les rembourser, il leur envoie de l'argent caché dans des cartes postales pliées ou entre les pages de revues françaises.

Lorsqu'elle en a le temps, Ivy se distrait dans les magasins. Que du lèche-vitrine car elle n'a pas le sou. Elle se pâme devant la variété et le style nouveau des bijoux, des sacoches, des parapluies glissés dans des fourreaux de velours ou de cuir, des jupes écourtées, des robes qui soulignent la courbe des hanches, des collets montant haut derrière le cou, des chapeaux garnis de plumes tombantes. Elle est tentée par une robe grise « *qui va avec tout* » mais y renonce, incertaine de pouvoir se l'offrir.

Le mari d'une cousine, en résidence au même hôpital que Jacques, lui confie quelques achats. Devant se rendre à Lyon et repartir aussitôt pour le Canada, il la croit toute désignée pour le sortir du pétrin : il lui faut un voile de première communion pour la benjamine ainsi que des vêtements et des cadeaux pour sa femme et ses enfants. Pendant des jours, Ivy arpente les boutiques, indécise. Elle craint de payer trop cher ou que ses goûts ne concordent pas avec ceux de sa cousine. Pour ajouter à la difficulté, elle se sent humiliée par le ton condescendant des commerçants lorsqu'on lui explique que les voiles de tulle ne sont portés que par les enfants des campagnes, qu'un voile de qualité est

nécessairement fait d'organdi, que le verre taillé ne vaut pas le verre de cristal, qu'elle ignore tout de la porcelaine.

Ivy suspend donc ses recherches et attend son retour. À son arrivée, cet homme d'une extrême gentillesse ne lui fait aucun reproche, mais lui demande de l'accompagner pour le guider dans les magasins qu'elle a visités. Il achète des robes cousues main et bordées de dentelles pour ses filles, des blouses délicates, des sacs à main, une multitude de bouteilles de parfum, un poudrier, des bijoux.

« Quel contraste avec Jacques et moi ! », se dit Ivy qui a écrit dans son journal ce qu'elle a expérimenté devant la maison Maggie Rouff quelques jours auparavant : *« Ça impressionne de se tenir devant la façade de ce grand salon. La porte est très haute, en pierre presque blanche. À l'entrée, il y a deux immenses bancs et, au fond, deux grandes portes en miroir. À droite, d'autres portes vitrées donnent accès aux salons des étages supérieurs. Nous n'avons pas vaincu notre gêne et nous sommes retournés sur nos pas. »*

Un autre jour, Jacques lui offre une plante qui ne fleurira jamais et qui finit par mourir. Ivy la conserve quand même sur le rebord de la fenêtre. « On ne sait jamais réfléchir-elle, elle pourrait se décider

à produire une feuille.» Cette plante présageait-elle de leur avenir, à l'image de l'homme dont elle prenait soin et qui irait dépérissant sans qu'elle ne puisse rien y faire ? Entre Jacques et Ivy, une présence funeste et envahissante étouffe les racines du bonheur. Rien ne va l'arrêter.

Ivy n'aime pas beaucoup marcher dans les rues de Paris. Elle s'étonne du peu de feux de circulation et de panneaux d'arrêt, ainsi que des ronds-points à plusieurs voies. Elle écrit à sa mère qu'elle préfère les rues de Québec. «*Là, il y a de l'ordre et les autos vont beaucoup moins vite !*» La quantité de vélos sur les routes la surprend. Elle s'amuse de voir de vieilles dames endimanchées portant chapeaux à plumes se promener à bicyclette avec préciosité. La population de chats et de chiens en liberté la dégoûte.

Elle s'indigne du fait que les commerces sont fermés le lundi plutôt que le dimanche, que les marchés sont ouverts le jour de Noël et le jour de l'An, que le jour des Rois, la fête de l'Ascension et celle de l'Immaculée Conception ne soient pas des congés obligatoires, que le jeûne semble inconnu des Français sauf pour le mercredi des Cendres et le Vendredi saint. Elle commente : «*Ils ont besoin de*

*réformes dans plusieurs domaines...! Ça fait apprécier notre pays où les mœurs sont différentes, heureusement. Enfin, passons!»* À Auteuil, elle est soulagée de trouver un vieux curé qui fait des sermons qui leur rappellent ceux du Québec.

Elle apprend à dire «*tickets*» plutôt que billets, «*baiser de nègre*» au lieu de crème à glace au chocolat, «*potage*» plutôt que soupe, «*soissons*» plutôt que binnes, «*bâtard*» plutôt que baguette, «*balai*» plutôt que brosse, «*gant*» plutôt que débarbouillette, «*plomb*» plutôt que fuse, «*canadienne*» plutôt que parka. Elle s'apitoie sur son sort: «*C'était toujours un peu angoissant de m'adresser aux commerçants ou à la propriétaire. J'étais obligée d'y penser longtemps à l'avance parce que j'avais peur qu'on ne me comprenne pas. Je commandai une poubelle craignant qu'on ne me la livre jamais.*»

Avec une fréquence régulière, ils vont au concert, la seule dépense sur laquelle Jacques ne lésine pas! Ivy assiste pour la première fois de sa vie à un ballet accompagné d'un orchestre. Elle s'émerveille des loges pourvues de divans, du protocole qui veut que les dames se placent devant et les messieurs derrière, des miroirs et des chaises Louis XVI, des murs recouverts de soie rouge



brochée, des fauteuils de peluche et des tapis du même ton. Ils fréquentent la Comédie française et les concerts symphoniques du Théâtre des Champs-Élysées.

À propos d'une pianiste qui se produit en concert, Ivy écrit : *« Il fallait que je vienne à Paris pour constater que les femmes peuvent elles aussi jouer admirablement bien ! Mon opinion était tout le contraire ; je ne pouvais penser qu'une femme avait assez de force physique pour arriver à la hauteur de la situation. Par leur jeu, elles approchaient celui des hommes. Je fus obligée d'admettre que c'était possible. »*

Avec des amis de Jacques, elle fait l'expérience des Folies bergères. Son commentaire est saugrenu : *« Je cherchai l'art qu'on eut pu y déceler. Les danseuses ne dansaient pas très bien. Elles portaient trois petits triangles de tissu qu'ils nommaient un bikini. Il paraît que ce nom provient des îles de Bikini où des essais de bombes atomiques ont été menés. Je ne vis aucun avenir à ce maillot. En résumé, ce n'était à mes yeux qu'une parade et du décor. C'était du travail arrêté en chemin. »* On l'emmène aussi visiter le Grand Guignol. *« La plus grande partie, je la passai les oreilles bouchées et les yeux fermés. C'était terrible : yeux brûlés au vitriol,*

*visage défiguré au tisonnier, scènes d'horreur présentées sous un éclairage médiocre et de grosses poutres noires. Le décor de carton-pâte était agencé pour que ce soit le plus tragique possible. L'air était vicié et je n'y pris aucun plaisir. »*

Ces distractions lui évitent de tomber dans un profond ennui, mais son bagage culturel la fige dans un mode de pensée qu'elle ne peut, seule, dessangler. Un ami étudiant en psychiatrie leur fait passer un test de personnalité au moyen d'images qu'il leur demande de réaliser : lignes, croix, carré, rond, croissant. Ivy raconte qu'il lui accorde certaines prédispositions artistiques, mais qu'elle manque de fantaisie. Il lui prédit une vie de bonne bourgeoise soutenue par de solides convictions religieuses. Désorienté par les barbots de Jacques, il prend un peu de temps avant de conclure qu'il est ambitieux mais peu créatif.

Quel contraste avec les enfants qu'ils ont été ! Jacques, ce garçon inventif, joueur de tours et musicien comparé à l'étudiant appliqué qu'il est devenu. Ivy, cette petite fille agitée, curieuse et volontaire, soudain dépourvue d'audace.

Au printemps, elle parle de son désir de s'inscrire à des cours de décoration intérieure. Un ami de Jacques la recommande auprès

d'un designer de renom. Elle obtient un rendez-vous, s'y rend et n'en reparle plus. Son silence est mystérieux. A-t-elle été intimidée par la personnalité du designer ? A-t-elle convenu avec Jacques que sa place était plutôt au foyer ? L'âpreté de leur existence leur a coupé les ailes. Dans une lettre à ses parents, elle reproche même à une cousine d'avoir cherché du travail, compte tenu des dépenses inhérentes à un emploi...

Conviés à prendre le café chez un médecin directeur de stage, elle soupire devant l'écart marqué entre le milieu de leurs hôtes et le leur, sans pour autant formuler la volonté ou même le désir d'y changer quelque chose : *« Je ne fus pas beaucoup à l'aise d'y aller car Mme Kourilski était elle-même médecin et semblait être un grand personnage. C'était une personne cultivée et supérieure, tout en étant sympathique et affable. L'intérieur était spacieux et les meubles très beaux. On a pu observer qu'ils avaient beaucoup de domestiques. Elle allait à l'hôpital tous les jours avec son mari. Jacques l'a vu travailler et il disait que c'était épatant de la voir questionner les malades. »*

Toute sa fierté à elle ne s'appuie plus que sur une seule assise, le fait d'être la femme d'un étudiant en médecine, fils de politicien

dont le nom ne cesse de gagner en notoriété grâce à son engagement sur les scènes provinciales et fédérales et au succès des cousins dans la sphère juridique. La sclérose intellectuelle qui s'est emparée de son esprit corrompt son regard sur sa condition. À preuve, cette visite de sa tante religieuse en fonction à Lyon, qui ne lui cause que désagréments.

Cette religieuse et infirmière de carrière qui a été directrice de département et responsable des salles de chirurgie de l'Hôpital Saint-François d'Assise se désole de voir à quoi Ivy s'astreint pour soutenir les études de Jacques. Ivy se rebiffe : *« Elle était habituée de donner des ordres. Elle avait la critique facile. Tout n'était pas rose non plus dans sa communauté. Elle admit qu'elle n'aurait pas dédaigné arracher une cornette ou deux. Les sœurs ne sympathisent pas toutes entre elles ! »*

Sa tante est néanmoins heureuse de son nouveau mandat à Lyon : un nouveau défi, une occasion d'apprendre encore. Ivy la conseille pour l'achat de bottes fourrées. Elles se quittent en bons termes, non sans prier ensemble pour une des sœurs de Valentine, séparée depuis peu d'un homme dur qui la brutalisait.

Des amis réussissent à entraîner Jacques et Ivy à faire avec eux un voyage en machine<sup>21</sup>, jusqu'en Italie. Ivy écrit à ses parents : *« J'essaierai de me baigner si nous avons le temps, mais je ne dois pas trop y penser car tout cela n'est qu'une fantaisie enfantine »*. Ivy aura bientôt vingt-huit ans !

Le groupe est gai. Ça chante, ça crie et ça raconte des choses qui la font rire aux larmes. Ils longent la Côte d'Azur, s'arrêtent à Monte Carlo. Dans les pages du carnet, les commentaires sur la richesse des villas rivalisent avec les descriptions de citronniers et de pêchers en fleurs. À Menton, ils tentent de trouver la tante Clothilde qui s'y est installée avec son mari. Paul et Juliette n'ont plus de nouvelles d'elle depuis des décennies. En vain. Ils passent ensuite les douanes italiennes et Ivy remarque en cours de route les maisons et les bateaux criblés de balles, mutilés par les bombardements. Le spectre hideux de la guerre lui dérobe au passage un peu de sa joie. À Rome, moment d'épiphanie, elle baise la bague du Pape.

Au retour, une lettre de Valentine leur apprend qu'Adrien a rencontré monsieur Morais qui s'est dit préoccupé par l'état de santé

---

<sup>21</sup> Automobile.

de l'une des filles du frère de Jacques. L'aînée, sujette aux convulsions et à des douleurs incompréhensibles, a un comportement étrange. Les parents de Jacques se sont vu confier la cadette nommée Camille, âgée de trois ans. L'enfant porte le prénom de Camille en souvenir de la sœur décédée de Jacques –c'est Juliette qui en a décidé ainsi. Selon Ivy, ces circonstances sont la raison pour laquelle les parents de Jacques n'écrivent jamais. Les siens, eux, correspondent chaque semaine. Valentine n'a pourtant pas eu un hiver facile. Le médecin lui a prescrit des médicaments pour faire baisser sa pression. Elle refuse de les prendre parce qu'ils l'engourdissent au point qu'elle ne peut vaquer à ses occupations quotidiennes.

Le printemps se pointe au début de février. Le soleil se montre à tous les matins. Les bourgeons se multiplient sur les rosiers grimpants qui couvrent les murs de la maison, mais les fourmis en profitent pour envahir leur logement. Ivy les chasse avec du DDT et en fait presque une dépression en constatant à quel point les insectes résistent au répulsif, revenant chaque jour par les fenêtres et les fissures de la maçonnerie.

À l'été, pendant les weekends, ils fuient vers la Bretagne et la Normandie. Ivy décrit les paysages : *« Les maisons sont toutes en pierre. Le pays ressemble beaucoup au Canada. Nous y reconnaissons le même genre de construction. Toutes les fenêtres sont fleuries de géraniums rouges ou roses, même celles des habitations les plus pauvres. Partout, des ruines, quel désastre ! »*

Puis, ils partent une vingtaine de jours à motocyclette. Ivy est contente d'abandonner leur cagibi et de dégourdir ses muscles : *« Enfin, de l'air et du vrai sport ! »*. Elle ne croyait pas si bien dire. C'est un véritable marathon.

Le 14 juillet 1948, ils couchent à Blois, à l'Hôtel de France. Jacques se met au lit très tôt, refusant de se joindre aux réjouissances organisées pour la fête nationale de la République française. Pressé de repartir aux petites heures, rien ne l'en dissuaderait. Désappointée, Ivy lui fait la tête. La musique du bal populaire et l'explosion des feux d'artifice gonflent son chagrin. Dépitée, elle cherche à se consoler : *« Sûrement, ce sera pour une autre fois »* se convainc-elle. Les jours suivants, ils roulent le long des châteaux de la Loire, passent Chinon, Poitiers, Bellac. Limoges. Ils poursuivent vers Toulouse, traversent Freyssinet, dorment à

Saint-Gaudens, repartent pour Lourdes où ils vont prier. Ils s'accordent quelques heures pour prendre le funiculaire du Pic du Jer qui se rend au sommet de la montagne. Ils visitent la grotte de Massabielle. Ils grimpent dans les Pyrénées, redescendent vers Cambo-les-bains, Saint-Jean-de-Luz et s'arrêtent aux portes de l'Espagne à Hendaye. Ils reprennent par le nord, croisent Bayonne, Biarritz.

Face à l'océan, Ivy rêve de son retour au pays. S'est-elle seulement baigner dans la mer ? Jacques ne sait pas nager.

La folle expédition reprend vers Bordeaux, Royan, Rochefort. Ivy admire de loin les vignobles immenses et les châteaux. Ils reviennent par Nantes, Angers, Le Mans, La Ferté-Bernard, Chartres. De la Cathédrale de Chartres, elle ne retient que le souvenir d'un rhume attrapé à cause de l'humidité ressentie entre les murs. Elle y était entrée avec un gilet de laine, mais elle a gelé des pieds. À Rambouillet, ils prennent une pause pour en visiter le château, résidence d'été du président de la République.

Les descriptions qu'Ivy fait des lieux font penser à une retranscription de dépliants touristiques avec une prédilection pour les sanctuaires religieux. Quelques mots, toujours les mêmes,



traduisent son enthousiasme : grandiose, magnifique, fameux, avantageux. Rien sur les gens.

Vingt-cinq ans plus tard, ils se sont tapé l'Amérique du Nord en dix-sept jours. Quelques pages à la fin du cahier y sont consacrées.

De ses voyages, Ivy a rempli des albums et des albums de photos. Que des lieux. Jamais de portraits d'hommes, de femmes ou d'enfants. Comme s'ils étaient toujours seuls sur une planète déserte.

Leur séjour en France se termine en août 48. Jacques réserve leur place sur un bateau en partance de l'Angleterre. De Londres, Ivy nomme une série d'attractions touristiques et capture dans l'objectif ses derniers clichés déshumanisés. Sur le navire qui les ramène vers l'Amérique, ils rapportent la fameuse verrerie et un service de vaisselle en porcelaine de Limoges placés dans des boîtes de bois : une folie que Jacques s'est obstiné à leur offrir. Cette fantaisie va leur valoir un accueil brutal de la part de Juliette.

– Qu'est-ce qui vous a pris de faire une dépense pareille ? Vous auriez pu perdre des morceaux, vous faire voler ! C't un miracle qu'y a rien de cassé !

Et ce n'est qu'un résumé. Ivy essuie la première tempête de sa belle-mère. Elle ne s'y reprendra plus, surtout parce qu'elle en a vu la répercussion sur son Jacques. Cet homme de 1 m 78 rétrécit, se contracte, ratatine au point où la différence de grandeur entre eux deux ne se remarque presque plus. Ivy ne fait que 1 m 54, mais elle darde ses yeux bleus azur sur les yeux verts de Juliette.

– Y'a pas d'mal. C'est le cadeau de nocces que Jacques me fait.  
C'est des professionnels qu'y ont tout emballé.

Juliette toise cette bru qui ose lui répondre et sourit en son for intérieur. Elle décide de l'adopter. Si Ivy a montré qu'elle conservait au fond d'elle-même encore un peu de cran, elle s'est bien gardée de le montrer par la suite. Éduquée dans le respect de l'autorité, la mère que j'ai connue, celle qui revient de France après avoir parcouru plusieurs pays en moto, qui aurait dû s'ouvrir à tout ce qui est différent, qui aurait dû s'enrichir des merveilles admirées, est une femme soumise au service de son mari et de sa belle-famille. C'est aussi une soignante. Les maux de tête, les torticolis et les diarrhées chroniques dont Jacques souffre depuis l'armée n'ont jamais cessé et vont se poursuivre. Toute à ses responsabilités

ménagères, elle se considère garante de l'honneur de la nouvelle branche de la famille. Elle est anxieuse de démontrer sa valeur.

Paul et Juliette habitent une imposante demeure sur le boulevard Laurier près de l'Église Saint-Charles-Garnier, une maison toute blanche flanquée de façades surmontées de pignons, une résidence digne d'un sénateur. Jacques et Ivy y sont logés en attendant de se fixer. Paul ne cesse de faire l'éloge d'un neveu qui a été élu député libéral de Montmagny-L'Islet.

Là, je m'interromps. Je risque de retomber dans mes anciennes ornières.

## Chapitre 7 : L'ipséité

Mai 1999

- Vous avez longuement parlé de votre mère, c'est un grand pas, applaudit le docteur Simard.
- Je m'demande comment vous faites. Y'a rien d'intéressant. Ça doit vous ennuyer.
- Elle vous déçoit ?
- Pas à peu près !

C'est l'expression qui m'échappe tandis que je me redresse sur mon fauteuil. Maintenant que j'ai opté pour un langage qui m'est plus naturel, je suis beaucoup plus à l'aise. Je poursuis sur ma lancée.

- Comme sa mère, elle a été à l'école, elle a grandi dans la ouate, elle a évolué dans un milieu progressiste et tout c'qu'elle trouve à faire, c'est de jouer à l'épouse parfaite qui tient son ménage pis qui soutient son mari dans sa carrière. Quand maman est revenue au Canada, Gabrielle Roy avait publié *Bonheur d'occasion* pis Simone Veil, elle qui v'nait de sortir des camps nazis, ben elle étudiait en droit !
- C'est une question de contexte, m'objecte le psychiatre.

Je me sens prise de fébrilité. Je m'emporte un peu.

- N'empêche. J peux vous énumérer toute une liste de femmes qui ont contribué à changer les choses : Cairine-Rhea Mackay, première femme nommée au Sénat en 1930; Mary B. Jackson-Fowler, première femme ingénieure en 46; l'année suivante, Judith Jasmin première grand reporter; l'année de ma naissance, Ellen Fairclough première femme ministre au fédéral; quatre ans plus tard, Thérèse Lemay première femme juge au Québec; Marie-Claire Kirkland-Casgrain première femme député.
- Où voulez-vous en venir, s'impatiente mon médecin ?
- Survivre en Amérique, ç'a pas été facile pour personne. Ériger des villages au milieu des forêts, construire des routes, des ports, des chemins de fer, établir des familles au milieu de nulle part avec la menace des animaux sauvages, les conflits avec les autochtones pis les guerres de colonies, y fallait l'faire. Réchapper d'la mort, y'en a qu'ça pousse à s'dépasser; p'us rien les arrête une fois qu'ils s'en sortent. Les femmes de ma famille, elles, elles ont continué de vivre avec la peur aux tripes : peur de manquer d'argent et de nourriture, peur de mourir, peur de Dieu. Ça les a figées dans une anxiété malsaine on dirait.

- Et vous, de quoi avez-vous peur ? me demande le docteur Simard.
- D'être mièvre. En quelque part, j'suis comme elles, non ? Y'a pas d'quoi être fière.

Je m'enfonce dans mon fauteuil et je suis consciente de ce mouvement de recul.

- Le fait que certaines personnes se démarquent dans un environnement donné résulte d'une combinaison de facteurs multiples. Autrement, il n'y aurait que des héros.
- Ben oui, vous avez raison.
- Vous connaissez le mot « ipséité » ? me questionne le psychiatre.
- Pas du tout.
- C'est un concept selon lequel l'individu, l'être conscient, est d'une nature antérieure à lui-même. L'intérêt que vous avez manifesté pour vos arrière-grands-mères et vos grands-mères m'apparaît comme une tentative de vous définir au travers plusieurs générations de femmes. Au début de nos rencontres, votre incapacité à me communiquer qui était votre mère vient du fait qu'elle personnifie des dichotomies insolubles. Ces dichotomies sont l'héritage de l'expérience familiale : le courage versus la

soumission, l'amour et l'empathie versus le mépris et le manque de compassion.

- C'que vous v'nez de dire... C'est vraiment ça. Lorsqu'elle était en France, maman a reçu une lettre de sa mère qui disait qu'la bonne avait volé une bague et qu'elle hésitait à la congédier parce que c'était une pauvre fille. Maman, elle, voulait que ses parents la remercient, sans aut' considération. J'imagine qu'elle en avait parlé à mon père. Avec c'que j'sais maintenant de ma grand-mère Morais, ça s'rait étonnant que papa leur ait recommandé d'avoir pitié ! D'ailleurs, elle a été mise à la porte.
- La perte de sensibilité et l'immobilisme découle de peurs et de stress mal maîtrisés, ce qui se produit dans des conditions extrêmes; les femmes de votre famille ont fait ce qu'elles ont pu. Et vous, en raison des traits contradictoires et complexes des figures féminines et de votre incapacité à vous attribuer une identité propre, soit de réaliser cette ipséité, vous avez inventé à votre mère une personnalité et vous êtes devenue comédienne. Vous avez créé une référence prestigieuse à vos yeux, une héroïne, un socle sur lequel bâtir votre propre estime de soi, et vous vous êtes projetées dans des personnages, ce qui vous a

permis de tenir le coup un certain temps. C'est un moyen de défense comme un autre, ni bon ni mauvais, sauf qu'à long terme et dans certaines circonstances, il peut devenir inadéquat.

Son discours me réconforte. C'est comme si j'avais vécu toute ma vie sur un champ de bataille et que, soudain, les soldats qui s'entretuaient en avaient disparu.

- Toutefois, si vous êtes ici, c'est évident qu'il y a plus. Il s'est produit un événement, quelque chose qui a provoqué chez vous une désorganisation.

Je me tais durant de longues minutes. Une vague idée émerge du silence.

- J'sais pas s'il y a un rapport, mais j'pense à une audition que j'ai passée avant que j'atterrisse ici, fais-je en soupirant.

Le psychiatre m'interroge du regard et attend que je reprenne la suite.

- Après cette audition, j'ai remonté l'allée du parterre vers la sortie. Y'avait quelqu'un assis tout seul dans le noir. C't'un acteur célèbre, un metteur en scène et un cinéaste. J'imagine qu'y était là parce que le producteur est un de ses amis. Quand on était jeune, on jouait ensemble dans la ruelle derrière chez nous.



– Hum.

Parce que le psychiatre prend le temps d'enlever ses lunettes et de les nettoyer, je me demande s'il s'embête, s'il pense que je fais mon intéressante ou s'il croit que j'invente. Ça me contrarie.

– J'l'ai vraiment connu! Y demeurait en face. Son père était chauffeur de taxi pour la compagnie où mon père était actionnaire principal. Dans l'temps, c'est Marie-Reine et moi que tout l'monde admirait sur la rue. C'est c'que ma mère disait. On était des p'tites princesses qu'on envoyait à l'école privée. Aujourd'hui, c'est lui qu'y est en haut de l'échelle. On peut dire qu'la vie a tout r'viré de bord.

La gorge nouée, j'avale ma salive de travers et je tousse un bon coup.

– Vous êtes allée le saluer?

– Non, j'ai baissé la tête pis j'me suis précipitée dehors.

– Pourquoi donc? Je suis certain que ça lui aurait fait plaisir de revoir une amie d'enfance.

– De toute façon, j'crois pas qu'y m'a remarquée. S'il savait que j'suis ici! Ayoye! Ma vie à moi, c'est tellement n'importe quoi.

– La comparaison vous fait mal...

Je regarde le docteur Simard en me disant que ce petit homme aux cheveux bouclés poivre et sel si bien de sa personne ne doit pas cesser de me juger. La relation psychiatre-patient, c'est tordu. Je ne sais rien de lui, de sa vie personnelle, de ses préoccupations. Derrière ses lunettes à la monture signée, est-ce qu'il pense que je ne suis qu'une immature cyclothymique qui passe son temps soit à pleurer soit à agir comme une diva hystérique ? Je n'ai aucun moyen de le vérifier. Et peut-être que je ne suis que ça au fond, non ?

- Vous enviez sa réussite, insiste le docteur brisant le fil de mes pensées.
- Non ! C'est pas ça. Tant mieux pour lui. J'sais p'us pourquoi j'veus ai raconté ça.

La colère a enflammé mes joues. Par chance, il n'y a pas de miroir à ma portée. J'hyperventile. Je serre les poings. Je me lève et je m'adosse à la porte. Je supplie qu'on me ramène à ma chambre, ce qui m'est accordé aussitôt.

Une fois étendue sur mon lit, je me suis couverte de mon drap pour ne voir personne. J'entends les bruits : le voisin qui marmonne, les pas dans le corridor, la ventilation, le chariot des employés du ménage. Je souffre tellement, je voudrais mourir. Tournée face au

mur, l'épaule repliée vers l'intérieur, j'ai coincé mon bras droit sous ma poitrine, le coude enfoncé sous le sternum.

Dans cette position qui n'est pas du tout idéale, je commence à calculer mes respirations : un deux trois quatre pour l'inspiration, un deux trois quatre cinq six sept pour l'expiration. À sept, j'expire l'air corrompu qui vicie mes poumons et mon sang. Je fais le vide comme on me l'a appris lors des séances de méditation. C'est drôle comme théorie appliquée quand même, la méditation : cesser de penser pour se reconnecter à soi. Je ne pense pas donc je suis. La boule d'angoisse logée au centre du plexus solaire se décompose avec lenteur. Pacifiée, je m'étends sur le dos.

Le soir venu, je reprends le carnet de maman. Je regarde les quelques photographies insérées dans la pochette arrière. Les visages de Valentine, de Juliette, de maman et de Marie-Reine tournent en boucle dans mon esprit. Tiens, j'avais oublié Clothilde ! Le fil des souvenirs s'emmêle à la fiction, seule interstice par laquelle je peux encore m'évader de ma vie. Fibre par fibre, la trame des événements se reconstitue, avec de moins en moins d'évocations bâties de toutes pièces et de plus en plus d'éléments qui confirment le point de vue de mon médecin.

Par un commérage de Mérilda, la bonne de Juliette, Ivy a su que la tante Clothilde avait fait une apparition inattendue à Québec. Une lettre de son frère avocat avait franchi l'Atlantique, parcouru les chemins de France jusqu'à Menton pour l'informer que son beau-frère Paul avait été terrassé par un arrêt cardiaque, quelques semaines après avoir dû dissoudre sa compagnie d'assurances à la suite d'une querelle entre associés. Sans prévenir, Clothilde s'était embarquée sur le premier bateau en direction du Canada et s'était rendue chez sa sœur. Elle avait frappé à sa porte usant avec vigueur de l'anneau du heurtoir, tandis que Juliette l'épiait au travers les rideaux de la fenêtre. Mérilda s'était vu interdire d'ouvrir. Il n'était pas question pour Juliette de laisser entrer cette dévergondée qui surgissait maquillée comme une actrice et exhibant un manteau de léopard extravagant. Clothilde est repartie sans même contacter ses neveux. Personne ne l'a jamais revue.

Marie-Reine a bien failli me jouer la même scène il y a de cela quelques années tandis qu'enfant prodigue je revenais des États-Unis. Je tressaille à ce brusque rappel de ce chapitre navrant du passé que je ne suis pas prête à revisiter. Troublée, je regarde mes mains qui sont petites et potelées comme l'étaient celles de ma

grand-mère Morais. J'ai pitié d'elle, elle qui s'est privée de l'affection d'une sœur. Cette grand-tante Clothilde, je crois bien que je l'aurais adoré celle-là.

## **C'est une fille !**

La mort de Paul au mois de mars 1950 est survenue à un bien mauvais moment. Jacques et Ivy sont à Philadelphie car Jacques souhaite y acquérir une expertise pointue dans l'exécution de gastroscopies. Ils en reviennent juste à temps pour les obsèques dont la date a été fixée par Juliette de façon à ce qu'elles aient lieu sans délai. Il n'est pas question d'accorder les agendas au risque de faire traîner les choses et de voir la cérémonie tourner au cirque médiatique et politique. Juliette somme son fils de ne pas s'attarder en ville : les études sont plus importantes que les morts.

Ivy est dévastée. Monsieur Morais, son beau-père si chaleureux et secourable, monsieur Morais, le médiateur qui veillait sur son couple n'est plus de ce monde. Seule devant Juliette, comment réussira-t-elle à s'en faire une alliée ?

Jacques ne sait pas s'il est triste ou soulagé. Paul a été un père absent et l'occasion de tourments durant toute son adolescence. Ivy, elle, éprouve une peine sincère. Avec elle, monsieur Morais a toujours été un gentleman. Dans l'église, les statues et la croix sont voilées de draperies violettes. Aux côtés de

sa belle-mère qui accueille à l'entrée les condoléances des personnalités venues d'Ottawa et de partout dans la province qui ont pu se déplacer à si courte notice, Ivy est ennuyée par les longueurs de la cérémonie : aura-elle le temps de faire un saut chez elle pour aller embrasser ses parents ? L'état de santé de Valentine la préoccupe beaucoup. Sa mère qui vient d'être soignée pour un œdème au poumon ne suit pas les recommandations du médecin.

Avant les fêtes, Jacques avait insisté pour qu'Ivy l'accompagne aux États-Unis malgré qu'elle ait exprimé le désir de demeurer auprès de sa mère. Parti seul pour Philadelphie en février, quelques jours à l'avance pour repérer un logement près du lieu de formation, il a craint qu'elle ne décide de rester à Québec. Ses lettres ont un ton tantôt impératif tantôt suppliant. *« Quant à la diarrhée, elle n'a rien de surprenant, ta mère a toujours eu les intestins tendres. Rien n'interdit de petites activités bien ordonnées. Rappelle-toi que trop d'attentions rendent les malades plus vulnérables. Ma sœur Camille et la fille aînée de mon frère auraient été plus fortes si on avait exigé davantage d'elles. Les soirées sont longues sans toi. »* Il l'enjoint de prendre le train sans tarder : il a besoin d'elle pour préparer les repas, entretenir les vêtements, le

distraire. Sans elle, il ne peut se divertir le soir, moment de la journée où les logeurs sont bruyants. Il se plaint du son de leur radio et des pratiques de piano de leur fille.

Ivy a obtempéré au risque de ne jamais revoir sa mère vivante, à son cœur défendant. Dans le wagon, elle n'a pu retenir ses larmes. En fin de compte, ce n'est pas Valentine que la mort aura enlevée en ce début d'année 1950 mais plutôt son beau-père.

Des cadeaux qu'elle a reçus de son mari, Juliette ne conservera qu'un magnifique vison noir, une bague sertie de quatre gros diamants ainsi que l'argenterie utilisée lors des réceptions. Elle règne sur un héritage colossal. Sa survie est assurée. Juliette est arrivée à ses fins, mais plusieurs sujets d'amertume sont balayés sous le tapis.

Son fils notaire a dû déménager son cabinet à domicile. Ses revenus modestes déçoivent sa mère. Sa fille aînée, atteinte de maladie mentale, a été confiée à une institution. Quelle honte pour la famille ! Mais pire encore, la cadette est-elle vraiment sa fille ? Elle ressemble à son grand-père de façon frappante. Cette idée odieuse, Juliette ne la laisse pas s'ancrer en elle. Cette enfant, Camille, c'est sa propre fille, morte il y a quarante ans et grâce au ciel ressuscitée.



Il lui faudra réfléchir au moyen de l'éloigner de sa mère pour s'approprier toute son affection. Juliette se désintéresse de ce fils aîné qui ne parviendra plus à rien.

Juliette est déçue que Jacques n'ait pas choisi la profession d'avocat comme la plupart de ses cousins, qui jouissent d'une belle réputation en ville. Par contre, le fait qu'il entame une carrière de médecin spécialiste lui rend cet échec moins pénible. Celui-là, au moins, a de l'ambition. Et Ivy, sa bru, semble une compagne convenable. Elle l'a démontré lors de ce séjour à Philadelphie en début d'année. Juliette a apprécié qu'Ivy fasse passer la carrière de son fils avant toute chose.

Pendant le séjour de mes parents en Pennsylvanie, Juliette vend la résidence du boulevard Laurier et acquiert un immeuble à revenus de trois étages sur le chemin Sainte-Foy, entre les rues Brown et Moncton. La veuve noire évince un des deux locataires du rez-de-chaussée et consolide sa toile. Elle met la main sur un autre immeuble au coin de la rue Brown et Père Marquette, à quelques pas de chez elle. Cet immeuble, c'est pour Jacques à qui elle accorde un prêt sans intérêt pour lui permettre d'en devenir à son

tour propriétaire. Son fils préféré, son vaillant chevalier, celui qui fera d'elle la mère d'un médecin illustre, va vivre à proximité.

Elle garde à son service Mérilda, non qu'elle s'en soit fait une amie, mais elle allège sa solitude. D'ailleurs, les chagrins vécus après la perte de sa corneille et la trahison de Céleste ainsi que la déloyauté de son mari et de ses fils l'ont immunisée contre l'attachement. Sa mère l'avait pourtant avertie ! Au moins, la bonne partage avec elle la même vision de l'économie. Elles collectionnent les timbres-primés et les coupons de rabais, et Mérilda ne se déplace jamais en magasin sans avoir identifié au préalable avec Juliette les produits en spécial. Les deux femmes ne boudent pas la viande de moindre qualité. La tiraille et le gras, ça ralentit la digestion et ça donne le temps à l'appétit de se satisfaire. La bonne confectionne des pains de fesse délicieux. La soupe aux pois, consistante à souhait, et le Jell-O leur fournissent bien assez de protéines.

Au retour des États-Unis, Ivy doit voir à l'aménagement de leur appartement. À son étonnement, Jacques est devenu un autre homme, au point de devenir méconnaissable. Il lui faut ce qu'il y a de mieux, du tapis mur à mur, des meubles modernes, un piano en

bois précieux, des tentures et des voiles aux fenêtres, des fauteuils en cuir, des boiseries, des portes françaises. Il l'encourage à consulter un service de décoration à domicile, recommande des tapisseries européennes, la pousse à procéder aux achats sans regarder à la dépense. La femme d'un collègue, chroniqueuse dans une revue, vient prendre des photos et les publie dans un magazine de décoration intérieure. Valentine rassure sa fille. L'avenir ne peut que leur sourire. Ivy est la petite-fille d'Alcide Quintal après tout ! Celle-ci acquiesce, remplie de fierté et d'optimisme.

Valentine ne verra pas ses petits-enfants. Dans son journal, Ivy ne laisse qu'une page blanche à la date du huit octobre. Auparavant, j'aurais trouvé étrange de ne lire aucune note sur le deuil que ma mère a traversé. Ce silence troublant est aux antipodes de la correspondance qu'elle a entretenue avec sa mère lorsqu'elle vivait en France. Chaque lettre était l'occasion de l'implorer d'économiser ses forces et d'obéir à son médecin, mais comme toujours, Valentine n'en faisait qu'à sa tête. La nouvelle impassibilité de ma mère me laisse maintenant penser qu'elle vit désormais en idiosyncrasie avec sa nouvelle famille.

Au mois de mars 1956, Ivy accouche d'un premier enfant. C'est une fille, mais ce n'est pas grave : à coup sûr, le prochain enfant sera un garçon a dit Jacques. Marie-Reine, c'est le prénom que Juliette a imposé, en souvenir de la cathédrale où ses vœux ont été exaucés. La naissance a été difficile. Ma sœur a bien failli y laisser sa peau dans sa hâte de venir au monde et de le conquérir. Une crise d'éclampsie a plongé maman dans un coma de trois jours. Néanmoins, mère et fille ont survécu. Comme toutes les femmes de la famille, elles ont un appétit pour la survie qui frise la férocité.

Ma naissance en mai 1957 est d'un tout autre ordre. De ma conception à mon expulsion brutale, je me love dans l'utérus de ma mère et m'y accroche comme si aucun autre univers n'était possible. À travers le liquide amniotique, j'entends des mots qui déferlent en cascade et les cris de ma sœur qui refuse de dormir ou qui réclame sans arrêt le lait maternel. Dans la matrice protectrice, je ne suis pas tranquille. Je suis dérangée par d'étranges hoquets. Je remue, les sanglots s'amplifient. J'ai peur. Maman grossit, grossit, grossit. Le gynécologue prescrit un déclenchement. Il paraît que je risque l'asphyxie. Le col est si contracté qu'il faut procéder à une césarienne. Il me fout dehors sans préavis.

« C'est une fille ! » s'est enfin exclamé le bon docteur devant la mine déconfite de mon père et de ma grand-mère.

## **Les années d'innocence : 1957-1969**

Au réveil de l'anesthésie générale, Ivy fait le souhait d'appeler sa deuxième fille Milane, un nom qu'elle a vu dans le roman que Valentine avait sur sa table de chevet au moment de sa mort. Milane signifie « ma bien-aimée ». Juliette et Jacques laissent passer ce trait de sentimentalisme. Ça ne les intéresse pas, le bébé n'est pas un garçon.

Années d'études, de travail, de voyages professionnels et de luttes. Jacques, qui avait obtenu son certificat de spécialiste gastro-entérologue en 55, devient chargé de cours à l'Université Laval où les étudiants le surnomme Bismuth<sup>22</sup> et membre de plusieurs associations médicales canadiennes et américaines. Entre l'hôpital, le bureau, les visites à domicile et les congrès à l'étranger, il reste peu de temps pour la vie de famille. Ivy ne se plaint pas. En tant que femme de médecin, elle considère qu'il est de son devoir d'assurer le développement de la carrière de son mari en le soulageant des préoccupations de la maisonnée. Elle supporte avec stoïcisme les grossesses subséquentes qui se soldent par des fausses couches.

---

<sup>22</sup> Médicament prescrit dans les cas de divers problèmes digestifs.

Elle prépare ses filles à leur entrée à l'école en leur enseignant l'alphabet et les nombres.

Introduit par Paul auprès de l'establishment libéral, le neveu dont il était le mentor s'est imposé en politique. Il n'a pas eu besoin de son oncle décédé en 50 pour gravir tous les échelons et être élu premier ministre dix ans plus tard. Juillet 1960, son nom est sur toutes les lèvres aux funérailles du frère avocat de Juliette, mort un mois après les élections.

Jugées trop jeunes pour assister à l'enterrement, Marie-Reine et moi sommes à la maison avec Mérilda que mes parents ont pris à leur service. À rebours, j'imagine la scène...

Au cimetière, ma grand-mère s'accroche au bras de mon père. Son frère et sa femme se tiennent à leur côté. Leur fille, notre cousine Camille âgée de quatorze ans, éprouve des sentiments partagés. Lorsqu'elle n'était encore qu'une gamine, sa grand-mère a été pour elle comme une deuxième mère, mais les méchancetés commises envers ses parents empoisonnent l'affection qu'elle lui porte. L'adolescente perçoit cependant qu'il s'est produit une trêve :

Juliette leur a permis de s'asseoir près d'elle pendant les obsèques.

Et le ton de sa grand-mère est moins dur depuis quelques mois.

Dans les faits, Juliette se montre plus conciliante parce qu'un ami d'enfance de sa bru, devenu journaliste respecté, vedette de la télévision et de la politique, a été nommé député et ministre dans le cabinet du neveu élu premier ministre. Grâce à cette relation, le couple bénéficie enfin d'un sursis. Juliette n'en revient tout simplement pas : qui eût cru qu'une Irlandaise contribuerait à la notoriété de sa famille ? Circonspecte, elle accepte de mettre en veilleuse sa hargne contre la jeune femme.

Près de la tombe de son oncle, mon père se morfond dans ses pensées. Il souffre de n'être devenu ni avocat ni politicien. Il s'est promis de bâtir une carrière digne des ambitions de Juliette et d'Ivy, mais certains jours, le but lui paraît inatteignable.

Mon père exerce à l'Hôpital Saint-Sacrement et tient une clinique privée sur la rue Des Érables, dans le quartier Montcalm. Il effectue des visites à domicile, se déplace de jour comme de nuit pour répondre aux appels urgents de ses malades. À l'hôpital, il a fait pression pour l'acquisition d'un appareil diagnostique. Les démarches l'ont épuisé et ne lui ont pas apporté la reconnaissance



escomptée. Pourtant, le dispositif révolutionnaire qui a été livré ne peut qu'avoir des retombées positives sur le renom de l'institution. On lui a néanmoins fait savoir qu'il ne devait pas en retirer trop d'honneur puisqu'il est bien documenté que les maux d'estomac sont surtout des maux de femmes, que la grande majorité de ces femmes n'ont rien ou si peu de chose, et qu'une partie des patients traités se révèlent souvent être des détraqués mentaux, des petits mentaux comme on les appelle en clinique neuropsychiatrique. Il se bat seul contre les mentalités réactionnaires et le manque de vision.

Avec des collègues qui, croit-il, cultive comme lui une vision moderne de la pratique de la médecine, il initie le projet de regrouper diverses expertises dans un centre médical, une nouvelle façon d'exercer la médecine. Cependant, dès la remise des premiers plans d'architecture, les querelles autour de la conception de la clinique et du financement l'isolent et le rendent irritable.

Marie-Reine et moi sommes trop petites pour interpréter ses accès de mauvaise humeur de plus en plus fréquents et pour comprendre pourquoi les fessées se multiplient. Ma sœur et moi nous accusons mutuellement de provoquer ces châtiments dont la violence ne fait que croître. Notre relation s'envenime : nous nous

disputons les mêmes jouets, les mêmes livres, les mêmes amis. Régulièrement, nous nous accusons de vol d'amitié et ça finit par des morsures, des membres égratignés au sang et des punitions.

Ma sœur prétend lire dans mes pensées et jure qu'elle devine chaque fois que je suis malintentionnée. Bien que je terre mes réflexions les plus secrètes au plus profond de moi, il me faut admettre qu'elle a raison la plupart du temps. Je ne suis pas en reste car j'ai la même perception aiguë de ses moindres désirs et volontés. Parfois même, je suis certaine d'entendre sa voix dans ma tête, comme un écho lointain.

Nous ne faisons trêve que pour écouter la voix de *Tante Lucille* à la radio ou pour regarder les épisodes de *Pépinot et Capucine* ou de *Bobino et Bobinette*, ou encore les émissions de *La boîte à surprise* sur le téléviseur noir et blanc. Bientôt, la télévision devient une gobeuse de temps, c'est que papa a fait l'achat d'un appareil couleur. Nous sommes les premiers dans le quartier.

Les excursions au camp de pêche constituent un autre répit pour les parents. La route en terrain accidenté, la végétation variée, les portées de canards le long des berges, les orignaux qui traversent le lac à la nage au crépuscule, les poissons qui sautent

au-dessus de l'eau, la plainte des huards, les couleuvres qui surgissent des anfractuosités des rochers, les attirails de pêche, le poêle à bois, les petits suisses qui se sauvent avec les miettes de sandwich sont autant de divertissements qui nous distraient l'une de l'autre.

Durant l'année scolaire, maman nous reconduit au couvent, celui-là même qu'elle a fréquenté. Nous avons deux automobiles, une décapotable noire pour mon père, une Station wagon pour ma mère. Maman aime dire qu'elle est une femme moderne. Avec l'argent que papa lui remet chaque semaine, elle voit aux dépenses et remet quelques dollars dans un compte de banque identifié à son nom de femme mariée, madame Jacques Morais. Elle écrit des chèques. C'est une femme occupée qui a peu de temps à consacrer aux loisirs. Lorsque son agenda le permet, elle lit des biographies de personnages inspirants et les journaux. À de rares occasions, elle laisse courir ses doigts sur le clavier du piano. Elle nous accompagne à nos cours de natation, de tennis, de ballet et de ski.

Au retour des classes, maman nous fait apprendre nos leçons. Marie-Reine s'applique et fait tout mieux que moi. Les professeurs se plaignent que je suis dans la lune. Maman dit que j'ai trop

d'imagination. Ma sœur sait *Le petit catéchisme* sur le bout de ses doigts, et les tables de mathématiques. C'est une championne au calcul mental. Une seule année nous sépare et, en quatrième et en cinquième année, nous devons réciter par cœur les réponses aux questions du manuel d'apprentissage des futures femmes au foyer, *Louise et sa maman*<sup>23</sup>. On nous enseigne à faire la différence entre une ménagère insouciante et une ménagère attentive. Nous désirons toutes les deux, de toutes nos forces, devenir plus tard une « femme de maison dépareillée », « la force et la gloire du pays, tout comme [nos] grand'mères et [nos] arrière grand'mères l'ont été. » Nous apprenons à exécuter des points de croix – ceux de ma sœur sont parfaits – et nous savons préparer le blanc-manger. Avant de nous endormir, maman nous lit *Martine petite maman et Martine fait la cuisine*<sup>24</sup>. Nous la supplions de nous apporter un petit frère dont nous saurons si bien nous occuper.

Ma mère puise dans les encyclopédies des connaissances qu'elle nous transmet pour faire de nous des premières de classe. Ces ouvrages ne répondent pas à toutes nos questions. Marie-

---

<sup>23</sup> *Louise et sa maman*. Premier livre d'économie domestique à l'école primaire : quatrième et cinquième années, Montréal, Fides, 1964, 173 p.

<sup>24</sup> Éditions Casterman, collection Farandole.

Reine, qui n'a jamais vu les sœurs aux latrines, n'ose pas demander à maman si les religieuses vont à la toilette, encore moins si leur anatomie est similaire à la nôtre. Je ne suis pas plus avancée qu'elle. Par contre, tout le savoir que maman nous communique me vaut d'être prise en grippe par un groupe d'élèves irritées par mon attitude «madame-je-sais-tout». Je me fais bousculer dans les corridors et dans la cour de récréation. Comme un écureuil aux aguets qui se méfie du chat qui rôde, j'attends que les filles soient sorties de la classe avant d'aller dehors. Pour m'éviter les coups de poing sournois et les couettes de cheveux arrachés, je suis aussi la dernière à réintégrer nos locaux. On me surnomme la tortue. Si au moins j'en avais la carapace ! Tout m'atteint : les mots, les regards, les poussées même accidentelles. Quand je confie à ma mère combien je suis malheureuse, elle répète :

– Sois forte, fais ta cabane.

Faire sa cabane, c'est se retirer à l'intérieur de soi et ne pas se laisser atteindre par les méchancetés. Petit à petit, je rétrécie pour mieux intégrer ce refuge. J'ai de moins en moins envie d'établir des contacts avec qui que ce soit.

Ainsi, plutôt que de persévérer à jouer avec les autres sur l'heure du lunch, je me promène entre les herbes hautes du terrain vague qui jouxte mon institution. J'invente à voix haute toutes sortes d'histoires. Lorsque je suis approchée par un papillon ou une guêpe dont le vol irrégulier m'effraie, je déguerpis en gesticulant, ce qui m'attire des railleries. Marie-Reine ne tente pas de me protéger, de crainte de s'attirer les mêmes quolibets. Elle se range du côté du plus fort, surtout que, moins rêveuse et plus combative, elle manœuvre bien mieux que moi les relations d'amitié. Je lui fais honte.

Avec les enfants du quartier, mon statut de fille de médecin et le fait que nous soyons les seuls sur la rue à avoir une bonne me préservent de brutalités additionnelles. La « noblesse » de mon nom, le fait que mon père est propriétaire de plusieurs immeubles, d'un garage et d'une compagnie de taxi forcent le respect. Ça ne m'empêche pas de grimper les murs des garages de la ruelle avec les gamins du quartier et d'attraper des bleus en tombant sur le gravier.

Ma meilleure amie, la petite voisine du deuxième, se moque de notre éducation et de notre langage soigné, de notre maintien de

petites filles coincées. Lorsqu'elle est autorisée à venir jouer à la maison la fin de semaine, elle n'accepte pas toujours. Elle craint de passer devant mon père qui a l'air si sévère. Mais, bien souvent, il dort sur le sofa de son bureau ou il est plongé dans la lecture d'une revue spécialisée traitant de cas médicaux complexes recensés dans sa spécialité. Elle n'est pas à l'aise non plus de descendre avec moi dans la salle de jeux située au sous-sol.

Pourtant l'espace ouvert, les armoires réalisées en trompe-l'œil dans les murs lambrissés de planches de pin sont le théâtre de jeux de cachette hilarants et d'inventions délirantes. Je possède une boîte de guenilles et de bijoux de pacotille avec lesquels nous nous déguisons. Dans l'excitation de nos créations déjantées, elle n'arrive pas toujours à maîtriser ses élans de voix et elle s'effraie de mon air épouvanté lorsqu'un pas fait craquer le plancher de l'étage du dessus. Il ne faut pas faire de bruit car mon père se repose de ses dures journées de travail. Elle sait que je risque la fessée et redoute à son tour celle que pourrait lui donner son père pour avoir enfreint cette règle.

Nous faisons notre Première communion dans l'église de la paroisse, à laquelle mon grand-père paternel a contribué de sa

générosité notoire pour en soutenir la construction. À Noël, nous marchons tous ensemble vers cette même église pour assister à la messe de Minuit. Lorsque les premiers accords de *Minuit, chrétiens* plaqués sur l'orgue retentissent, je suis parcourue d'un grand frisson et, lorsque le chœur lance «Peuple à genoux, attends ta délivrance» du haut de la mezzanine arrière, d'instinct je courbe l'échine.

Aux anniversaires et aux fêtes religieuses, maman reçoit la famille. Sur la table de la salle à dîner, elle fait étalage de ses ustensiles en argent, du couvert en porcelaine de Limoges et de la verrerie importée de Paris. Grand-papa Leman apporte des cadeaux qui nous émerveillent : maison de fillette construite de ses mains, train électrique, arcs et flèches. Papa sourcille : il n'a jamais fêté son anniversaire et, à Noël, il recevait une orange. Étonnante concession, il laisse maman placer sous le sapin les présents qu'elle nous a choisis : bureau pour les devoirs, livre ou jouet éducatif. Caméra à la main, papa filme chaque événement sous les spots qu'il dispose devant nous. Année après année, l'écran, le projecteur et les bobines de film nous renvoient les images d'une famille comblée.



Juliette Crépeau et Adrien Leman s'assoient côte à côte dans le salon et se rappellent le bon vieux temps. Je les revois sourire et jaser, détendus. Ma cousine Camille et sa mère, toutes deux très rieuses, mettent de l'atmosphère. Elles atténuent ainsi l'effet du regard éteint que son père pose sur le monde. Le frère cadet de maman et sa femme leur apportent un soutien précieux car ils personnifient la gaieté même. Mon oncle est vendeur d'automobiles et lorsqu'il vient à la maison, nous sortons dans la rue admirer sa voiture neuve. Il porte des chaînes en or et se paie des voyages dans le sud. Lorsqu'ils ne sont pas là, papa dit qu'ils sont communs et qu'il vaut mieux garder nos distances. Maman acquiesce, moi y compris pour bien signifier que je suis assez grande pour être au diapason.

Le frère aîné de maman, lui, se fait rare. Il s'est marié et est allé vivre à Asbestos, à plus de cent cinquante kilomètres de Québec. Il détient un poste d'agent administratif pour une compagnie minière qui extrait l'amiante, une industrie en pleine expansion dans les années 60. Empêtré dans toutes sortes d'embarras, il importune mon père en quémandant des avis juridiques ou des appuis politiques qu'il lui présume. Selon papa, sa

femme alimente chez lui un léger délire de persécution qui le transforme en victime de son propriétaire, de son employeur et du système de santé. Maman concède qu'il vaut mieux espacer les occasions de rencontre. Marie-Reine et moi, nous sommes d'accord aussi, comme de raison.

Grand-papa Leman marche un kilomètre et demi aller-retour plusieurs fois par semaine pour nous voir. L'hiver, il érige une grande glissade en entassant quantité de neige sur la bande de terre le long de notre immeuble. Sur le devant, il aménage une patinoire miniature qui attire une flopée d'enfants. Au printemps, il aide maman à prendre soin des arbustes et des massifs fleuris qu'elle a plantés autour de la maison.

Aller chez grand-papa est chaque fois une grande joie. Mon oncle vendeur d'automobiles y réside et sa femme nous accueille de son grand rire franc, le tablier noué autour de sa taille bien enveloppée. Les gâteaux qu'elle a mis au four embaument la cuisine et, pour nous faire patienter, nous avons la permission de fouiner dans l'atelier rempli d'outils mystérieux. L'odeur d'huile, de colle, de peinture et de bois sont autant de parfums qui m'enchantent. Dans le jardin, grand-papa cultive une grande variété de plantes. Tout au

fond, des framboisiers sauvages envahis par les guêpes interdisent les escapades chez les voisins. Quand ma tante nous annonce l'heure de la collation, nous courons vers elle et ses délicieuses créations culinaires. J'en oublie la distance que nous devons garder et l'embrasse sur les deux joues.

L'été, mon grand-père nous accompagne au chalet de bois rond que mes parents ont acquis sur le Lac Saint-Joseph. Assis sur une chaise, nous grimpons sur ses genoux. Il imite les oiseaux, siffle des trilles, exécute des roulades et des vocalises. Émerveillées, nous levons nos têtes vers les nuées ailées qui s'assemblent au-dessus de nous. Elles cherchent l'intrus.

Pendant ce temps, papa fait la sieste dans le hamac, habillé d'un complet qu'il ne quitte pas souvent. Il préfère se tenir prêt à retourner à Québec au cas où une urgence l'oblige à se rendre auprès d'un malade. Il continue ainsi de se plier à la discipline que Juliette lui imposait à la maison. En tout temps, il lui fallait être dressé en prévision du visiteur notoire, du haut fonctionnaire, des relations d'affaire qui s'arrêtent à l'improviste.

Maman, elle, soigne les immenses rocailles de fleurs, fait les chambres, lave, repasse, reprise, cuisine, entretient les meubles

extérieurs. Jamais elle ne met à l'eau son canot d'écorce entreposé dans le hangar à bateaux. Jamais elle ne plonge au bout du quai. Lorsque papa nous fait embarquer dans le hors-bord qu'il s'est acheté et qu'il démarre le moteur qui vrombit d'impatience, elle nous envoie la main, souriante.

Le soir, devant la grande cheminée où flambent les bûches que grand-papa a coupées, se combinent drames et enchantements. Marie-Reine reçoit la fessée pour avoir refusé de dire le chapelet. Alors qu'elle martèle le mur de son front derrière le fauteuil où on l'a mise à genoux, les hommes se réfugient dans la véranda. Plus tard, en soirée, lorsqu'elle s'est calmée, papa consent à nous faire des tours de magie, maman nous raconte une histoire, le chat ronronne sur le tapis tressé, grand-papa fume sa pipe au coin du feu. L'odeur du tabac sucré envahit la pièce. Nous montons dans nos chambres avec maman. Elle nous borde en murmurant : « Bonne nuit, beaux rêves, pas d'puces, pas d'punaises », cette formule magique qui nous parvient du fond des âges.

Mon père raffole des balades en voiture. L'été, c'est donc aussi l'occasion de partir en famille dans toutes les directions. Nous visitons les Maritimes, la Gaspésie, les Chutes Niagara, la Foire

internationale de New York en 1965 et l'exposition universelle de Montréal en 1967. Je me souviens de la vitesse, des cheveux qui s'emmêlent dans le vent qui s'engouffre par les fenêtres ouvertes et des séances de démêlage le soir. Je me souviens des mouches qui s'obstinent contre la lunette arrière, des piles de sandwiches au fromage et aux tomates cordées dans la glacière, des bouteilles de coke et de seven-up que nous buvons dans les halte-routières, des jeux de carte sur la banquette arrière, des accidents spectaculaires aperçus sur les autoroutes, des interminables files d'attente. Je sentais mes parents heureux et leur bonne humeur était contagieuse. Ma sœur et moi n'étions jamais plus sages qu'en voyage. Tous ces endroits ont été pris en photo par maman comme de raison. Heureusement, car ma mémoire n'a rien enregistré de ces lieux.

Un premier malheur frappe notre famille le premier août 1968. Cette date fatidique et inéluctablement récurrente jette sur moi, chaque année encore, un voile de tristesse. Grand-papa Leman meurt d'un cancer de la prostate dans d'atroces souffrances. La médecine ne sait pas encore soulager les personnes mourantes. Il tient la main de ma mère jusqu'au bout, lui murmurant dans un

ultime souffle qu'il est heureux d'aller rejoindre sa Valentine, qu'il nous adore et que nous allons tous nous revoir. Il ignore alors que la maladie mentale, telle une fleur vénéneuse, a commencé de s'épanouir dans ma famille. Certains signes précurseurs apparus l'été même de la mort de grand-papa –de folles dépenses, ses colères inexplicables et la vente subite du chalet– sont pourtant alarmants.

Elle libère tout son venin à la mort de grand-maman Morais, moins d'un an plus tard, le 24 mai 1969, tandis que ses yeux devenus incolores se referment. Marcel s'enferme dans une chambre au deuxième étage de sa maison pour n'en plus sortir. Avant de sombrer lui-même, mon père propose à maman une traversée de l'Amérique. Leur voyage ressemblera à une fuite effrénée.

Empruntant l'autoroute transcanadienne, ils franchissent deux mille six cents kilomètres en trois jours. Ils s'arrêtent à Portage la Prairie au Manitoba, puis ils s'orientent vers le sud, direction Leroy au Dakota du nord. Le lendemain, ils parcourent mille kilomètres jusqu'à Medicine Hat en Alberta. Dans son carnet, maman consigne peu de chose : « *Le lever du soleil est merveilleux [...] les*

*exploitations de potasse font penser à de la neige [...] Banff est d'une beauté élégante [...] la route qui passe par Revelstoke dans les Rocheuses est un rêve, c'est impressionnant.» Sur l'île de Vancouver, elle observe : «Butchart gardens, des arbres et des fleurs de toutes sortes. Ravissant ! Un autre coin du paradis !»*

De la Colombie-Britannique, ils longent la côte Pacifique. Maman ne retient que quelques impressions de voyage : «Seaside, Californie : Pas de messe ! Où sont les églises catholiques ! Mojave : la forêt de Séquoias, arbres géants vieux de trois mille ans ! Un p'tit oiseau a fait la joie de ma journée en me suivant partout. Un gros accident devant la porte de notre motel vers trois heures et demi (sic). Deux voitures et une vanne. Des blessés ! Vite, je dois penser à autre chose. New Mexico : Nous avons bien regardé le Grand Canyon. Impressionnant ! Ce que l'eau peut ronger... ! Shamrock, Texas : Nous avons vu des villages mexicains ; les églises et les maisons sont toutes du même style : briques pâles, constructions basses et toits carrés. Nous avons encore eu du beau soleil et une température fraîche. Lebanon : Aujourd'hui, nous avons fait deux "turnpikes" pour traverser l'Oklahoma et le Missouri. Heureuse de penser que nous revenons au Canada. »

Au retour, mon père m'oblige à consommer mes repas dans ma chambre le temps que j'arrive à porter les ustensiles à mes lèvres sans faire des bruits de bouche. Pourquoi maman m'a-t-elle abandonnée ? Pourquoi n'est-elle pas là pour m'expliquer ma maladresse ou pour au moins me rassurer ? Me rassurer, j'en aurais tellement besoin car papa nous frappe du plat de la main à la moindre incartade, casse des assiettes en proie à des rages soudaines, vérifie que personne n'écoute sur la ligne téléphonique, marche de long en large dans le corridor des heures durant. Il se croit surveillé par des ennemis occultes et moi épiée par lui, coupable involontaire. Dès le coucher du soleil, la maison est plongée dans le noir car il n'endure aucun éclairage. Il a des crises de hoquet, souffre d'insomnie et se terre dans une pièce qu'il appelle son bureau. L'ambulance l'emporte vers Boston aux États-Unis où on lui administre des électrochocs. Maman pleure, nous pleurons avec elle.

Inscrites dans une colonie de vacances, dans la région de la Mauricie, nos nouvelles acquisitions – une gourde, une gamelle, un sac à dos, un sac de couchage, une lampe de poche – égaient un peu notre départ précipité. Maman nous enjoint de ne dire à



personne que notre père est à l'hôpital: des personnes malveillantes pourraient se servir de cette information pour lui causer du tort. Ce n'est pas facile de tenir sa langue. En conséquence, je ne cherche pas à me faire d'amies parmi les campeuses. J'ai trop peur d'échapper le secret que ma mère nous a fait jurer de garder.

Un soir, les moniteurs rassemblent les enfants autour d'un téléviseur placé au centre de la cafétéria. Au cœur de la forêt, l'inimaginable se produit: nous captions la transmission en noir et blanc du premier pas de l'homme sur la Lune. Sur l'écran enneigé, les images montrent Neil Armstrong imprimer sa trace dans le sable, quelque part dans une région appelée la mer de la Tranquillité. Sur le chemin qui serpente jusqu'à nos cabines, le ciel étoilé s'est effacé derrière la pleine lune, dans un ciel dégagé. Si l'homme marche sur la lune au-dessus de ma tête, papa reviendra parmi nous, guéri de sa mystérieuse maladie. C'est d'une logique implacable.

À la fin du mois d'août, l'autobus nous ramène à Québec. Nous rendons visite à mon père à l'hôpital. Quelques semaines plus tard, il réintègre notre foyer. Je suis terrifiée.

## **La vie entre parenthèses : 1970-1972**

Marie-Reine et moi sommes désormais confinées au sous-sol où deux chambres ont été aménagées. La douche, la salle de lavage et la salle de jeux en font un refuge plus que convenable, si ce n'était la crainte d'y voir surgir mon père de façon inattendue aux prises avec une lubie. Maman insiste pour que nous continuions à apprendre le piano. Elle s'occupe de faire insonoriser une petite pièce à laquelle on accède en passant par la cave et y fait descendre un piano de seconde main. Une sonnette nous avertit de monter au rez-de-chaussée pour les repas.

Les années 70, je les vis en bonne partie à travers la version que nous servent la télévision et la radio, munies d'écouteurs pour ne pas indisposer papa. Les actions terroristes du FLQ, les soldats en faction sur la rue voisine devant la maison du cousin qui n'est plus premier ministre, la Superfrancofête sur les plaines d'Abraham, les revendications des femmes pour l'égalité salariale et les congés de maternité, l'arrivée du Parti québécois au pouvoir, les prêtres qui défroquent, l'amour libre, la drogue et la musique rock sont autant

d'éléments perturbateurs qui affectent l'humeur instable de mon père.

Le plus difficile, c'est que maman fait celle qui ne voit rien de son comportement erratique. Tout au plus, elle justifie ses agissements. *Papa a [toujours] raison*, comme dans la série télévisée américaine que nous écoutions toutes petites.

Le psychiatre qui le suit tente de dissuader ma mère de le maintenir à domicile. Maman argue qu'un homme aussi intelligent que mon père n'a pas sa place dans une institution, que l'amour de sa femme et de ses filles constituent un rempart contre la maladie. Elle tiendra bon aussi longtemps qu'il le faudra.

Aux épisodes de dépression profonde pendant lesquels il ne se lève pas de l'éternel sofa succède une reprise soudaine des activités. Des amis viennent à la maison jouer aux cartes. Il va au concert avec ma mère. J'entends mon père rire. Renouant avec la lucidité, il tente un retour au travail. Maman est convaincue qu'il est tiré d'affaire, et je la crois, je veux la croire.

Puis, il cesse de prendre les médicaments que le psychiatre lui prescrit.

Nous entrons alors dans une phase de dépenses et d'insomnies. Il achète une table de ping-pong, une table de billard et une nouvelle automobile, un coupé élégant de couleur dorée. Il acquiert un terrain à Saint-Nicolas sur lequel il compte faire construire une résidence spacieuse dont la fenestration généreuse ouvrira sur une piscine en surplomb de la falaise et du fleuve Saint-Laurent. Il recommence à marcher de long en large des nuits durant tandis que tout le monde dort, et marmonne entre ses dents.

Les colères refont leur apparition.

À la consternation de maman, il vocifère « Cochons ! » par l'entrebâillement des fenêtres quand il aperçoit sur le trottoir des couples qui se tiennent par la main et qui s'embrassent. Marie Tifo encore jeune actrice ne saura jamais à quelle fureur elle échappe tandis que ma mère ferme les rideaux lorsqu'elle la voit promener son gros chien blond sur la rue Père Marquette, sa splendide chevelure dégringolant le long de sa robe blanche qui laisse voir ses sous-vêtements.

Au milieu de chaque cycle, maman réitère que papa est guéri, qu'il va reprendre du collier. Je crois, je prie, je supplie. Je veux être une princesse, la fille d'un grand homme, et non une pauvre bestiole

prise au piège. En aucun temps, je ne laisse transpirer quoi que ce soit de la disgrâce dans laquelle ma famille est plongée.

Ma mère ne laisse pas de trace écrite de ces années odieuses. Rien non plus sur la mort de la femme de son frère cadet, fauchée à trente-neuf ans par un arrêt cardiaque en 1970. Quelques notes épisodiques lissent notre réalité chaotique. Elles me glacent le dos.

*1er janvier : En famille, le jour de l'an se déroule dans l'intimité de notre foyer. Milane a lu, Marie-Reine a fabriqué des fleurs !*

*2 janvier : À huit heures et demi (sic), je partais en ski avec les enfants au Mont Saint-Anne. Retour à quatre heures et demie. Nous avons décidé de n'y retourner que quand il tombera de la neige. Les conditions sont très mauvaises. Jacques a joué au bridge avec Paul, Guy et Jean. Marie-Reine a patiné ce soir.*

*3 janvier : Magasinage avec les filles. Il faut être en bonne condition physique pour les suivre. Pauvre mode... Un déguisement sans fin !*

*6 janvier : J'ai fait du petit point cet après-midi. Tirage de la galette des Rois !*

*7 janvier : J'ai défait l'arbre de Noël ce matin. Une autre fois... Nous avons eu quand même de belles Fêtes.*

*11 janvier: Marie-Reine et Milane ont eu leur bulletin. Marie-Reine a passé haut la main. Nous sommes heureux! Milane pourrait faire mieux.*

*17 janvier: Ce soir, ouverture du Grand théâtre de Québec. Ce fut une soirée magnifique. Les musiciens se sont surpassés.*

*19 janvier: Reprise de mes cours de peinture. J'ai fait du modèle vivant.*

Malgré l'héritage reçu de ma grand-mère, l'argent est un souci constant. Selon maman, l'école privée, les mariages à venir, les sommes à prévoir pour couvrir les années de vieillesse et la dévaluation de la monnaie sur le long terme exigent une gestion draconienne du budget. Aussi, elle ne va jamais chez la manucure ou l'esthéticienne. Les séances de teinture et de permanente ont lieu dans la cuisine avec Mérilda alors que les mères des copains du voisinage sont toutes des abonnées régulières du salon de coiffure. Nous cousons nos robes, nous tricotons nos chandails et nous reprisons.

Mérilda qui a connu mon père depuis l'enfance s'accommode de tout. Elle ne demande pas grand-chose, juste un toit et des enfants dont s'occuper. Elle pétrit le pain blanc, découpe les galettes

à la mélasse, abaisse la pâte à tarte, surveille le bouilli au chou et confectionne le gâteau de guerre (un œuf, pas de beurre). L'automne, c'est l'experte de la mise en conserve. Elle ne se plaint jamais du menu spartiate auquel maman nous assujettit : soupes claires, macaroni au fromage, œufs à la reine sans poulet ni fromage, spaghetti sans viande, galantine de veau (avec beaucoup de gelée et de légumes), poisson du vendredi, Jell-O et blanc-manger.

À l'anxiété que maman supporte face à ce que lui réserve le lendemain s'associe celle qui est alimentée par les conflits armés. La deuxième guerre mondiale, autrefois, a eu un impact concret et immédiat sur son quotidien. Ainsi, les bombardements atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki, la guerre de Corée, la crise des missiles de Cuba, la guerre du Vietnam, celle du Liban sont autant de rappels que rien n'est sûr.

Sur la première page de son livre de recettes, maman a collé sa « *Liste en cas de guerre* » :

*Matériel*

- 6 ou 7 couvertures chaudes
- Vêtements chauds pour les enfants.
- Jacques et moi (bas de laine, gilets, etc.)
- 1 radio à batteries
- 1 hache

- 1 marteau, tournevis, etc.
- Lampes à l'huile, chandelles
- Faire carte identité pour chaque enfant et nous-mêmes !

*Nourriture*

- Conserves (patates, viandes, légumes, fruits)
- Jus de fruits
- Jus de tomate
- De l'eau mis (sic) dans des thermos ou bouteilles

*Pour occuper les enfants : crayons, jeux de cartes, dames, dominos, livres, échecs, etc.*

[Aucune mention n'est faite de Mériilda...]

Un autre sujet d'inquiétude s'ajoute à la liste des dangers qui nous guettent. Désirant s'adapter aux changements observés dans les mœurs sexuelles, maman se charge de notre éducation en la matière tout en observant les limites imposées par l'Église, naturellement. À l'aide de brochures sur lesquelles sont détaillés les organes reproducteurs, elle nous explique la mécanique : les seins qui poussent, les menstruations, le bébé qui grandit dans l'utérus. Pas un mot sur les poils, la masturbation, le plaisir, le sentiment amoureux.

Embarrassée par la toison dorée qui couvre mon pubis, je feuillette les livres d'art que nous avons à la maison. Sur les images de corps nus, je perçois parfois une ombre suggestive, mais rien d'explicite. Je prends la chance de la raser. Oh que la repousse est inconfortable, et même douloureuse ! Peu après, sur le bord d'une



piscine, Marie-Reine me fait remarquer, choquée, les poils qui dépassent du maillot d'une superviseure qui se tient les jambes écartées au-dessus des baigneurs. J'en ressens un tel soulagement ! Ma pilosité est normale.

Tourmentée par mes bouleversements hormonaux et n'osant en parler à personne, je me défoule dans un texte de plusieurs pages qui décline quantité de mots interdits que maman s'est gardée d'évoquer –pénis, verge, membre, seins, vagin, vulve, lèvres, *french kiss*, pénétration, fellation, cunnilingus, amour oral... – mais qui circulent parmi les jeunes de mon âge. Maman découvre dans ma chambre ces feuilles que je croyais avoir cachées en lieu sûr. Elle menace de montrer l'œuvre ignominieuse à mon père. Humiliée, je lui jure que le sexe est un sujet dégoûtant et que je ne recommencerai plus. Ma carrière d'écrivaine érotique vient de mourir dans l'œuf.

Au cours de ces années, je dors beaucoup, de dix à douze heures de sommeil qui me plongent dans un néant protecteur. L'appréhension me saisit dès le réveil. Mon cerveau en alerte, les stratégies d'évitement se mettent en place. La plus efficace est celle du chat. Je marche à pas feutrés, j'épie les déplacements de mon

père et je planifie les miens. En sa présence, j'observe avec attention les mouvements subtils des muscles du visage, l'émergence des pensées inquiétantes. Je réfléchis avant de parler, je choisis mes mots, au point de développer des défauts de langage. Je zozote et je bégaye d'énervement. Alors, en général, je me tiens à carreau.

Même le chat est affecté par l'atmosphère qui règne dans la maison. Il se tapit sous les meubles et surveille nos allées et venues. La nuit, la faible lueur des lampes de table font briller ses yeux. Il lui arrive d'attaquer sans crier gare.

Pour me rendre supportable ce qui ne l'est pas, j'ai recours à mon imagination, ce qui me maintient dans une immaturité persistante. La maison et l'école sont des prisons dont je serai un jour libérée. Les adultes sont mes geôliers qui ouvriront les portes du pénitencier, une fois ma sentence accomplie. Une nuit, je rêve que je me tiens derrière les barreaux d'un cachot. Je sens l'approche d'un spectre malfaisant. J'appelle à l'aide et, derrière les barreaux, j'entends la voix de mon père : « Ne crains rien Milane, je suis là. »

Comme si je refusais de croire que la vie m'avait enlevé mon père et qu'il allait ressurgir, tel un héros, pour nous sortir tous deux du cauchemar.

J'attends un sauveur, un prince qui me tirera de cet enfer, comme dans les contes de fée. Je serai la mère d'une multitude d'enfants et nous serons heureux. Je cherche parmi les garçons que je fréquente celui qui dédiera sa vie à m'aimer et à me protéger. De façon paradoxale, je sabote toutes mes relations amoureuses naissantes ou je choisis ceux qui ne voient en moi qu'un courant d'air. Entre exaltation et déception, mes expériences échouent les unes après les autres. Mais à l'adolescence, quoi de plus normal ?

Je déverse mon besoin d'amour dans des amitiés exclusives avec des filles qui vivent elles aussi des situations familiales pénibles. Je crois n'avoir à leur offrir que le monde que je me suis inventée : une mère peintre talentueuse, un père médecin et avocat, des relations illustres, des ancêtres richissimes, un nom de famille respecté. En revanche, je m'applique à être une confidente loyale qui ne juge personne, généreuse de son temps et inoffensive. Je m'investis tout entière dans des relations fusionnelles, ce qui me permet d'exister par procuration. Ce n'est pas elles mais moi qui

suis assise dans l'automobile d'un copain complètement ivre qui zigzague au milieu des grandes artères, qui hallucine sous l'effet de la mescaline, qui couche avec des hommes bien plus âgés qu'elles. Je suis celle qui console les futures avortées, je suis une vierge pathétique.

Le fantasme de la venue d'un libérateur, je l'entretiens avec les films que je regarde à la télévision. Je suis Tippi Hedren dans les bras de Sean Connery dans *Pas de printemps pour Marnie*, Audrey Hepburn courtisée par Gregory Peck dans *Vacances romaines*, Sophia Loren conquérant le cœur d'Omar Sharif dans *La belle et le cavalier*, Elizabeth Taylor succombant au regard de feu de Richard Burton dans *La mégère apprivoisée*. Je me joue *La grande évasion* avec Steve McQueen. Nous nous enfuyons en motocyclette et je me serre très fort contre son dos, les bras autour de sa taille, le nez dans son manteau de cuir.

Maman me reproche de consommer autant de cinéma. Elle craint que je ne prenne la fiction pour la réalité. Je réplique que je veux être comédienne, mais elle ne me prend pas au sérieux. Surtout, elle a appris de ma grand-mère Valentine que les arts n'attiraient que des ennuis. Son oncle poète avait été floué et ce

n'est pas le théâtre qui aurait pu sauver sa tante Nénette de la pauvreté. La musique n'avait apporté que déceptions à mon père et à son frère. Elle me recommande de lire plutôt des biographies qui, selon elle, sont plus riches d'enseignement. Elle me met entre les mains deux volumes, *Têtes de femmes*<sup>25</sup> et *Profils féminins*<sup>26</sup>. Le ton correspond tout à fait à l'air du temps. D'Anne Hébert, l'autrice écrit : « Celle dont le renom à l'étranger est synonyme de poésie canadienne ne pose ni à la poétesse éthérée, ni à la romancière psychologique non plus qu'à la dramaturge compliquée; elle est une maîtresse de maison qui connaît tous les "secrets de grand-mère" et des recettes à rendre jaloux le meilleur des cordons bleu<sup>27</sup>. »

De loin en loin, j'entends parler de ma cousine Camille. Avec les sommes dont elle a hérité de grand-maman, elle acquiert une voiture sport qu'elle vient nous montrer. Plus tard, j'apprends qu'elle participe à un programme gouvernemental d'aide aux populations autochtones. Elle revient du nord de la province, brisée par une peine d'amour. À en croire maman, elle est tombée entre les griffes

---

<sup>25</sup> BOIVIN ALLAIRE, Émilie. *Têtes de femmes* : essais biographiques. 4e éd. rev. Éditions de l'Équinoxe. 1971. 242 pages

<sup>26</sup> BOIVIN ALLAIRE, Émilie. *Profils féminins* : trente figures de proue canadiennes. Québec. Éditions Garneau, 1967. 283 pages

<sup>27</sup> BOIVIN ALLAIRE. *Têtes de femmes* : essais biographiques. p. 173

d'un pilote de brousse, un séducteur sans scrupule. Retombée sur ses pieds, elle s'inscrit en droit dans une université ontarienne. Ses études sont brusquement interrompues. Elle entre en théologie, obtient son diplôme, change encore d'orientation et devient traductrice. Maman l'absout de toutes ses errances, «Camille a traversé de grandes épreuves», sans nous en dire plus.

À son mariage, je suis assise à côté d'un critique d'art qui ne s'adresse qu'à Marie-Reine, placée en face de moi. Il faut dire que ma sœur est vraiment belle et qu'elle se met en valeur avec des réparties amusantes. Elle ressemble à grand-maman Morais en copie conforme, sauf pour les yeux qu'elle a bleus comme ceux de maman. Alors qu'il se lève de table pour proposer un toast, Marie-Reine me chuchote de profiter de l'occasion pour confier au chroniqueur que je souhaite devenir actrice. Je poursuis mon repas sans prononcer un mot. Alors qu'il vient de prendre sa dernière gorgée de café, je lui dis de but en blanc que je veux jouer au théâtre et au cinéma. Il se tourne vers moi, surpris de découvrir ma présence à ses côtés. Il jette un coup d'œil devant lui et s'étonne :

– Oh, vous êtes deux !

Naïve, je me méprends sur son exclamation.

- Y’a qu’moi qui veux être comédienne.
- C’est bien dommage, commente-t-il en souriant à ma sœur de toutes ses dents.

Humiliée, je ne me souviens de rien d’autre que d’avoir plongé le nez dans mon assiette. Peut-être que sur le long terme, cette jambette à mon amour-propre a fait naître en moi une détermination que je n’avais pas encore.

Usant de stratégie, je réussis à persuader maman que je serai plus motivée à étudier si on me laisse m’inscrire au cours de théâtre parascolaire. Elle accepte avec une mise en garde : « Il n’y a pas d’avenir pour les artistes au Québec. » Ayant décroché le rôle d’une vieille fille aigrie dans la pièce *Ces dames aux chapeaux verts*<sup>28</sup>, je répète mon texte pendant des semaines, un crayon en travers la bouche afin de corriger mon zozotement. Le soir de la première, le trac me cause des trous de mémoire. J’entends des rires malveillants. Je compense par des mimiques exagérées qui sauvent la situation, mais je rentre à la maison en larmes.

Maman m’exhorte à oublier cette marotte et à mettre toute mon énergie sur les matières de sciences, mon point faible. Je bûche

---

<sup>28</sup> Comédie en quatre actes, adaptée par Albert et Germaine Acremant du roman de Germaine Acremant, publié en 1921.

avec opiniâtreté au point que je suis admise au programme enrichi. Je m'en tire tant bien que mal, mais plutôt mal que bien durant ces derniers mois où je suis obsédée par le bal des finissantes, le point d'orgue de mes années de couvent.

Cette célébration réputée grandiose de la fin des études est une épreuve. Marie-Reine qui y est passé un an avant moi en a aussi fait les frais : la chasse à la robe longue qui doit être décente et économique, les cheveux plats qui ne veulent pas friser, les point noirs du visage qu'il faut enlever, les sourcils qu'il faut épiler, le maquillage qui doit être discret, le garçon qu'on ne connaît qu'à peine, les appels à la prudence réitérés de ma mère concernant le sexe et l'alcool, le retour à l'aube, seule, la robe maculée de vin rouge, les pieds en sang pour avoir dansé durant des heures et marché des kilomètres parce qu'il ne reste plus d'argent pour un taxi.



## **Les années rebelles : 1973-1977**

Tandis que Marie-Reine et moi, nous nous débattons avec nos complexes, nos perpétuels conflits et nos béguins éphémères, maman feint que tout va bien. Plus encore, elle fait feu de tout bois pour revendiquer le rang social qu'elle considère être le nôtre.

Elle joint des groupes de femmes de la meilleure société –associations vouées aux études littéraires, «amies» de l'Université Laval et du Musée du Québec<sup>29</sup>, ateliers d'artisanat, de peinture et d'estampes. Sa compétence au jeu de bridge l'autorise à jouer au sein de cercles fermés. Elle fréquente les cours du peintre Albert Rousseau au Moulin des Arts à Saint-Étienne-de-Lauzon au bord de la rivière Beaurivage. Elle y suit des cours de gravure à l'eau-forte avec l'artiste Jeannine Bourret. Elle se lie d'amitié avec Georgette Pihay, peintre et sculpteure à la voix claironnante et au rire homérique.

De ces artistes dont le nom circule dans le milieu des galeries de Québec, ma mère tient un discours ambivalent : elle salue leur ascension médiatique mais reproche à Rousseau ses grandes

---

<sup>29</sup> Ainsi nommé jusqu'en 2002. Musée national des beaux-arts du Québec.

lignes noires, l'éclat des couleurs et les sujets, à Pihay la lourdeur des formes, à Bourret sa vie de femme libérée. Mes flâneries dans les ateliers m'apprennent que maman est un piètre juge. Elle dénonce le manque de force et d'originalité tandis qu'elle-même ramène l'art à l'application de règles précises. Après des artistes, je m'initie à la lutte aux tabous et aux contrats sociaux qui étouffent la créativité. L'histoire de Georgette Pihay, sa fuite de Belgique à la fin de son adolescence, sa traversée clandestine de l'océan sur un bateau de marchandises, m'inspirent la possibilité d'une autre vie, d'un autre code de valeurs. Ils ébranlent en moi la certitude que maman est la seule référence.

Je deviens plus critique. Je remarque que ses mots ne sont jamais déplacés, qu'elle éternue et se mouche avec discrétion, que son cou se contracte pour retenir son rire, qu'elle révère les usages et l'étiquette même dénués de sens. Et ça m'irrite de plus en plus. Ses pas sont mesurés, ses gestes posés. Un modèle de maîtrise de soi ! Elle ne nous parle que des hauts faits de la parenté afin de nous insuffler ce qu'il faut de discipline et de fierté pour reprendre le cours du grand destin qui lui a échappé. Elle projette pour nous des études

universitaires, qui feront de ses filles les compagnes idéales de grands hommes dont nous soutiendrons la carrière.

Son discours obsessionnel ne fait qu'exacerber le sentiment de révolte qui gronde et qui grandit en moi. Non, je ne suis plus sa petite princesse ! Je suis une adolescente névrosée qui désespère de son impuissance à briser les liens qui lui paraissent inextricables et qui envisage de fuguer.

Je fais mon entrée au collège où Marie-Reine règne déjà depuis un an. Douze ans parmi les religieuses ne nous ont pas préparées à la mixité. Étourdie par le succès, ma sœur mène plusieurs flirts de front, affirme qu'embrasser un garçon avant de connaître son nom n'a rien d'anormal, s'assoit sur les genoux du premier venu, revient à la maison avec des cadeaux et des fleurs. Douée pour les sciences, les sports de compétition et l'amitié, elle ne manque pas d'admirateurs. Je suis toujours surprise lorsque quelqu'un me confond avec elle. Elle est si jolie. La plupart du temps, les garçons qui viennent me voir sont ceux qui ont moins de chance et qui cherchent par tous les moyens à être inclus dans son entourage.

Taradée par la jalousie, il me vient l'envie de révéler ses petits secrets honteux comme le fait qu'elle se délecte en cachette du cérumen de ses oreilles ou encore qu'elle maintient sa chambre dans un ordre obsessionnel. Qu'est-ce qui me retient ? Je ne sais pas alors que l'instinct de solidarité me pousse à la protéger, celui-là même qui a permis à Juliette et à Clothilde Crépeau d'affronter la grande ville et de se hisser dans une classe sociale privilégiée. Elles se sont tenues compagnie, se sont fait des confidences, se sont encouragées, consolées. Leur séparation crève-cœur a sans doute nui à ma grand-mère, la privant de bienveillance, de loyauté et d'amour. C'est aussi la solidarité qui a sauvé ma grand-mère Valentine et ses sept sœurs laissées sans le sou par leur père. Elles ont élevé leurs familles en s'entraidant et en volant au secours les unes des autres.

Personne ne sait aussi bien que moi combien Marie-Reine souffre d'une anxiété qui lui tord les tripes. *Control freak*, elle n'a de cesse de vérifier auprès de moi ce que les autres pensent d'elle. Ses longs interrogatoires me rendent folle, mais ce n'est pas tout. Si j'exprime une idée originale, elle s'en attribue le mérite. Si je rappelle un souvenir, elle se l'approprie de manière à y jouer le rôle

principal. Elle soutient qu'elle a la mémoire exacte des événements. J'ai toujours tort. Si nous nous rendons ensemble quelque part, elle décide de la route à suivre. À l'en croire, je ne fais que reproduire sa manière de s'habiller, de se coiffer, de parler.

Je me vois comme une colombe pure et innocente, l'oiseau offert sur l'autel des luttes égoïstes au pied duquel ma sœur attend de boire mon sang. Marie-Reine, cette corneille au plumage magnifique que tout le monde admire, n'est qu'une prédatrice opportuniste qui s'apprête à quitter la cage sacrificielle, mon cœur dans le bec. Je cesse de soigner mon apparence, je me ronge les ongles et je néglige de me laver les cheveux. Un jour, vêtue d'une chemise à carreau et chaussée de grosses chaussures brunes, je sors une pipe de ma poche et l'allume dans l'agora du collège. Sur ce terrain, au moins, je suis assurée que Marie-Reine ne me suivra pas. La victoire est amère : dans l'album de fin d'année, l'inscription sous ma photo signe son couronnement définitif : «La sœur de l'autre.»

Mes notes chutent et sont si détestables que maman m'incite à m'orienter vers le secrétariat. Comme au temps où elle ouvrait les encyclopédies pour faire de moi une première de classe, elle ne

manque pas d'ambition lorsqu'elle parle de mon avenir : « Une fille intelligente comme toi peut devenir secrétaire de premier ministre. » Un soir, je décide que j'en ai plus qu'assez. Je lui dis que je ne peux plus supporter la pression qu'elle me met sur les épaules, qu'elle ne peut pas exiger que je lui serve de faire-valoir et que j'ai bien l'intention de partir, d'aller voir ailleurs si j'y suis. Mes paroles ont dépassé ma pensée car je ne saurais où aller, mais elles ont fait mouche : maman quitte la pièce sans un mot.

La nuit tombe et je ne la trouve nulle part. Intriguée, je sors de la maison. Assise dans les marches d'escalier, elle pleure à chaude larmes. Sa détresse est si sincère et si profonde qu'elle emporte d'un coup tous mes reproches. Je l'écoute me dire combien elle nous aime, combien elle a rêvé de nous choyer, comment l'existence a été dure pour elle comme pour nous et qu'elle ne sait pas si elle aura le courage de soutenir mon père sans nous.

Et c'est vrai qu'elle nous aime, je n'en ai jamais douté bien que cet amour, embrigadé dans les conventions sociales et le choix de défendre mon père et son nom, n'a pas pu s'épanouir et nous fournir toute l'attention et la tendresse dont nous avons besoin. Une phrase, écrite dans son carnet vert, me le confirme : *J'ai*

*certainement reçu beaucoup de tendresse et d'amour, car maintenant, moi, qui suis mère, je vis ces sentiments à l'infini!*

Pourtant, c'est une toute autre phrase qu'elle nous répète pour se dédouaner des manques dont nous pourrions souffrir :

– J'veus ai donné un toit, j'veus ai donné à manger, j'ai accompli mon travail. Demandez moi pas d'être douce, vous apprendrez pas à vous tenir debout.

À l'heure du bilan impromptu, sous la lumière crue du réverbère placé au coin de la rue, je n'ai pas le cœur de l'abandonner même si j'ai conscience qu'à ce moment ma vie m'échappe totalement.

Marie-Reine qui n'a pas assisté à la scène se moque bien des états d'âme de maman. Ses problèmes découlent de choix qui ne la concernent pas. Ma sœur entend bien couper le cordon à la première occasion. Elle passe de plus en plus de temps en dehors de la maison. Elle se saoule et se gèle à un rythme inquiétant. Pourvu qu'on lui fasse passer du bon temps, qu'on lui fasse oublier l'angoisse qui la saisit chaque fois qu'elle se coule sans bruit devant le séjour où papa se tient, comme une bête qui pourrait l'assaillir sans préavis. De retour la nuit, elle disparaît dans sa chambre au

sous-sol, fait tourner des disques de hard rock, s'allume une cigarette, se plonge dans ses manuels scolaires avec un acharnement motivé par sa détermination à paver sa voie de sortie.

Marie-Reine et moi avons toutes les misères du monde à nous adresser la parole sans nous agresser. Selon moi, elle ne cherche que la confrontation. Heureusement, nous nous voyons de moins en moins. Son admission à l'université assainit l'ambiance. Pour ma part, je commence un emploi de caissière dans une tabagie de la rue Saint-Cyrille, près de chez moi. Je passe de longues heures debout à enregistrer les ventes, à épousseter les étagères, à renouveler les inventaires, à chasser les lecteurs de revue porno qui n'achètent rien et à épingleur les voleurs. La gérante, une blonde minuscule à la taille épaisse, juchée sur de gros souliers aux talons hauts et carrés, mène le personnel d'une main de fer. Ma docilité lui plaît.

Le dépôt de ma première paye à la caisse populaire, loin de me procurer de la joie, se transforme en un dur rappel de l'opinion qui court encore parmi les parents de notre génération. Le père d'une voisine placé dans la file d'attente, voyant le geste que je m'apprête à poser, me lance :



– Les femmes, ça devrait pas travailler. Y nous volent nos jobs.

Rouge comme une pivoine, je me présente au guichet. L'employé me regarde pendant que je signe mon bordereau de dépôt en tremblotant comme si je m'étais rendue coupable de quelque chose. Suspicieux, il demande à vérifier mes cartes, va consulter le gérant, revient en soupirant et me les rend.

J'avale la pilule et je retourne dîner à la tabagie où il y a un comptoir-lunch. Les employés prennent leur repas à tour de rôle au sous-sol, dans un entrepôt sans fenêtre qui jouxte les cuisines, un endroit chaud et humide auquel on accède en suivant un corridor étroit. Pour les clients de la tabagie, les assiettes parviennent au premier, empilées dans un monte-charge. Pour les employés, c'est le gars de la plonge, un garçon de seize ans chétif, qui tend nos assiettes de ses mains mouillées avec un grand sourire.

Un midi, l'assiette glisse de ses doigts. Un éclat de porcelaine rebondit sur la céramique du plancher et va se ficher dans son œil. Dans un chaos de sang et de cris, on le transporte dans la ruelle arrière pour attendre l'ambulance. Hurlant plus fort que la victime, la gérante renvoie tout le monde à l'intérieur. Occupée derrière la caisse, je n'ai pas vu la scène, mais j'ai entendu gueuler le plongeur,

j'ai vu les regards sombres et les épaules affaissées des employés qui ont repris leur travail sans discuter. Cet événement dramatique, l'attitude de la patronne, la réaction des employés me secouent et me hantent durant plusieurs jours. L'existence n'est rien d'autre que cruelle. Je dois réagir pour ne pas me laisser engloutir par les trous noirs qui m'entourent.

Référée par une amie, je m'inscris dans une agence qui fournit des placières dans les arénas, les salles de spectacles et le Colisée de Québec. La paye est plus intéressante et les pourboires peuvent être substantiels. Je dois me maquiller, porter une robe rouge, un petit chapeau blanc et des bottes à talons hauts, sourire aux clients et assurer le service au cours des réceptions organisées dans des loges privées. La plupart des employées prolongent la soirée dans les bars où se tiennent les vedettes et les joueurs de hockey. Les filles sont délurées et solidaires. Leur énergie et leur sagacité m'impressionnent. Je fais des efforts pour m'intégrer.

Lucie, une jolie brune aux boucles naturelles, est intarissable sur tout ce qui a trait aux produits de beauté, aux vêtements, à la coiffure, aux parfums, à la posture et au port de talons hauts. Elle se passionne pour le mannequinat et prétend que je devrais y

songer, vu ma taille au-dessus de la moyenne. Je me vois plutôt comme une échalote sans attrait. Pour la création de son portfolio, je l'accompagne chez un photographe. À la fin de la séance, il insiste pour prendre quelques clichés de moi. Je me prête au jeu, un chapeau à large bord incliné sur ma tête. Sa gentillesse délie les tensions qui nouent mes muscles. Je me crois presque belle et je souris sans réserve. Il enlève mon chapeau et tire un gros plan de mon visage. Ravie de le voir si inspiré, moi qui ne suis que la pâle réplique de ma sœur Marie-Reine, je consens comme une étourdie à ce qu'il soumette ces photos à une entreprise qui représente des modèles, ce qui me vaut un appel pour une entrevue. Hélas, ma timidité plombe l'entretien et c'est la fin de l'aventure.

Comme bien d'autres filles que j'ai connues à cette époque, mon amie a délaissé ses rêves pour un gros homme fortuné qui l'a séduite avec une voiture sport et des billets plein les poches. Pour ma part, l'espoir de devenir comédienne n'est pas mort. Il subsiste tenace, en dormance. Les conseils prodigués par Lucie sont entreposés dans ma mémoire afin de servir en temps utile. Mon compte en banque me laisse entrevoir les prémises d'une autre vie. Je suis consciente qu'il me reste à briser le moule dans lequel

j'ai été formée et maintenue bien que la manière d'y parvenir demeure obscure.

Marie-Reine décroche son diplôme en administration des affaires en 1977 et annonce qu'elle a pris un appartement. Mes parents s'y opposent, mais elle passe outre. Le soir de son départ, le logement est plongé dans le noir. Dans la pénombre, Marie-Reine et ses amis sortent les quelques boîtes qui contiennent ses effets. Papa et maman se sont enfermés dans le séjour et je tremble de frayeur. Tandis que ma sœur franchit une dernière fois le vestibule, la porte sous laquelle filtrent des notes de musique classique s'ouvre soudain. Mon père se met à crier : « Vache, maudite vache ! » En catastrophe, maman sort derrière lui. La bousculade fait tomber l'horloge grand-père adossée au mur du corridor. Mon père s'étale de tout son long, couvert d'éclats de bois. Sans bouger, sans dire un mot, les yeux fixes, il gît comme mort. Je me penche vers lui et il réagit en aboyant : « Fous-moi la paix ». Je m'enfuis dans ma chambre. Plusieurs fois pendant la nuit, je me frappe la tête de mes poings. Au matin, les murs de verre de mon univers sont encore debout. Je désespère de sortir de ce cauchemar.

Les semaines suivantes ne me laissent pas de répit. Je trouve Mériilda sur son lit, la perruque de travers, le visage baigné de sueur, le souffle entravé par un râle profond. Ce spectacle m'épouvante comme si la mort s'était approchée si près de moi qu'elle aurait pu m'agripper au passage. Quelques jours après son admission à l'hôpital pour une crise cardiaque, maman m'informe qu'elle ne peut s'imaginer avoir la charge de deux malades. Elle a loué une chambre dans le quartier. Je l'aide à y transporter quelques affaires, des vêtements, un minuscule poste de radio, un réveille-matin et un appareil de télévision noir et blanc.

Lorsque Mériilda est autorisée à quitter l'unité de cardiologie, nous l'emmenons à son nouveau domicile. La pièce est grande et la fenêtre donne sur la rue. Nerveuse, elle nous demande de rester un peu. Nous écoutons ensemble à la télé une émission de chansons et de danses traditionnelles tournée en région, puis nous nous apprêtons à partir. Sur le trottoir, je la vois qui nous fait un grand signe de la main. C'est la dernière fois que je vois son visage rond et ses grosses lunettes.

Le lendemain, j'aperçois la dépouille du chat étalée sous le calorifère de la cuisine. Maman va chercher des gants de

caoutchouc, une pelle et un sac de poubelle. Elle prend le chat dont la gueule baveuse dessine une sorte de grimace hébétée, le jette dans le sac et va le porter au bord de la rue.

Puis, le téléphone sonne. Le frère de Mériilda nous apprend que sa sœur a été emportée par un infarctus. Maman repose le combiné, m'annonce la nouvelle, puis entre dans le séjour où dort papa. Avant de se coucher, maman me rejoint dans ma chambre et me dit : « Nous n'irons pas aux funérailles. Ce n'est que la bonne. » Son sang-froid annihile en moi toute émotion. Je m'endors, étonnée de ne ressentir aucun chagrin pour cette femme avec qui j'ai grandi, qui n'avait pas, comme ses employeurs, su garder cette distance affective qui convient. Elle disait qu'elle nous aimait comme ses propres filles et elle est morte loin de nous, seule. Nos cœurs secs, voilà l'hommage que nous avons rendu à ses quarante ans de loyauté !

Quatre saisons s'envolent. Je me rends au boulot, je vois quelques amies, je prépare les repas de mes parents qui commencent à croire que je serai leur bâton de vieillesse. Je

surveille la sortie du dernier film et la programmation du cinéma de répertoire. Le cerveau gazé de scénarios, j'y trouve mon bonheur.

Marie-Reine, elle, n'a pas perdu de temps. Elle a investi une petite somme que Juliette lui a léguée dans une entreprise de distribution de laines et de fils. Elle loue un vieil entrepôt en Basse-Ville de Québec dont elle revêt les murs de larges lattes de pin et de tablettes de bois rustique. Sous les poutres de bois, elle suspend les tricots et la lingerie tissée main, donnés en consigne par des artisanes. Elle démontre un goût indéniable pour la disposition des marchandises, talent qu'elle tient à n'en pas douter de Juliette Crépeau. Elle marie les formes et les couleurs comme une artiste. Ici et là, l'odeur du bois et les diffuseurs de parfum impriment une ambiance champêtre. Soutenu par son réseau d'amis, son succès est instantané. La clientèle afflue.

Elle fonce tête baissée dans un mariage avec un garçon qu'elle a connu sur les bancs de l'université. Du coup, papa et maman ont tout oublié des affrontements de l'année précédente. Ils acceptent d'assister à la cérémonie qui est célébrée à la fin de l'été 1977 à la basilique-cathédrale Notre-Dame de Québec. Malgré le stress, mon père a consenti à descendre l'allée centrale avec ma

sœur à son bras jusqu'à l'autel. Son calvaire accompli, il prend place dans un banc. Livide, il ne regarde personne. Encadré par maman, il réussit même à se rendre à la réception donnée au Château Frontenac. Toute la soirée, maman papillonne autour des invités tandis que papa, immobile sur sa chaise, a toutes les apparences d'un automate qu'on aurait programmé pour s'y tenir tranquille et sourire sur commande.

Quelques notes de maman dans son carnet me renvoient à cette soirée surréaliste et à l'immatérialité de ce qu'elle désirait en retenir: *«Marie-Reine se marie. Nous avons eu une journée splendide! Marie-Reine est heureuse! Tout s'est bien passé. Milane était très jolie en demoiselle d'honneur. J'ai pensé à ces derniers moments où elle a vécu ici, à nos conversations. Enfin, c'est la vie! Je la donne! J'espère que Charles-Henri (qu'il est beau ce garçon, c'est presque Jacques à vingt ans!) saura la gâter. C'est une étape éprouvante.»*

Après son voyage de noces à New York, Marie-Reine part ouvrir une succursale à Montréal. Ma sœur et son mari se sont acheté une maison à Longueuil, une résidence qui leur a été cédée pour une bouchée de pain par une succession. C'est Juliette



Crépeau qui serait contente de voir sa petite-fille entrepreneure se débrouiller avec autant de brio.

Moi, je songe que je dois partir de Québec à tout prix, pour toujours même, tout en évitant une scène violente, au minimum de heurter la sensibilité de maman qui s'est tant sacrifiée. Il me faut donc un prétexte, un pas qui en entraînera d'autres, loin de mes parents, de la façon la plus naturelle possible. J'examine plusieurs programmes d'anglais langue seconde offerts l'été au Nouveau-Brunswick, en Angleterre et aux États-Unis. Par ce biais, je poursuis l'objectif de profiter d'un séjour à l'étranger pour tenter d'y amorcer une carrière d'actrice. Ce rêve m'habite encore plus fort qu'avant. Une publicité de l'Université Yale visant les étudiants étrangers m'a été remise par le beau-père de ma sœur qui est enseignant en traduction. Le fait que l'institution possède une école d'art dramatique et que Jodie Foster et Meryl Streep y ont étudié influence ma décision. Je verrai sur place si la chance m'y attend.

## Chapitre 8 : Un faux départ –juin 1978

Parti à sept heures trente du matin, l'autobus avale l'autoroute 20 jusqu'à Montréal, puis met le cap vers le sud, traverse une enfilade de vastes plaines montréalaises, de forêts et de montagnes. Le poste des douanes, les villes et les villages se succèdent sans laisser la moindre empreinte dans ma mémoire.

L'excitation et la peur de l'inconnu occupent mon esprit. J'échafaude des plans qui me semblent tous boiteux. Il n'est pas question que j'échoue ! De la banque, j'ai retiré six mille dollars, une partie de l'héritage que m'a laissé Juliette. J'ai mis cette somme dans ma valise malgré la peur de me faire voler. À chaque arrêt, je sors surveiller le déchargement de la soute à bagages en fumant une cigarette, l'air de celle qui ne fait que se dégoûter les jambes.

J'arrive à New Haven un soir de mi-juin. À proximité du terminus d'autobus, une foule compacte s'éjecte du colis où se sont produits les Beach Boys. Les gens crient, chantent et prennent d'assaut les taxis. Une pensée fugitive et amère : c'est la jeunesse qui m'a été dérobée. Je dois patienter près de deux heures avant de monter dans un véhicule. Je décline l'offre du chauffeur de placer

la valise dans le coffre. Je la pose près de moi sur la banquette, la main crispée autour de la poignée. Il m'emmène à la résidence des étudiants étrangers, une boîte de béton d'une dizaine d'étages. La porte est fermée à clé.

J'actionne la sonnette de nuit et un concierge vient répondre. Il me fait prendre un ascenseur et me conduit à ma chambre, au septième étage. Je découvre une pièce aux murs blancs, un sommier recouvert d'un matelas protégé d'une housse de plastique bleu. L'oreiller et la literie ne me seront remis que le lendemain. Une ampoule nue pend du plafond. Ce dépouillement inattendu me précipite en plein désarroi.

Aux étages inférieurs, des Africains font la fête. Les odeurs auxquelles je n'ai pas été initiée me lèvent le cœur. J'ouvre la fenêtre pour aérer. Je ne prends pas la peine de défaire mon bagage et de me changer. Les rumeurs de la ville en toile de fond, je me couche dans mes vêtements de voyage. La nuit américaine avec son ciel noir et son éclairage cru focalisé sur ma terrible fragilité m'agite entre une série de somnolences jusqu'au matin.

## **La poursuite d'un rêve**

Le lendemain, au réveil, j'entends les sirènes qui hurlent dans la rue. L'hôpital ne doit pas être bien loin. La température de la pièce est insupportable. Il fait déjà très chaud. De ma chambre, le point de vue donne sur des tourelles, des clochers et les toits de bâtiments modernes qui surgissent au milieu des arbres. Le ciel est recouvert d'un voile jaunâtre.

Avant de descendre chercher des draps au rez-de-chaussée, je vérifie que ma fortune est bien cachée dans le double-fond de ma valise. Lorsque je m'avance vers l'ascenseur, un groupe de résidents contrariés enfonce le bouton d'appel sans délicatesse. Alors que je songe à utiliser les escaliers, les portes de l'ascenseur s'écartent. Nous entrons dans une cabine fatiguée et grinçante. Plus bas, des filles et des garçons s'y introduisent la mine sombre. Derrière eux, des ambulanciers achèvent de boucler les sangles d'une civière sur laquelle repose un corps ensaché. La pestilence est indescriptible. J'apprends qu'un étudiant est mort de surdose et que plusieurs se plaignaient de la puanteur depuis quelques jours.

Quel triste premier rendez-vous avec ma nouvelle vie ! Faut-il que j'y vois un présage ?

Plus tard en matinée, je joins le point de rencontre des personnes inscrites au programme d'été d'une durée de six semaines. Sur des chaises pliantes, les participants ont déjà commencé à sympathiser. Je sens sur moi les regards curieux. Mes cheveux coupés courts sont en bataille et je ne suis pas maquillée. Un grand gaillard de plus de six pieds à la tête crépue m'offre un siège auprès de lui. Bertrand vient de Montpellier en France. Il me présente deux Allemands, Karl et Anna, un jeune homme fluët et une femme d'une quarantaine d'années. Logés dans les bâtiments réservés aux candidats à la maîtrise qui sous-louent des chambres durant la période estivale, ils me conseillent de faire une demande de changement au service de location. Cette opportunité me sauve du désespoir.

Après la distribution des horaires de cours et l'explication des précautions à prendre en raison de l'alerte au smog en vigueur ce jour-là –le vent pousse la pollution générée par New York au-dessus de New Haven–, je vais m'informer des disponibilités. On

me met aussitôt en contact au téléphone avec une Américaine enthousiaste qui me donne son adresse.

En m'y rendant, je marche sous les grands arbres qui bordent les immeubles de Yale et sur les immenses espaces gazonnés. Le campus semble enchâssé dans une bulle d'air pur et frais. Les dépliants consultés chez moi ne m'ont pas préparée à la splendeur des lieux. Les jeux de brique rouge et sable, les arches, les fenêtres à losanges sertis de plomb, les volets peints, les pignons, les tours et la finesse des ornements agissent sur moi comme l'étreinte bienveillante d'un vieux sage heureux de m'accueillir. La résidence devant laquelle je m'arrête est un bijou d'architecture. De chaque côté d'une grille de fer forgée qui garde l'accès d'un porche festonné de petites figures sculptées, les vieux murs de pierre s'élèvent comme l'enceinte d'une abbaye.

Je m'annonce à l'interphone et on me fait entrer. Je monte au troisième étage par un escalier en colimaçon et je longe un corridor lambrissé de bois à mi-hauteur. Deux grandes filles souriantes m'introduisent dans leur logement spacieux, avec vue sur une cour intérieure au milieu de laquelle une fontaine et un chêne attirent une foule d'oiseaux.

Heather et Jean étudient le droit. L'ameublement et leurs vêtements traduisent l'aisance de leurs moyens. Enchantées d'offrir l'hospitalité à une Canadienne, elles m'adoptent sur l'heure et je suis ensorcelée. Elles me remettent quatre clés : la première pour la grille de l'entrée, la deuxième pour la porte du rez-de-chaussée, la troisième pour celle de l'appartement et une dernière pour un coffre-fort personnel, une petite caisse en métal encastrée dans le mur au fond du garde-robe. Les deux amies me recommandent de toujours être accompagnée jusqu'à la porte si je reviens au milieu de la nuit; les étudiants sont souvent la cible d'agressions. La population des quartiers qui ceignent l'université est pauvre et la criminalité est en hausse.

Le soir même, je m'endors dans un lit au matelas souple, la tête sur un oreiller bien moelleux, mon trésor déposé en lieu sûr. Je songe que je suis privilégiée et que la vie de château n'est pas désagréable du tout. Je dors comme un bébé, sécurisée.

Les cours débutent. On nous a remis une anthologie des poètes anglais ainsi que des polycopies remplies d'exercices de grammaire et de vocabulaire. Les étudiants proviennent de divers pays et la plupart ont une bonne connaissance de l'anglais. Je

fraternise avec deux Latino-américains, Jorge et Miguel. Bertrand, l'étudiant français, se place derrière moi à tous les cours et me dérange avec des blagues et des imitations de professeurs.

Très vite, nous prenons nos repas ensemble et nous sortons le soir dans les pubs et les bars dansants. Jorge et Miguel sont de fabuleux danseurs de rock-and-roll et ils paient toutes mes consommations. Moins grands que moi, ils me dirigent néanmoins sur la piste comme des professionnels. Jorge ne me plaît pas beaucoup parce qu'il ne peut pas me parler sans approcher son visage à un centimètre du mien. Miguel, plus timide et boutonneux, gagne mon amitié.

Bertrand et les deux Allemands sont les intellos du groupe. Avec eux, j'explore les divers bâtiments du campus. Nous retournons souvent à la bibliothèque. Les alliages de marbre, de verre et d'acier, les rayonnages surchargés de livres autour de l'escalier central et les cubes lumineux exposant des ouvrages anciens opèrent sur nous comme un envoûtement: le monde extérieur disparaît. Nous assistons aussi à des ateliers au théâtre de l'université. Certains soirs, des professeurs et des étudiants interprètent des auteurs connus. La lecture de *The Raven*, par un



acteur dont j'ai oublié le nom mais dont la voix de baryton résonne encore au creux de mon estomac, fera partie de mes plus beaux souvenirs. Je ressors bouleversée de la pièce *Long Day's Journey into Night* de Eugene O'Neill et je consacre plusieurs heures à tenter d'écrire ma vie de famille en trois actes. Cet élan de créativité pâtit de ma forte envie de savourer le présent, libre d'aller où ça me chante, de fréquenter qui je veux, de m'amuser. Les pages de cet embryon littéraire se sont perdues. Ce n'est pas moi qui vais le regretter.

Profitant d'une fin de semaine prolongée par la fête du 4 juillet, fête du Jour de l'Indépendance aux États-Unis, nous organisons une escapade en train à New York. Un étudiant rencontré dans un pub nous a recommandé une adresse abordable pour nous loger. Personne ne connaît donc l'homme qui nous ouvre, un junkie au visage marqué par l'acné et au corps décharné qui part aussitôt après nous avoir remis la clé. Le logement est une sorte de bouge étouffant qui sent le graillon. Nous sommes six à camper dans le salon. Anna a apporté de l'herbe et en offre à la ronde. Après avoir fumé, je me sens relax et normale pour une fois dans ma vie. L'Allemande se retire avec Karl dans l'unique chambre. Pendant la

nuît, le bruit de leurs ébats me garde éveillée sans compter le fait que je dois repousser Jorge qui tente sa chance avec moi. Bertrand et Miguel ronflent comme des bienheureux au centre de la pièce. Alors que je croyais m'assoupir enfin, je suis en proie à une hallucination. Je crie que des coquerelles grimpent sur les murs partout autour de nous. Je me couvre de ridicule.

Le lendemain, je suis réveillée par mes amis qui sont pressés de fuir les remugles du logement. Dans un marathon de deux jours, nous visitons quelques incontournables : l'Empire State Building, le Metropolitan Museum of Art, la Rockefeller Plaza et la Cathédrale Saint-Patrick. La densité des foules me séduit parce que j'y suis anonyme et électrisée par sa vitalité. Entre logements insalubres et appartements de luxe, bâtiments historiques et gratte-ciel, stands à hot dog et restaurants huppés, la grosse pomme m'apparaît comme la promesse de l'utopie ultime, vivre désentravée de mes chaînes. Elle me tend les bras.

Le deuxième soir, nous achetons des billets pour la pièce de Donald L. Coburn, *The Gin Game*, sur Broadway, mettant en vedette Hume Cronyn et Jessica Tandy. Après la représentation, les spectateurs sont invités à s'entretenir avec les acteurs sur le

plateau. Devant Cronyn, je n'arrive pas à formuler la moindre question. Bertrand qui est au courant de ma passion pour l'art dramatique m'observe avec une petite moue railleuse. Je me sauve de la scène, furieuse contre moi.

Le troisième jour, nous convenons qu'il ne peut être question de dormir une nuit de plus dans notre taudis. Anna a joint une relation au téléphone et nous obtenons la permission d'investir un appartement de la cinquième avenue. Nous entrons dans un palace vacant où les tapis d'Orient recouvrent les planchers de bois franc. Un piano à queue Steinway trône au milieu du salon. Impressionnés par la beauté de l'instrument, personne n'ose le toucher. Nous prenons une douche à tour de rôle. Anna prend la sienne avec Karl tandis qu'un joint circule entre les membres du groupe, assis en cercle par terre. Cette fois, je m'abstiens de consommer. Baignée par la lumière qui se faufile entre les branches des arbres devant les immenses fenêtres, j'ai quand même l'impression de planer.

Tout le weekend, j'ai tenté de faire comprendre à Bertrand qu'il ne m'était pas indifférent. Soit que mes avances sont trop discrètes, soit que je ne lui plais pas, il ne fait que se moquer de mon accent. De retour à New Haven, il m'invite le samedi soir suivant à prendre

un verre avec un couple de doctorants en littérature, de nouveaux amis qu'il s'est fait à la cafétéria. Notre amitié est-elle sur le point de se développer sur quelque chose de plus sérieux? Je déchanté assez vite : la jeune femme qui se destine à devenir poète accapare toute son attention. L'autre, un gros garçon introverti, ne parvient pas à dire un mot. Après une heure, ils nous abandonnent et, mortifiée, je cherche à partir à mon tour avec diplomatie. Miguel apparaît à point nommé.

Mon copain m'offre plusieurs verres et me fait danser jusqu'à l'heure de fermeture. Je bois ma déception jusqu'à n'y plus penser. L'alcool me délie le corps, la danse me dégrise. Je consomme cigarettes et tequila sans modération. Au retour, il insiste pour me suivre dans ma résidence, uniquement me dit-il, pour jaser encore un peu. Une fois dans ma chambre, il essaie de me pousser sur le lit. En lui résistant, mon coude frappe son visage et il roule sur lui-même avec un cri étouffé. J'en profite pour m'échapper dans les toilettes. Réveillées par le bruit, mes colocataires viennent voir ce qui se passe. Miguel s'enfuit, le nez en sang.

Un brin dépressive, je décrète que les hommes ne sont que des imbéciles et je m'isole jusqu'à la fin de la session. Cette retraite

me force à effectuer une brève rétrospective. En fin de compte, je n'ai fait que disperser mon énergie et je ne suis arrivée à rien. Je ne peux pas accepter que mon séjour à Yale s'achève en queue de poisson. Maintenant que mes cours sont terminés, je projette d'acheter un billet pour New York. En préparant mes bagages, je vais au coffret de sûreté. C'est le choc. La serrure a été forcée et l'argent n'y est plus.

Affolée, j'interroge Jean et Heather. Elles ont l'air sincère lorsqu'elles me jurent qu'elles ne sont jamais entrées dans ma chambre. Elles m'accompagnent à l'administration pour y déclarer le vol. Une employée me fait remplir un rapport. Un gardien de sécurité fouille notre logement. Les deux Américaines y mettent beaucoup de cœur au point de me les rendre suspectes. L'homme, un colosse indifférent, me remet une carte avec un numéro de dossier et un numéro de téléphone. Sans un mot de réconfort, il m'invite à le contacter s'il y a du nouveau.

J'ai une centaine de dollars américains dans une ceinture que je cache sous mes vêtements. C'est bien peu pour s'établir à New York et lancer une carrière, mais il n'est pas question que je renonce à partir. Mon anxiété est si intense que j'ai une douleur à la poitrine

et des haut-le-cœur. Je fourre mes vêtements dans mon sac à dos et, résolue de faire de l'auto-stop pour économiser sur le prix du transport, je marche jusqu'à l'autoroute 95.

De loin en loin, deux ou trois garçons sollicitent eux aussi la mansuétude des automobilistes. Les « pouceux » sont nombreux en cette fin des années 70. Je tends mon pouce aux automobilistes durant une couple d'heures sous un soleil de plomb et j'ai le temps de tout remettre en question. Ma décision me pèse de plus en plus. Derrière moi, ma vie au Québec, et devant moi, un gouffre d'incertitudes. Tout me semble d'une complexité folle, à en perdre la tête !

Une Station wagon – une énorme Chevrolet ornée de pans de bois sur les côtés – conduite par un homme d'âge mur s'arrête. Derrière lui, six filles aux crinières platine et aux yeux sans cil sont entassées sur deux rangées de banquettes. Je monte et, chemin faisant, les six sœurs âgées de six à dix-huit ans me posent une foule de questions sur le Québec, mes études à Yale et sur ma destination. Leur père les interrompt et s'empresse de me décourager de me rendre auditionner à New York.

– *It's a jungle out there! Don't even try!*

En terminant sa phrase, il capte dans son rétroviseur l'effet de ces phrases sur moi : je suis complètement atterrée. Il se dépêche alors d'ajouter qu'un acteur bien connu habite la banlieue de Bridgeport où ils résident. Il m'explique qu'il l'a justement invité à un barbecue qu'il organise pour les voisins dans quelques jours et que je devrais discuter avec lui de mes chances et des moyens de percer le milieu. Il m'apprend que chaque été la famille participe à un programme d'accueil pour les étudiants étrangers. Ils reviennent d'ailleurs de reconduire leur dernier pensionnaire à l'aéroport. Il me propose de rester parmi eux durant quelques jours.

Rassérénée et gagnée par les exclamations enthousiastes des six passagères, j'acquiesce à leur vœu. Vont suivre des semaines échevelées, c'est le moins que je puisse en dire.

## Casser le moule

Monsieur Millard gare la voiture devant un hangar de tôle grise attendant à une maison bleue à pignons, bordée d'une large galerie ceinturée de massifs de fleurs. Madame Millard, les bras chargés des sacs d'épicerie qui viennent de leur être livrés, se retourne vers nous avec un immense sourire. Deux félins noirs s'échappent entre ses jambes.

Les filles me conduisent dans une chambre du troisième étage, nichée sous le toit. Le lit qu'on m'attribue est placé près d'une lucarne. Nous serons trois à dormir sous les combles, moi et les deux sœurs aînées. La première, âgée de dix-huit ans, est mince comme un fil tandis que l'autre, deux ans plus jeune, a les joues rebondies et le nez retroussé. Les quatre autres sœurs, répliques vivantes de l'une ou de l'autre, se pressent dans l'espace restreint en riant un peu bêtement. On dirait que leurs parents ont chronométré leur naissance : elles sont respectivement âgées de quatorze, douze, dix et huit ans.

Mon accent les charme et elles me demandent de leur parler français. Au souper, je mange les premières courgettes farcies de



ma vie sous le regard attentif de la benjamine qui guette tous mes gestes. Le mot «zucchini» entre dans mon vocabulaire. Les blagues fusent au-dessus des plats mis en commun au milieu de la table. Tous les sujets sont permis pourvu que le bénédicité et la prière d'action de grâces aient été dits au début et en fin de repas, main dans la main. Dans la salle à manger, quatre chatons dorment dans un coin. En fait, des chats, il y en a partout.

Dans notre chambre la nuit venue, les deux sœurs aînées veulent fêter mon arrivée. Avec des mines de conspiratrices, elles débouchent une bouteille de rouge cachée dans leur chambre et verse le vin dans une carafe à long bec versant. Le liquide dégringole au fond de nos gorges. Je n'ai jamais rien bu d'aussi euphorisant, mais c'est peut-être l'atmosphère générale de cette maison qui me grise. En chuchotant, elles m'apprennent quelques jurons que je répète à voix haute. Elles se sauvent sous les couvertures en s'esclaffant, comme s'il s'agissait de cachettes valables contre le courroux hypothétique des parents.

Quand je me lève le lendemain, le soleil entre à profusion par la fenêtre sans rideau. Madame Millard est partie à la bibliothèque où elle travaille à temps partiel. Mécanicien à la marina, monsieur

Millard a lui aussi quitté la maison. Les six sœurs ont préparé le déjeuner. L'odeur de viande fumée et grillée me creuse l'appétit. Sur la cuisinière, le bacon frétille et les saucisses brunissent. Une grosse omelette cuite au four dans un moule à gâteau a été déposée au centre de la table.

– *Have some ketchup*, me dit Kacie en plaçant la bouteille Heinz devant moi.

– *No, thank you.*

Toutes sont étonnées d'apprendre que je n'ai jamais mangé une omelette autrement que nature. L'une d'elles approche une assiette sur laquelle s'empilent des crêpes.

– *Would you prefer some pancakes ?*

– *And some maple sirup ?* demande Kacie qui pousse vers moi la bouteille de sirop doré.

– *Do you have molasses ? That's what I usually put on my crepes.*

– *Oooh*, réagit la plus jeune en grimaçant.

Devant leurs visages incrédules, je leur apprends que je n'ai jamais mangé de crêpes autrement qu'au repas du soir, de fines crêpes dont le diamètre épouse celui d'une grande assiette, et avec de la mélasse.

Toutes les six entreprennent ensuite de laver la vaisselle, de faire la collecte des vêtements sales qui débordent des bacs placés dans chaque pièce, faire le tri des couleurs et démarrer le premier cycle de la lessive. Puis, elles chassent les chats dehors et rafraîchissent les litières. Toutes les tâches sont exécutées sans qu'aucune ne trouve à redire. Vers quatre heures, madame Millard revient à temps pour cueillir de nouveaux sacs de provisions apportés par le camion de livraison. Rentré tôt du travail, monsieur Millard nous prépare un pain de viande tandis que sa femme sort du frigo un gâteau au fromage blanc et à la lime sans cuisson réalisé la veille, un délice que je goûte pour la première fois.

Ce soir-là, j'entends monsieur Millard crier à ses filles :

– *Common, go get your guitar!*

Réunies dans le salon, chacune exécute une chanson du répertoire folk américain, même la benjamine qui m'exécute sur trois accords *You are my sunshine*. Lorsqu'ils entonnent en chœur *It's a heartache*, le tube de l'année, la chaleur des liens qui les unit me fait mal. Je voudrais demeurer avec eux pour le restant de ma vie.

La journée du barbecue, monsieur Millard assemble les plus gros hamburgers que j'ai jamais vus. Plusieurs amis et voisins se

répandent dans le jardin dont la pelouse a été abandonnée aux mauvaises herbes. Arrive la célébrité du coin, Barry, que tout le monde salue. Madame Millard distribue des bières et fait les gros yeux à ses filles qui tournent autour de la glacière. On me présente au comédien en qui je reconnais tout de suite le personnage populaire d'une publicité télévisuelle, un réparateur d'appareils électroménagers. Il m'impressionne d'abord par sa carrure. Beaucoup plus grand que moi, il fait la paire avec monsieur Millard dont la poitrine se mesure sans complexe à celle de son ami.

En tant que québécoise et francophone, je deviens vite le centre d'attraction. Monsieur Millard raconte à Barry que je veux devenir actrice, que j'arrive de Yale où il a autrefois étudié et que je pourrais bénéficier de ses conseils. Les deux hommes enfilent les plaisanteries les unes derrière les autres et je ne saisis pas tout ce qu'ils disent. Je ris au hasard pour faire bonne figure. Au fil de la conversation, je devine que Barry se paie la tête des actrices qui ont recours au bistouri et qu'il a un faible pour une allure plus naturelle, plus *wild*. Je me dis qu'il se moque de moi et que c'est un rustre. Je suis soulagée lorsque monsieur Millard l'emmène lui montrer la Buick des années 50 qu'il est en train de retaper dans le hangar.

Alors que la soirée se poursuit sous les lampes fluorescentes et dans les bruits de bricolage, les deux sœurs aînées me supplient de les emmener aux résidences de la Sacred Heart University, à vingt minutes de là. Des amis les y attendent. Puisque je possède mon permis de conduire, leur mère m'autorise à prendre la Station wagon et nous partons après avoir embrassé tout le monde. Est-ce mon imagination ou Barry a-t-il appuyé de façon significative sa grande main dans le creux de mon dos en déposant un baiser sur ma joue ?

Je me familiarise avec leur mastodonte d'acier qui accuse les ans et je prends la route tout en douceur. Nous parcourons des kilomètres en lacet bordés de grands arbres qui allongent leurs ombres sous le soleil couchant. Nous arrivons à l'université entre chien et loup. Les sœurs Millard se dirigent vers un bâtiment où pénètrent des étudiants par dizaines. Nous entrons dans le salon principal où la musique fait vibrer les murs.

Autour de moi, tout le monde parle le portugais et ça m'embête un peu car les deux sœurs le maîtrisent tandis que je n'en suis qu'au *Olá*. Je décide d'aller me promener dans les corridors de la résidence. Au bout d'un couloir, il y a une cuisine où des étudiants

terminent la cuisson d'un *feijohada*<sup>30</sup>. Parmi eux, un garçon d'une grande beauté gratte une guitare entouré de trois étudiantes qui chantent avec lui pendant que les marmitons se relaient autour du ragoût. Fascinée, je m'appuie contre le cadre de la porte en l'écoutant. Le guitariste lève ses yeux noirs vers moi et me regarde en fredonnant « *I wish I've never met you, girl; You'll never come again* ». Je suis hypnotisée comme on peut l'être à vingt ans lorsqu'on n'a pas encore vécu, lorsqu'on a été enfermé dans un sous-sol la moitié de sa courte vie et qu'on a un besoin abyssal d'être aimé.

Quelqu'un annonce que le plat est prêt et on distribue les assiettes. Un étudiant me tend une écuelle avec un sourire ambigu. Tous les regards se tournent vers moi tandis que je porte ma fourchette à ma bouche. Je déclenche l'hilarité générale en m'étouffant. Ma gorge est en feu. On me tend un verre de lait que j'engloutis d'un trait. Je les quitte, contrariée d'avoir été le dindon de la farce. À l'extérieur, tout le monde a l'air de s'éclater. Des fêtards concoctent des drinks à l'abri des regards dans les coffres ouverts des automobiles. Les sœurs Millard me repèrent alors que je

---

<sup>30</sup> Ragoût à base de haricots noirs et de viande.

déambule dans le parc adjacent. Parce que la contrariété se lit sur mon visage, elles se reprochent l'une et l'autre de ne pas s'être occupée de moi davantage, mais je les rassure et je ne veux surtout pas être la casseuse de veillée. Nonobstant ma résistance, elles donnent le signal de départ.

Au milieu de la nuit, le chemin de retour est assez casse-cou. Les courbes sont serrées et les arbres cachent les voitures qui arrivent en sens inverse. Je négocie les virages les deux mains sur le gouvernail et, à l'arrivée, je stationne l'engin avec soulagement devant la maison. Nous gagnons nos lits dans l'obscurité. Il faut déloger les chats qui ronronnent comme des moteurs d'avions.

Au cours de la semaine qui passe, je fais de longues promenades à pied dans le quartier. Le paysage de pelouses vertes et de feuillus géants, les imposantes maisons au fond de terrains immenses, l'architecture des demeures, la gentillesse des personnes que je croise, tout m'enveloppe comme dans un rêve. Je lis aussi des bandes dessinées en anglais qu'on me prête, je donne un coup de main au potager et je vais avec les six filles et leur mère dans les *outlets* en périphérie de la ville à la recherche d'aubaines

pour la rentrée scolaire. Partout, les deux plus jeunes marchent à mes côtés, leurs mains dans les miennes.

Madame Millard tente d'en savoir plus sur mes parents.

– *What about your parents ? What are they doing for a living ?*

Mais je ne lui révèle que le minimum

– *My father is a doctor. My mom is a housewife and I have only one sister. She got married last year. Now, it is my turn to find my way through life.*

– *How come you didn't write to them yet ?*

Elle m'offre de porter à la poste les lettres que je leur adresserai. Je lui promets de m'y mettre sans tarder.

Parce que monsieur Millard soutient que Barry veut vraiment me rencontrer et qu'il attend mon appel, je finis par accepter de lui téléphoner. Je réussis à le joindre à l'heure du souper alors que toute la famille s'apprête à se mettre à table et tend l'oreille. L'unique téléphone de la maison est accroché au mur de la cuisine près de la porte.

Tandis que je bafouille mon entrée en matière, madame Millard hoche la tête en signe d'encouragement. Barry m'invite à prendre un verre et me fixe un rendez-vous la semaine suivante.



Deux chats me font sursauter en passant brusquement le battant de la porte et j'échappe le combiné. Confuse, je reprends l'appareil pour m'excuser mais mon interlocuteur n'est déjà plus sur la ligne.

Quelques jours après, les filles m'implorent de les ramener à l'université pour une fête organisée par le département des langues. Elles me jurent que cette fois je ne vais pas m'emmerder. Elles choisissent des tenues plus habillées et se maquillent. Elles brossent leurs boucles presque blanches jusqu'à créer une sorte de nuage autour de leur tête. On dirait des anges. Elles m'obligent à porter une robe rose bonbon dénichée dans une vente à rabais. Le vernis à peine séché sur nos ongles, nous roulons vers l'institution et elles me font promettre de séduire le guitariste dont je leur ai parlé. Leur excitation est contagieuse.

À notre arrivée, la musique tonitruante a déjà envahi le salon de la résidence. Les sœurs Millard rejoignent deux brésiliens qu'elles me présentent comme leurs amoureux. Durant la soirée, Francisco, le chanteur qui m'avait fait tant d'effet, m'attrape par le bras et m'entraîne sur un air de rock-en-roll. Je bénis Jorge et Miguel, mes gentils professeurs de Yale, de m'avoir si bien appris. Il me fait boire aussi, beaucoup trop. Nous aboutissons sur la

banquette arrière de l'auto des Millard. Il fait nuit noire et la voiture est loin des réverbères. Il m'embrasse avec fougue, puis il défait mon soutien-gorge, glisse sa tête sous mon chandail et me suce le bout des seins. Il revient m'explorer la bouche avec sa langue et introduit sa main dans ma culotte. J'essaie de le repousser, mais son bras est vigoureux. C'est ma première véritable expérience sexuelle et je n'arrive pas à me faire une idée si je la désire ou non.

Je me débats et je réussis à sortir de l'habitacle au moment où les sœurs Millard s'avancent vers la voiture. Elles rigolent en voyant Francisco s'extirper de l'arrière avec désinvolture. Il leur fait un grand sourire et s'éloigne en sifflotant. Énervée, je réajuste mes vêtements et je m'installe au volant. Je démarre aussitôt qu'elles sont assises, en faisant crisser les pneus. À conduire la pédale de l'accélérateur collée au plancher comme je l'ai fait, c'est un miracle que nous n'ayons pas abouti dans un fossé ou contre un arbre. Non, je n'en suis pas fière et, heureusement, nous sommes revenues saines et sauvées à la maison.

Indifférentes au malaise que je tente de leur expliquer quant à ce qui m'est arrivé dans la voiture, les sœurs Millard se moquent un peu de moi et n'en ont que pour leurs copains qui leur ont fait

promettre d'assister à une partie de soccer disputée entre étudiants deux jours plus tard. Surmontant mes réticences, je les y reconduis et grimpe avec elle dans les estrades. Mon cœur bat la chamade en distinguant Francisco dans leur équipe. Juste avant le coup d'envoi, les étudiants nous font signe de la main, ce qui leur vaut un coup de sifflet de l'arbitre. Ils sont beaux comme des dieux. C'est ce que je pense en admirant du haut de la plate-forme ces garçons à la peau et aux cheveux foncés courir d'un bout à l'autre du terrain. À la mi-temps, leur bonne humeur s'est évanouie car l'équipe tire de l'arrière. Après la pause, les joueurs ne recouvrent pas l'énergie de départ et multiplient les fautes. Le match perdu, nous descendons des rangées pour leur remonter le moral. Francisco s'est blessé le tibia et je lui offre de le soutenir jusqu'à sa chambre. Maussade, il fait le trajet en silence.

La porte refermée sur nous, il enlève son short et sa camisole trempés de sueur. Sans autre préliminaire, il me demande de me déshabiller. Offensée, je me récrie. Je lui dis que je le connais à peine. Il n'a même jamais mentionné son nom de famille. Il prend une boîte sur la table de chevet et en sort quelques photos des membres de sa famille. Sur l'une d'elles, il tient la main d'une jolie

femme qu'il désigne comme sa fiancée. Indifférent à mon dépit, il masse le mollet qui lui fait mal et me montre la porte.

Francisco a été clair, c'est de sexe qu'il s'agit, rien d'autre. Je suis partagée entre l'histoire d'amour dont je rêvais qui ne se concrétisera pas et l'opportunité de briser le moule dans lequel on m'a faite. Bêtement, se tapit en arrière-pensée l'espoir déraisonnable de créer entre nous un lien durable. Je retire finalement mes vêtements et je m'agenouille tandis qu'il amène ma main à son sexe. Il m'explique comment m'y prendre. Tout de suite après avoir joui, il me tourne le dos. Ne sachant quoi faire, je m'allonge à côté de lui. Je finis par risquer une caresse, puis une autre. Il se redresse et exige cette fois que j'utilise ma bouche. Je le laisse me guider, la main sur la tête. Une deuxième fois, il se tourne contre le mur et s'endort. Interdite, je reste allongée contre lui, je somnole. Je me réveille tandis qu'il fait mine de me pénétrer. Je l'écarte, il s'emporte et me met dehors.

Au rez-de-chaussée de la résidence, l'aînée des sœurs Millard attend avec son ami en prenant un café. Assis à mes côtés, il s'amuse à passer son index devant mes lèvres et son geste m'inspire une telle honte que je me fâche. Pour faire diversion, elle

décide d'aller cogner à la chambre du copain de sa sœur. Celui-ci ouvre la porte sur un mini-dortoir meublé de quatre lits superposés et nous invite à boire la bouteille de vin rouge qu'il vient de déboucher. Pendue à son cou, la cadette est saoule et ne cesse de l'embrasser. Malgré l'insistance de l'aînée, elle entraîne son copain sur un des lits à l'étage au moment où Francisco frappe à son tour. En me voyant, il vient s'asseoir à côté de moi, s'excuse et me caresse les cheveux. Les garçons nous font boire à même la bouteille. Les deux couples s'étreignent avec tendresse et basculent bientôt sur les lits. J'entends le bois des montants craquer, leurs soupirs et leurs plaintes. Mon ami m'enlace. Je n'offre plus aucune résistance.

Je sais bien que je risque de tomber enceinte, mais cette éventualité ne me fait plus peur. Je pense même que ce serait une bonne chose, que mes parents me renieront, que je changerai de vie, que je changerai mon destin de merde. Pendant que mon brésilien s'agite entre mes hanches, un sentiment de révolte contre tous les interdits inculqués depuis mon enfance et toutes les terreurs vécues entre les murs de la maison natale me submerge. Je fais l'amour comme on fait un exorcisme. J'atteins l'orgasme sans l'avoir senti venir.

Nous sortons des résidences à l'aube, les pieds trempés par la rosée froide qui fleurit sur les pelouses. Ma robe rose bonbon est sale et décousue à l'épaule. Soutenue par les deux sœurs, je vomis mes tripes sur le gazon comme si j'expulsais de mon corps toute trace de mon passé. En démarrant la Station wagon, je sursaute en me voyant dans le rétroviseur. Le mascara a coulé autour de mes yeux et j'ai l'air d'un raton laveur. Avec les deux filles endormies dans la voiture, je reprends la route. Dans ce petit matin triste, je traverse des bandes de brouillard avec une nouvelle lucidité. Je ne crains ni Dieu ni diable. J'ai le sentiment d'avoir conquis ma liberté.

## Un avenir incertain

Au cours de la semaine, les filles m'emmènent consulter une diseuse de bonne aventure. En quittant la maison, leur mère nous donne des lettres à mettre à la poste et me demande si j'ai écrit à mes parents. Embarrassée, je lui réponds que je n'ai pas trouvé le temps, mais que je vais le faire bientôt. Au centre-ville, nous nous garons devant un immeuble plutôt impersonnel. Devant l'entrée, un tréteau porte une affiche peinte à la main qui énumère une panoplie d'arts divinatoires. Une femme qui a l'air de souffrir d'un profond épuisement nous accueille dans un local exigu et mal éclairé. Des mèches de cheveux sales s'échappent du foulard qui lui ceint le front. Au-dessus d'elle, une représentation d'un Jésus au cœur saignant nous domine de son regard dégoulinant de compassion.

Les sœurs Millard s'installent les premières devant la voyante. Après avoir flatté leurs mains pendant plusieurs minutes, elle prédit à l'aînée des études brillantes et à sa cadette un mariage heureux avec un homme qui vient de loin. Avec moi, la séance se teinte d'une ambiance dramatique. La médium se lève de sa chaise avec brusquerie, annonce qu'il y a de mauvaises vibrations et qu'elle

souhaite mettre fin à la séance. Parce que les deux sœurs avancent une somme supplémentaire, elle se rassoit en hochant la tête, l'air malheureux. Elle brasse les cartes d'un jeu de tarot et m'en fait choisir cinq. En retournant les deux premières, elle tressaille, se relève et repousse l'argent. Elle nous chasse en gesticulant comme une démente.

Mes amies s'éclipsent en se tordant de rire. Je les suis déconcertée. Elles ne veulent pas me renseigner sur les deux cartes étalées sur la table, me jurent que c'est de la frime. Le fait que la voyante n'a pas exigé de rémunération me trouble. Je m'imagine enceinte, incapable de subvenir aux besoins de mon bébé, impuissante à développer ma carrière d'actrice, acculée au suicide ou responsable d'un horrible accident sur la route de l'université.

En entrant dans la maison, madame Millard m'informe que Barry a appelé et qu'il doit reporter notre rencontre à la semaine suivante. Je ne me fais pas d'idées; je suis certaine que je n'aurai jamais ce rendez-vous. Je suis persuadée que la voyante a vu l'impasse dans laquelle je fonce. L'été achève et, certainement, le pire est à venir. Ah Dieu, si tu existes, viens-moi en aide !



La fin de semaine qui vient marque la fin de la session d'été pour les étudiants étrangers de la Sacred Heart University. Une réception est organisée pour les participants et leurs amis, ainsi que les parents qui viennent les récupérer. Les sœurs Millard nous ont obtenu des laissez-passer et nous mettons plusieurs heures à nous habiller et à nous coiffer. Les filles s'acharnent à friser mes cheveux plats et à faire tenir les boucles avec une tonne de fixatif. J'ignore si le père et la mère de Francisco parlent anglais et si nous pourrions communiquer. Contre toute logique, sachant trop bien que ce garçon ne m'a fait aucune promesse, je veux leur plaire. Je veux éblouir.

Dans la salle de réception, aucune trace de Francisco. J'arpente l'endroit de long en large. J'ai chaud et j'essaie de me calmer. La soirée est bien avancée lorsqu'enfin je les aperçois qui entrent. Je m'approche de leur groupe composé de plusieurs étudiants et de leurs parents. J'offre un grand sourire à Francisco qui feint de ne pas me voir. Comme une gourde, je continue de sourire aux uns et aux autres, mais personne ne m'adresse la parole. Puis, je m'impose :

– *My name is Milane, I'm Francisco's girlfriend.*

Francisco envoie un regard chargé de sous-entendus à ses parents. La conversation reprend après un silence gêné.

Je quitte la salle humiliée. Je vais me réfugier dans la Station wagon. Couchée au pied de la banquette arrière, je me recouvre d'une couverture pour que personne ne puisse soupçonner que je suis là. J'y passe trois heures à gémir, à me labourer les cuisses avec mes ongles pour avoir moins mal à l'âme. Le sang coule sur ma naïveté assassinée. Je voudrais que ma mère et Marie-Reine entendent le vacarme de ma désespérance, que ma détresse franchisse les centaines de kilomètres qui nous séparent, qu'elles aient au moins l'intuition de l'enfer que je traverse. Partager la même chair et le même sang ne peut-il pas créer une communauté d'âmes qui, par-delà le monde visible, a le pouvoir de secourir celle qui est perdue ? Bien sûr que non. Je touche le fond.

Mes amies ne se rendent compte de ma disparition qu'à la fin de la soirée. M'ayant cherchée partout, elles sont revenues à l'automobile. En entendant la plus jeune pleurer à gros sanglots, je me ressaisis. Je me redresse et je prétends que je me suis endormie en les attendant. L'aînée ne me pose pas de questions car les deux sœurs sont absorbées par leur propre chagrin. Leurs copains ont

promis d'écrire mais elles ne se font pas d'illusion. Elles se tiennent la main durant tout le trajet. Quel trio de sottes finies nous formons !

Les deux jours suivants, je reste dans mon lit, le regard tourné vers la fenêtre. Je ne parle à personne. Je ne veux rien manger. Je n'ai même pas la force de caresser les chats qui viennent me lécher le visage et me pétrir le ventre. Je songe à me laisser mourir de faim.

Le troisième jour, les six sœurs Millard se sont levées pour participer à une activité de bénévolat. Elles se sont engagées à décorer l'école de la benjamine en prévision de la rentrée scolaire. J'entends leur mère dire au téléphone qu'elle est inquiète à mon sujet. Parce que je ne veux pas causer de problème à une femme aussi bienveillante, je fais l'effort de me secouer de ma léthargie et je descends la rejoindre dans la cuisine. Nous sommes seules.

Madame Millard a raccroché. Elle me tend une tasse de café.

- *Is it gonna be alright ?* me dit-elle avec un sourire chaleureux.
- *Yes, don't worry. I'm fine.*
- *Barry is in town. He just called and we made a rendez-vous for you tonight.*

La surprise me fait l'effet d'une réanimation cardiaque. Madame Millard a donc pris sur elle de convenir d'une rencontre le soir même dans un restaurant du quartier, vu que Barry n'a pas beaucoup de disponibilité. Je mange un scone tout chaud qu'elle sort du four, l'appétit m'étant tout à coup revenu. En détachant son tablier, elle me demande pourquoi je n'ai pas encore écrit à ma famille.

- *We don't write each other so often, you know.*
- *Well, they must be worried by now! It's been a long time since they heard from you. I and my girls would never be away without giving any news!*

Fébrile, je remonte à ma chambre en promettant de rédiger la lettre qu'elle tient à porter elle-même au bureau de poste dès le lendemain.

Ma première initiative de ressuscitée est de me faire couler un bain d'eau brûlante. J'y plonge sans hésitation, réveillant la douleur causée par les lésions sur mes cuisses. Je veux déloger la crasse qui a envahi mon corps, mon esprit, mon âme. Je me gratte l'épiderme comme si je pouvais décaper ma peau. Avec la brosse à dents, je frotte tout l'intérieur de ma bouche et pousse le plus loin

possible au fond de ma gorge. J'écarte les jambes et je frotte tout ce que je peux atteindre. Je vide la baignoire et je recommence deux fois.

À force de ramener sur le tapis des questions sur ma famille, la sollicitude de madame Millard me paraît suspecte. Je réfléchis à la fausse lettre qu'il me faut écrire et à la fausse adresse que je dois imaginer. Cette corvée expédiée, je consacre toute mon énergie à me préparer. La jupe longue d'une robe de coton indien m'apparaît parfaite pour dissimuler les égratignures que j'ai sur mes jambes. Les six sœurs reviennent en fin de journée et me trouvent assise sur mon lit en train de lire, les cheveux remontés avec de petits peignes de nacre, de grands anneaux à mes oreilles, et un rouge agressif sur mes lèvres. On sonne à la porte, et je descends avec ma lettre que j'agite comme preuve de ma bonne volonté.

Barry m'a invitée dans un *steak house* au décor western avec mobilier rustique et nappes à carreau rouge et blanc sur lesquelles sont déposées des petites lampes champêtres. Au milieu du restaurant, de longs comptoirs exposent de larges récipients garnis de somptueuses pièces de viande, de pommes de terre en robe des champs et de légumes grillés. Je suis estomaquée par cette

abondance de mets, moi qui n'ai jamais mangé autre chose à la maison que des carottes, du chou bouilli et de la semelle de botte. Ayant reconnu Barry dès son arrivée, l'hôtesse nous dirige vers une table en retrait. Elle lui propose un Cabernet Sauvignon qu'il approuve comme un connaisseur et nous portons un toast à ma carrière de comédienne.

De façon inopinée, il me demande si la pupille de mon œil droit a toujours eu cette apparence dilatée. Étonnée par cette remarque directe, je lui dis qu'il a toujours eu cet aspect et qu'en fait les lumières tamisées l'amplifient davantage. Il me recommande de consulter un médecin pour voir s'il y a moyen de remédier à cette anomalie. Mal à l'aise, je ressens le besoin de quitter sur-le-champ ce malotru. Néanmoins, je m'accroche à la chance incroyable de souper avec un acteur établi et je fais mon possible pour lui rendre la soirée agréable.

Barry me raconte qu'il a connu monsieur Millard à l'école et que tous deux jouaient dans la même équipe de football. La carrière dont il rêve depuis des années montre des signes encourageants. Il a multiplié les contrats à la télévision et il songe à délaisser ses activités de conseiller financier. Il aborde sa vie personnelle avec

simplicité, m'informe qu'il est en instance de divorce. Il me parle de ses filles avec chaleur. Il regrette de ne pas les voir davantage.

Pendant que je savoure la crème sûre fondante sur ma pomme de terre fumante, les croûtons à l'ail et le beurre ruisselant d'un morceau de steak, Barry dit qu'il connaît Christopher Plummer, un québécois avec qui il a grandi à Montréal, un acteur fantastique avec qui il a étudié. J'affirme qu'il s'agit d'une de mes idoles, ayant vu plus de dix fois *La mélodie du bonheur*. Il rit lorsque je compare la famille Millard à la famille von Trapp, avec leur routine réglée au quart de tour.

Au sujet de mes espoirs de carrière, il m'explique alors que la passion ne suffit pas. Lui-même a exercé trente-six métiers malgré qu'il soit diplômé de Yale. Et pendant qu'il attaque un monstrueux *T-bone*, je lui raconte les semaines que j'y ai vécues.

Nous buvons beaucoup, la conversation devient plus libre. Nous nous découvrons une même admiration pour l'œuvre d'Eugène O'Neill. Il me confie qu'il rêve de jouer dans *Long Day's Journey into Night*. Il m'en cite de longs passages d'une voix profonde qui me fait frissonner. Quand il parle de théâtre, Barry est intarissable.

– *Acting is an initiatory journey, you know? You learn to free your senses, where the body expresses itself, where you choose to break every resistance to immerse in the depths of yourself, where you decide to go beyond all limits. Creative intuition is capital. It's a world of emotions and you share your inner world with complete strangers.*

Wow! Je l'écoute me décrire son métier en pensant que je suis en train de tomber amoureuse. Vers la fin du repas, il inscrit sur une serviette de papier son numéro de téléphone à New York –il y a d'ailleurs rendez-vous avec son agent le lendemain matin–, plus quelques autres qui pourraient m'être utiles. En me déposant devant la maison des Millard, il promet de me donner un coup de main si je devais y aller, et me donne un baiser sur la bouche qui me fait l'effet d'entrevoir les étoiles d'Hollywood. En descendant de l'auto avec gaucherie, je me tords la cheville. Malgré la douleur et l'alcool qui sature mon sang, je tente d'atteindre la porte d'entrée avec dignité. Je ne saurai jamais si j'y suis arrivée.

Le lendemain, l'urgence de passer à l'action s'est emparée de moi. Je suis furieuse de n'avoir pas sauté sur l'occasion pour demander à Barry de m'emmener à New York avec lui. La nuit



suivante, pendant que tout le monde dort, je remplis mon sac à dos et je sors de la maison avant l'aube. J'ai laissé un mot de remerciement sur la table de la cuisine. Mieux vaut éviter les adieux car je crains que les Millard ne cherchent à me retenir. New York m'attend et je déploie mes ailes. Au bord de l'autoroute, je culpabilise. Ce départ comme une fuite, la déception prévisible des sœurs Millard, la prétendue lettre qui reviendra avec la mention *Undeliverable* ne constituent pas un envol très glorieux.

Le New York que j'ai revu ne vaut pas la peine d'être raconté. En quête de l'appartement délabré où j'avais dormi la première fois, je pose un nouveau regard sur la forêt oppressante de buildings qui s'élèvent jusqu'au ciel et sur sa faune bigarrée. Ce n'est plus le site d'une grande fête pour touristes mais le terrain d'une lutte permanente pour le pain et le beurre. Je viens de pénétrer dans le nid de millions d'insectes frappés de frénésie qui connaissent les codes de la termitière, pas moi.

Ayant emprunté le métro, je suis d'abord coincée durant trois heures dans un wagon en raison d'un arrêt d'urgence. Puis, ayant choisi la mauvaise sortie, je marche le long de rues jonchées de journaux, bordées de commerces aux murs de brique sale qui

disparaissent derrière des escaliers de fer et des publicités tapageuses. Affamée, je frappe à la porte de Desmon, c'est le nom du locataire. Il accepte de me laisser le canapé pour la nuit et nous nous séparons le contenu d'un chaudron de macaroni au fromage. Durant les heures qui suivent, j'ai droit à la lecture de poèmes délirants sur son pénis tout-puissant. Puis, avec des mimiques de conspirateur, il sort d'un placard des tableaux ininterprétables, dont une toile représentant une sorte de pac-man déjanté et rayonnant comme un soleil. Il m'offre de partager une seringue que j'écarte de moi. Sa tête sur mes genoux, pendant que j'assiste à son décollage, je me sens glisser sur une pente dangereuse et la force d'attraction de l'abîme me fait capoter. Je me frappe la tête encore et encore. Y a-t-il quelqu'un en ce monde qui me retiendra de bousiller ma vie ?

Le lendemain, je décampe et j'avise une boîte téléphonique. Je compose les numéros de téléphone que Barry m'a donnés. J'explique que je suis comédienne, que l'acteur me recommande et que je suis disponible pour une audition. Je tombe sur des réceptionnistes insensibles qui insistent pour ne parler qu'à mon agent. Mon découragement s'accroît. Puis, coup de chance, j'entends la voix de Barry en arrière-fond. Mon cœur s'affole.

– *May I speak to Barry? I just heard his voice, right?*

– *Wait, he just went by. Hang on.*

Elle met l'appel en attente, puis le reprend en demandant mon nom et de quel endroit je téléphone. L'échange assourdi qui me parvient à travers le récepteur n'augure rien de bon. Pourtant, sa voix pointue résonne de nouveau dans le combiné pour me dire de ne pas bouger de là : Barry part me rejoindre. Je fais les cent pas. J'en fais mille. Je désespère de le voir arriver.

Il descend enfin d'un taxi, me serre la main, manifeste sa surprise de me voir à New York et avise un petit café à proximité. Mon cœur bat fort et mes oreilles bourdonnent. Il me commande un repas complet et me laisse manger en bavardant de choses et d'autres. Puis, une fois apaisée, je lui dis qu'aucun des numéros de téléphone qu'il m'a remis n'a donné de résultat. Ce à quoi il répond qu'il ne croyait pas que je ferais le voyage.

– *You should go back to your hometown, you know. It's a wild world, here! I apologize for the misunderstanding. There's so much you have to learn. If you really want to get into this, you must work hard, take lessons and apply for auditions again and again, and again! And then, maybe, you can think of coming to*

*New York. I don't see any other way. And sincerely, I can't offer any help. In my opinion, you should find a guy and settle down, honey.*

Sa froideur me paralyse. J'ai devant moi un homme qui a voulu se montrer gentil, mais qui n'en fera pas davantage pour moi. Au moment de régler les additions, il intercepte le coup d'œil gêné que je pose sur les factures et il sort plusieurs billets de son portefeuille. Il me conseille de regagner le Canada et me dit au revoir avec une tape dans le dos.

La mort dans l'âme, je me rends au terminal d'autobus. Je n'ai d'autre choix que de revenir au Québec. Désespérée, j'achète un billet et je patiente à la gare au milieu de la foule, aveugle aux mouvements et aux sons qui m'entourent. À l'heure annoncée, je monte dans l'autocar et m'assois à mon siège. Je regarde les rues filer, détricotant le parcours de mon rêve. Je sors de mon état comateux lorsque nous atteignons les douanes. Je descends pour me dégourdir les jambes. Une volée d'oiseaux forme des arabesques au-dessus des camions au long cours postés sur le côté de la route. La fraîcheur de l'air qui présage l'automne chasse le

brouillard que j'ai dans la tête. Un nouveau moyen de m'affranchir des liens qui m'attachent à ma famille jaillit dans mon esprit.

J'entre dans le magasin hors taxes. Dans une des allées, je m'arrête devant le rayon des confiseries. Je prends une grosse boîte de chocolats que je dissimule sans trop de précaution sous mon K-way. Je me rends à la caisse, certaine d'être repérée. Je veux qu'on m'arrête, qu'on me mette les menottes, qu'on me jette comme une criminelle dans une cellule américaine.

Je n'ai rien fait de remarquable à Yale, je ne suis pas non plus partie pour le Brésil et je ne ferai pas ma vie à New York. Il n'est pas possible que je réintègre mon trou à rat à Québec après avoir vécu autant d'expériences.

Je passe la caisse, me dirige avec lenteur vers la sortie. Mais personne ne m'interpelle.

Résignée, je remonte dans l'autobus. Sur la route qui me ramène chez moi, j'engouffre les chocolats de la boîte sous l'œil médusé du passager voisin assis de l'autre côté du couloir. Bientôt la nausée me gagne et je me rue aux toilettes pour y vider le contenu de mon estomac.

Je repense à cet été sans queue ni tête et je songe aux femmes de ma famille. Qu'auraient dit Françoise, Saphronie, Juliette, Valentine et Ivy de cette fille apparemment sans cervelle qui conclut son voyage aux États-Unis la tête entre les jambes ? Pire, que diraient toutes ces femmes déterminées à transformer le destin de milliers de jeunes filles de ma triste obsession à considérer l'homme comme un sauveur au point d'en perdre toute dignité ?

## Chapitre 9 : Et un recommencement – 1978-1998

Pendant que nous traversons les Cantons-de-l'Est vers le nord, je pèse encore toutes sortes d'alternatives car rentrer à Québec équivaut pour moi à l'anéantissement de mon rêve. Je ne veux plus remettre les pieds dans le sous-sol de notre maison. Ce serait ma tombe. Mes larmes coulent sans discontinuer et j'essuie mon nez du revers de ma manche. Mon voisin s'est endormi et je pleure librement. En vue du terminal de Longueuil, une option surgit soudain. Cette issue ne me sourit pas beaucoup, mais c'est bien vers Marie-Reine que doivent se porter mes espoirs.

Un taxi me conduit peu avant minuit devant son domicile, une demeure de brique rouge avec des corniches, des lucarnes et une grande galerie blanche dont la peinture écalée expose le bois pourri. Je franchis une clôture en fer forgé qui émet un couinement sympathique. Comme je n'ai pas averti de mon arrivée, tout dort et je dois actionner la sonnette plusieurs fois. C'est mon beau-frère, le beau Charles-Henri, qui vient m'ouvrir.

– Allo! Pardonne-moi d'arriver comme ça. J'espère que tu ne dormais pas, là.

– Euh, oui. On s’couche tôt. On s’lève à cinq heures du mat’, me dit l’adonis en secouant d’une main ses cheveux ébouriffés.

– Ah ! Désolée. J’ai besoin d’un endroit pour la nuit.

Marie-Reine apparaît derrière lui dans un pyjama de soie. Même les cheveux défaits et sans maquillage, ma sœur a un air sophistiqué.

– Quesse tu fais là ?

– J’arrive des États-Unis. Je m’excuse encore de vous déranger mais j’ai besoin d’un endroit pour dormir.

Sa réaction me stupéfie.

– Non, non ! Tu peux pas v’nir comme ça chez nous !

– Mais je n’ai nulle part où aller !

– Rappelle-moi demain, me dit-elle impérative en faisant mine de refermer la porte.

– Je n’ai pas un sou !

– Cé pas mon problème, décrète ma sœur.

Misérable et au bord de fondre en sanglots, je l’adjure d’avoir pitié.

– Seulement cette nuit ! Je te promets de me débrouiller ensuite.



Charles-Henri l'attire à l'intérieur et je les entends discuter. Elle revient.

– Bon, ben, jusse cette nuit.

En pénétrant dans la maison, j'entre dans un chantier. Dans chaque pièce, les meubles sont recouverts de bâches de plastique. Ma sœur me fait descendre au sous-sol avec des couvertures. La pièce dépourvue de revêtements muraux est encombrée de pots de peinture et de boîtes de matériaux. Sur le plancher de béton, un sofa occupe le mur du fond. Les coussins recouverts d'un tissu décoloré sentent l'humidité. On dirait bien qu'une force obscure cherche à me maintenir quelques pieds sous terre.

Le sommeil ne vient pas tout de suite. Je suis en colère contre ma sœur. C'est vrai que je ne me suis pas annoncée, mais ce n'est pas une raison pour me traiter de la sorte ! Elle n'a pas eu de nouvelle de moi depuis deux mois. J'aurais voulu qu'elle me prenne dans ses bras. J'ai froid.

Tôt le matin, j'entends la tuyauterie de la douche et des toilettes mener grand tapage, puis les pas de ma sœur et de son mari dans la cuisine. Je monte les rejoindre, habillée comme la

veille. Marie-Reine me détaille des pieds à la tête sans sourire.

Charles-Henri m'offre le café.

– T'arrives d'où comme ça ?

– Je suis partie de New-York hier matin.

Mon beau-frère me questionne sur mon séjour. Marie-Reine n'est pas longue à réagir à ma façon d'articuler chaque syllabe et de prononcer des « a », bien ouverts. L'accent de mon ami français à Yale, Bertrand, a contaminé le mien et les sons se sont fixés comme si mon oreille avait reconnu celui que, bébé, j'entendais de la bouche de ma mère, accent qu'elle conservait de ses deux années à Paris. Ma sœur me dit que c'est grotesque. Je sors une cigarette de son paquet et je m'apprête à l'allumer.

– J'ai cessé d'fumer, m'annonce Marie-Reine. Y'est pas question qu'tu fumes chez nous !

Énervée, j'ouvre la porte de la cuisine pour me réfugier dans la cour. Aux cris de ma sœur et de Charles-Henri, je retiens mon élan à temps. Il n'y a ni balcon ni escalier qui descend au jardin laissé à l'abandon. Ennuyée, je reviens me rasseoir à la table.

– Bon, tu vois qu'on peut pas t'garder ici ! me dit Marie-Reine. Pis papa et maman se d'mandent à quelle date tu s'ras à Québec.

Pendant qu'elle me parle, elle se lève et se détourne pour poser la vaisselle sale sur le comptoir.

- Je ne peux pas... Je ne peux plus vivre avec eux, c'est impossible. J'ai pensé que tu pourrais m'aider. Tu n'aurais pas quelque chose pour moi dans ta compagnie ?

Ma sœur prend le temps de ranger le lait dans le frigo et le pain dans la huche. Puis, elle se rassoit devant moi. Une lueur de compréhension dans les yeux, elle pousse un long soupir.

- J'comprends ça. Mais Milane, y faut être réaliste. J'ai besoin de personnel qualifié, me répond-elle. Y faudrait t'former. Mon budget est trop serré pour ça.
- Charles-Henri s'est joint à ta compagnie, lui.
- Cé pas pareil. On est associés. Pis cé pas comme ça non plus qu'tu vas devenir comédienne. J'ai toujours pensé que t'avais du talent. Faut qu'tu cherches du travail et un appart, tranche-t-elle.

Sur le coin de la table, Marie-Reine dresse une courte liste de magasins, de restaurants et d'hôtels situés autour de son commerce.

- Tiens, part avec ça. Y'a d'la demande en ce moment.
- Est-ce que je peux souper avec vous ce soir ?

Charles-Henri devance la réponse de ma sœur.

- Aimes-tu le poulet frit ? C'est ce qu'on va manger parce qu'on rentre tard. On a une grosse réunion. Après dix-neuf heures, on devrait être rev'nus.

Marie-Reine nous fixe en se mordant les lèvres.

- Bon ben, j'veux pas qu'tu restes ici plus qu'une semaine, ok ?
- Ta sœur fait son bulldog mais t'sé ben qu'on va s'arranger même si ça dépassait quelques jours, ça marche ? arbitre mon beau-frère.

Reconnaissante et galvanisée par la perspective d'entreprendre quelque chose de positif, je leur promets de m'organiser le plus vite possible.

- Ok, ok, répond Marie-Reine. C'est l'temps de s'en aller. Embarque avec nous autres. On va t'laisser en ville.
- Je ne peux pas m'y rendre comme ça. Je vais me laver et me changer.
- Fais ça vite, ok ? Pas plus de dix minutes, m'accorde Marie-Reine.

Nous montons dans leur Sunbird écarlate. Ma sœur précise que c'est la voiture de la compagnie, ce qui lui permet de sauver

pas mal de frais. Sur le pont Jacques-Cartier encombré par la circulation, j'admire le fleuve qui scintille sous le soleil et les gratte-ciel du centre-ville. Le confort de l'automobile, la bonne odeur de cuir, les regards envieux et le panorama m'insufflent de la joie. Si ça pouvait durer !

Ma connaissance de l'anglais et ma grande disponibilité jouent en ma faveur. Le premier magasin à rayons dans lequel je mets les pieds accepte de me prendre à l'essai dès la fin de semaine. Ce succès me redonne confiance. Avec du temps à tuer, je lorgne les nouveautés dans les vitrines de la rue Sainte-Catherine. Attirée par le square Dominion<sup>31</sup>, je m'assois sur un banc public en admirant les édifices anciens qui l'entourent, la Cathédrale Marie-Reine-du-Monde aux toits verts gardée par ses treize apôtres, le siège social de la Sun Life, l'Hôtel Windsor et la gare avec ses arcades, ses lucarnes et ses tourelles dignes d'un château. Je ne sais pas encore qu'en des jours lointains, Juliette a jadis marché dans les rues de l'Île de Montréal, que mes pas s'inscrivent dans les siens et que, peut-être aujourd'hui, son esprit me pousse à reprendre son combat.

---

<sup>31</sup> Renommé Square Dorchester en 1987.

Dans un journal du jour abandonné sur le banc, je consulte la rubrique «À louer». Au fond du square, le bureau de tourisme me fournit une carte détaillée des rues de la ville. Tout l'après-midi, je parcours des kilomètres afin de dénicher un chez-moi potable. Les chambres les moins chères me font craindre pour ma sécurité. Les serrures déboîtées, les fenêtres aux carreaux cassés et la saleté me rebutent. En fin de journée, je retourne chez ma sœur, affamée et déçue de ne pouvoir satisfaire toutes ses attentes.

- Cé toujours ça d'gagné ! s'exclame mon beau-frère en apprenant que j'ai au moins un emploi.

Après avoir vidé le seau de poulet frit, mangé chacun une tablette de chocolat et vidé notre boisson gazeuse, Marie-Reine se rince les mains, puis ouvre le tabloïd local.

- Tiens, cé parfait pour toi ça, déclare Marie-Reine en pointant une petite annonce.
- Montre.
- Cé pas loin d'ici, me dit-t-elle. C't un particulier qui loue une chambre. Cé dans l'vieux Longueuil. Ça s'fait bien en autobus pis en métro pour aller travailler. Faut qu't'aille voir ça.

J'appelle aussitôt. Une voix d'homme me donne rendez-vous dès le lendemain.

Un peu avant onze heures, je me présente devant une maison de style méditerranéen qui détonne avec les bâtiments environnants et qui fait face à un parc. Le propriétaire porte son bras en bandoulière d'où émerge une main gantée. Il m'explique qu'il est photographe professionnel et qu'il s'est blessé avec sa souffleuse à neige à la fin du printemps. En attendant de pouvoir à nouveau tenir un appareil photo, il tente de conserver sa propriété en louant quelques chambres. Si celle qui est libre me convient, je devrai le payer comptant, chaque semaine.

Nous grimpons deux étages et il me fait entrer dans une des trois pièces aménagées sous le toit. Sous le plafond en pente, je peux tout juste tenir debout. Une minuscule tabatière est ouverte pour aérer l'endroit. La peinture des charnières s'effrite et les vis sortent de leur trou. Une guêpe affolée se frappe contre les murs. Le propriétaire tue la guêpe avec son soulier et me promet de tout réparer. Il m'emmène voir la cuisine exiguë à la disposition des chambreurs. Il me demande mon nom de famille et tombe en pamoison. Il se précipite dans l'escalier en me criant de le suivre.

Au seuil de son bureau, j'entends un intense remue-ménage. Il en surgit tout excité avec une boîte qu'il déverse avec maladresse sur la table de cuisine. Il épargille le contenu en me racontant qu'il a fait le portrait de plusieurs personnalités politiques. Il met enfin la main sur ce qu'il cherchait : une photographie de mon petit-cousin du temps qu'il était premier ministre. Du coup, il me dit que je peux m'installer quand je veux, qu'il me donne accès à la piscine dans la cour, que je peux lire ou me faire bronzer dans le jardin, bref que je suis la bienvenue et qu'il est honoré de ma présence chez lui. Lorsque je mentionne mon désir de devenir comédienne, il m'offre de monter mon porte-folio dès que sa main pourra tenir un appareil. C'est presque en sautant à cloche-pied comme une petite fille que je regagne le domicile de Marie-Reine.

Le soir même, ma sœur me somme de contacter maman avant qu'elle ne signale ma disparition à la police. Elle m'autorise à utiliser son téléphone à condition que je rembourse les frais de l'appel. Tandis que je compose le numéro de mes parents, la nervosité me rend maladroite. Je dois recomposer à trois reprises. Mon anxiété se dissipe vite en entendant la voix joyeuse de ma mère. Au lieu de m'adresser des reproches, elle s'enthousiasme de me savoir bientôt



logée chez un photographe qui a autrefois fait le portrait du petit cousin. Elle me dit qu'intelligente comme je suis, j'occuperai d'ici quelques mois le poste de gérante de plancher, tout comme mes grands-parents Morais. À l'entendre, nul doute que je deviendrai acheteuse principale ou administratrice.

– Tu as tout c'qu'il faut pour être la première, applaudit-elle.

Être «la première» est une expression qu'elle affectionne en parlant des femmes qu'elle admire. Je comprends qu'elle bâtit au fur et à mesure de notre conversation le discours qu'elle va tenir à ses amies pour démontrer que je suis bien une digne descendante de la noble lignée des Morais. Nous nous laissons dans les meilleurs termes et je passe l'appel à Marie-Reine. Je saisis vite que ma sœur et mes parents ont rétabli les ponts. Les choses s'arrangent pour de vrai, on dirait.

## Une surprise

La solitude –l'absence d'une oreille amie à qui je pourrais confier ma situation–, la fatigue physique qui s'abat sur moi à la fin de mes journées de travail et des nausées presque quotidiennes empoisonnent les premières semaines de ma vie à Montréal. Au cours des deux mois qui suivent, je me couche tous les soirs avec une angoisse terrible : je n'ai plus mes règles.

Le mois suivant, c'est la panique. À la pensée que je vais enfanter, je me détraque. Au magasin, je pointe en retard parce que j'oublie de descendre de l'autobus à mon arrêt, je commets des erreurs bêtes et je néglige les clients. L'idée de m'en remettre à un faiseur d'anges me donne des sueurs froides. Mon bagage catholique pèse lourd sur ma conscience et le *Code criminel* interdit toujours l'interruption de grossesse. Mon corps ne m'appartient pas, c'est une entité qui échappe à ma volonté et sur laquelle d'autres que moi ont des droits. Ce bébé, comment peut-il venir au monde alors que moi, sa mère, n'existe même pas ? Au cœur du dilemme, ma piètre estime de moi fait naître les idées les plus noires. De l'aide, je n'en veux pas, n'en mérite pas. Je serai méprisée par ma

sœur, rejetée par mes parents, condamnée à léguer à cet enfant un avenir sans amour et sans soutien. Je suis l'unique responsable de tout ce gâchis.

Un lundi matin, après une fin de semaine à me triturer les méninges et les cuisses, je suis mûre pour m'effacer de la surface de la terre. Je prends l'autobus jusqu'au pont Jacques-Cartier dont la structure étincelle sous un ciel splendide, indifférent. En raison du temps clément, les piétons et les cyclistes sont nombreux à s'engager sur le trottoir. Hésitante, je fais quelques pas dans leur direction, ralentit, me laisse dépasser et tourne les talons en me disant que j'aurais mieux fait de venir la nuit. Désorientée, ne sachant plus si je dois rentrer chez moi ou au travail, j'obéis alors à une impulsion : dans une cabine téléphonique déglinguée dont le sol est jonché de détritrus, je saisis le combiné englué et je signale le numéro de téléphone du bureau de Marie-Reine.

- Allo !
- Salut...
- J'te dérange ?
- Ben, oui.
- Ok, on s'reparle plus tard. S'cuse-moi.

Quelques semaines à Montréal ont suffi pour que je recommence à mâcher mes mots.

- T'es bizarre. Y'a-tu quelque chose ? se dépêche d'ajouter ma sœur.
- Non, non. Rien. S'cuse-moi.
- T'es sûre ? Qu'est-ce que tu fais ? s'inquiète-t-elle.
- Ah, ben j'me promène.
- T'es pas supposée être déjà au magasin ? T'es où ?
- Y fait tellement beau. J'ai pensé traverser à pied le pont Jacques-Cartier pour voir la vue.
- Voir la vue ? Reste là, j'm'en viens !
- Ben voyons donc ! Fais pas ça, j'fais juste prendre une marche.
- Reste là, j'te dis, bouge pas ! J'arrive !
- J'te dis que ch'uis correcte ! J'avais juste besoin de réfléchir...

Ma sœur raccroche. Qu'est-ce qui m'a prise de l'appeler ? Je tourne en rond pendant vingt minutes, puis je vois sa Sunbird écarlate se diriger vers moi. Je monte et elle repart.

- Ça va ?
- Oui, oui. T'aurais pas dû.

Elle me ramène chez elle et se sert un verre de vin blanc.

- Bon là, Milane, y faut qu'tu m'dises c'qui va pas.
- ... J'pense que ch'suis enceinte.
- Qu'est-ce qui t'fait croire ça ? me questionne-t-elle en ingurgitant d'un trait le contenu de son verre.

Je lui raconte que j'ai couché avec un brésilien au mois d'août, que je ne suis plus menstruée et que j'ai souvent mal au cœur.

- T'as-tu les seins gonflés ? T'as-tu passé un test de grossesse ? vérifie ma sœur. Cé p't-être aut'chose.
- J'ai peur de savoir !
- Pas l'choix. Faut d'abord s'en assurer, décide Marie-Reine en faisant disparaître la bouteille.

L'analyse du petit pot d'urine que j'ai remis à la pharmacienne ne laisse aucun doute : je suis enceinte. Marie-Reine communique avec le magasin pour me déclarer malade et m'entoure de ses bras en me certifiant que nous allons trouver une solution. En attendant son retour du bureau, elle m'intime de rester à la maison à regarder la télévision. Elle me fait jurer plusieurs fois de ne pas m'en aller. Je m'étends sur la toile qui recouvre son sofa et je me résigne à l'attendre en vidant sa boîte de mouchoirs.

Pendant la semaine, les discussions prennent une tournure inattendue. Marie-Reine et Charles-Henri veulent mon bébé, ils vont l'adopter. Ils sont enthousiastes à l'idée de l'accueillir. D'abord opposée à leur combine qui ne peut être que vouée à l'échec, ma résistance s'érode sous leurs arguments obstinés : l'enfant aura des parents, une famille aimante et fortunée, des conditions de développement idéales. Je me demande bien comment nous allons nous y prendre pour contourner toutes les difficultés de ce plan insolite !

Pendant l'hiver qui suit, la mode des épaulettes et des hauts surdimensionnés des années 80 sert notre dessein, masquant mes formes et en pourvoyant ma sœur. Au travail, personne ne se doute de rien, même constat du côté de mon locateur. Pour éviter tout risque que nos parents découvrent la vérité, je passe les fêtes de Noël à Montréal. Ma mère estime qu'il en va de soi, vu l'achalandage dans les magasins durant cette période. Marie-Reine, elle, revient de Québec en me racontant à quel point papa et maman sont heureux de devenir grands-parents. Ma sœur et Charles-Henri accélèrent les rénovations et préparent la chambre du bébé. J'ai

accepté de cesser de fumer pour la santé du bébé. Je rêve souvent que j'allume une cigarette et je me réveille en sursaut, rongée de culpabilité. Je fais aussi des cauchemars dans lesquels mon père me poursuit en criant : « Maudite traînée, putain ! »

J'obtiens deux semaines de congé autour de la date prévue, à la mi-mai. Aux premières contractions, Marie-Reine m'amène à l'Hôpital Charles-Lemoyne. Son mari m'enregistre sous son nom à elle. Comme nous nous ressemblons et que nous avons le même gabarit, sa carte d'assurance-maladie peut passer pour la mienne. Sur cette carte, on dirait juste que j'ai connu des jours meilleurs. Dans la chambre de naissance, tout se déroule bien; je pousse sans trop m'épuiser, on me fait une petite épisiotomie, et voilà le bébé sur mon ventre.

Pendant qu'on me recoud, une infirmière fait remarquer au gynécologue que je saigne beaucoup. On m'enlève prestement l'enfant et je reçois une première transfusion sanguine. La gentille infirmière me fait avaler un médicament pour stopper l'hémorragie et me rassure. Je demande à voir Marie-Reine, mais d'urgence on me descend au bloc opératoire pour une hystérectomie ! Malgré les

efforts de l'infirmière pour me calmer, je crie de détresse. Une piqûre administrée en catastrophe me culbute dans le néant.

À la salle de réveil où je suffoque de douleur se succède un séjour de deux jours aux soins intensifs. Droguée à la morphine, je reçois enfin la visite de Marie-Reine et de Charles-Henri qui sont euphoriques. Le bébé va bien. Tout va bien. C'est une fille ! Ils ont choisi son prénom : Marisol.

Quelques semaines ont passé depuis; ma récupération est lente. Ma sœur et mon beau-frère m'ont fait la surprise de m'installer une chambre dans leur maison à côté de celle de Marisol, toute en couleurs pastel. Sur les murs, de petits animaux de la savane surgissent entre les arbres et les herbes de la prairie. De jour, je suis la gardienne attitrée. Je nourris ma fille au biberon, je la linge, je la promène dans un carrosse capitonné. Je fonds de tendresse devant ce petit bout de femme poilu, ses cheveux noirs hirsutes et ses yeux d'une profondeur étonnante. Pour la première fois depuis des lustres, la joie balaie toutes mes appréhensions. Le soir et la nuit, les nouveaux parents adoptifs prennent la relève pour me



permettre de recouvrer des forces. Comme ma fille tarde à faire ses nuits, leurs yeux arborent les cernes classiques de leur situation.

Ma fille possède déjà une garde-robe très élaborée. Marie-Reine range les vêtements et les accessoires de façon à créer des ensembles parfaits. À la moindre tache qui s'incruste, au moindre accroc, elle remplace tout. Je m'insurge : quel gaspillage ! Ma sœur se fâche :

- Après tout c'qu'on a vécu, penses-tu que j'va's m'en faire avec ça ? Si j'décide de m'acheter une Porsche pis qu'après j'en veux p'us, j'va's la jeter dans l'canal pis y'a pas personne qui va m'en empêcher.

Sa remarque me ramène à Québec, sur la rue Brown. Un jour, maman lui avait acheté une robe de coton à taille empire, rouge avec un imprimé de fleurs blanches. Lorsqu'elle avait déballé cette merveille toute neuve de son papier de soie, j'avais poussé un cri d'admiration. Marie-Reine, elle, avait été prise de rage. Elle l'avait saisie entre ses mains, avait tiré de toutes ses forces sur le tissu pour le déchirer. Je revois encore le bas de la jupe abîmé de façon irrémédiable, la stupeur sur le visage de ma mère. Plus tard, Marie-

Reine n'a raconté qu'elle était furieuse que maman puisse croire qu'une robe neuve allait pouvoir effacer toutes les privations qu'on nous imposait. Ni ma sœur ni moi ne nous souvenons de ce qui s'est produit ensuite. Marie-Reine me dit toujours qu'il ne sert à rien de remuer les cendres sous les décombres. Il faut regarder devant, bâtir du neuf.

Comment pouvons-nous, Marie-Reine et moi, espérer être de bonnes mères pour ma fille, avec toutes nos dysfonctions et nos carences affectives ? Je ne suis pas tranquille, d'autant plus qu'une épée de Damoclès menace notre équilibre fragile. Le jour où Marisol saura que son père n'est pas celui qu'elle pense, qu'il s'agit d'une étoile filante qui ne reparaitra jamais dans notre orbite, qu'advient-il de notre famille factice ? Marie-Reine prétend que notre secret est blindé. Aucun de nous trois n'a intérêt à lui dire la vérité. De qui d'autre pourrait-elle l'apprendre ?

Les traits de ma fille trompent tous ceux qui posent les yeux sur elle : aucun doute, c'est le portrait de son père ! Charles-Henri s'appelle en réalité Carlos Enrique Broca Vela. Ses parents, arrivés d'Espagne après la dernière guerre, ont obtenu des postes

d'enseignants à l'Université Laval. À l'école, on se moquait de son prénom. À l'adolescence, il a demandé un changement auprès du Directeur de l'état civil. Pour le taquiner, ses amis l'appellent CH, lui qui déteste le hockey.

Une tristesse profonde a enrayé ma joie des premiers jours et me consume. Ma fille s'appelle Marisol et porte le nom de famille de son père adoptif. J'aurais mieux aimé Isabelle, mais je ne suis pas en position de revendiquer une préférence. Je me sens dépouillée de quelque chose d'essentiel.

À Yale, une étudiante d'origine chinoise m'avait expliqué qu'elle n'avait pas de prénom et que, dans son pays, un nom typique est formé de deux ou trois mots d'une seule syllabe. Le premier est le nom de famille, les deux autres sont choisis au hasard parmi vingt mille caractères chinois pour refléter les espoirs que les parents nourrissent envers leur enfant. Un poème de deux lignes d'environ dix à quatorze mots –ou une série de mots significatifs– était composé et devait être approuvé par les anciens au cours d'une rencontre de clan, suivie d'un rituel d'acceptation destiné aux dieux ancestraux. De cette manière, on établissait la position d'une personne dans la hiérarchie familiale et ses relations avec les autres

branches de l'arbre généalogique. Dans un village, on peut compter deux ou trois noms de famille au plus. Ainsi, il y aurait moins de deux cents noms de famille en Chine. Lorsque deux Chinois du même nom se croisent à l'étranger, ils savent tout de suite de quel endroit ils sont originaires et quel lien les unit. Peut-être que dans son pays, je ne me serais pas sentie aussi dépossédée de tout.

À l'occasion du baptême, Marie-Reine et Charles-Henri ont accueilli les grands-parents dans leur demeure restaurée. La maison est impeccable, les petites bouchées viennent d'un traiteur renommé et c'est moi qui se précipite à l'étage pour changer la couche du bébé. Les nouveaux parents jouent les hôtes irréprochables. Les yeux écarquillés sous son serre-tête fleuri, Marisol s'agite dans sa robe de dentelle lorsque des formes se penchent au-dessus d'elle.

Papa et maman ont planifié un aller-retour Québec-Longueuil dans la même journée. Papa ne supporte pas bien longtemps de se trouver hors de chez lui et de surcroît en présence d'étrangers. Tendus, ils se tiennent assis, pétrifiés, sur le bord d'un fauteuil. Maman, comme à son habitude, fait la conversation et essaie de faire oublier

la présence de mon père. Les parents de Charles-Henri, mal à leur aise, se drapent d'une froideur polie.

Marie-Reine a l'idée saugrenue de déposer Marisol sur les genoux de papa. J'intercepte sur son visage une émotion indéfinissable, l'ombre d'un sourire tout de suite réprimé. Ses bras restent paralysés de chaque côté. Je me dépêche de reprendre la petite en fusillant ma sœur du regard et la dépose dans les bras de notre belle-mère qui la réclame. Maman nous interroge des yeux sans obtenir de réponse. À l'heure du biberon, elle félicite Marie-Reine d'avoir opté pour le lait maternisé, « Tellement plus pratique pour une femme avec une carrière ! », tandis que la mère de Charles-Henri réplique qu'au contraire le lait maternel aurait été préférable. Lorsque les grands-parents quittent enfin la maison, je pousse un soupir. Notre secret est intact.

En vivant avec ma sœur, je comprends bien assez vite que mon beau-frère a de bonnes raisons de ne pas trop fréquenter sa famille. Un soir, alors qu'il est censé être parti à l'entrepôt investiguer un problème d'inventaire, Marie-Reine remarque son attaché-case dans l'entrée. Elle hasarde un coup d'œil à l'intérieur,

croyant lui rendre service au cas où il aurait oublié des papiers importants. Elle soulève les documents d'affaires du dessus et tombe sur les pages d'un magazine masculin explicite.

– Salaud! Y m'a menti, geint Marie-Reine toute blême en brandissant deux feuilles de papier glacé.

Abasourdie, je tente de l'apaiser.

– Y'a p't-être une explication !

– Ben voyons, tu vois-tu c'que cé? Tu m'prends pour une niaiseuse? s'emporte ma sœur. Y'est aux hommes!

– Tu devrais lui parler avant d'sauter aux conclusions.

– Non, non! Tu saisis pas. CH est aux hommes!

– Comment tu peux être si sûre?

– Not' beau grand lit King size, c't'un iceberg. Y m'touche jamais.

Chu sûre qu'y voit quelqu'un!

Elle saisit le téléphone et appelle l'entrepôt. Un employé l'informe que son mari est absent, mais qu'il sait comment le joindre. Il raccroche en promettant de rappeler dans l'heure. Pendant l'attente interminable qui suit, Marie-Reine me raconte que Charles-Henri ne voulait pas coucher avec elle avant de se marier, soucieux de la respecter, disait-il! En tremblant de tout son corps, elle

m'avoue que son mariage est un échec lamentable. Elle a dépensé une fortune en lingerie, en jouets sexuels et en vidéos XXX, elle qui, d'ordinaire, ne laisse pas les hommes insensibles! Renversant d'une main leur portrait grand format placé sur un guéridon, elle rit comme une désaxée: elle l'a cru quand il a affirmé subir une investigation médicale pour remédier à son impuissance.

Le téléphone sonne enfin. Marie-Reine oblige mon beau-frère à rentrer illico à la maison. Je monte à ma chambre dès que je perçois le grincement de la petite barrière. La querelle fait rage toute la nuit. Je voudrais voler au secours de Charles-Henri qui est toujours si attentionné avec moi. Il nie tout jusqu'au petit matin. Puis, il s'effondre.

Je suis inquiète pour l'avenir de Marisol.

## **Grandir et mourir**

Après quelques jours houleux, Marie-Reine et son mari décident de sauver les apparences. Des deux côtés, des héritages importants sont en jeu. Et il y a plus. Ni l'un ni l'autre ne souhaite que l'entreprise souffre de leur séparation alors qu'elle est en pleine expansion. Tous les deux sont bien entraînés à maintenir le silence autour de leur vie privée. Charles-Henri, lui, a grandi dans la crainte des violences faites aux garçons qui ne savent pas dissimuler leur orientation sexuelle. La naissance de Marisol a scellé l'amitié qui les liait avant le mariage et renforce leur détermination. Ils seront partenaires pour le meilleur et pour le pire. Associée à l'aventure, je ne peux pas me plaindre. Je suis bien traitée et j'ai un accès privilégié à ma fille.

Quand la petite commence l'école, je repars chercher un boulot. Je suis embauchée comme femme de chambre dans un hôtel quatre étoiles. À neuf heures, dans une petite salle réservée aux employés, la gouvernante répartit la besogne en fonction des habiletés et de l'ampleur du ménage à effectuer. Nous commençons par la salle de bain qu'il faut décrasser au complet, puis nous



changeons les draps, nous époussetons et nous passons l'aspirateur sur le tapis. Nous renouvelons les articles de toilette et nous nettoyons la machine à café. Souvent, nous ne disposons que de trop peu de temps. Plusieurs clients partent bien après l'heure réglementaire tandis que d'autres s'enregistrent à la réception plus tôt que prévu. Ce n'est pas évident, surtout quand le client a tout éparpillé dans la chambre.

J'aime le gros ouvrage. Plus je m'active, moins je suis harcelée par mes démons, ma jeunesse écorchée, mes rêves ridiculisés, pillés, des lendemains sans horizon. C'est très zen : pas de passé, pas de futur, que du présent, que du concret. Les toilettes bouchées et les mouchoirs baveux ne me font pas peur. Ce que j'aime le mieux, c'est de réussir à rentrer dans une chambre sale et de la transformer en quarante-cinq minutes en chambre impeccable. Des fois, on entend un client s'exclamer « Oh, wow ! » et c'est pour moi un bonus. Je ne suis jamais aussi efficace que lorsque je reviens de visiter mes parents à Québec, ce que je ne fais qu'en raison de circonstances spéciales.

Ainsi, les funérailles du seul frère de mon père et de sa femme m'ont obligée à l'un de ces retours forcés. J'y revois ma cousine

Camille Morais revenue de l'Ontario, divorcée, mère de trois enfants, remariée. Elle a tenté une carrière en chant grâce à des contacts du milieu de la culture mais ses ambitions ont été déçues. Elle est maintenant propriétaire d'un salon de coiffure. Perpétuant le silence familial, nos regards impénétrables cachent le film des atrocités subies. Cette résurgence du passé aussitôt refoulée dès mon retour à Montréal me donne une vigueur inusitée dans l'accomplissement de mes tâches.

Je m'accommode de ma nouvelle vie. J'amasse assez d'argent pour louer un studio près du quartier de ma sœur. Je ne veux pas vivre à ses dépens pour le restant de mes jours. Mon travail est l'emploi parfait pour m'occuper de Marisol. Le matin, ma sœur la dépose au service de garde et, en fin d'après-midi, c'est moi qui la prends à l'école. C'est une élève modèle qui récolte d'excellentes notes, mais elle nous en fait voir de toutes les couleurs. Comme Marie-Reine, elle a toujours raison, ce qui me fait bien rigoler. J'éprouve un certain plaisir à penser que ma sœur a trouvé chaussure à son pied.

Nous ne pouvons résister au besoin impératif de lui offrir tout ce dont nous avons été privées. Elle veut être la mieux habillée, avoir les plus beaux jouets. La vieille automobile que je me suis procurée d'occasion lui fait honte, elle qui, chaque matin devant l'école, émerge toute fraîche de la Sunbird rouge de ma sœur. Moi, à la fin de la journée, je dois l'attendre à deux coins de rue de là. Depuis qu'une amie l'a surprise à y monter, elle prétend que c'est la bonne qui vient la chercher.

Ma sœur l'inscrit à des cours de ski, de tennis et de natation, mais sur ce sujet, c'est la guerre entre elles deux. Marisol n'est jamais prête à l'heure, n'écoute pas les instructeurs, accomplit avec paresse les exercices demandés. Depuis qu'elle est toute petite, l'énergie de ma fille se déploie sur un tout autre tableau. Elle adore se trémousser sur les airs diffusés à la radio. Elle a la voix nasillarde, mais elle chante juste. Pendant tout le primaire, elle s'époumone devant un microphone que Charles-Henri lui a acheté. Le professeur de musique de son école l'encense. Lorsqu'elle secoue ses boucles abondantes et qu'elle lève les yeux au ciel, signe qu'elle se concentre pour réaliser une performance sans erreur, je la contemple incrédule et débordante d'amour. Dès les premières

notes, son petit corps potelé devient gracieux, adopte une cadence naturelle et résolue qui la transforme en artiste étoile. Malgré ses dispositions évidentes pour la scène, ma sœur persiste à la traîner dans les complexes sportifs. Le garage devient un cimetière douloureux d'équipements haut de gamme qu'elle-même aurait voulu posséder autrefois.

Aux fêtes, nous partons visiter les grands-parents à Québec. Cette période de réjouissances est notre épreuve annuelle. Au domicile de mes parents, nous nous assurons que Marisol dérange le moins possible. Les bandes dessinées en continu à la télévision et les films pour enfants font des miracles.

Du côté de mon beau-frère, ce n'est pas si différent. Les relations avec les parents de Charles-Henri sont difficiles. Marie-Reine me raconte que son père et lui ne se parlent pas beaucoup et que sa mère s'applique à ignorer sa présence à elle, ne réservant ses sourires qu'à Marisol. Notre fille reçoit des cadeaux qu'ils rapportent de divers pays. Chaque été, ils parcourent le monde. Ils lui écrivent des cartes postales qu'elle épingle sur le mur de sa chambre. Les présents qu'ils lui offrent ne sont pas toujours de son âge, mais au moins, Marisol apprend une foule de choses. Grâce

au séjour à l'auberge, aux retrouvailles avec les amis et aux journées sur les pentes de ski, nous tirons quand même le meilleur parti de nos obligations familiales.

Avec l'adolescence et la première fugue, Marie-Reine est forcée d'abandonner les ambitions qu'elle nourrissait pour ma fille. Après notre appel hystérique au poste de police de quartier, Marisol se manifeste par l'entremise d'une amie. « Inquiétez-vous pas, a dort chez nous. Elle dit qu'a va communiquer avec vous demain. » nous garantit la voix de son amie dans le combiné téléphonique. Durant les soixante-douze heures suivantes, j'arbitre leur réconciliation. Marisol ne veut pas devenir une athlète de haut niveau; elle ne veut plus se lever à l'aube, ni se plier aux longues heures d'entraînement ni participer à aucune compétition. Marie-Reine capitule, c'est bien la première fois ! Comme j'ai détesté ma sœur pendant ces pourparlers ! Rien de tout cela ne se serait produit s'il n'en avait pas été de sa faim boulimique de performance !

Lorsque Marisol a réintégré sa chambre, nous avons fait semblant qu'il ne s'était rien passé. Durant quelques jours, nous avons marché sur des œufs, puis tout s'est arrangé. Incapable de faire les choses à moitié, Marie-Reine lui a payé des cours de

danse, de piano, de chant et de diction. Elle s'en est servie comme monnaie d'échange pour obtenir un apaisement des hostilités et, ma foi, dois-je le reconnaître, avec un succès total.

Deux soirs par semaine, je suis un cours de théâtre amateur. J'ai recommencé à courir les auditions, les contrats de figuration pour des publicités et même des tournages. Je côtoie des jeunes filles sûres d'elles-mêmes qui me dévisagent l'air tantôt narquois tantôt indulgent. Les refus nombreux, je les vis comme un rejet du monde entier. C'est la galère. Un jour que j'attends avec une dizaine de personnes le signal de me mettre en position, je jette les yeux sur un vieux magazine à potins dans lequel j'apprends que Barry a épousé une costumière australienne. La nouvelle m'habite tout le jour et je m'effondre le soir sur mon lit en pleurant.

Marie-Reine m'appelle au téléphone. En sanglotant, je m'épanche sur ma carrière moribonde qui me plonge dans une déprime sans fond. Elle m'écoute en silence. Lorsque je reprends mon souffle, elle me dit sans méchanceté :

– Au fond, p't-être que t'es pas faite pour être comédienne. Ça doit être pour ça que ça marche pas pour toi.

Ces deux phrases me font l'effet d'une gifle en pleine face. Comment peut-elle insinuer une telle chose, elle qui ne se pose jamais la question de savoir ce dont elle est capable ou non, elle qui défonce toutes les portes ? Le lendemain, je me rends à la caisse populaire. Je remplis un formulaire de demande de prêt, décidée de retenir les services d'un gérant d'artiste. Je supporte avec courage la rebuffade d'une conseillère qui souligne la modestie de mon salaire de femme de chambre. Qu'à cela ne tienne, je me rends auprès d'une banque qui, celle-là, ne fait pas tant de chichi. En moins d'une semaine, je déniché un agent qui conçoit avec moi un porte-folio professionnel. Les photographies qui l'accompagnent mettent en valeur mes yeux verts cerclés d'une fine ligne violette. La pupille droite plus dilatée me confère un regard inquiétant comme celui de David Bowie, ce qui n'est pas mal du tout.

On commence à m'attribuer de petits rôles. Je répartis mon horaire entre l'hôtel, ma fille et le théâtre. Je répète mes répliques en passant l'aspirateur, en refaisant les lits, debout dans le métro, en marchant vers l'épicerie. On me complimente sur le fait que je m'adapte avec aisance à tous les caractères. Petit à petit, mon nom circule parmi les metteurs en scène. Alors que j'ai l'impression de

sortir la tête hors de l'eau, Charles-Henri se met à attraper toutes sortes de virus. Il enfile les grippes, les bronchites et les pneumonies.

Le diagnostic tombe : mon beau-frère est atteint du sida. Lorsqu'il l'apprend, il n'hésite pas une seconde à nous révéler sa condition car il a confiance que nous saurons l'épauler dans cette tragédie. Triste à dire, mais notre première réaction est de nous liquéfier sous ses yeux, désertées du courage qu'il attend de nous. Ce mot, sida, sème l'épouvante depuis une décennie. La peur et la répugnance sont d'abord au rendez-vous. Mais CH est le frère que nous n'avons jamais eu, un être adorable, un père exemplaire et le copain fidèle et généreux sur qui nous pouvions toujours compter. C'est en l'accompagnant chez le médecin et en le voyant pleurer comme un enfant sur l'issue fatale de sa maladie que l'amitié remporte le combat sur la lâcheté.

Au milieu des années 90, les médias annoncent des découvertes majeures, mais les traitements prodigués à Charles-Henri ne sont pas du tout au point. À plus d'une reprise, il vomit la médication, hallucine, séjourne à l'hôpital et en ressort toujours plus affaibli. À la maison, il se traîne comme un vieillard, ses yeux bordés



d'orgelets, écrasé par la fièvre. Ma sœur et moi, nous agençons nos horaires pour assurer les soins qu'il requiert. Nous faisons au mieux. Maniaques de propreté comme nous le sommes, tout est frotté, lavé, récuré.

Marie-Reine et moi sommes revenues au point de départ, du temps où papa requérait toute notre attention. Qui, dans notre famille, a commis une faute assez ignoble pour que ceux que nous aimons soient contraints de payer au destin un dû aussi injuste, et nous deux par ricochet ? Je me répète « Pourquoi nous ? » Qu'est-ce qui nous colle après comme un karma ? Ce n'est pas une question à poser, je sais bien.

Lorsqu'elle ne peut plus supporter le contrôle étouffant que sa mère exerce sur elle ni la vue de son père qui dépérit sous ses yeux, Marisol se réfugie chez moi sans avertir. Elle ne comprend pas ce qui se passe. Marie-Reine m'appelle en pleine nuit pour me crier ses angoisses : « Cé ta fille, j'en peux p'us, fais quelque chose ! »

Souvent, Marisol s'endort dans mon lit et je reste éveillée à contempler son visage. Comme elle est belle, ma fille ! Comme j'en suis fière ! Son band s'est fait remarquer à « Secondaire en spectacle ». Sa voix s'est arrondie avec le temps. Elle possède un

tel charisme ! Pour taire nos craintes quant aux difficultés de percer dans le milieu artistique et de vivre de musique, elle a accepté de s'inscrire au cégep dans un programme combiné d'arts et sciences. Les discussions sont délicates. Ma sœur qui aimerait la voir un jour assurer la relève de sa compagnie ne réussit pas à lui faire opter pour des études de comptabilité. Marisol, elle, ne songe qu'à se libérer de son emprise. Avec l'appui de son père et d'interminables pourparlers, elle parvient à lui faire admettre qu'elle possède davantage de dispositions pour une carrière d'infirmière. Marie-Reine se sent trahie et ne lui parle plus.

Nous apprenons que papa, âgé maintenant de soixante-dix-sept ans, souffre d'une leucémie agressive. Au début de l'automne, pendant que CH subit plusieurs transfusions sanguines, on lui administre de puissants analgésiques. Pris d'un hoquet incessant qui l'épuise, il est admis à l'hôpital. Aucun médecin ne pense à l'isoler des autres patients et un soir, indisposé par le bruit provenant des autres chambres, il s'enferme dans les toilettes, replié sur lui-même en position de fœtus sur les carreaux de céramique. Avisé par le personnel du comportement inquiétant de mon père, l'oncologue se résout à le renvoyer à la maison. Au retour, il tombe

entre le vestibule et la chambre. Son pantalon est souillé et sa chemise est trempée de sueur. Il meurt en murmurant dans un dernier souffle : « Ivy, j'ai essayé, j'ai essayé. »

Sentiment inavouable, la mort de papa m'enlève des épaules un poids de plusieurs tonnes. Presque sereine, j'assiste aux funérailles. Maman, ma sœur, ma fille et moi sommes à peu près seules dans l'église. Les bancs vides de chaque côté de la nef reflètent à quel point notre famille a vécu à l'écart de la parenté. Les paroles du prêtre sonnent creux; il répète les quelques mots que maman lui a fournis pour personnaliser la cérémonie. En quittant le cimetière, maman regrette de n'avoir pu joindre la cousine Camille dont elle a perdu la trace depuis l'échec de son deuxième mariage.

– Je l'aime beaucoup Camille, nous dit maman. Personne ne sait mieux que moi combien elle a souffert. Entre son père et sa sœur, tous les deux malades... Il faut lui pardonner.

Ces mots me crucifient. Ils éludent notre propre souffrance, tout ce que la maladie nous a volé, le soutien de parents aimants et une existence à l'abri de mauvais traitements. Dire que, quelques heures auparavant, j'étais prête à lui pardonner les choix déraisonnables qu'elle nous a imposés.

J'étais entrée sans frapper dans sa chambre dont la porte était entrouverte, cette chambre que mes parents ont partagée si longtemps. La même tapisserie, le même mobilier, les mêmes bibelots. Je devais l'avertir du temps qu'il restait avant de partir pour l'église. Maman me fait dos, assise nue sur son lit, recueillie, fragile, poignante. Ses cheveux descendent sur ses épaules voûtées et sur son dos tout blanc. Elle a la peau aussi diaphane que lorsqu'elle était enfant. Elle m'apparaît là, comme une colombe blessée, qui s'abandonne l'espace d'un souffle à contempler le nid déserté. J'ai pensé : « Papa était toute sa vie. Quel sens pourra-elle dorénavant donner à l'existence ? »

J'avais cru qu'avec la mort de mon père l'amour maternel nous serait restitué, mais je me suis trompée. Ce qu'elle accorde à notre cousine, elle ne nous le consentira jamais.

Marisol qui n'a vu mon père qu'à de rares occasions s'est fabriqué le souvenir d'un homme gentil et inoffensif. Son chagrin est sincère et nous n'avons pas le goût de la détromper. Pendant notre retour à Montréal, elle a les yeux rougis tandis que les nôtres restent secs. Dans le rétroviseur, Marie-Reine me regarde du coin de l'œil. Nous nous comprenons sans avoir à ouvrir la bouche. Un autre deuil

nous attend toutes les trois, autrement plus douloureux pour ma fille.

Charles-Henri est au plus mal.

Mon beau-frère meurt à la mi-janvier. Une fois de plus, nous accomplissons le rite funéraire, mais dans un tout autre état d'esprit. Le temps maussade s'harmonise à la profondeur de notre peine. Un mélange de neige, de pluie et de grésil fond sur Montréal pendant plusieurs jours. Marie-Reine et moi pleurons la perte de notre meilleur ami, lui qui savait tout de nous, que nous avions protégé de l'intolérance et que nous avons soigné jusqu'à la fin.

Inconsolable, Marisol est redevenue une petite fille vulnérable qui se réfugie dans nos bras, à tour de rôle. L'absence de ses grands-parents paternels l'indigne. Prétextant un départ prévu de longue date pour la Nouvelle-Zélande, ils se sont défilés. Pendant que nous marchons dans la boue du chemin qui mène au complexe funéraire, j' imagine leur avion qui survole les nuages. Il y a des gens qui sont toujours au soleil.

Pendant toute la cérémonie, maman demande aux cinq minutes qu'on lui rappelle qui est mort. Soudain effrayée, elle s'écrie :

– Et Jacques, où est Jacques ?

Mal à notre aise, nous évoquons son décès. Contrite comme un enfant pris en faute, elle ajoute :

– Ah oui. En quelle année déjà ?

Au cours des mois qui suivent, les symptômes de la maladie d'Alzheimer s'accroissent. La forme dont elle est atteinte est plutôt sympathique, si on peut le dire comme ça. Les épreuves qu'elle a endurées se sont évanouies comme par magie. On dirait qu'un ange bienfaisant a éteint l'éclairage trop dur d'une pièce. Dans la pénombre, une veillesse ne met en lumière que les réminiscences de moments heureux.

Marie-Reine se charge de liquider les successions et paie les factures. Quelques contrats m'échappent car ma priorité est de m'occuper des rendez-vous médicaux de maman, des évaluations cognitives, de l'installation de dispositifs sécuritaires dans la cuisine et la salle de bain, et de l'établissement de services à domicile, m'astreignant à de nombreux aller-retour Longueuil-Québec. L'amalgame de pitié et de culpabilité que je ressens me ramène vers elle sans que ne puisse rien y faire.

Comme nous l'ont enseigné des générations de femmes, Marie-Reine et moi assumons notre rôle : nous sommes les piliers

de la maison, des soignantes, celles sur qui on peut compter. Nous formons une bonne équipe. Dans notre foyer, colombes et corneilles veillent encore sur le nid et portent la responsabilité du bien-être de chacun. C'est l'exemple que nous continuons de donner à Marisol.

Toutes les avancées des dernières années quant à la condition féminine n'ont pas modifié d'un iota le sort des femmes de ma famille. Bien sûr, nous avons le droit de vote, la loi nous reconnaît comme des personnes avec une pleine capacité d'agir dans toutes les sphères de la société, nous pouvons travailler, bénéficier de congés de maternité, confier nos enfants en garderie ou prendre la pilule, avorter, demander le divorce. Bien sûr, nous pouvons publier des revues, devenir juges, chercheuses, doyennes d'universités, mener des campagnes électorales, être nommées ministre ou ambassadrice. Mais un fil invisible nous retient, Marie-Reine et moi, un siècle en arrière.

Pendant l'année qui s'écoule, la santé de maman se dégrade. Au milieu de l'hiver, ses chevilles et son ventre enflent, son cœur montre des signes de fatigue. À Noël, elle renonce à nous servir son rôti traditionnel et nous commandons notre repas des Fêtes auprès d'une épicerie fine. Marisol est affectée par l'état de sa grand-mère

et par l'absence de ses grands-parents paternels, partis en Malaisie. Elle nous fait un tour de chant pour égayer l'atmosphère mais essuie des larmes furtives. Tandis que le débourrement printanier tire la nature de sa dormance hivernale et que Marisol rédige son dernier examen sur les bans du cégep, une pneumonie fulgurante tranche les derniers fils qui retenaient maman parmi nous.

L'âme flétrie par tous ces deuils, nous organisons ses funérailles. Elles sont l'occasion de revoir ma cousine Camille Morais revenue des États-Unis. Informée par le biais de la rubrique nécrologique, elle a tenu à nous offrir ses condoléances de vive voix. Pour elle, le temps du silence est révolu. Autour d'un café, elle me confie qu'elle vient de publier à compte d'auteur un roman dont Juliette est la protagoniste. Elle l'y décrit comme une femme qui a sur la conscience un avortement raté, ce qui expliquerait le handicap sévère de la première Camille. Elle affirme que notre grand-mère a voulu obtenir le divorce, mais que des autorités politiques l'en ont dissuadée. Comme si ce n'était pas suffisant, elle se demande si elle n'est ne serait pas le fruit d'une relation illégitime entre mon grand-père et sa mère.



Ces allégations me causent tout un choc. Comment départager le vrai du faux ? Tous les témoins muets de notre histoire familiale ont emporté leurs secrets dans leur tombe, nous laissant orphelines de racines, comme si nous étions nées d'une génération spontanée. Marie-Reine refuse d'y prêter foi. Pour ma part, je me promets de mener ma propre investigation parmi les boîtes de documents et de souvenirs que maman a rangées au sous-sol de notre ancien domicile.

Désireuse de marquer un nouveau départ, Marie-Reine clôt ce triste épisode en organisant une soirée dans un spa, le plus chic de Montréal. Ma sœur nous a réservé des massages personnalisés, ajustés prétend-elle à nos tempéraments, prouvant encore une fois combien la maîtrise de son environnement et la perfection de ses choix teintent toutes ses actions. Nous rigolons beaucoup à ses dépens en nous servant des huiles essentielles qu'elle a sélectionnées pour nous. Après un bain de pied parfumé, nous sommes dirigées vers la salle des massages. Nous terminons la soirée sur la terrasse en buvant des bulles. Malgré les efforts de chacune, ce n'est pas si facile d'annihiler notre chagrin. J'ingurgite

l'alcool sans parvenir à m'étourdir, Marisol fixe son verre un peu absente et Marie-Reine flirte sans inspiration notre serveur.

Ma fille estime que le moment est idéal pour nous annoncer qu'elle veut plus d'autonomie. Après sa troisième année de cégep – elle doit prolonger cette étape en raison de quelques échecs – elle compte s'inscrire à l'Université Laval et déménager à Québec. Je m'étouffe tandis que Marie-Reine échappe sur elle le contenu de son verre. Notre bébé n'a plus besoin de nous ! Après avoir retrouvé notre calme, nous lui disons que nous comprenons, que nous sommes fières de sa persévérance. Encore désappointée de l'orientation choisie par Marisol, Marie-Reine s'en tient là. Pour ma part, je l'embrasse très fort et je lui dis qu'elle fera une infirmière formidable. Ma fille nous regarde avec une moue équivoque. Je pense : « Qu'est-ce qu'elle nous prépare ? »

À l'été, je contacte mon agent qui ne croyait plus entendre parler de moi. Je renoue avec la quête d'un rôle qui me permettra de bâtir une réputation. Il me décroche une première audition que je prépare avec sérieux. Parmi les jeunes femmes qui attendent leur tour en coulisse, je mesure le temps qui a passé. J'envie leurs joues fermes et leur épiderme lumineux. En écoutant ces aspirantes

fébriles et ambitieuses qui sortent des conservatoires, mon assurance s'effrite.

Lorsque je lis mon texte, l'assistant metteur en scène que je connais bien me crie « Plus fort, on t'entend pas ». Je rougis, je cherche à me reprendre, mais j'ai perdu la ligne. Tout se brouille. Les secondes écoulées me semblent interminables. Il s'impatiente et monte à côté de moi :

– T'es pas prête Milane. T'en fais pas avec ça, j'sais que t'es capable. J'aurai p't'être quelque chose d'autre pour toi. J'te fais signe, ok ?

En quittant le théâtre, je remonte le parterre, la mine défaite. Je passe à côté d'un homme assis dans l'ombre. Je le reconnais, non seulement en raison de sa carrière remarquable qui fait beaucoup de bruit, mais aussi parce que nous avons joué ensemble dans les ruelles de mon quartier lorsque nous étions enfants. Comme il est beau ce garçon dont les pas s'impriment dans la terre fertile de ses rêves ! Depuis ses débuts sur la scène en fin de secondaire, rien n'a fait obstacle à son ascension. Moi, je suis laide, non aboutie, impotente.

Tout l'automne, je tente de retrouver la passion qui m'animait pour le théâtre. Je ne sais plus où j'en suis ni qui je suis. Dans le miroir, la personne qui me regarde n'est pas moi. J'ai des trous de mémoire et je dois improviser. Par chance, les pièces dans lesquelles j'obtiens de petits rôles sont montées dans des salles de quartier, ce qui limite les dégâts. Durant l'hiver, je souffre d'extinctions de voix chroniques. Peut-être est-ce la suite des semaines sans électricité et sans chauffage endurées en janvier pendant la tempête de verglas ? Je vois plusieurs spécialistes. On me recommande le repos, mais je ne me rétablis pas.

Au cours du printemps, une voisine avec qui je suis liée d'amitié me demande si j'accepterais de participer à une étude menée par sa nièce, doctorante en psychologie. Je décide d'y collaborer en me disant qu'éventuellement je bénéficierai d'une consultation gratuite. L'entrevue initiale, très cordiale, me met en confiance. Sur plusieurs pages, je dois répondre à des questions dont les énoncés se recourent, reprenant sous divers angles les mêmes interrogations sur le thème de la colère, sur mes comportements et sur mes réactions. La jeune femme m'avise que

nous aurons une deuxième rencontre au début du mois de septembre.

Entre-temps, j'ai repris mon travail à l'hôtel et j'aide Marisol à préparer son déménagement, son band étant sollicité tout l'été dans les festivals. Dire que ma fille s'en va à Québec! J'ai l'impression qu'elle se dirige dans la gueule du loup, mais je chasse ce signal d'alarme qui m'apparaît absurde. Ma fille est mature et débrouillarde comme les jeunes femmes de sa génération. Je ne connais personne qui pourrait lui vouloir du mal.

En septembre, je revois l'étudiante qui doit me faire rapport sur l'étude à laquelle j'ai participé. La journée de notre rendez-vous, je broie du noir. Depuis que Marisol m'a envoyé la main en fermant la portière du camion de location qui l'emmenait vers Québec avec ses meubles et toutes ses affaires, j'ai le cafard et je bougonne pour des vétilles. Au déjeuner, en parcourant la section Culture du journal, je lis que Barry, l'acteur américain, est en nomination pour un prix prestigieux. L'article, mais surtout sa photographie, chasse ma mélancolie, laissant toute la place à mon irritabilité.

Pendant que l'étudiante m'expose les résultats de son analyse, les mots qu'elle emploie me semblent si exagérés que je

me demande quel jeu elle joue avec moi. À son avis, l'agressivité que je refoule en moi a atteint un niveau critique. Sur ce, elle m'enjoint de considérer une thérapie au plus vite. Abasourdie, je la quitte sur une formule de politesse. Tandis que je vais m'asseoir dans le parc attendant à la faculté pour reprendre mes esprits, mon cellulaire sonne. C'est Marisol qui m'appelle sur son portable. Au milieu des bruits du vent et de la circulation, je l'entends qui crie :

- Esti d'menteuse. Pourquoi t'as pas voulu de moi ? Cé qui mon père, y'é où ? Pourquoi vous m'avez abandonnée ?

## **Jeu de miroir**

J'entends le docteur Simard me demander :

- C'est pour cette raison que vous êtes allée à Québec, pour parler à votre fille ?
- Marie-Reine a dû vous l'dire, non ?
- À cause de la confidentialité du dossier des patients, je ne peux parler avec les membres de votre famille que si vous y consentez. D'ailleurs, je suis obligé de vous dire que votre sœur a tenté d'avoir une discussion avec moi. Elle y a renoncé quand je lui ai mentionné l'obligation de vous dévoiler la teneur de notre entrevue.

Cette démarche de ma sœur me fait chaud au cœur. Je la découvre présente à mes côtés, désireuse d'en savoir plus, de partager avec le psychiatre ce qu'elle connaît de moi, de prendre soin de moi. Cette manifestation de soutien m'aide à formuler les mots que je retiens depuis des semaines.

Au téléphone, Marisol criait. Elle pleurait. Je n'entendais pas ce qu'elle disait. Je me suis précipitée à la gare. Je savais qu'elle avait emménagé dans une résidence de l'avenue Chapdelaine près

du chemin Ste-Foy, mais je ne me souvenais pas de l'adresse précise; l'émotion était trop forte. Dans le train, j'me suis arrachée la peau des mains. J'avais du sang partout. À destination, j'ai sonné aux portes, l'une après l'autre.

– Mais vous avez réussi à lui parler, avance le médecin avec prudence.

En me pétrissant les mains, j'arrive à raconter que Marisol avait eu l'idée de rendre visite à ses grands-parents paternels. Ils l'ont accueilli sans chaleur et ils lui ont tendu une longue lettre que Charles-Henri avait rédigée à leur intention avant de mourir. La vérité s'y étalait, cruelle : elle n'est pas l'enfant de leur fils.

– Pauvre 'tite fille, y faut pas nous en vouloir. Dans les circonstances, tu comprends... Tu sais que nous t'aimons bien, mais vaut mieux ne plus nous revoir.

J'ai dit à Marisol que son père se prénomrait Francisco, que je n'étais pas du tout certaine de son nom de famille et qu'il est impossible de le retracer. J'ai essayé de lui expliquer ce qui s'était passé. Une couchette avec un inconnu, ce n'est pas glorieux ! J'ai parlé de mes parents, comment ça avait été difficile pour moi de m'émanciper.



Ma fille ne voulait rien entendre !

- J’peux pas lui en vouloir. Avec tout c’qu’elle a passé et tout c’que je lui ai caché, n’importe qui serait traumatisé à sa place !
- Vous ne pouvez pas lui en vouloir ni à personne, sauf à vous-même ? demande le psychiatre avec douceur.
- Ouin. Je suis entrée dans la toilette de son appartement parc’que j’avais pas encore pris le temps d’y aller depuis mon arrivée. J’mesuis vue dans l’miroir...

Après un soupir étranglé et un long moment de silence, je prends des kleenex dans la boîte qui est placée à ma disposition, je me mouche. Je finis par lâcher :

- J’ai pas pu supporter c’que j’voyais. Vous comprenez ça vous ?  
J’ai jusse eu envie de m’péter la gueule !
- On peut dire que vous avez réussi ! constate le docteur Simard.
- Ouin.
- Qui avez-vous vu dans le miroir Milane ? Qu’y voyez-vous encore ?
- Cé ma mère que je vois dans le miroir. Ça... ça m’terrorise. Ça m’donne envie de tout casser !
- ...

- Elle s vantait de conduire une automobile, d avoir un compte en banque, de peindre des tableaux. Elle, elle était une épouse et une mère parfaite. Nos études, c était seulement pour tenir le même rôle que le sien. Devenir les faire-valoir d hommes de la meilleure société ! Des femmes cultivées, formées pour épater la galerie ! Nos études, ça pouvait servir à rien d autre. Pis attention, pas d originalité ! Fallait surtout pas compromettre la réputation de la famille. Ses toiles étaient lisses, sans relief, à mille lieux des œuvres de Rousseau et de Pihay.
- Mais vous n êtes pas elle, observe le psychiatre. Vous avez un métier, vous êtes comédienne.
- J me suis demandé pourquoi j voulais tant devenir actrice. Cé peut-être juste pour vivre la vie des autres, pour pas vivre la mienne. J répète les mots qu on me met dans la bouche, j me maquille pis je m habille pour être quelqu un d autre. Sur la rue, y a un homme qui m a interpellé en criant « Salut Rosie ! » Cé un personnage que j ai déjà joué. Y avait raison. Cé moi, Rosie !
- Qui est Rosie ? s interroge le médecin.

- C’t’une prostituée dans *Ti-coq* de Gratien Gélinas. En fin de compte, c’est l’histoire de ma vie. Je me soumets aux désirs et aux besoins des autres.
- Il y a eu des conditions particulières, un environnement...
- On peut dire ça! Ma mère jouait elle-même un rôle et elle a travesti nos existences. Pis j’ai marché dans ses pas! Pour sauver les apparences, j’ai donné ma propre fille!
- Et vous êtes bien punie, maintenant?
- Comment ça?
- Comme au temps où vous receviez la fessée et qu’on vous enfermait dans votre chambre.
- J’en ai assez, assez, assez!
- Si votre mère était ici, qu’aimeriez-vous lui dire?
- J’voudrais lui dire que j’lui en veux d’avoir donné la priorité à un statut social. J’sais bien que c’était pas juste pour elle, c’était pour Marie-Reine et pour moi aussi, mais elle ne nous disait rien! Comme elle, on faisait semblant que tout allait bien. Comme elle, il fallait être fortes, tout endurer et garder la tête haute. Moi, j’avais rien qu’une envie, c’est que quelqu’un m’tire de là! Avec le temps, j’ai compris qu’papa était atteint de troubles bipolaires et qu’il

traversait des épisodes de paranoïa et de psychose. C'était insensé !

Pendant un moment, je n'arrive pas à placer un seul mot tant les sanglots me secouent. Je reprends enfin :

- Vous savez, tout l'temps que j'ai passé à essayer de reconstituer la vie des femmes de ma famille, j'me suis rendu compte qu'on leur a pas donné l'choix. « On », c'est l'entourage, les institutions, les circonstances, un tas d'facteurs. J'peux pas en vouloir à ma mère. On peut dire qu'avec les moyens dont elle disposait, elle s'est bien battue !

- Comme vous, non ?

Après un temps de réflexion, je lui réponds :

- Oui, comme moi.
- Qui est Milane ? me demande le docteur Simard.
- Une femme dans la quarantaine, avec des cicatrices au visage. Une femme qui souffre de maladie mentale. Une mère qui a perdu son enfant.
- J'ajoute une femme qui dégage une très grande force, une lucidité, une capacité de retourner au combat malgré les matins qui déchantent, comme les femmes de votre famille. Des femmes

assez extraordinaires en fin de compte ! Alors, qu'est-ce qu'elle veut, Milane, aujourd'hui ? m'interroge le psychiatre.

Je réponds :

- Guérir. Sortir d'ici ! Exister pour moi et pour ma fille. Revoir Marisol. Lui parler.

## Chapitre 10 : Omission involontaire

2017

Même en pratiquant la méditation et des exercices de pleine conscience, je n'arrive pas à ralentir la course vertigineuse du temps. Comme avec la gravité qui attire les objets vers la terre, je sens que j'ai atteint la pleine vitesse du vieillissement. Petite, le temps s'étirait ponctué de larmes et de drames au milieu du désert de notre exil de la vie ordinaire. Il se déroulait au ralenti dans un espace clos, comme lorsque j'ai été hospitalisée. Réchappée de l'éternité encastrée dans ces deux univers, le temps s'est accéléré.

Près de vingt ans ont passé depuis ma sortie d'hôpital, suivant un rythme fou qui m'emporte et que j'accepte avec circonspection. J'ai repris le métier de comédienne ! Exit le sentiment d'humiliation lors des auditions, terminé le trac et les trous de mémoire. Je me suis mise à jouer en me laissant guider par le texte, abandonnant mon corps au sous-texte, retrouvant le ravissement que j'éprouvais enfant à enfiler des costumes et des parures, brûlante de créativité. Je ne suis plus la fugueuse qui s'appropriait la personnalité de créatures de fiction. Je refuse de teindre mes cheveux gris. Il faut me prendre telle que je suis.

Je me suis mise aussi à l'écriture de comédies légères pour théâtre d'été et ça me réussit. Au-delà des projets que je forme au fil des jours, je ne peux ignorer que s'enchaîne dans l'avenir la dissolution inévitable de mon existence matérielle. Faut-il vivre en supplicié pour arrêter le temps ? Le bonheur est-il un accélérateur de particules qui nous propulse vers un monde constitué d'une matière inconnue ou qui nous précipite vers un trou noir ?

Parler de bonheur, c'est beaucoup dire car dans mon cas une scène de film, des paroles entendues dans la rue, une publicité dans le métro peuvent m'injecter une bonne dose de morosité, me coupant même le souffle sur le coup comme si une main lourde s'était abattue sur ma tête pour l'enfoncer sous l'eau. Il me suffit de voir une mère et sa fille bras dessus bras dessous pour déconnecter mon cerveau du présent. Je supporte mal de n'avoir de Marisol que des nouvelles épisodiques. Le moins qu'on puisse dire est qu'elle garde ses distances, perpétuant sans même le vouloir je pense mon incapacité à cicatriser mes plaies pour de bon.

L'autre nuit, j'ai fait un rêve étrange. J'ai lu quelque part que nous sommes chacun des personnages de nos rêves et ça ne m'aide pas à l'interpréter. Dans ce rêve, Yann-Éric, l'homme avec

qui je vis depuis huit ans, part de la maison en me payant pour quelques heures de ménage. Je ne m'en offusque pas bien que le geste soit insolite. Les pièces sont déjà en bon ordre et j'en fais le tour sans comprendre ce qui doit être nettoyé. À mon étonnement, la porte de ma chambre est verrouillée et je n'en ai pas la clé. Sur un guéridon, un livre à la couverture abîmée montre un bilboquet au pied de deux fillettes sans visage. Je l'emporte dans le salon pour le lire. Le temps file et la conscience d'avoir oublié quelque chose me tracasse. Je me réveille sans pouvoir identifier ce qui a été omis.



## **La vie comme un gruyère**

Août 2017

Yann-Éric a frappé à la porte de mon bureau. Il m'avertit que nos invités vont bientôt arriver. Je referme ma page Facebook sur laquelle je viens de lire les commentaires de quelques admirateurs. Une amie d'enfance rapporte que l'église où j'ai été baptisée sera démolie. J'en éprouve une sorte de soulagement : le présent tend à effacer le passé.

Avant de quitter mon bureau, j'enregistre sur ma clé USB le document dans lequel j'ai jeté quelques idées en vue d'une trilogie –1800, 1900, 2000– qui revisiterait l'histoire des femmes de ma famille. J'entrevois la difficulté de ne pas en faire un plaidoyer pamphlétaire qui accuserait les hommes de nos infortunes. Par ailleurs, je ne cherche à protéger personne, juste décrire la vie telle que mes ancêtres l'ont vécue et les conséquences absurdes qu'elles ont entraînées. Car absurde est la vie lorsqu'on la prive de se diriger elle-même selon ses aspirations et ses potentialités.

Ce soir, nous fêtons les dix-huit ans de Guillaume, le fils de Yann-Éric. Je l'entends qui prend sa douche à l'étage. Avec son père, il travaille dans l'aménagement paysager et il a la mauvaise

habitude de s'enfermer dans sa chambre pour regarder des vidéos avant même de se décrasser et de mettre ses vêtements dans la laveuse. Je ne serai pas la dernière arrivée.

Yann-Éric est plus jeune que moi d'une dizaine d'années. Nous nous sommes rencontrés à l'été 2009 quand il est venu exécuter un contrat de terrassement chez Marie-Reine partie en vacances. À la demande de ma sœur, j'ai accepté de vérifier l'avancement des travaux. À peine six mois plus tard, j'emménageais chez lui, dans un petit bungalow de Greenfield Park. J'ai alors compris combien l'amour est un événement imprévu dont la pérennité ne requiert aucun effort. Malgré tout ce qu'on en dit, il ne sert à rien de lui forcer la main ni même de l'entretenir. Comme dans la nature, il suffit que deux rameaux se touchent pour susciter la greffe. Comme dans la nature aussi, l'amour s'accroche aussi bien dans des environnements hostiles que dans la terre engraisée et ne se soucie pas de recevoir assez de pluie ou de soleil.

Marie-Reine prétend que nous formons un couple mal assorti. Ma sœur ne s'habitue pas à la façon très directe de Yann-Éric de s'adresser aux gens, à ses manières rudes, à son humour sans subtilité. Parce qu'il est tout le contraire du portrait des hommes de

la famille, elle m'a prévenu que ça ne durerait pas. Sa prédiction ne s'est pas réalisée. Pour sa part, Yann-Éric la plaint de courir après la performance et la reconnaissance, mais son opinion est teintée de tout ce que j'ai pu lui raconter sur elle. Souvent, pour le plaisir de la voir sourciller, il suggère qu'il l'aurait peut-être préférée s'il l'avait vue en premier. Elle le regarde sans mot dire, un sourire en coin, car elle sait que c'est un homme simple et sans arrière-pensée.

Son fils Guillaume, je l'ai vu dès le premier jour des travaux chez Marie-Reine car le bambin alors âgé de dix ans le suivait sur tous les chantiers pendant la saison estivale, rendant de menus services aux ouvriers.

– Cé mon ti-gars, mon *helper*, m'a rassuré Yann-Éric parce que je m'interrogeais sur sa présence auprès de l'horticulteur et de l'aide-jardinier. Y'aime ça l'ouvrage de bras, a-t-il ajouté les deux mains posées avec fierté sur les épaules de Guillaume.

Le contrat de terrassement a été mené rondement. Au jour le jour, Yann-Éric prenait la peine de m'expliquer en détail les décisions qu'il prenait et les opérations en cours. Pour parler de la terre et des plantes, il utilisait des mots et des images qui traduisaient une sagesse innée.

- On a beau toute planifier, ça s’passe jamais comme on voudrait pis faut pas s’en faire avec ça. Cé la plante qui juge qu’est-ce qu’yé bon pour elle. Y faut attendre, observer surtout. Si a s’étire pour aller quêter du soleil, faut la déplacer un peu pour l’aider. Cé comme pour les humains. Chacun ses besoins.

Par hasard, nous nous sommes revus au Marché public de Longueuil. À la table d’un café, nous nous sommes racontés nos vies. Il venait de perdre sa femme, morte d’un cancer du sein. On dirait que dès cet instant, il m’a accueilli dans sa vie comme la survivante d’un autre type de cancer tout aussi destructeur.

Le petit Guillaume ne m’a jamais considéré comme une mère, question que nous avons réglée sans équivoque aussitôt que j’ai pris mon premier déjeuner dans leur cuisine, un dimanche matin.

- J’té connais-tu ? m’a-t-il demandé incertain, les yeux plissés par l’effort de mémoire.
- On s’est déjà vu.
- Ah... Tu t’appelles comment ?
- Milane.
- Cé pas un très beau nom, a-t-il remarqué en versant du lait dans ses céréales.

– Ça veut dire ma bien-aimée, ai-je réagi en acceptant le verre de jus d'orange que me tendait Yann-Éric.

– Ah... Ma mère s'appelait Nathalie, elle.

Nerveux, Yann-Éric semblait parti à la recherche de quelque chose de terriblement important dans le frigo. Apparemment inquiet de m'avoir froissée, Guillaume m'a tendu sa boîte de céréales, un mélange muesli et raisins secs.

– T'en veux-tu ? m'a-t-il demandé pour se racheter.

– Non merci. Je n'ai pas très faim, ai-je bafouillé en me rendant compte que son père battait déjà des œufs sur le comptoir pour préparer une omelette.

– Pas d'trouble, cé pour moi, s'est dépêché de dire Yann-Éric en se retenant de casser un nouvel œuf. L'café s'en vient, s'est-il empressé de m'annoncer.

– J'vais prendre un muffin, ai-je consenti après que Guillaume m'ait expliqué qu'il avait fabriqué avec l'aide de son père la demi-douzaine de petits gâteaux disposés dans une assiette.

Tandis que Yann-Éric continuait de remuer de la vaisselle sur le comptoir, la question de mon statut dans la famille m'a percuté de plein fouet.

- Cé tu toi ma mère maintenant ? m'a demandé Guillaume entre deux bouchées de céréales les yeux rivés dans son bol.
- Non, ai-je risqué de répondre sans savoir ce que Yann-Éric attendait de moi. Mais d'instinct, ça me semblait la seule réponse possible.
- Ah... a-t-il conclu soulagé.

Et ce fut tout car Yann-Éric s'est enfin assis à côté de moi et nous a souri à tous les deux. D'ailleurs par la suite, il n'a jamais exigé que je personnifie une figure maternelle de substitution. Je suis l'amante et l'amie, un rôle clair et bien défini qui nous convient à tous les trois.

Avec leur petite taille et leurs grosses mains, leur chevelure abondante et leur perpétuel appétit, père et fils me font penser à deux *hobbits*. Ces deux-là parlent fort, ne sont jamais aussi heureux que lorsqu'ils charrient de la terre et font rouler des moteurs. Yann-Éric possède deux camionnettes dans lesquels il transporte tous ses outils de jardinier, un tracteur-tondeuse, un véhicule tout-terrain et une chaloupe motorisée qu'il laisse au chalet. Notre maison s'accote contre un gros garage où est entreposé l'équipement de

déneigement qui sert l'hiver. Entre l'aube et le crépuscule, les ouvriers entrent et sortent du garage, déplacent et replacent les outils.

À mille lieux du milieu dans lequel j'ai grandi et des conventions explicites ou tacites que j'ai assimilées toute jeune, ma vie avec Yann-Éric et Guillaume me ramène à l'essentiel : être soi-même sans compromis et sans attente d'aucune permission ou autorisation. Lorsque nous sommes tous les trois dans la maison, il n'y a pas de silence ni de coins obscurs mais beaucoup de discussions, de bruits et partout des lampes laissées allumées. Je ne peux pas m'en lasser.

L'adolescence de Guillaume ne nous a pas causé de soucis. Au secondaire, ses notes ne franchissaient jamais la barre de la moyenne, mais son bulletin ne comportait aucun échec. Comme si les études ne l'intéressaient pas assez pour se donner la peine de hausser ses résultats. Il continuait de travailler avec son père dès qu'il le pouvait et Yann-Éric le présentait aux clients comme son associé, ce qui est tout à fait vrai.

Quand je réfléchis au contraste entre ma vie passée et ma vie présente, je ne peux m'empêcher de m'interroger sur le mécanisme qui commande le passage d'un univers à l'autre comme si le

cosmos n'était qu'un gros fromage parsemé de trous de ver, que nos vies comportaient plusieurs possibilités de script sur des feuilles tournées et retournées par des vents stellaires aléatoires.

Par exemple, la vie de Marie-Reine.



## **Le vol des papillons**

Ma sœur est devenue une femme d'affaires accomplie. Elle a transformé son entreprise en réseau de franchises, puis s'est lancée dans la fabrication de vêtements écologiques conçus à partir de fibres et de tissus recyclés. Elle refuse de parler de Charles-Henri et de Marisol. Elle ne regarde jamais en arrière. C'est sa façon de survivre.

Tout de suite après son veuvage, elle a collectionné les aventures d'un soir à un rythme effréné, faisant des ravages dans le milieu des affaires et même dans son propre quartier, au point que je ne pouvais plus croire en la fidélité des hommes mariés. Souffrant de solitude, elle a aussi épluché les sites de rencontre Internet et elle y a déniché un haut fonctionnaire sans enfant à l'humour pince-sans-rire. L'examen prénuptial ayant révélé que toute tentative d'enfanter se solderait par un échec, ils ont adopté une fille en Chine, Emmy-Jade. L'argent et les relations leur ont permis de suivre un processus accéléré. Dans les bras de ses parents, Emmy-Jade a atterri à Montréal comme je sortais d'hôpital, quelques mois avant l'année 2 000.

Ma « libération » et l'enfant cristallisaient tous les espoirs, mais tout n'était pas rose. Pour m'aider à me relever de ma dépression sévère, Marisol a consenti à participer à une thérapie familiale prescrite par mon psychiatre. Les échanges modérés par la travailleuse sociale ont été ardu, mais ont mené à une accalmie bénéfique. Depuis, elle a abandonné ses études et elle sillonne le monde avec son band. Sa page officielle sur Internet est le moyen par lequel je m'informe de sa vie. Chaque spectacle se termine par la même chanson qu'elle dédie au père qu'elle n'a pas connu. Elle fredonne « *I wish I've never met you, girl; You'll never come again* ». Il m'arrive encore de pleurer l'enfant perdu. C'est un deuil qui ne sera jamais entièrement assumé.

Le nouveau conjoint de Marie-Reine n'a pas fait long feu. Si ma sœur n'a pas un caractère facile, il ne donnait pas sa place non plus. Il lui reprochait de ne pas consacrer assez de temps à leur fille, de ne pas soutenir sa carrière, de le contredire sans arrêt. Comme s'il cherchait à saper l'image de perfection qu'elle entretient avec tant de soin, il prétendait qu'elle se négligeait. Il soutenait qu'elle n'était plus aussi amusante, ce qui était abject puisque, de façon délibérée, il agissait sur elle comme un éteignoir.

Durant une dizaine d'années, ils se sont livrés bataille. En témoignent leurs nombreuses empoignades en public. Comment Marie-Reine a-t-elle pu supporter aussi longtemps cette union malsaine ? Je ne peux me l'expliquer autrement que par l'action combinée de son désir d'avoir une famille au sens traditionnel du terme, de notre éducation déficiente et de son opiniâtreté innée.

Un incident somme toute banal a rompu le mauvais sort. En sortant du Centre Bell où venait d'être disputée une partie de hockey des Canadiens, ma sœur émet l'avis que le gardien de but a donné une piètre performance. Au milieu de la foule qui se déverse dans le stationnement, son mari aboie au-dessus du bruit des moteurs de voiture et des supporters énervés :

- Tu dis n'importe quoi ! Ferme-la quand tu sais pas d'quoi tu parles.
- Woh ! rétorque ma sœur en s'écartant de lui. Tu t'prends pour qui là, Ron Fournier ?
- Tu m'fais honte Marie la Reine. J'te ramène p'us ici, l'avise-t-il condescendant.

Le soir même, elle dormait sur le sofa de son bureau. Le lendemain, elle mobilisait ses avocats et déposait une demande

urgente de l'exclure de sa maison. Quelques jours plus tard, elle arborait un papillon bleu nuit sur le sein gauche. Emmy-Jade qui adore son père s'est obstinée à croire que ma sœur était responsable de l'échec de leur union et a choisi de le suivre. Durant deux ans, elle a privé sa mère de tout contact.

La vue de Marie-Reine les yeux plein d'eau et le silence qu'elle m'imposait sur ce sujet m'attristait plus que je ne saurais le dire. Son mutisme m'affectait comme si elle m'infligeait l'ablation d'un organe vital. Comme autrefois, elle sabotait ainsi le canal de communication qui nous encordait pourtant l'une à l'autre depuis l'enfance et qui aurait pu nous éviter bien des chutes dans le vide. Dieu sait que j'aurais pu mettre les mots dans sa bouche tant m'est familière l'effroyable douleur qui lacère l'âme lorsqu'on est amputé de l'objet d'un amour inconditionnel !

Et puis, il y a cette pensée noire et obsessive... qu'elle me juge inapte ou indigne d'être sa confidente compte tenu de l'itinéraire chaotique qui a été le mien. Je l'entends presque l'admettre.

Emmy-Jade venait chez moi à l'occasion, ce dont Marie-Reine devait bien se douter car sa fille et Guillaume sont comme des frères et sœurs siamois. Cette symbiose naturelle, qui s'est épanouie à la

faveur du fait que l'un et l'autre acceptent mal leur statut d'enfant unique, a maintenu le lien familial. Yann-Éric et moi avons même cru qu'il y avait plus car, à treize et quatorze ans, ils s'enfermaient au sous-sol. Ça n'a pas duré et l'expérience n'a pas fait de blessé.

Chaque fois que j'en avais la chance, je faisais de mon mieux pour défendre une image positive de Marie-Reine. Lorsqu'Emmy-Jade s'est inscrite en gestion informatique, le besoin d'un stage en entreprise a servi de base à leur réconciliation. Aujourd'hui, alors qu'elle poursuit ses études, elle administre les pages Web de la compagnie de sa mère. C'est moi la fée invisible qui a favorisé ces retrouvailles, la fée colombe qui apaise, la fée marraine que personne n'attendait.

Des pas dévalent lourdement les escaliers. Guillaume me tire de mes réflexions en criant « Y sont là ! »

## La revenante

Eh bien cette fois, Guillaume m'aura devancé. Je descends à mon tour au rez-de-chaussée et il m'attrape pour me faire un câlin. Il a les cheveux et la barbe tout humides. Je me dégage en riant. Marie-Reine, Emmy-Jade et les amis se sont assis auprès du foyer extérieur dans le jardin. Derrière la haie de cèdres, la lune se lève, fidèle et rassurante. Nous nous apprêtons à lever un toast quand, du coin de notre bungalow, surgit une belle femme, toute de jean vêtue. C'est Marisol !

- J'ai sonné mais personne répondait. J'ai bien vu qu'il y avait du monde dans la cour. Hello la gang !
- Marisol, mais qu'est-ce que tu fais ici ?
- J'ai quèqu' chose à vous parler, mais ça peut attendre. Guillaume, c'est ta fête, hein ? Ça te va bien la barbe, wow !

Marisol embrasse tout le monde. Yann-Éric lui verse un verre et nous chantons « C'est à ton tour ». Je vois que les beaux yeux bruns de ma fille sont cernés et je la trouve amaigrie et pâle. Elle lève son verre sans y toucher. Les jeunes expédient les hamburgers préparés sur le barbecue, se servent des bières dans la glacière et se tirent la pipe. Guillaume tend sa guitare à Marisol qui se met à

jouer des chansons de son répertoire. La nuit s'installe joyeusement, avec sa voix de velours comme un ensorcellement. Puis, Marisol dit qu'elle est fatiguée car son avion a atterri en fin d'après-midi. Elle nous demande, à Marie-Reine et moi, de lui accorder un instant.

Nous entrons dans la maison. Elle nous apprend qu'elle a dû interrompre sa tournée en France en raison d'une fatigue anormale et de vomissements récurrents. Devant nos visages trop vite réjouis, elle se hâte de nous détromper. Non, elle n'est pas enceinte. Pour ne pas nuire à ses engagements, elle n'a pas porté attention aux symptômes qu'elle éprouvait. Avec le temps, elle s'est mise à souffrir de douleurs au bas du dos et de crampes fréquentes. Là-bas, on lui a diagnostiqué une insuffisance rénale chronique sévère. Elle ne veut pas envisager la dialyse ou l'hémodialyse qui mettraient fin à sa carrière. Les médecins lui ont recommandé de considérer une greffe, laquelle prolongerait sa vie de façon appréciable. Ils lui ont conseillé de consulter sa famille, la probabilité de compatibilité y étant plus élevée.

Marie-Reine et moi avons fait la seule chose envisageable. Spontanément, nous lui avons offert de devenir donneuse. Marisol nous regarde hésitante.

– À nous deux, tu en auras deux tout neufs, ai-je voulu plaisanter pour détendre l'atmosphère et me défendre contre la peur.

Marisol n'a pas envie de rire et me le fait savoir sans détour. Elle explique que le lien de parenté n'assure en rien d'être sélectionné. Quoi qu'il en soit, nous lui promettons de passer les tests requis. Pour la première fois depuis longtemps, nous la serrons dans nos bras. J'enfonce mon nez dans ses cheveux pour aspirer un bon coup sa fragrance et l'imprimer dans ma mémoire. Son odeur a changé. Une sorte d'aigreur se mélange aux gouttes de sueur qui frangent la base de son cou et fait naître en moi une folle anxiété.

Pendant une dizaine de mois, Marie-Reine et moi suivons le protocole de vérification de compatibilité : identification du groupe sanguin, contrôle de compatibilité croisée (réactions du receveur au contact des sérums sanguins), recherche d'anticorps pouvant provoquer un rejet, dépistage de l'hépatite, du VIH et d'autres maladies constituant une contre-indication comme un cancer, test



d'urine, scintigraphie et angiographie pour évaluer la santé des reins, examen des conditions cardiaques et pulmonaires, rencontres avec l'équipe multidisciplinaire composée du néphrologue, du chirurgien, du transplanteur, d'un psychiatre et d'un travailleur social.

Après chaque étape, nous attendons les résultats avec impatience. Les prises de sang, les injections d'isotope radioactif, les tests en imagerie, les radiographies et les examens cliniques se succèdent. Après un temps d'attente insoutenable, on nous livre enfin les résultats, chiffrés, définitifs. Je comprends que ma fonction rénale se situe dans la normale, mais que c'est quand même insuffisant. C'est sûr qu'avec les médicaments que j'ai pris et ma vulnérabilité psychologique, je ne constitue pas un premier choix! Quant à Marie-Reine, ses reins sont *top shape*. Elle est la candidate idéale.

Pendant cette période mouvementée, une autre nouvelle vient bouleverser mon quotidien. Je suis en nomination pour le prix Juliette Béliveau –ce prix récompense l'ensemble du travail d'actrice de soutien– qui sera décerné lors du prochain Gala des arts scéniques, quelques jours après la chirurgie de Marisol. Durant

la semaine qui précède l'intervention, mon humeur alterne entre anxiété et allégresse. Avant de m'endormir, les pires scénarios me harcèlent. Pour ne pas penser aux dangers qui menacent ma fille, j'oblige la folle du logis à visualiser la soirée du gala. Je compte chaque pas qui me mènera au haut des escaliers de la scène sur laquelle je recevrai mon prix. Je dépose les notes que j'ai préparées sur le lutrin, j'ajuste le micro. Les mots que je prononcerai, je les sais par cœur :

« Quarante-trois pas. Il m'a fallu quarante-trois pas pour monter jusqu'ici et, il y a de cela quarante-trois ans, je partais de ma ville natale en quête d'un départ dans la vie et dans ce métier, portant en moi les gènes de mes ancêtres, leurs luttes et leurs rêves. J'ai une pensée pour Nénette, une grand-tante qui aimait déclamer au salon et pour Juliette, ma grand-mère, qui portait le prénom même de l'actrice dont la carrière a inspiré ce prix. Il faut croire qu'il n'y a pas de hasard.

Je gratifie de ma reconnaissance infinie tous ceux qui m'ont accompagnés et qui devront me pardonner de ne pas tous les nommer. Ils sont si nombreux. Ma gratitude va aussi aux auteurs que j'ai joués et qui partagent avec nous tous leur vision du monde.

Comme eux, je crois que le théâtre est bien plus qu'un divertissement qui offre au public un délassement par le biais de la comédie et de la tragédie. Il est aussi la représentation d'univers parallèles au nôtre où les souffrances, les drames, l'absurdité, les crimes odieux résultent de l'addition de préjugés, de peurs, d'intérêts personnels. L'abus de pouvoir, la fourberie et, la trahison y côtoient la candeur, la plaisanterie et la passion comme dans nos mondes à nous.

Je remercie mes pairs pour ce prix. Je remercie le public qui accepte de se laisser toucher et transformer, enrichissant leur connaissance de soi et de l'autre. La planète a bien besoin d'empathie.

Permettez-moi de souligner la présence de mon amoureux. Je t'aime. Je salue ma sœur et nos enfants qui nous regardent à la télévision. Marisol, c'est pour toi que je suis ici ce soir. »

Comme Perrette dans *La laitière et le pot au lait*<sup>32</sup>, est-ce que je ne suis pas en train de me couvrir d'honneur avant l'heure alors que je risque plutôt de voir mes espoirs déçus et mon visage décomposé immortalisé par une caméra de télévision ?

---

<sup>32</sup> Jean de La Fontaine

L'opération de ma fille a lieu à la date prévue et à la satisfaction du chirurgien qui vient me serrer les mains avec chaleur dans la salle d'attente, un large sourire traduisant la fierté du travail bien fait. Marie-Reine est sur pied le lendemain même. Le soir de la remise des prix au Gala des arts scéniques, elle se rend à l'hôpital pour en écouter la diffusion à la télévision avec Marisol. Sitôt le nom de la gagnante annoncé, je baisse la tête sous les applaudissements qui couronnent le travail d'une autre comédienne. Yan-Éric me serre la main très fort et dépose un baiser sur ma joue. Dans la tempête qui fait rage en moi, il m'ancre à son amour indéfectible.

Marisol garde le lit durant quelques semaines. Le corps humain est extraordinaire, tout concorde avec les prévisions. Les indicateurs de bon fonctionnement des reins sont positifs. Marisol évacue les toxines et Marie-Reine s'adapte. En quelques mois, ma fille sera remise. Le rein de ma sœur scelle leur relation mère-fille comme jamais. Marisol lui doit la vie. La jalousie m'étouffe.

Lors d'une consultation de suivi à laquelle j'accompagne Marie-Reine, le médecin nous balance une bombe.

- Elle a de la chance, Marisol, d’avoir eu à sa disposition deux personnes compatibles. Vous n’aviez pas dit que vous étiez jumelles !

Marie-Reine et moi éclatons de rire. Je lui réponds :

- Y’a une erreur quelque part ! Nous sommes nées à une année d’intervalle.

Mais le médecin persiste.

- Les résultats des examens ne mentent pas. Votre silence nous a surpris. Les membres de l’équipe ont donc décidé de pousser les tests un peu plus loin pour confirmer nos soupçons.

Nous nous obstinons à le contredire. Il n’en démord pas. Nous rentrons à la maison, ahuries. Je dis à Marie-Reine que les boîtes de documents familiaux sont dans mon bureau en raison des recherches que j’effectue pour ma trilogie. En cette chaude journée de fin d’octobre au milieu de l’été des Indiens, alors que nous avions l’intention de passer l’après-midi dans mon jardin, nous plongeons tout de go dans l’examen de nos archives pour tenter de résoudre l’énigme.

Pour mon projet de trilogie, je comptais prendre le temps d’examiner chaque écrit, chaque imprimé, chaque manuscrit avec

une attention maniaque. Mais là, à côté de Marie-Reine, je suis prise d'une fébrilité incontrôlable et j'ai l'air d'un chien fou qui creuse un trou. Les différentes pièces de notre mémoire s'éparpillent autour de nous au risque d'être abîmées.

Il y a plusieurs albums en carton noir dont les feuilles épaisses de même couleur sont liées par un lacet inséré dans des œillets. La plupart des photographies qui y sont préservées sont fixées par de petits triangles collés sur la page. Plusieurs s'en sont détachées et les images pâlies ou presque effacées glissent sur mes genoux. Je mets de côté le carnet vert forêt que je connais bien. De nombreuses enveloppes brunes contiennent les diplômes de mon père à toutes les étapes de sa vie scolaire ou témoignent de son parcours militaire. Je découvre qu'il a publié dans les années cinquante des articles sur divers sujets dont l'un traite de l'intolérance au gluten. Il y a quelques télégrammes de mon grand-père Morais, un tableau des sénateurs en fonction à la fin des années 40 et une photographie grand format autographiée du cousin premier ministre. Près de vingt ans après ma sortie d'hôpital, j'ai le cœur chaviré de voir le peu de place que maman s'est accordée.

Yann-Éric et Guillaume rentrent de travailler. Nous leur répétons ce que nous avons entendu de la bouche du spécialiste. Ils nous regardent comme s'ils ne nous avaient jamais encore vues, perplexes et déconcertés. Ils commencent à préparer le souper en parlant fort. La nouvelle crée chez eux aussi un état de surexcitation. Marie-Reine et moi avalons deux bouchées et retournons à notre voyage dans le temps.

Tard dans la nuit, nous débouchons des cylindres qui contiennent des papiers enroulés, surtout des attestations prouvant que papa a complété divers cours de spécialisation, mais aussi des dessins et des compositions qui remontent à notre enfance. Sous un livre aux pages jaunies dont la couverture se désagrège, une pile formée de feuillets copiés d'un dossier médical, de nos extraits de baptême et de nos certificats de naissance expose les preuves, en caractères dactylographiés.

Sur la déclaration de naissance et sur le baptistère, une habile modification contrefait l'année de ma naissance, m'accordant une année de plus que ma sœur. Sur une série de formulaires est décrit le détail de deux accouchements : Marie-Reine née prématurée le sept mars avec hospitalisation prolongée de la mère en raison d'une

crise d'éclampsie et d'un coma de trois jours; moi, le sept mai, à la maison! Sur un formulaire à part qui ne comporte aucune signature, nous déchiffrons les pattes de mouche de mon père. En bref, après la première naissance, les contractions ont cessé. En raison des soins d'urgence requis par la crise d'éclampsie et le coma, le médecin accoucheur n'a pas décelé la présence d'un deuxième bébé. La reprise des contractions huit semaines plus tard a pris maman par surprise. C'est papa qui a procédé à la délivrance.

Pas de risque d'asphyxie, pas de déclenchement, pas de césarienne. On m'a bourré la tête de faux souvenirs.

Annexé aux papiers, un article sur les jumeaux explique l'influence de la condition gémellaire sur le développement affectif. Selon l'auteur, la simultanéité des phases de croissance, l'image indifférenciée que renvoie l'environnement immédiat, l'interdépendance prolongée et la rivalité affecteraient l'évolution des jumeaux, l'établissement d'une relation saine avec la mère et fragiliseraient la formation d'une identité propre. À l'évidence, papa souhaitait favoriser, croyait-il, notre développement, mais au bout du compte, l'expérience n'a eu pour effet que de me maintenir dans



un stade antérieur à mon évolution naturelle tandis que Marie-Reine me devançait en tout !

Un autre secret de famille, un autre silence, un autre mystère inavouable et des conséquences irrémédiables sur nos relations sororales et notre rapport au monde.

Marie-Reine et moi, nous nous regardons comme si nous nous voyions pour la première fois. Devant nos yeux dont seule la couleur diffère, apparaît cette ressemblance que nous n'avons jamais voulu admettre ni l'une ni l'autre : mêmes cheveux blonds cendrés, même ligne tombante des sourcils, même pommettes en saillie, même nez court et droit accentué d'un léger renflement osseux.

Qu'est donc cette enveloppe charnelle sans l'expression de nos yeux, sans l'étirement de nos lèvres dans le sourire et le rire, sans la personnalité qui se manifeste dans les mouvements subtils ou explicites de la chair, sans l'immatérialité qui enveloppe et meut notre squelette et s'extériorise dans la communication avec l'autre ? Là réside la profonde individualité qui nous distingue, l'ipséité.

Dans nos têtes, se déroule en accéléré le film de nos vies. À la lumière de cette révélation, les images qui s'y succèdent se corrigent au fur et à mesure de leur apparition. Au-dessus de la

dimension linéaire de notre histoire familiale, apparaît une autre dimension toute en reliefs inexplorés comme si nous la regardions par le biais d'une application informatique en réalité augmentée.

Je constate qu'il vient de se produire une collision majeure entre divers univers : celui de nos ancêtres, de mes grands-parents et de mes parents, celui de mon enfance et celui de la maladie mentale qui m'a aspirée en mon centre. Comme les circonvolutions d'une galaxie qui aboutissent en son cœur, mais qui s'étirent, en expansion dans une fuite vers l'avant. Les souvenirs transmis et les miens propres s'entrechoquent dans la confusion, me donnent le vertige.

Dans le marais des certitudes et des incertitudes, une seule conviction : à notre insu, de multiples symétries s'emmêlent aux fils du temps qui se distendent et s'allongent. Avez-vous déjà fait cette expérience du temps qui varie sans que vous sachiez s'il s'agit d'une impression ou d'un fait réel ? Vous avez fermé les yeux, puis les avez rouverts. Il peut s'être écoulé trois minutes comme il peut s'en être écoulé dix, sans que vous puissiez en expliquer la cause.

L'aurore blanchit le ciel et l'automne décline ses couleurs de premier matin du monde à travers les branches tordues du

pometier qui s'entrecroisent devant les carreaux de la fenêtre. À l'extrémité de l'un des rameaux, huit petites feuilles s'agitent, huit fées aériennes qui, une minute avant, disparaissaient dans la nuit. L'aube éclaircit le tissu végétal. Le limbe foliaire d'habitude d'un beau vert olive prend une teinte émeraude qui happe la lumière et la retient, exposant les nervures rouge incarnat. Un rayon de soleil levant vient frapper mes iris.

En *flashback*, je ressens la faim, celle que j'ai éprouvée dans le ventre de ma mère. Je sens ma sœur tout contre moi dans mon sommeil utérin. Sa proximité n'est pas en soi agressive. Pas de coup sournois, une compagnie bienveillante. Mais elle est sans cesse en état d'éveil, bouge, s'accapare tout l'espace et tous les nutriments. Pendant que je dors, elle comble tous ses besoins et se renforce à mes dépens. Ces mois de cohabitation m'affaiblissent. Je résiste de plus en plus mal à l'envie de dormir. Lorsqu'au milieu de ma nuit fœtale les contractions nous projettent l'une contre l'autre, son énergie décuplée ne me donne aucune chance. Elle défend sa vie avec vigueur, me repousse pour venir au monde, me refoule loin derrière.

La voix de Marie-Reine me ramène à ses côtés, dans mon bureau.

– À quèque part j'l'ai toujours su, t'es comme moi! applaudit ma sœur en sortant un miroir de sa bourse.

«T'es comme moi!» Je suis la copie, pas l'original. Et voilà que ça me reprend, cette sensation d'être dévorée. La petite larve nécrosante qui se terrait en moi et que je croyais vaincue s'est réveillée. J'entends Marie-Philamine, Saphronie et Valentine qui chuchotent des mots d'amour aussitôt déchiquetés par les crocs du monstre. Avide comme Françoise, Juliette et maman l'ont été, Marie-Reine pompe l'air autour de moi jusqu'à m'étouffer.

Maman pleure : elle ne dit rien, mais elle sait que je suis là. Elle ne veut pas de ce deuxième bébé Elle me retient dans son utérus, je ne dois pas naître.

Je saisis doucement la cordelette qui retenait les preuves. J'entoure de mes bras les épaules de ma sœur comme pour l'enlacer. Une conviction s'empare de mon esprit et mes muscles se tendent vers l'action que je m'apprête à poser.

Je vais l'étrangler, la tuer. Il faut bien que j'existe.